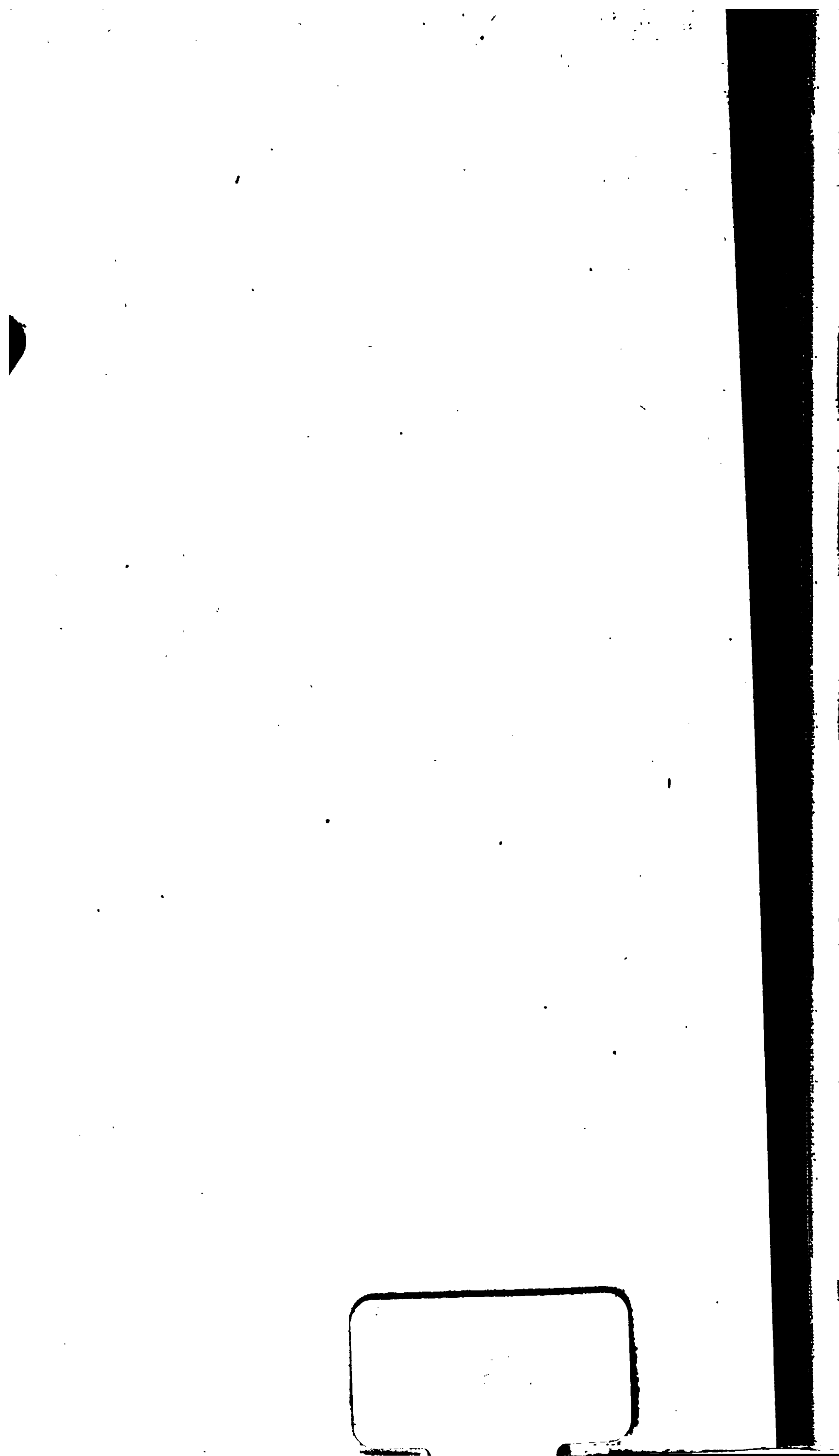




BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES.

TOME XXXI.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN.	Bertrand, libraire.
LUNÉVILLE. . . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pagnot, libraire.
TOULOUSE. . . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	Garnier, libraire.
CHARTRES. . . .	Garnier fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Graire, libraire.
AVIGNON.	Fructus, libraire.
SÉDAN.	Aug. Pierrot, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	Delsol, libraire.
STRASBOURG.. .	Lagier, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	Bronner-Bauwens, imprimeur-libraire.
TOULON.	Monge et Villamus, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-Fᵈ. .	A. Veysset, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	Bintot, libraire.
GRENOBLE. . . .	Prud'homme, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Cᵉ, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES
GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE,
PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXVI.

VOYAGES EN ASIE.

VOYAGES ANTÉRIEURS AU XIXe SIÈCLE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

L'Asie semble être proprement le berceau de la civilisation du monde; c'est du moins de cette vaste contrée qu'ont jailli les premiers rayons de l'intelligence humaine. En effet, la Chaldée, où se firent les premières observations astronomiques, et la Mésopotamie, où vécurent les premiers patriarches; la Perse, antique pays des mages; et l'Inde, où les vieux souvenirs se perdent dans la nuit des temps, sont des portions territoriales de l'Asie. Ce mot, dans l'origine, désignait seulement un canton de la Lydie qu'arrosait le Caystre; les Grecs l'étendirent peu à peu d'une seule province à toute l'Asie-Mineure, et puis à d'autres contrées orientales, à mesure qu'ils en prirent connaissance.

Cette grande partie du monde, la plus étendue des trois principales divisions de l'ancien hémisphère, est située entre le 24e degré de longitude orientale et le 172e degré de longitude occidentale, et entre les 1er et 78e degrés de latitude septen-

trionale. Sa plus grande longueur, depuis le cap oriental sur le détroit de Behring, jusqu'aux environs de Moka, près le détroit de *Bab-el-Mandeb*, est de six mille cent dix milles, de quinze au degré. Sa plus grande largeur, depuis le cap Severovostochnoï, extrémité septentrionale de la Sibérie, jusqu'à l'extrémité méridionale de la presqu'île de Malacca, est de quatre mille cinq cent quatre-vingt-dix milles.

Les limites de l'Asie à l'ouest sont la mer de Kara, le détroit de Waigatz, la rivière de Kara, les monts Ourals, le fleuve Jaïk ou fleuve Oural, la mer Caspienne, le Terek, le mont Caucase, le Kouban, la mer d'Azow, le détroit de Caffa, la mer Noire, le détroit de Constantinople, la mer de Marmara, le détroit des Dardanelles, la mer de l'Archipel, la Méditerranée, accidens naturels qui séparent de l'Europe le continent asiatique, pendant que l'isthme de Suez le joint à l'Afrique, dont il est séparé par la mer Rouge et le détroit de Bab-el-Mandeb. Au sud, la mer des Indes, le détroit de Malacca séparent l'Asie de l'Océanie; à l'est, la mer de Chine, le Grand-Océan, la grande passe entre les îles Aléotiennes, la mer et le détroit de Behring se trouvent entre l'Amérique et l'Asie, qui a au nord l'océan Glacial arctique, lequel communique par le détroit de Behring avec le Grand-Océan.

Contenue dans les limites que nous venons d'in-

diquer, l'Asie renferme environ deux millions soixante-seize mille lieues carrées, de vingt-cinq au degré, dont la masse principale est située dans la zone tempérée septentrionale; il y en a un septième seulement dans la zone torride, et un dix-septième au-delà du cercle polaire; toutefois, d'autres circonstances physiques, comme l'explique le savant Malte-Brun dans son *Précis de géographie universelle*, étendent presque sur la moitié de l'Asie l'influence du froid polaire, influence due principalement à de vastes plateaux, les plus élevés du globe, et que nous allons rapidement indiquer.

Et d'abord se présente l'immense plateau qui se développe entre les 30e et 50e parallèles de la mer Caspienne au lac Baïkal, et des sources de l'Indus à la muraille de la Chine. Ce plateau, qui occupe le centre de l'Asie, est un assemblage de montagnes nues, de rochers énormes et de plaines très élevées; il paraît former le noyau de toutes les grandes chaînes qui parcourent ce vaste continent, et c'est de là que sortent presque tous les fleuves qui débouchent dans les différentes mers du littoral asiatique. Le principal massif de ce plateau central est formé par les monts Himalaya ou montagnes du Thibet, dont les vallées conservent des neiges éternelles. Les monts Himalaya descendent vers l'Indostan pour établir la chaîne des Gates ou Ghauts, qui se termine au cap Comorin. Le mont Imaüs des

anciens, aujourd'hui le Mustag, s'étend de son côté dans la Tartarie et s'unit par les montagnes de la Perse à l'Ararat, au Taurus et au Caucase, noyaux de l'Asie occidentale. D'une autre part encore descendent des monts Himalaya plusieurs chaînes considérables dans la presqu'île au-delà du Gange et la coupent en longues vallées parallèles, dont une se prolonge jusque dans la presqu'île de Malacca. Des montagnes aussi hautes, mais plus rapprochées, remplissent les provinces septentrionales et occidentales de la Chine. Au nord de ces chaînes montagneuses se trouve une plaine de plusieurs centaines de lieues, appelée le *désert de Cobi* ou *Shamo*.

Ce plateau central, qui s'étend depuis les sources de l'Indus et du Gange jusqu'au-delà de celles du fleuve Amour ou Saghalien, projette deux autres chaînes de montagnes, qui vont, l'une au sud, sous le nom de *Mossart*, l'autre à l'ouest, sous le nom d'*Alak;* une branche secondaire lie également ces chaînes aux monts Belour, qui séparent les deux Bouckharies, et qui tiennent aux montagnes de la Perse orientale et du nord de l'Inde, tandis que la branche des monts Altaï se prolonge vers la Sibérie, en laissant quelques interstices ou gorges par où pénètrent de grands fleuves comme l'Obi et l'Iénisseï, tributaires de la mer Glaciale.

Deux grandes régions s'appuient au plateau cen-

tral vers le nord et le sud. C'est l'Inde d'une part, et la Sibérie de l'autre, régions à chacune desquelles la nature a affecté un caractère particulier. L'est et l'ouest de ce grand plateau présentent deux autres régions. La région orientale, qui se confond insensiblement avec ce même plateau, a trois parties distinctes : d'abord la chaîne froide, qui s'étend du plateau de Mongolie jusqu'en Corée, et qu'on appelle proprement *Tartarie chinoise;* ensuite vient une autre chaîne qui se prolonge vers l'Amour; puis s'offre à l'est une vaste chaîne d'îles et de presqu'îles volcaniques, à peu de distance du continent asiatique, lesquelles forment comme un rempart indestructible défiant la colère des flots de l'Océan.

La cinquième et dernière région asiatique est aussi opposée à la région orientale que celle du nord l'est à celle du midi. L'Asie orientale est en général humide; l'Asie occidentale est sèche et même en quelques endroits aride ; l'une a le ciel orageux et souvent nébuleux, l'autre a des vents constans et une atmosphère sereine; l'une a des chaînes de montagnes escarpées et des marécages, l'autre est composée de plateaux en grande partie sablonneux et assez élevés. Dans l'Asie orientale coulent des fleuves nombreux, tandis que l'Asie occidentale n'en a que deux ou trois de quelque étendue.

Pour nous résumer en d'autres termes sur les

montagnes de l'Asie, nous dirons que le plateau central présente quatre faces, et à chacun des angles du quadrilatère un nœud de montagnes. Le premier nœud, qu'on peut appeler nœud nord-ouest, se trouve sous le 72[e] degré de longitude est, 49[e] degré de latitude nord, point où les monts Tarbagataï, courant du sud au nord, rencontrent la chaîne des Kirghis qui va de l'ouest à l'est, et où se confondent les limites de trois grandes divisions politiques : la Russie d'Asie ou Sibérie, le Turkestan et l'empire chinois. Le second nœud, qui est nord-est, se trouve sur la limite de la Sibérie et de la Chine, derrière les sources de la Sélinga. Le troisième nœud, qui est au sud-ouest, se trouve sur la frontière du Turkestan et de l'empire chinois et derrière les sources du Djihoun ou Gihon. Le quatrième nœud, qui est sud-est, se montre derrière les sources du fleuve Camboge.

La face septentrionale du grand plateau est formée par la chaîne des monts Kirghis, par celle des monts Altaï et par les monts Khang-Gaï, outre d'autres chaînes servant de terrasses avancées. Les monts Altaï vont toujours en diminuant, à mesure qu'ils s'éloignent du grand plateau. Les monts Kirghis forment l'anneau de liaison entre les monts Ourals et les monts Altaï. La face occidentale présente les monts Tarbagataï déjà cités et d'autres chaînes qui courent vers l'Afghanistan et la Perse pour former

ensuite le mont Ararat. La face méridionale se compose principalement des monts Himalaya dont les chaînes secondaires descendent vers l'Inde en-deçà et au-delà du Gange. Enfin la face orientale du grand plateau se compose des monts renfermés dans l'empire chinois.

Ajoutons, quant aux climats, que la région centrale embrasse toutes les contrées comprises dans l'empire chinois, qu'elle est généralement sujette à des froids excessifs, que l'hiver y est long et l'été très court; cette dernière saison toutefois, d'une chaleur insupportable dans les déserts, à cause des sables qui en recouvrent la surface. La région méridionale, comprenant l'Inde en-deçà et au-delà du Gange, par conséquent les pays les plus fertiles et les plus riches de l'Asie, a des étés très chauds; ou bien la saison sèche, qui est l'été proprement dit, et la saison des pluies, qui est le printemps, car dans l'Inde ou ne connaît pas l'hiver. La région septentrionale embrasse toute l'Asie russe et présente un climat généralement rigoureux. La région orientale comprend la Mongolie et le pays des Mantchoux, la Corée et la Chine propre avec le Japon; elle offre donc une grande variété de climats; et pour ce qui est de la région occidentale, ce que nous avons dit suffit, nous le croyons, pour la distinguer nettement des autres.

Indiquons maintenant les hauteurs des princi-

paux sommets asiatiques, d'après les évaluations de M. de Humboldt :

	Hauteur.
Dhawalagiri (Himalaya)	4,390 toises.
Jawahir. . . . (*id.*)	4,026
Petcha ou Hamar (Chine)	3,286
Elbours (cime du Caucase)	2,795
Pic sur la frontière de la Chine	2,634
Plateau de Daba	2,334
Hauteur moyenne des passages de l'Himalaya	2,462
Mont Olympe (Ararat)	1,900
Mont Ararat (Arménie	1,800
Altaï (Tartarie)	1,678
Awatscha (volcan du Kamtschatka)	1,501
Mont Liban	1,500
Tum-el-Mazeb	1,482
Montagne de Me-Lin	1,282
Pic de Jesso (Japon)	1,181
Pic d'Adam (Ile de Ceylan)	1,166
Petit Altaï	1,093
Mont Ida (Turquie d'Asie)	907
Le Cohi ou Gobi ou Shamo	550
Plateau de Mysore	400
Mont Thabor	313

La hauteur moyenne des cols des monts Himalaya est de deux mille quatre cent soixante-deux toises ; c'est précisément celle du Mont-Blanc, c'est aussi la limite des neiges perpétuelles en Amérique sous l'équateur; et l'élévation de la métairie d'Antisana, près du Chimborazo, n'est ici inférieure que d'environ trois cent cinquante toises. Le désert de Cobi ou Gobi n'a guère que deux cents toises de moins en élévation que la plus haute montagne des Vosges. Au

surplus, il est en Asie des lieux habités à une hauteur très remarquable au-dessus du niveau de la mer; cette hauteur est de près de douze cents toises pour la ville de Beidara au Thibet, de neuf cent quarante-une toises pour le village de Kergen au Caucase, et de six cent quarante toises pour la vallée de Népaul dans l'Himalaya.

Les diverses chaînes de montagnes que nous avons indiquées donnent naissance à des fleuves plus ou moins considérables, et auxquels on peut assigner quatre grands bassins, savoir : le bassin de l'océan Glacial arctique, le bassin du Grand-Océan, celui de la mer des Indes et celui de la mer Caspienne.

Le bassin de l'océan Glacial arctique reçoit toutes les eaux des monts Ourals (versant nord-est), des monts Altaï ou Algydin et Yablonnoi; ce bassin, qu'on peut appeler septentrional, comprend toute la Sibérie où coulent trois principaux fleuves: 1° l'Obi, qui descend des petits Altaï, reçoit l'Irtyche près de Tobolsk, et va former un vaste golfe dans ledit océan Glacial sous les 67e degrés latitude nord et 66e degrés longitude est; 2° l'Iénisseï, qui arrive des monts Khang-Gaï dans l'empire chinois et débouche par 70 degrés latitude nord, et 85 degrés longitude est; 3° la Léna, qui naît aux monts Baïkal ou de Daourie et débouche par 75 degrés latitude nord, et 125 degrés longitude est.

A l'orient se présente le bassin du Grand-Océan

ou l'ensemble des eaux qui se rendent dans cette mer; bassin limité au nord par les monts Yablonnoi, à l'ouest par la face orientale du grand plateau asiatique, et au sud par la longue chaîne méridionale des monts Himalaya, qui descend vers les contrées au-delà du Gange, jusqu'au détroit de Malacca. Les fleuves principaux qui se rendent dans ce bassin, comprenant toute la partie orientale de l'empire chinois avec toute la presqu'île au-delà du Gange, sont: 1° l'Amour ou Amur, ou Saghalien, ou encore Helong-Kiang, c'est-à-dire le Noir, fleuve important formé par la réunion du Keroulan ou Argoun avec la Chilka, fleuve Amour, appartenant presque tout entier à l'empire chinois, une faible portion seulement de son cours supérieur étant comprise dans l'empire russe, qui, par la mer d'Ochotsk, touche aussi au pays des Mantchoux, dans lequel passe ce grand fleuve; 2° le Houang-Ho ou fleuve Jaune, second fleuve de la Chine, lequel prend sa source dans le pays des Mongols du Khoukhou-Noor, et qui, après avoir arrosé toute la Chine septentrionale, entre dans la mer Jaune; 3° le Kiang, c'est-à-dire fleuve par exeellence, ainsi nommé parce qu'il suit le plus grand courant d'eau de l'empire chinois, et même, à ce qu'il paraît, un des plus grands fleuves du monde, car il traverse le Thibet oriental et toute la Chine centrale pour se jeter par une large embouchure dans la mer Orientale; 4° le Me-

Kom ou Camboge, qui coule entre l'empire d'Anam et le royaume de Siam, et le Mei-Nam, fleuve siamois qui longe les frontières méridionales chinoises.

Au sud se présente le bassin de la mer des Indes, qui, comprenant la partie occidentale de la presqu'île au-delà du Gange, l'Inde en-deçà du Gange, l'Afghanistan, la Perse et la Turquie asiatique, reçoit: 1° l'Iraouaddy, fleuve arrivant du Thibet, et qui, après avoir parcouru l'empire birman, débouche dans l'archipel de Mergui, pour y former un des plus vastes deltas de l'ancien continent; 2° le Bramapoutre, qui descend également du Thibet pour venir déboucher dans la partie orientale du golfe de Bengale; 3° le Gange ou fleuve par excellence, qui descend des monts Himalaya, passe à Bénarès, et vient se jeter également par plusieurs embouchures dans le golfe du Bengale; 4° le Sinde ou l'Indus, appelé aussi *Mita-Moran* ou fleuve Doux, second fleuve de l'Inde, contrée à laquelle il a donné son nom, fleuve qui a sa source dans le versant septentrional de l'Himalaya, parcourt le petit Thibet et toute l'Asie occidentale, pour apporter le tribut de ses eaux dans le golfe d'Oman.

A ce même bassin méridional des fleuves asiatiques, nous pouvons rattacher le golfe Persique, dans lequel se décharge en plusieurs bras l'Euphrate et le Tigre, après s'être réunis peu loin de ce golfe, pour former le Chat-el-Arab, c'est-à-dire

la *rive des Arabes*. L'Euphrate est le plus considérable des fleuves qui arrosent l'Asie ottomane, et il rappelle de grands souvenirs historiques, entre autres, l'empire de Babylone.

Enfin, sur la limite occidentale de l'Asie se trouve le bassin de la mer Caspienne et du lac Aral, qui comprend le Turkestan et une faible partie de l'Afghanistan, ainsi que la Perse, pour former le dépôt des eaux des monts Parapanisan au sud, Tarbagataï à l'est, et Kirghis au nord. Ce bassin reçoit le Syr-Deria ou Daria, et l'Amu-Daria ou Gihon, qui, de la Boukharie, débouche dans le lac Aral; et le Kour ou Cyrus, ainsi que l'Araxe, tributaires de la mer Caspienne.

Le cours de tous ces principaux fleuves asiatiques est plus ou moins considérable : avant d'arriver à la mer Glaciale arctique, l'Obi, l'Iénisseï et la Léna ont parcouru chacun près de huit cents lieues; avant d'atteindre le Grand-Océan, le trajet de l'Amour a été d'environ six cents lieues; celui du Hoang-Ho, de six cent cinquante lieues; celui du Kiang, de sept cent quarante lieues; comme aussi le Camboge et le Mei-Nam ont fait, le premier six cents lieues, et le second cinq cents. Le trajet depuis leurs sources jusqu'à la mer des Indes, a été pour l'Irapouaddy, de quatre cent soixante lieues; pour le Bramapoutre, de quatre cents lieues; pour le Gange, de cinq cents; pour l'Indus, de quatre

cents. Enfin, à l'occident le Syr-Deria a parcouru deux cent trente lieues; le Gihon, cent soixante; le Kour, deux cent soixante; l'Araxe, qui se joint au Kour, arrivant de la pente orientale du Caucase, cent cinquante, tandis que l'Euphrate et le Tigre, arrivant de l'Ararat, ont fait, le premier environ quatre cents lieues, et le second deux cents.

Tels sont les grands cours d'eau de l'Asie. Il faut citer, en outre, ses grands réservoirs liquides ou lacs, lesquels se distinguent généralement par leurs eaux salées, saumâtres ou sulfureuses. Plaçons en première ligne la mer Caspienne ou mer d'Hyrcanie, qui, étant sans issue visible, forme le plus grand lac, non-seulement de l'Asie, mais de tout le globe; situé entre la Tartarie indépendante et la Perse, et à l'est de la Russie européenne, il a seize mille huit cent cinquante lieues carrées et trois cents lieues de long sur cinquante-deux à cent soixante de large; ses eaux sont très salées et ses rives extrêmement poissonneuses. Le lac d'Aral ou mer d'Aral, qui vient ensuite, a douze cent quatre-vingts lieues carrées, soixante de long sur vingt-cinq de large, et se trouve à soixante-quinze lieues est de la mer Caspienne; il reçoit notamment le Gihon ou l'Oxus, ainsi que nous l'avons vu tout à l'heure. Dans la Palestine on remarque le lac Asphaltite ou la mer Morte, dont les eaux bitumineuses recouvrent une étendue d'environ soixante lieues. Dans le Turkes-

tan on cite le Kuban-Koulak ou le Temour-Tou; dans la Mongolie, le Khoukhou-Noor, et dans le Thibet, le Terkiri. Nous passons sous silence le lac Baïkal, qui n'est point salé, et qui a cent quarante lieues de long sur dix à vingt de large; la non salure de ses eaux n'empêche pas les Russes de lui donner le nom de mer, peut-être à cause des violentes tempêtes auxquelles il est sujet.

Nous venons d'esquisser les montagnes de l'Asie et les fleuves qui en descendent, ainsi que les lacs principaux de ce continent; examinons rapidement ses productions, ses animaux et ses habitans, pour donner une idée de son ensemble physique et social.

L'Asie est généralement dotée d'une végétation très riche et très variée, soit à cause de l'étendue de son territoire, soit parce qu'il réunit tous les climats; cette végétation, depuis les plantes les plus chétives du littoral des mers arctiques jusqu'aux superbes arbres des Indes orientales, présente tous les intermédiaires; il est même des contrées où l'on trouve à la fois la végétation polaire et la végétation équatoriale, phénomène qu'on remarque notamment sur la haute chaîne des monts Himalaya. Cependant la plupart des autres pays de l'Asie offrent chacun une végétation propre et homogène, ce qui a déterminé plusieurs géographes à la considérer séparément et par grandes régions, qui n'ont pas,

il est vrai, de limites précises. M. Balbi a adopté, sous le point de vue botanique, quatre régions, savoir : la région sibérique, la région chinoise et japonaise, la région arabico-persique et la région indique ou de l'Indostan.

Sous la dénomination de région sibérique sont renfermées les immenses contrées qui s'étendent depuis les monts Ourals à l'occident, jusqu'à la mer du Kamtschatka à l'orient, et depuis la mer Glaciale jusqu'aux frontières de la Chine et aux montagnes qui bordent le Thibet. Toute l'étendue de territoire entre la Russie d'Europe et le fleuve Iéniseï offre dans ses productions une physionomie européenne. A l'est de ce dernier fleuve on commence à remarquer la nouveauté des plantes et l'étrangeté de la contrée; ce n'est plus comme dans la partie occidentale une terre où çà et là s'élèvent des collines et quelques sommités, c'est un pays traversé par de hautes chaînes de montagnes, entre lesquelles se développent de vastes plaines ou de fertiles vallées. Il n'entre pas, au reste, dans notre plan de rappeler ici en détail les richesses botaniques de cette contrée asiatique, laquelle offre également plusieurs climats; une telle nomenclature est du ressort des voyages ou traités spéciaux, et ne doit pas entrer dans une revue sommaire, qui ne peut embrasser que les faits généraux.

La région qui comprend l'empire chinois avec la

Cochinchine et le territoire japonais, a une flore non moins variée; seulement elle est moins riche en plantes analogues à celles de l'Inde et beaucoup plus en végétaux de la Sibérie. Aux environs de Pékin les plantes herbacées sont pour la plupart les mêmes que celles des environs de Paris; mais dans la Chine méridionale on rencontre des plantes qui lui sont tout-à-fait propres: c'est là que croît l'arbre à thé, indigène en Chine, comme le poivrier aux Moluques et le cafier en Arabie.

La région arabico-persique se confond un peu avec celle de l'Arabie méridionale et occidentale, excepté dans la partie située entre la mer Caspienne et la mer Noire, où de hautes chaînes de montagnes, comme le Caucase et le Taurus, offrent des végétaux particuliers. Le Liban nourrit de même un nombre de plantes que l'on ne retrouve point ailleurs; le cèdre, par exemple, lui est particulier. La flore de l'Arabie se lie avec celle de l'Égypte; l'Arabie est le pays de l'encens et des parfums, ainsi que du café, comme nous l'avons dit tout à l'heure.

Enfin la région de l'Inde est la région par excellence des productions luxuriantes; en effet, c'est dans plusieurs endroits le luxe de la magnificence et toute la majesté de la nature la plus féconde: c'est là que se balancent le palmier éventail et le tek, rival du chêne européen. L'Asie d'ailleurs est couverte de forêts tellement vastes qu'on n'a pas même songé à

leur donner de nom. Outre le tek et le palmier, les arbres particuliers à ce vaste continent sont le cocotier, le laurier camphre, le sébifère ou arbre à suif, le bananier, le mûrier, le bois odorant de sandal, le bois de rose, le bois d'aigle, le cotonnier, le cannellier, le bois de Camboge, etc. Toutes les céréales sont cultivées en Asie, mais particulièrement le riz dans l'Inde, où l'on remarque, en outre, parmi les plantes qui servent habituellement à la vie des hommes, l'ananas et l'igname.

L'Asie possède des mines d'or, et l'on trouve ce minerai en poussière dans des sables, ou en paillettes dans des rivières. Elle a des mines d'argent, d'étain, de plomb, de cuivre, etc. Elle a le mercure, le sel gemme, le borax, le soufre, l'alun, le sel ammoniaque, le vitriol, le nitre, le natron, l'arsenic, l'antimoine, le kaolin, terre que l'on emploie dans la fabrication de la porcelaine; elle offre toutes les espèces de pierres précieuses, entre autres, le diamant, le saphir, le rubis, l'améthyste, la jacinthe, le béril, la chrysolite, l'opale, l'onyx, la turquoise, le lapis-lazuli, la cornaline, l'agate, etc.; enfin les montagnes de l'Asie renferment des marbres, du porphyre, du jaspe, et toutes les substances que l'on trouve en Europe.

En ce qui regarde les animaux, l'Asie offre également une grande variété. On trouve des chevaux sauvages dans les steppes ou plaines immenses de

la Boukharie et du pays des Kirghis. Le cheval arabe est renommé, mais le cheval mongol, tacheté comme le léopard, n'est pas moins remarquable : en général les chevaux asiatiques sont petits dans beaucoup de contrées; mais leur vivacité prouve la force des végétaux dont ils se nourrissent et la chaleur de l'air qu'ils respirent. L'Asie a de belles espèces d'ânes, et des chèvres qui fournissent le beau duvet dont on fabrique les riches tissus fameux sous le nom des *châles de Cachemire*. Tous les animaux domestiques sont communs, excepté le mouton. Le buffle, le chameau et le dromadaire sont en même temps des animaux domestiques et des animaux sauvages. L'éléphant se montre surtout dans l'Inde, au-delà du Gange, où il en existe de blancs que l'on recherche particulièrement à Siam, où cet animal est presque l'objet d'un culte. On regarde comme tout-à-fait sauvages le rhinocéros, le singe, l'antilope et quelques autres espèces.

Les tigres qui apparaissent dans la Sibérie sont originaires de la Mongolie, où l'empereur de la Chine leur fait une chasse annuelle; mais la plus grande espèce de tigres vit dans les jungles de l'Inde, où ce quadrupède sanguinaire et cruel a conservé toute sa férocité. Le Caucase montre le bouquetin; l'Arabie, le chameau à une bosse; la Bactriane, le chameau à deux bosses. La presqu'île arabique et la Perse doivent aux lions, aux pan-

thères et aux chacals une physionomie africaine. Les forêts de la Sibérie recèlent d'innombrables troupes de rennes, de loups, d'élans, de renards, d'ours, de martres et de zibelines; mais, nous le répétons, le tigre indien est l'animal le plus redoutable de l'Asie, qui nourrit également les plus grands reptiles du monde connu. L'Asie est encore le pays du faisan et de l'argus; on y voit de même le paon, et l'autruche parcourt l'Arabie, afin de témoigner que l'Afrique n'est point sa seule patrie. Enfin, les insectes, les chenilles qui produisent la soie, les papillons brillans et les cigales criardes comptent de riches espèces en Asie, où des rivages comme ceux de l'Inde recèlent les huîtres à perles que des plongeurs vont arracher au fond de la mer.

En ce qui touche les races humaines, plusieurs géographes les ont classées d'après la diversité des langues. M. Balbi donne à cet égard une classification dont nous rapporterons ici quelques traits.

La famille sémitique comprend les Juifs et les Arabes. Les Juifs sont répandus sur la plus grande partie de l'Asie, notamment dans l'Asie ottomane et en Arabie, ensuite dans l'Inde, la Perse et le Turkestan. Les Arabes forment le peuple le plus puissant de cette famille; ils occupent presque toute l'Arabie, la plus grande partie de la Syrie et de la Mésopotamie, une partie du Khouristan, et le Fars

dans le royaume de Perse, et sont établis en quelques localités sur les côtes de Malabar et de Coromandel, dans l'Inde, ainsi que dans le Turkestan indépendant et dans la région du Caucase. La famille géorgienne se compose de Géorgiens, qui habitent la Géorgie; de Mingréliens, qui occupent la Mingrélie; de Souanes, qui occupent la Souhanétie dans l'Asie russe; et de Lazes, établis le long de la mer Noire, depuis Trébizonde jusqu'au Tchorokh. La famille arménienne forme la grande masse de la population de l'ancienne Arménie, et se trouve aussi dans quelques parties de la Géorgie et de la Perse. Les Abasses occupent la Grande-Abassie, dépendante de l'empire russe.

La famille persane se compose : 1° des anciens Perses ou Guèbres, dont le plus grand nombre vit à Surate et à Bombay, dans l'Inde, à Jezd, en Perse; 2° Des Tadjiks, plus connus sous le nom de *Persans,* et qui forment encore la masse principale de la population de la Perse; 3° des Boukhares, qui sont les habitans indigènes de la Grande-Boukharie, dans le Turkestan indépendant, et des villes principales du Turkestan chinois; 4° des Kurdes et des Lours, qui occupent le Kurdistan et le Louristan; 5° des Afghans ou Pouchtanes, qui dominent dans le Caboul; 6° des Belouches, qui sont la nation dominante du Belouchistan et du Sinde.

Vient ensuite la famille hindoue, une des plus

nombreuses du globe, et qui occupe la vaste contrée de l'Inde. Elle comprend : 1° les Mongols prétendus, qui sont des composés de Turcs, de Boukhares et de Persans; ils parlent l'hindoustani et forment la nation dominante dans l'empire du Grand-Mogol, ils sont répandus sur la plus grande partie de l'Inde; 2° les Seikhs, peuple dominant dans la confédération qui en porte le nom; 3° les Bengalais, formant la plus grande partie de la population du Bengale; 4° les Mahrattes, peuple très belliqueux de l'Inde; 5° les Cingalèses, qui occupent l'île de Ceylan; 6° les Maldiviens, qui habitent l'archipel des Maldives.

La famille malabare comprend les peuples qui habitent la partie méridionale de l'Inde. Ces principaux peuples sont les Malabares, étendus sur une grande partie du Malabar; les Tamouls, qui habitent le Carnatic; les Telinga, qui vivent près de la côte d'Orissa. La famille thibétaine comprend les montagnards thibétains qui vivent dans les plus hautes vallées de l'Himalaya. La famille chinoise comprend les peuples les plus nombreux, non-seulement de l'Asie, mais de tout le globe; ces peuples forment la presque totalité de la population de la Chine proprement dite; ils sont également établis le long des côtes depuis la Chine jusqu'au détroit de Malacca, où commence la famille des Birmans, qui forme la nation dominante de l'empire birman, comme les

Siamois peuplent le royaume de Siam et le Laos, et les Anamites l'empire d'Anam ou la Cochinchine avec le Tunquin.

La famille japonaise peuple la presque totalité de l'empire du Japon. La famille tongouse comprend : 1° les Mantchoux, qui depuis 1644 sont devenus la nation dominante de l'empire chinois et qui occupent la Mantchourie jusqu'au confluent de l'Ousouri avec l'Amour ; 2° les Tongouses proprement dits, répandus sur plus d'un tiers de la Sibérie, depuis l'Iénesseï jusqu'à la mer d'Okhotsk. La famille mongole occupe la Mongolie et une partie du Thibet ; elle comprend aussi les Kalmouks ou Olet de la Dzoungarie, et les Bourètes répandus dans le gouvernement d'Irkoutsk.

La famille turque renferme, 1° les Osmanlis ou les Turcs ou Turks proprement dits, formant la nation dominante de l'empire ottoman ; 2° les Ouzbecks, qui sont le peuple dominateur du Turkestan indépendant ; 3° les Touraliens ou Turcks de Sibérie ; 4° les Turkomans répandus dans les royaumes de Kaboul, de Hérat, dans le Turkestan indépendant, dans l'Asie ottomane et dans l'Asie russe jusque vers le Caucase ; 5° les Kirghis répandus dans les steppes de ce nom.

Il y a encore la famille samoïède que l'on trouve en Sibérie, notamment depuis l'Iénisseï jusqu'à la Léna ; la famille korièke, que l'on retrouve au

Kamtschatka; la famille kourilienne, qui habite l'archipel des Kouriles, partagé entre les empires russe et japonais; enfin la famille malaisienne, qui forme la masse principale de la population de la péninsule de Malacca.

La supériorité des races européennes sur les races asiatiques a mis ces dernières dans le cas d'être envahies par les premières; c'est ainsi que les Grecs et les Romains poussèrent jadis leurs conquêtes fort avant dans l'Asie. Dans les temps modernes on a vu d'abord les Portugais occuper toutes les côtes de l'Inde, en même temps que les Russes pénétraient dans la Sibérie; plus tard, les Anglais ont fini par s'emparer de presque toute la péninsule de l'Inde, où ils ont établi leur domination sur plus de cent millions d'indigènes. Les Français et les Hollandais eurent aussi de nombreux comptoirs sur les mêmes parages; mais aujourd'hui la puissance française y est fort restreinte, et la puissance hollandaise en a disparu pour régner dans la Malaisie, une des trois grandes divisions de l'Océanie, ainsi que nous l'avons décrite dans notre XLIII[e] volume.

En résultat, les caractères distinctifs des races humaines asiatiques se trouvent principalement dans la couleur, qui est blanche, jaune et noire avec une infinité de teints provenus de mélanges nombreux. La couleur blanche est plus nombreuse dans

l'ouest, et la jaune dans l'est; la noire est indigène à Ceylan et dans quelques autres îles. Il n'y a pas moins de variété dans la forme des figures; on remarque ici des yeux écartés, là des yeux obliques, des nez épatés ou écrasés (artificiellement, il est vrai) sur des faces plates, et beaucoup d'autres singularités analogues. Les plus belles femmes de la terre se trouvent en Asie, notamment dans la Mingrélie, la Géorgie et le Cachemire.

La polygamie est aussi un des traits caractéristiques des peuples de l'Asie; presque partout un homme y peut posséder autant de femmes que sa fortune lui permet d'en nourrir; et il a sur elles tout pouvoir. Par un contraste fort bizarre, il existe en Asie plusieurs contrées au midi et au nord de l'Inde où une seule femme peut avoir plusieurs maris.

Sous le rapport des religions, l'Asie est le berceau de toutes celles de la terre; c'est le domaine des fables et des illusions ou rêves fantastiques. C'est en Asie que Moïse jeta les fondemens de la religion israélite, et que des siècles plus tard le Socrate de la Judée mourut pour le triomphe de l'Évangile qu'il y avait prêché avec ses disciples; c'est au fond de l'Arabie qu'un prophète guerrier donna l'essor à son culte nouveau, maintenant professé en Asie par plus de cent millions de sectateurs. Long-temps auparavant l'Inde avait vu éclore le brahmanisme et

le bouddhisme. Aujourd'hui le christianisme domine dans l'Asie russe sous le nom d'*église grecque* ou *orthodoxe*, et compte beaucoup de croyans dans l'Inde, la Cochinchine, l'Asie ottomane et la Perse, sous le nom d'*église latine ;* l'islamisme ou la religion mahométane est professé par les Arabes, les Perses, les Afghans et presque tous les peuples turks; le brahmanisme par les peuples de l'Inde en-deçà et au-delà du Gange; et le bouddhisme par les Thibétains et les Mongols, ainsi que par les Chinois, qui ont en outre le culte de Laotzé et celui de Confucius, pendant que les Japonais ont celui de Sinto.

A l'égard des formes du gouvernement, elles sont généralement absolues. Il paraît néanmoins qu'à la Chine et au Japon le pouvoir est moins oppressif qu'ailleurs, comme en Perse, par exemple. Dans l'Inde, la domination britannique a considérablement adouci la tyrannie de certains rajahs ou princes despotes.

Les peuples ainsi gouvernés dans toutes les contrées de l'Asie dépassent le nombre de six cent millions; savoir : douze millions en Sibérie, deux cent millions dans l'empire chinois, quarante millions au Japon et en Corée, cent vingt millions dans l'Inde en-deçà et au-delà du Gange; tandis que la Boukharie, la Perse, l'Afghanistan, les Seiks, l'Asie ottomane réunissent plus de soixante millions d'individus, et les tribus nomades, le Thibet, la Tartarie

indépendante plus de vingt millions. Toutes ces populations se classent, pour les religions, à peu près comme il suit: trois cents millions de bouddhistes, cent millions de sectateurs de Brahma, cent millions de musulmans, vingt millions de chrétiens, et le reste partagé en une infinité d'autres sectes, comme le fétichisme, le lamanisme, le judaïsme, le chamanisme, etc. Il est inutile d'ajouter que l'islamisme est professé surtout par les Turks, les Arabes et les Persans; que le brahmanisme l'est par les Hindous; le bouddhisme par les Birmans, les Anamites et les Chinois, etc.

Les langues de tous les peuples de l'Asie sont plus nombreuses encore que leurs différens cultes; parmi les principales on doit citer l'arabe, le turc, le persan, le chinois et l'hindoustani. Toutes les langues asiatiques se réunissent d'ailleurs en sept groupes, savoir: la famille des langues sémitiques, laquelle renferme l'hébreu, le syriaque, l'arabe, l'éthiopien; la famille des langues persanes avec leurs dialectes; la famille des langues de l'Inde, comprenant l'hindoustani et le sanskrit, cette dernière aujourd'hui langue morte, et qui est restée la langue sacrée des brahmes; la famille des langues transgangétiques, comprenant le thibétain, le chinois, le coréen, le mantchou, le japonais; la famille des langues tartares, comme le tongouse, le mongol et le turk; enfin la famille des langues sibériennes, comme le

koriéke, le samoïède, le kamtschadale et le kourilien ou idiome de l'archipel des Kouriles.

D'après ces généralités, fort incomplètes sans doute, mais suffisantes pour donner au lecteur une idée sommaire de l'Asie, nous allons faire connaître les principaux voyages qui ont été exécutés dans cette vaste partie du monde, depuis le moyen-âge jusqu'au XIX[e] siècle; et comme il n'entrerait pas dans notre plan d'offrir tous ces voyages en leur entier, il convient d'avertir dès ce moment que nous nous bornerons, pour la plupart, à une courte analyse, et même pour quelques-uns à une indication sommaire.

PREMIERS VOYAGES.

TUDELLE.

(1173.)

Un des plus anciens voyages effectués en Asie est celui de Benjamin Tudelle, qui eut lieu pendant la seconde moitié du douzième siècle. Tudelle partit de Saragosse en 1173 pour la Grèce et l'Asie-Mineure; il visita Sidon et la Nouvelle-Tyr, puis Césarée et Jérusalem. De là il revint à Damas, pour explorer ensuite les villes d'Assur, de Bagdad, de Tadmor et quelques autres contrées célèbres. Après ses nombreuses excursions, Tudelle rentra dans sa patrie où il rédigea lui-même son voyage.

CARPIN.

(1246.)

Vers le milieu du XIII[e] siècle deux religieux, Jean du Plan Carpin et le moine Ascelin furent envoyés en qualité de légats apostoliques et d'ambassadeurs de la part du pape Innocent IV, vers les Tartares et autres peuples orientaux. Ces envoyés avaient pour mission de prier les Tartares de cesser les ravages qu'ils faisaient dans la chrétienté. Jean du

Plan Carpin partit d'Italie avec ses compagnons en l'année 1246, pour la Russie et le pays des Tartares. Les envoyés furent reçus par le prince tartare sur les confins du pays des Comans et des Cangites; ils allèrent ensuite à la cour de Cuyné, où ils furent témoins du couronnement de l'empereur. Ils remirent à sa majesté impériale leurs lettres de créance, et furent bien accueillis. On les congédia ensuite en leur faisant cadeau à chacun d'un vêtement de peaux de renards.

Carpin décrit le pays des Tartares, en esquissant les mœurs et coutumes de ces peuples; il fait connaître que tous se rasent sur le front la largeur de trois doigts, qu'ils épousent indifféremment leurs proches parentes; que les jeunes frères sont tenus d'épouser la femme de leur frère aîné mort; qu'en général les hommes peuvent prendre autant de femmes qu'il leur plaît, et qu'il est difficile de discerner les femmes ainsi que les filles des hommes, parce que les deux sexes ont les mêmes habillemens. Leur religion admet un Dieu créateur, mais elle a des idoles et de nombreuses pratiques superstitieuses. Si quelqu'un, par exemple, a été tué par la foudre, il faut que tous ceux qui demeurent dans son logement passent par le feu, ainsi que la maison et le mobilier. Les femmes sont chastes et décentes. L'ivrognerie est en grand honneur, et au besoin on vit de chair humaine. Les filles et les

femmes savent monter à cheval, lancer le javelot, galoper aussi vite que les hommes, mais en général elles se livrent aux travaux domestiques. Carpin énumère les pays soumis à la domination tartare, il indique la manière dont ces peuplades font la guerre, et les moyens que l'on pourrait employer pour leur résister.

ASCELIN.

(1247.)

Ascelin était parti avec ses compagnons en 1247; il se rendit en Perse, et obtint une audience d'un prince tartare, auquel il présenta les lettres du pape. Il reçut en échange la réponse du Tartare au saint-père, et se remit en route pour l'Italie et Rome.

RUBRUQUIS.

(1253.)

En l'an 1253, époque où Louis IX, surnommé *saint Louis*, roi de France, était encore en Syrie, guerroyant avec les Sarrasins, le moine Guillaume de Rubruquis fut envoyé par le monarque, en qualité d'ambassadeur, en Tartarie et à la Chine pour faire des représentations aux princes orientaux, qui désolaient toujours les états de la chrétienté. Rubruquis partit de Constantinople le 7 mai de ladite année 1253, entra dans la mer Noire en longeant les rivages, et alla trouver vers l'embou-

chure du Tanaïs un camp de Tartares, dont il eut occasion d'observer les mœurs et coutumes, qu'il a décrites avec quelque étendue dans son récit. Il se rendit ensuite sur la mer Caspienne et à la cour de Mangu-Cham, près du fleuve Jagag, et obtint une audience solennelle du Khan, à la cour duquel il trouva une femme née à Metz en Lorraine, qui avait été prise en Hongrie, et un orfèvre parisien, nommé Guillaume Boucher, qui lui dit beaucoup de bien des Tartares.

Rubruquis décrit les pays voisins de la résidence de Mangu-Cham, les mœurs et coutumes des peuples, notamment celles des Nestoriens; il donne entre autres une description détaillée de la ville de Caracarum, résidence du Khan de Cathay. Le moine rapporte ses conférences avec les indigènes; il parle des sorciers et des devins qu'il trouva parmi les Tartares; il décrit une grande fête qui fut donnée lorsque le Cham ou Khan lui remit des lettres pour le roi saint Louis. Rubruquis partit de Caracarum pour Saray, où il eut à remplir une mission analogue à celle qu'il venait d'achever. Il franchit ensuite le pays des Alains et des Lesghis; il voyagea le long du fleuve Araxe, laissa la Perse à gauche et les monts Caspiens à droite, pour bientôt passer l'Euphrate, arriver à Antioche et puis à Tripoli de Syrie et à Saint-Jean-d'Acre, dernière ville où notre voyageur trouva le roi de France, et lui rendit compte de

l'ambassade dans laquelle il avait complétement réussi.

MANDEVILLE.

(1332.)

Vers l'an 1332, un chevalier anglais, Jean de Mandeville, partit d'Angleterre pour l'Arménie et employa plus de trente ans à parcourir diverses contrées de l'Asie, notamment la Perse, la Mésopotamie, la Chaldée, la Tartarie, la Syrie et l'Arabie. La relation de ce voyageur fait partie de la collection de Bergeron. On y voit que Mandeville était doué d'un esprit observateur et peu crédule pour le temps où il vivait; ses récits, en général, ont un grand caractère de vérité, et, ce qui est très remarquable, c'est que dans les pays où il voyageait, il prenait exactement les mesures avec l'astrolabe; en outre, ce que tous les voyageurs modernes rapportent de la charité des musulmans pour certains animaux, tels que les chiens, Mandeville l'avait déjà remarqué; il dépeint, au reste, avec une rigoureuse exactitude, les Tartares et les peuples des contrées qu'il a parcourues.

Un autre voyageur d'une importanee beaucoup plus grande, à cause de l'étendue de ses explorations et de leurs résultats, doit maintenant nous occuper : nous voulons parler de Marco-Polo, lequel mérite quelques développemens, et l'on nous saura

gré d'en puiser la substance dans la savante introduction de M. Roux de Rochelle, publiée en 1824, avec les voyages mêmes, par les soins et aux frais de la *Société de géographie*, qui a fait de cette publication le premier volume de son *Recueil de Voyages* ou *Mémoires*.

MARCO-POLO.

(1269-1295.)

Marco-Polo ou Marc-Paul, Vénitien, qui, avec son père et son oncle, en 1269, se mit à parcourir les régions orientales, et qui, après avoir eu le bonheur de gagner les bonnes grâces du Khan des Tartares, put revenir dans sa patrie pour y publier, en 1295, la relation de ses voyages [1], a précédé dans la carrière presque tous les voyageurs modernes. Il fut jugé pendant plusieurs siècles, d'autant plus sévèrement qu'aucun autre observateur ne venait constater l'exactitude de ses découvertes. Les routes qu'il avait parcourues en Asie s'étaient, pour ainsi dire, comme le remarque M. Roux de Rochelle, fermées derrière lui : les vastes solitudes de la Tartarie n'étaient tra-

[1] Cette publication manuscrite en 1295 eut lieu en italien, sous ce titre : *Delle Maraviglie del mondo*. La première édition imprimée parut à Venise en 1496, in-8°. Elle fut bientôt après traduite en différentes langues et insérée dans plusieurs collections. La traduction, publiée par la *Société de géographie*, est en français, dans le style naïf d'Amyot, d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale.

versées par aucun Européen; et lorsqu'à la fin du quinzième siècle on vit renaître le goût des découvertes, ce ne fut plus alors par terre, mais bien par mer qu'on arriva aux extrémités de l'Asie.

Ce qui avait pu faire prendre le change sur quelques-unes des relations de Marco-Polo, et leur ôter une partie de cette confiance entière qu'elles méritaient, c'est qu'il y avait joint quelques traditions locales où quelquefois l'erreur se mêlait à la vérité. Il eût été aisé peut-être au voyageur de séparer un tel alliage dans des pays où les allégories dénaturent l'histoire et sont entrées dans le langage habituel; en pareil cas, les récits qu'un voyageur rapporte sur la foi d'autrui sont nécessairement empreints de merveilleux. L'infidélité ou la négligence des copistes pouvait encore être une source d'erreurs. Nous avons aujourd'hui à peu près les moyens suffisans pour nous guider dans l'examen de ces sortes de relations; en effet, d'autres voyageurs plus modernes ont décrit la plupart des contrées que Marco-Polo avait parcourues, et ces descriptions ont presque toujours confirmé celles de l'illustre Vénitien.

La comparaison ainsi établie a donc rendu pour nous plus précieuses les relations de Marco-Polo, d'autant plus que, si quelques parties ont pu être vérifiées au moyen de documens plus récens, d'autres parties sont demeurées sans contrôle. Ceci regarde surtout la géographie politique. Le système

et la direction des montagnes de l'Asie sont toujours les mêmes, mais les régions centrales renferment de vastes déserts de sable qui forment autant de plaines mouvantes abandonnées au caprice des vents, et dès lors ayant pu ensevelir des cités populeuses, comme aussi détourner le cours de plusieurs rivières. Ces phénomènes, qui apparaissent sur le plateau de la Tartarie, expliquent pourquoi l'on ne retrouve pas aujourd'hui quelques-unes des cités indiquées par Marco-Polo. Les révolutions politiques ont rendu bien plus difficile encore la recherche des établissemens des hommes. Les peuples ont changé de demeures; plusieurs d'entre eux ont disparu, d'autres les ont remplacés, et souvent il n'est plus resté que des vestiges de leur passage: de là encore l'embarras des modernes pour reconstituer les lieux tels qu'ils étaient à l'époque où le voyageur vénitien les a visités et décrits.

Afin de remettre en évidence le service que Marco-Polo rendit en les faisant connaître, M. Roux a tracé quelques aperçus généraux sur l'état social de l'Asie et sur la difficulté de ses communications avec l'Europe, avant le siècle où notre voyageur parcourut ces régions lointaines. Nous citerons quelques traits de ce beau travail.

« Les anciens avaient établi entre les rives de l'Indus et la Méditerranée des relations de commerce régulières, et l'on employait, pour les favoriser, la

navigation des mers et le cours des fleuves. L'Indus envoyait ses navires dans la mer Rouge et dans le golfe Persique : les habitans du rivage en recevaient les richesses pour les transporter sur le Nil ou pour remonter l'Euphrate. D'autres communications s'établissaient entre le lit de l'Euphrate et les ports de Syrie : chaque branche de commerce était abandonnée aux peuples des pays qu'elle traversait; les Européens venaient recueillir sur le littoral tous ces tributs étrangers, et ces routes intermédiaires, où les mêmes objets changeaient de mains plusieurs fois, faisaient arriver aux nations occidentales les productions de l'orient, sans que les peuples qui les envoyaient et ceux qui les recevaient fussent à portée de se connaître.

« Le commerce de l'Europe avec l'Asie ne fut pas constant dans sa direction ; mais le système des communications resta le même, et quand les richesses du midi de l'Asie remontèrent l'Indus pour arriver ensuite, avec les eaux de l'Oxus, dans la mer Caspienne; quand ces relations se prolongèrent dans la mer Noire, soit à la faveur de l'Araxe et du Phase, dont les sources se rapprochaient, soit par la navigation du Volga et par celle du Tanaïs, qui ouvrit une nouvelle issue au commerce du moyen-âge, des marchandises circulèrent dans tous ces canaux; mais l'isolement des peuples éloignés fut également remarquable. Les relations avec l'Asie

n'amenaient pas un commerce d'échange : les marchandises des Indes, les pierres précieuses, les perles, les épiceries n'étaient payées en Europe qu'avec de l'or; et ces rapprochemens que font naître entre différens peuples les combinaisons de leur industrie et la facilité de pourvoir mutuellement à leurs besoins, n'existaient pas encore entre l'orient et l'occident.

« Ces rapports se modifièrent dans le moyen-âge, et les manufactures des républiques d'Italie inondèrent le Levant de leurs productions; mais la plupart des entrepôts qui les reçurent étaient placés sur la rive des mers où les navigateurs et les caravanes se rendaient de différens points. Ce commerce, attiré spécialement vers les Indes, n'avait pas fait les mêmes progrès dans d'autres directions, et les Européens n'étendaient pas au-delà de l'Oxus leurs relations avec le centre de l'Asie. Ces dernières régions où étaient situées Khotan, Kerkiang, Kashgar et le royaume de Juthiam, avaient elles-mêmes perdu leurs liaisons habituelles avec la Chine depuis qu'elles étaient occupées par les Tartares. Les déserts et les montagnes de l'Asie formaient ainsi, entre l'orient et l'occident, une large barrière : d'immenses forêts s'étendaient du Pont-Euxin à la mer Glaciale : toutes les communications par le centre des continens se trouvaient fermées, et les peuples d'occident n'avaient que des idées confuses

et ne recevaient que des récits fabuleux sur les pays où leurs armes n'avaient pas pénétré.

« Les grandes nations qui s'élevaient, sans avoir de relations entre elles vers l'extrémité de l'ancien continent, faisaient également des progrès vers la civilisation, mais elles ne suivaient pas une marche uniforme. L'opinion, les idées religieuses variaient dans leur direction. Le goût, les principes du beau, les arts d'imitation ne pouvaient pas être semblables dans les pays où les hommes n'ont pas les mêmes traits, où les productions de la nature sont différentes, où l'esprit s'exerce sur d'autres objets de comparaison.

« Des situations si diverses plaçaient, pour ainsi dire, dans un monde nouveau le voyageur qui avait quitté l'Europe pour se transporter aux extrémités de l'Asie : tout avait changé autour de lui ; les nations n'étaient plus les mêmes. Partout se trouve le type original de l'homme ; mais l'exercice et la mobilité de la pensée le modifient sans cesse, et l'être le plus intelligent devient aussi le plus divers dans ses mœurs, dans son langage et dans toutes les institutions qui appartiennent aux différens degrés de l'état social.

« Quel contraste avec les pays civilisés offraient alors les sauvages plaines de la Tartarie, à travers lesquelles de nouvelles communications allaient s'ouvrir ! Des peuples nomades s'y multipliaient obs-

curément; et leurs tribus, souvent réduites à changer de lieu pour subsister, furent long-temps isolées et indépendantes. Enfin des chefs ambitieux les réunirent : le temps les accrut, il les rendit formidables, et tandis que des institutions régulières se développaient dans les contrées d'Europe et d'Asie que baigne l'eau des mers ou que favorise un ciel plus doux, tout le centre de l'ancien continent se peuplait de nations inquiètes et belliqueuses. Les guerres qu'elles se firent entre elles ou qu'elles portèrent hors de leur pays devinrent un fléau pour le monde entier : on n'apprit à les connaître que par leurs ravages. Les grandes migrations qui s'étaient succédées depuis la décadence de l'empire romain jusque dans la barbarie du moyen-âge, se renouvelaient encore; et ces régions méditerranées où la civilisation ne pénétrait point destinaient à l'Asie de nouveaux maîtres. »

A l'époque du voyage de Marco-Polo, les plus récentes de ces conquêtes étaient celles de Gengis-Khan. Notre voyageur avait été conduit par le commerce jusque dans le sein même de l'empire du Cathay, soumis au Grand-Khan; il y avait accompagné son oncle et son père, comme nous l'avons déjà dit, et lui-même fut attaché bientôt au service du monarque tartare, qui avait alors sous sa domination tout le centre de l'Asie, et même tout l'occident jusqu'aux rives du Volga. Un frère du

Grand-Khan régnait sur les bords de l'Oxus, tandis qu'un autre prince de la lignée impériale étendait sa puissance des monts Altaï jusqu'en Sibérie. Les Sarrazins et les Tartares étaient à cette époque la terreur des autres peuples : les premiers, dont les forces principales étaient en Égypte, avaient étendu leurs conquêtes jusqu'au détroit de Gibraltar et en Espagne, d'une part, tandis qu'à l'orient ils dominaient en Arabie; les seconds, c'est-à-dire les Tartares, avaient leurs frontières dans le voisinage de l'Arabie : c'est pourquoi il y eut souvent des chocs terribles entre ces deux puissances formidables, qui se disputaient l'empire du monde.

Les croisades des Européens pouvaient mettre obstacle aux irruptions des Sarrazins, et cette raison détermina sans doute le Grand-Khan à rechercher l'amitié des occidentaux. Comme Louis IX était alors le héros de la chrétienté, et que sa renommée avait volé jusqu'aux extrémités de l'Asie, les relations déjà nouées avec le prédécesseur du Grand-Khan s'ouvrirent entre le roi de France et le nouveau Khan des Tartares; de même Charlemagne en avait eu avec le calife des Sarrazins. Cublay-Khan confia, en 1266, au père et à l'oncle de Marco-Polo une mission auprès du pape, et leur remit des lettres pour le roi de France et les autres monarques de la chrétienté. Cette ambassade eut tout le succès que le prince tartare pouvait en attendre, car une

nouvelle croisade européenne se prépara contre les Sarrazins, serrés d'ailleurs de près alors par les Tartares qui commençaient à épargner l'Europe.

Tandis que ces guerres se perpétuaient sur les rives de l'Euphrate ou du Jourdain, le Grand-Khan achevait la conquête de la Chine, dont il prit la capitale vers l'an 1276. Durant cette expédition militaire, la cité de Sayanfu, assiégée depuis trois ans, ne fut enlevée que par l'industrie des Vénitiens. Les machines de guerre que la famille de Marco-Polo fit construire lancèrent dans la ville des pierres si énormes, que les habitans effrayés ouvrirent leurs portes aux Tartares. Si Cublay-Khan ne réussit point ensuite dans la conquête qu'il tenta du Japon, pays que les voyages de Marco-Polo désignent sous le nom de *Zipangu,* ses armes furent plus heureuses dans le midi de la Chine; elles portèrent ses conquêtes jusqu'aux rives du Gange.

En peignant les mœurs de la cour de Cublay-Khan, Marco-Polo rappelle aussi celles de tous les peuples tartares. La chasse est le premier plaisir de cette nation guerrière; ils dressent des faucons et d'autres oiseaux de proie à poursuivre les animaux plus faibles. Des meutes nombreuses attaquent les sangliers, les ours et les cerfs. Tantôt on fait la guerre aux lions et aux tigres, usage que suit encore aujourd'hui l'empereur de la Chine; tantôt on les élève à combattre d'autres bêtes sauvages. Les

chameaux portent les bagages des camps; on introduit dans les armées les éléphans qui sont enlevés à l'ennemi; et le souverain emprunte des peuples qu'il a vaincus les moyens d'augmenter ses forces.

C'est particulièrement à la capitale du Cathay et à celle du Mangi que s'arrêtent les descriptions de Marco-Polo. A Clémenfu, il fait remarquer toutes les habitudes d'un peuple conquérant, et à Quinsay, toutes celles qui tiennent aux arts de la paix. Cette dernière ville est assise au bord d'un grand fleuve et coupée par de nombreux canaux. Un lac s'étend dans l'intérieur; des barques y circulent sans cesse; toute l'industrie de l'empire du Mangi se peint dans la capitale, et l'on y voit un peuple amolli par les plaisirs de la paix, conservant l'espérance de son affranchissement s'il peut civiliser ses nouveaux maîtres. Le prince tartare cherchait à favoriser les relations commerciales des peuples qu'il venait de subjuguer, et Marco-Polo fut chargé par lui d'une mission pour la Cochinchine et la presqu'île de Malacca. Les notions qu'il recueillit sur la navigation des mers orientales devinrent la principale cause de son retour en Europe; elles déterminèrent Cublay-Khan à lui permettre d'accompagner par mer les ambassadeurs de ce royaume, qui désiraient avoir un guide pour leur navigation.

Cette circonstance devint pour Marco-Polo une source d'observations nouvelles. En effet, au lieu

des pelleteries du nord, et de ces tissus d'or et de soie, chefs-d'œuvre des Orientaux, ou de ces porcelaines chargées de vives peintures, il remarque de précieux végétaux qui recouvrent les rivages; le palmier donne son lait, l'arbre à pain son fruit nourricier; le bétel se mâche, l'opium enivre, la gomme du mastic rafraîchit, et les épices donnent une nouvelle saveur aux alimens; la terre, si richement parée des végétaux de l'équateur, cache aussi de précieux trésors : la topaze, l'améthyste, l'émeraude brillent avec les saphirs de Ceylan, les diamans de Golconde, les rubis des montagnes où le Gange prend sa source; la perle se pêche dans les parages de Ceylan et d'Ormus; et tous ces produits de la terre sont portés sur d'autres rivages, en ouvrant un commerce immense du golfe Persique et de la mer Rouge aux états mêmes du Grand-Khan du Cathay. Marco-Polo trace jusqu'à l'île de Madagascar, la navigation des Asiatiques du moyen-âge; il note le phénomène des moussons dans les parages de l'Inde; il ne va point jusqu'à Madagascar, et des rives de l'Indus, il rentre dans le golfe Persique : mais il apprend qu'en naviguant vers cette île les vaisseaux voguent plus rapidement qu'à leur retour, et qu'ils seraient emportés par un courant encore plus impétueux vers le midi s'ils s'y aventuraient. Voilà pourquoi sans doute les anciens navigateurs ne parvinrent pas à découvrir le point mé-

ridional de l'Afrique; on croyait qu'un immense abîme était ouvert de ce côté; le siècle des grandes découvertes maritimes n'avait pas encore lui.

Les procédés de la navigation et les différentes formes de bâtimens, connus des Asiatiques, sont rappelés dans les relations de Marco-Polo. En décrivant le lac de Quinsay, ou les fleuves et les canaux qui traversent le Mangi, il indique les bateaux larges et sans carène qui glissent sur les eaux et traversent les bas-fonds; il fait connaître que les navires qui se rendent des rivages de l'empire du Cathay dans la mer des Indes portent quatre mâts et neuf voiles, qu'ils ont un double pont pour les logemens des passagers, et peuvent recevoir jusqu'à trois cents hommes d'équipage; il dit que les navires d'Ormus, plus légers, n'ont qu'un mât et qu'une voile. Il nomme plusieurs parages de la mer des Indes, d'où l'on n'aperçoit plus l'étoile du nord qui servait de guide aux mariniers; il désigne les lieux où elle reparaît, ceux où elle s'élève plus ou moins sur l'horizon, et il donne ainsi l'indication approximative de quelques latitudes. Nulle part il ne fait mention de la boussole, ce qui porterait à croire que les Orientaux n'en connaissaient pas encore l'usage. Enfin, Marco-Polo décrit les îles où les pirates dressent aux navigateurs un grand nombre de piéges, et parle de Socotora, où la pêche de la baleine était alors très active.

Dans cette partie de son ouvrage le voyageur mèle quelques traditions fabuleuses, entre autres celle de l'oiseau ruch et les griffons. Il profite de son séjour en Perse pour décrire les peuples qui habitent cette contrée, et si son livre n'est pas toujours conçu dans un ordre chronologique, il n'est pas moins une source féconde, au moyen de laquelle on a pu remplir en histoire et en géographie un grand nombre de lacunes.

Rappelons rapidement dans ce précis quelques-uns des détails personnels de notre voyageur, en nous aidant encore des excellentes remarques de M. Roux de Rochelle.

Vers l'an 1250, le commerce des Vénitiens avait attiré à Constantinople l'oncle et le père de Marco-Polo. Ils se rendirent en 1256 près du Khan des Tartares qui occupaient les rives du Volga; mais la guerre qui survint entre ces peuples nomades obligea les deux Vénitiens à quitter précipitamment les états de Barka, où ils s'étaient arrêtés, et ils passèrent à Bokhara, vers le sud-est de la mer Caspienne. Leur commerce les retint pendant trois ans dans cette contrée. Ils eurent dès lors le temps d'étudier la langue et les mœurs des Tartares, et cette double connaissance leur permit de se rendre ensuite près de Cublay-Khan, dont la souveraineté s'étendait sur la plus grande partie de l'Asie.

Après vingt ans d'absence, ils revinrent à Ve-

nise; ils avaient quitté leur patrie quelques mois avant la naissance de Marco-Polo. Celui-ci, qui avait perdu sa mère dès le berceau, connut alors sa famille pour la première fois. Le père et l'oncle devaient retourner en Asie: Marco voulut les suivre, et ils consentirent à l'emmener avec eux. Le voyage dura trois ans, et les trois Vénitiens ne parvinrent que sur la fin de 1274, à Clémenfu, résidence de Cublay-Khan. Marco-Polo fut attaché au service de ce prince, et justifia par une grande activité et un grand dévouement la confiance du monarque. Les intérêts de l'empire et de nombreux voyages occupèrent les plus belles années du nouveau favori; et quand il reparut en Europe en 1295, après avoir parcouru les îles et les rivages de la mer des Indes, ses récits attirèrent l'attention des Occidentaux sur les contrées lointaines qu'il y décrivait, et qu'aucun Européen n'avait observées avant lui.

Marco-Polo ne jouit pas long-temps du repos que ses voyages et ses importantes découvertes semblaient devoir lui mériter : quelques mois après son retour, une guerre éclata entre Venise et Gênes; une flotte génoise parut devant les lagunes; le doge de Venise arma en hâte une escadre de quatre-vingt-dix galères, et Marco-Polo eut le commandement de l'une d'elles. Les Vénitiens perdirent la bataille, le doge et Marco-Polo, ce dernier grièvement blessé, tombèrent au pouvoir du vainqueur

qui les conduisit à Gênes comme prisonniers de guerre.

La détention de notre voyageur dura quatre années, pendant lesquelles il rédigea sa relation avec les matériaux qu'il fit venir de Venise. Cette relation fut bientôt répandue au loin, et mit le sceau à la célébrité de son auteur. Il est surabondant de répéter ici que la première édition ne fut imprimée que deux siècles après l'apparition des manuscrits originaux.

Pour compléter les détails que nous avons pu recueillir sur Marco-Polo, nous aurons recours à l'article inséré par M. Walkenaer dans la *Biographie universelle :* en voici la substance.

D'après ce savant géographe, la relation des aventures et des voyages de Marco-Polo exerça une grande influence sur les progrès de la navigation et du commerce. Auparavant on ne soupçonnait pas l'existence d'un empire aussi vaste que celui de Gengis-Khan ou de ses héritiers, empire qui s'étendait depuis les monts Altaï jusqu'aux monts Himalaya; depuis la mer du Japon jusqu'à la mer Noire; depuis l'embouchure de l'Amour jusqu'à celle de la Vistule; depuis l'île de Sumatra jusqu'à l'île Saghalien. Ce fut alors que l'on eut pour la première fois connaissance de ces plaines du nord de l'Asie, que les anciens désignaient sous le nom vague de *Scythie;* alors se révélèrent les

grandes et riches contrées qui terminaient à l'orient cette partie du monde; alors aussi la cour de Rome, qui avait tant à redouter de la puissance des Sarrazins, songea à leur opposer celle des Tartares-Mongols, plus redoutable encore. C'est dans ce but, ainsi que nous l'avons déjà dit, que furent envoyés aux différens princes mongols, encore indécis entre leur idolâtrie et le mahométisme, de pieux missionnaires chargés de mettre les Tartares dans les intérêts de la chrétienté : telles furent les missions de Carpin, d'Ascelin et de Rubruquis, lesquelles préparèrent la voie des découvertes à Marco-Polo.

Ainsi que nous avons eu déjà occasion de l'annoncer plus haut, et comme la relation elle-même de Marco-Polo l'a établi, des deux Polo qui parvinrent les premiers dans le Cathay, et qui en étaient revenus sans accident, l'un était l'oncle et l'autre le père de Marco. Ils l'emmenèrent avec eux lorsqu'ils repartirent pour la Mongolie, avec des lettres de créance du pape Grégoire X. Ils allèrent à Balkh, où ils séjournèrent une année; ils gravirent ensuite les monts Belour, atteignirent la ville de Kaschghar, employèrent trente jours à traverser le désert de Cobi, pénétrèrent en Chine, et arrivèrent enfin à la cour du Grand-Khan, auquel ils remirent les lettres et les présens du Saint-Père. L'empereur mongol s'attacha le jeune Marco-Polo, qu'il chargea des missions ou voyages dont nous avons parlé.

Après dix-sept ans de résidence au Cathay, nos trois Vénitiens obtinrent du Grand-Khan, non sans beaucoup de peine, la permission de revenir dans leur patrie, en profitant de l'envoi que le monarque fit d'une de ses petites-filles au souverain de la Perse, qui lui avait demandé une épouse du sang impérial.

La voie de leur retour fut, non plus celle de terre, mais celle du littoral asiatique. Ils longèrent les côtes de la Chine, traversèrent le détroit de Malacca, furent retenus cinq mois, à cause des moussons, dans l'île de Sumatra, abordèrent aussi dans l'île de Ceylan, doublèrent le cap Comorin, côtoyèrent quelque temps les rivages du Malabar, traversèrent l'océan Indien, et abordèrent à Ormus, dans le golfe Persique, pour remettre au jeune prince mongol qui régnait alors sur la Perse la jeune princesse qui leur avait été confiée. De là ils passèrent à Tauris, puis à Erzeroum, Trébisonde et Constantinople, pour arriver à Venise, en l'année 1295, ainsi que nous l'avons déjà marqué.

Ces trois illustres Vénitiens eurent bien de la peine à rentrer en possession de leur palais, tant l'âge et les fatigues les avaient tous changés, et tant ils ressemblaient à des Tartares par leur accoutrement, leur teint hâlé, et même leur langage, qui, après plus de vingt ans d'absence ou de voyages, avait dû s'altérer : c'est ainsi qu'en 1835, on a vu le

général Allard, ancien aide-de-camp de l'infortuné maréchal Brune, et maintenant généralissime du roi de Lahore, reparaître à Saint-Tropez, sa patrie, et à Paris, avec la barbe pendante et blanche et le costume oriental.

Nous avons dit que Marco-Polo, durant sa captivité à Gênes, avait rédigé ses voyages : il paraît qu'il les dicta, ou à un noble génois, ou à un Pisan, vers l'an 1298, et qu'il en circula dès lors plusieurs copies. Les uns prétendent qu'il les écrivit en latin, mais d'autres soutiennent, avec plus de probabilité, qu'il les donna dans sa langue maternelle. Il était né vers l'an 1250, et il mourut à Venise vers l'an 1323, père de deux filles qu'il avait eues en légitime mariage avec une noble vénitienne.

Malgré les doutes, si mal fondés, qui s'élevèrent sur la fidélité de la relation de Marco-Polo, on vit bientôt enfin, grâce à elle, paraître pour la première fois sur une carte du monde, la Tartarie, la Chine, le Japon, les îles d'orient, et l'extrémité de l'Afrique, que les navigateurs s'efforcèrent dès lors de doubler. Le Cathay, en prolongeant considérablement l'Asie vers l'est, fit naître la pensée d'en atteindre les côtes, et de parvenir dans les riches contrées de l'Inde en cinglant directement vers l'occident, tentatives qui finirent par amener la découverte du cap de Bonne-Espérance et celle du Nouveau-Monde. Dans le XVIIIe siècle, la rela-

tion de Marco-Polo servit encore à d'Anville pour tracer quelques détails sur le centre de l'Asie; mais aujourd'hui, surtout depuis les découvertes des Anglais et celles des Russes, la relation du voyageur vénitien n'a plus pour nous qu'un pur intérêt historique. Cette raison nous dispense de la reproduire dans ce volume. La Mongolie nous est connue par les relations des missionnaires que la Russie envoie tous les dix ans à Péking, surtout par le voyage de Timkowski; les missionnaires français et portugais, ainsi que les ambassades anglaises ont fait connaître la Chine; un grand nombre de voyages ont décrit les Indes et les îles visitées par Marco-Polo; enfin les deux Boukharies, que traversèrent les trois Vénitiens, ont été explorées par divers voyageurs, tels que Mayendorf, Mouraview, Moorcroft et Alexandre Burnes. Ainsi la reproduction des voyages faits par Marco-Polo dans ces contrées, de 1265 à 1295, n'aurait plus d'attrait aujourd'hui que pour l'érudition. Il convient donc que nous passions à un autre voyageur, en suivant l'ordre chronologique auquel le progrès de la science géographique a dû nous faire une loi de nous attacher.

PINTO.

(1521.)

Les voyages du Portugais Fernand-Mendez Pinto, en Chine, en Tartarie, à Siam, au Pégou, et autres

contrées orientales, sont remplis d'aventures extraordinaires, de situations attachantes, avec une succession continuelle d'incidens heureux et de cruelles catastrophes. Ces voyages furent d'abord recherchés avec un empressement inexprimable; il y eut ensuite un refroidissement, parce qu'on soupçonna l'auteur d'avoir jeté dans sa relation des narrations fabuleuses; mais les relations ultérieures l'ont en partie vengé de cette imputation injuste.

Cependant, comme les aventures racontées par le voyageur Pinto roulent presque toutes sur des actes de piraterie, et qu'on y trouve fort peu de détails de géographie ou de mœurs, nous devons, d'après le plan que nous avons adopté, nous borner ici à une courte analyse; les lecteurs qui voudront une relation plus complète la trouveront dans la collection des voyages de La Harpe.

Pinto partit de Lisbonne à la fin de 1521, sur un navire marchand qui fut pris à l'abordage par un corsaire français près des côtes d'Afrique, et ramené en Espagne. En 1537, il fit voile de nouveau avec le fils du célèbre amiral Vasco de Gama. Ils se rendirent à Mozambique, et de là vers la mer Rouge. La flotte eut à soutenir plusieurs combats avec les Arabes. Pinto, fait prisonnier, allait être conduit en esclavage, lorsqu'il fut acheté par un juif et ramené à Ormus, où le gouverneur du fort portugais paya généreusement sa rançon. D'autres

aventures le conduisirent à Malacca et dans les mers de Chine, où un célèbre pirate portugais, nommé *Faria*, se livra à de nombreuses déprédations contre divers pirates et habitans des côtes. En 1540, Pinto se trouvait dans la rivière de Nankin, où Faria fit piller plusieurs pagodes. Au retour, nos intrépides forbans furent assaillis par une violente tempête qui submergea le bâtiment que montait le fameux pirate; Pinto ne dut son salut qu'à la violence des vagues qui le jetèrent sur la côte. C'était la dixième fois, peut-être, qu'il se trouvait ainsi dépouillé du fruit de pareils brigandages.

En de telles conjonctures, Pinto se mit à voyager dans l'intérieur de la Chine avec d'autres Chinois qui le conduisirent à Péking, où il se trouvait en 1544. Le tribunal suprême le condamna à l'esclavage pour avoir osé pénétrer dans l'intérieur de l'empire sans une permission de la cour. Un prince tartare le prit à son service avec les autres Portugais, compagnons d'infortune de Pinto. Une querelle avec des soldats du prince exposa ces mêmes Portugais à recevoir le fouet, et ils allaient être condamnés au dernier supplice, lorsque le bruit d'une invasion des Tartares sur Péking devint l'occasion de la délivrance de Pinto et de ses camarades.

Le Grand-Khan des Tartares donna aux neuf Portugais prisonniers une mission pour la Cochin-

chine, où ils arrivèrent avec l'envoyé du prince, après une longue série d'incidens et de périls. De cette contrée Pinto fit voile pour le pays des Birmans, et prit terre à Martaban, ville maritime birmane, alors assiégée par un prince voisin, qui finit par s'en emparer et par y faire un horrible carnage. Pinto passa ensuite dans le royaume de Pégou, et fit un long séjour à la résidence du monarque, d'où il revint au port de Chatigam, dans lequel il trouva un navire marchand qui le conduisit à Goa.

Pinto, plus pauvre que jamais, entreprit encore un voyage à la Chine. Il y fut témoin de la ruine du comptoir portugais de Liampo. Les Portugais, chassés de ce lieu, se procurèrent un autre établissement dans l'île de Lampacan. C'est là que Pinto s'embarqua pour le Japon. Arrivé dans cet empire, il trouva moyen de s'y rendre agréable à l'empereur. Il en obtint des présens considérables, avec esquels il revint à Goa; il apportait une lettre du monarque japonais, qui donnait les plus belles espérances de commerce et d'établissement aux Portugais. Pinto croyait obtenir de grandes récompenses de ce service; mais voici comme il termine son récit.

« François Baratto, qui avait succédé dans cet intervalle au gouverneur général des Indes, parut charmé de recevoir une lettre et des présens par

lesquels il se flatta de faire avantageusement sa cour au roi de Portugal. « J'estime ce que vous m'apportez, me dit-il en les recevant, plus que l'emploi dont je suis revêtu, et j'espère que ce présent et cette lettre serviront à me garantir de l'écueil de Lisbonne, où la plupart de ceux qui ont gouverné les Indes ne vont mettre pied à terre que pour se perdre. »

« Dans la reconnaissance qu'il eut pour ce service, il me fit des offres que d'autres vues ne me permirent pas d'accepter; ma fortune, quoique fort éloignée de l'opulence, commençait à borner mes désirs, et l'ennui du travail s'était fortifié dans mon cœur à mesure que j'avais acquis le pouvoir d'y renoncer; je n'avais plus d'impatience que pour aller jouir dans ma patrie d'un repos que j'avais acheté si cher. Cependant je profitai de la permission du vice-roi pour constater devant lui, par des attestations et des actes, combien de fois j'étais tombé dans l'esclavage pour le service du roi ou de la nation, ou combien de fois j'avais été dépouillé de mes marchandises. Je m'imaginais qu'avec ces précautions, les récompenses ne pouvaient me manquer à Lisbonne. Dom François Baratto joignit à toutes ces pièces une lettre au roi, dans laquelle il rendait un témoignage fort honorable de ma conduite et de mes services. Enfin, je m'embarquai pour l'Europe, si content de mes papiers, que je

les regardais comme la meilleure partie de mon bien.

« Une heureuse navigation me fit arriver à Lisbonne, le 22 septembre 1558, dans un temps où le royaume jouissait d'une profonde paix sous le gouvernement de la reine Catherine. Après avoir remis à Sa Majesté la lettre du vice-roi, j'eus l'honneur de lui expliquer tout ce qu'une longue expérience m'avait fait recueillir d'important pour l'utilité des affaires, et je n'oubliai pas de lui représenter les miennes. Elle me renvoya au ministre, qui me donna les plus heureuses espérances. Mais oubliant aussitôt ses promesses, il garda mes papiers l'espace de quatre ou cinq ans, à la fin desquels je n'en trouvai pas d'autre fruit que l'ennui d'un nouveau genre de servitude, dans mon assiduité continuelle à la cour et dans une infinité de vaines sollicitations qui me devinrent plus insuportables que toutes mes anciennes fatigues. Enfin je pris le parti d'abandonner ce procès à la justice divine, et de me réduire à la petite fortune que j'avais apportée des Indes, et dont je n'avais obligation qu'à moi-même. »

Nous allons présenter une autre série de voyages; elle comprendra ceux qui ont été effectués pendant le dix-septième siècle.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

THOMAS RHOÉ.

(1615.)

Thomas Rhoé fut envoyé au Grand-Mogol en 1615, avec la qualité d'ambassadeur du roi d'Angleterre, mais aux frais de la Compagnie des Indes orientales, dont le commerce commençait à devenir florissant. La flotte qui portait Rhoé débarqua au port de Surate, d'où il se rendit à Serralia, alors la résidence d'un des fils de l'empereur. Le prince le reçut avec civilité, et lui promit de laisser établir un comptoir anglais dans la ville.

De Serralia, l'ambassadeur se rendit à Asmire, après avoir visité les ruines de Djitour, ancienne résidence du fameux roi Porus qui fut vaincu par Alexandre-le-Grand. A Asmire, où se trouvait alors le Grand-Mogol, l'envoyé britannique obtint une audience du monarque. Notre voyageur décrit cette audience avec de longs détails, qui n'auraient plus aujourd'hui le même intérêt, puisque la cour du Grand-Mogol n'existe plus que de nom. Rhoé reçut le portrait du prince, et fut admis à sa table. Il l'accompagna à la guerre contre le roi de Décan. Les femmes du monarque montèrent sur une cin-

quantaine d'éléphans richement équipés. Les princes et les grands étaient couverts de pierreries, de diamans et de rubis. Rien de plus éblouissant que la parure de l'empereur, qui monta dans une voiture construite à l'imitation d'un carrosse d'Angleterre. Les eunuques se tenaient aux portières avec une queue de cheval blanc pour écarter les mouches. Le carrosse était précédé d'un grand nombre de trompettes, de tambours et d'autres instrumens mêlés parmi quantité d'officiers qui portaient des dais et des parasols, la plupart de drap d'or ou de broderies éclatantes de rubis, de perles et d'émeraudes. Derrière suivaient trois palanquins, dont les pieds étaient couverts de plaques d'or, et les bouts des cannes ornées de perles. Le bord du premier palanquin était revêtu de rubis et d'émeraudes. Un officier portait un marchepied d'or brodé de pierreries, et deux autres palanquins étaient couverts de drap d'or.

Dans un carrosse amené par l'ambassadeur britannique, et dont l'empereur avait accepté le présent, se trouvait une princesse favorite, suivie de quatre-vingts éléphans d'une parure éblouissante. Les principaux seigneurs de la cour venaient ensuite à pied. Rhoé compta plus de mille éléphans dans le cortége du monarque. Une foule d'esclaves à pied couraient devant l'empereur pour arroser le chemin par lequel il devait passer.

Lorsque les tentes impériales furent dressées, le Grand-Mogol monta sur un trône portatif et donna audience; ensuite il se remit en route et se rendit à l'armée réunie à Goddah. Cette ville parut à Rhoé une des plus belles et des mieux bâties de l'Inde; elle est fermée de murailles et située dans le plus beau pays du monde; la plupart des maisons y sont à deux étages, ce qui est fort rare dans les autres villes. On y voit des rues toutes composées de boutiques remplies des plus riches marchandises. Les édifices publics y sont superbes. On trouve dans les places des réservoirs d'eau environnés de galeries dont les arcades sont de pierre de taille, et revêtus de la même pierre avec des degrés qui, régnant à l'entour, donnent la commodité de descendre jusqu'au fond pour y puiser de l'eau ou pour s'y rafraîchir. La situation de Goddah l'emporte encore sur la beauté de la ville. Elle est dans une grande campagne où l'on découvre une infinité de beaux villages. La terre y est extrêmement fertile en blé, en coton, en excellens pâturages. Rhoé y vit un jardin d'environ deux milles de long, et large d'un quart de mille, planté de mangas, de tamarins et d'autres fruits, et divisé régulièrement en allées. De toutes parts on aperçoit de petits temples, que les habitans nomment *pagodes*, des fontaines, des bains, des étangs et des pavillons de pierre de taille bâtis en voûte. Ce mélange forme

un si beau spectacle, qu'au jugement de Rhoé il n'y a pas d'homme qui ne se crût heureux de passer sa vie dans un si beau lieu. Goddah était autrefois plus florissante, lorsqu'avant les conquêtes d'Eckbar, elle était la demeure ordinaire d'un prince rajpout. Rhoé s'aperçut même en plusieurs endroits que les plus beaux bâtimens commençaient à tomber en ruine, ce qu'il attribue à la négligence des possesseurs, qui ne se donnent pas le soin de conserver ce qui doit retourner à l'empereur après leur mort.

Rhoé parle du camp impérial du Grand-Mogol comme d'une des plus admirables choses qu'il eût jamais vues; son circuit était d'environ vingt milles d'Angleterre, les rues, les tentes étaient dans un parfait alignement, et les boutiques si bien distribuées, que chacun savait trouver ce qui lui était nécessaire. Il était défendu d'approcher des pavillons de l'empereur de plus d'une portée de mousquet; cependant cette défense fut levée pour l'ambassadeur.

La ville que Rhoé visita ensuite fut Calléade, sur la rivière de Sepeth, peu loin d'Ugen, principale ville de la province de Mulwa. Calléade était autre fois la résidence des rois de Manddoah. L'ambassadeur obtint à la fin son audience de congé, et repartit pour le Bengale, d'où il revint en Angleterre.

AVRIL.

(1635.)

Ce fut en 1635 que le missionnaire Avril, Français de naissance, partit de Livourne pour aller de Syrie en Chine par terre. Il débarqua à Alexandrie, et se joignit à une caravane qui traversait la Turquie d'Asie et l'Arménie pour se rendre vers la mer Caspienne. Le père Avril séjourna quelque temps au milieu des Tartares Kalmouks et Noguais, à l'embouchure du Volga, d'où il fit route par terre pour Moscou, et de Moscou il voulait se rendre à Péking; mais la liberté du passage par la Sibérie lui ayant été refusée, il fut obligé de revenir en Pologne, d'où il repassa par la Moldavie, afin de retourner à Constantinople. La relation de ce voyageur n'a de remarquable que le zèle évangélique dont il était animé pour la foi chrétienne.

THÉVENOT.

(1655.)

Vingt ans après le père Avril, un autre Français entreprit le voyage de Turquie et de Perse : ce voyageur était Jean Thévenot, qui, dit-on, apporta le café en France. Il est un des premiers qui ait donné des détails bien circonstanciés sur la langue, les mœurs, le gouvernement et l'état militaire des Turcs. Ses relations de la Syrie, de la Perse et des

Indes sont beaucoup moins satisfaisantes; mais on y trouve encore des particularités qui en rendent la lecture attachante.

ARVIEUX.

(1653.)

Vers le même temps où Thévenot explorait l'Asie-Mineure et la Perse, le chevalier d'Arvieux était envoyé par le roi de France en qualité de consul à Alep et à Tripoli de Syrie. Ce voyageur fut à portée de bien étudier le gouvernement, la religion et les mœurs des différens peuples chez lesquels il eut à résider : aussi publia-t-il sur la Syrie des notions étendues que le voyage de Volney a pu seul faire oublier.

Mais des voyages d'une plus grande importance vont passer sous nos yeux : ce sont ceux de Tavernier et de Bernier.

TAVERNIER.

Voyage dans l'Indoustan.

(1635-1689.)

Jean Tavernier naquit à Paris en 1605. Dès l'âge de vingt-deux ans il avait déjà parcouru la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Pologne, la Suisse, la Hongrie et l'Italie. La curiosité le porta bientôt au-delà de l'Europe. Pendant l'espace de

quarante ans, il fit ses voyages en Turquie, en Perse et aux Indes, par toutes les routes que l'on pouvait tenir. Il faisait un grand commerce de pierreries, et ce commerce lui procura une fortune considérable. De retour de ses longs voyages, il voulut en faire un dernier à Moscou; mais à peine arrivé dans cette capitale, il y termina sa vie ambulante en 1689, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Son premier voyage en Asie paraît avoir eu lieu en 1635; le second fut entrepris en 1638, et les quatre autres se suivirent à peu près dans les mêmes intervalles. Voici la méthode que Tavernier observe dans ses relations.

Il trace d'abord aux voyageurs la route qu'il a tenue lui-même dans ses voyages, et il en donne des itinéraires avec la longitude et la latitude des villes, d'après les notions qu'il avait reçues des géographes du pays, fort incorrectes, comme on peut bien le penser. Il décrit ensuite l'Arménie, la Perse, et donne une idée des mœurs, du gouvernement et de la religion de ces contrées; puis il entre dans un grand détail sur les routes à suivre d'Ispahan au Mogol, et sur celles qu'il faut tenir pour parcourir, tant ce dernier pays que les différentes contrées de l'Indoustan. Suit une description politique et historique du Mogol, fort inférieure à celle de Bernier : elle est terminée par une excellente notice sur les mines de diamans, et

sur la manière d'en faire avantageusement le commerce. Transportons-nous avec le voyageur dans l'Indoustan, en partant de Surate pour Agra.

Des deux routes de Surate à Agra, l'une est par Brampour et Seronge, l'autre par Amadabath. Tavernier s'étant déterminé pour la première, il passa par Balor et Kerkoa, et vint à Navapoura.

Navapoura est un gros bourg rempli de tisserands, quoique le riz fasse le principal commerce du canton. Il y passe une rivière qui rend son territoire excellent. Tout le riz qui croît dans cette contrée est plus petit de moitié que le riz ordinaire, et devient en cuisant d'une blancheur admirable, ce qui le fait estimer particulièrement. On lui trouve aussi l'odeur du musc, et tous les grands de l'Inde n'en mangent point d'autre.

De Navapoura, on compte quatre-vingt quinze cosses jusqu'à Brampour. C'est une grande ville ruinée, dont la plupart des maisons sont couvertes de chaume. On voit encore, au milieu de la place, un grand château qui sert de logement au gouverneur. Aureng-Zeb, qui régnait alors, avait commandé long-temps à Brampour pendant le règne de son père. Le commerce est florissant à Brampour. Il se fait dans la ville et la province une prodigieuse quantité de toiles fort claires, qui se transportent en Perse et en Turquie, en Arabie, au grand Caire et dans d'autres lieux. Des unes, qui

sont teintes de diverses couleurs à fleurs courantes, on fait des voiles et des écharpes pour les femmes, des couvertures de lit et des mouchoirs. D'autres sont toutes blanches, avec une raie d'or ou d'argent qui borde la pièce et les deux bouts, depuis la largeur d'un pouce jusqu'à douze ou quinze. D'autres toiles sont par bandes, moitié coton, moitié d'or et d'argent, et cette espèce porte le nom d'*ornis*. Il s'en trouve depuis quinze jusqu'à vingt aunes. En un mot, les Indes n'ont pas de province où le coton se trouve avec plus d'abondance qu'à Brampour.

Tavernier avertit que dans tous les lieux dont le nom se termine par *sérail*, on doit se représenter un grand enclos de murs ou de haies, dans lequel sont disposées en cercle cinquante ou soixante huttes couvertes de chaume. C'est une sorte d'hôtellerie fort inférieure aux caravanserails persans, où se trouvent quelques hommes et quelques femmes qui vendent de la farine, du riz, du beurre et des herbages, et qui prennent soin de faire cuire le pain et le riz des voyageurs. Ils nettoient les huttes que chacun a la liberté de choisir; ils y mettent un petit lit de sangle, sur lequel on étend le matelas dont on doit être fourni, lorsqu'on n'est point assez riche pour se faire accompagner d'une tente. S'il se trouve quelque mahométan parmi les voyageurs, il va chercher dans le bourg ou le vil-

lage du mouton et des poules, qu'il distribue volontiers à ceux qui lui en rendent le prix.

Seronge lui parut une grande ville, dont les habitans sont banians, et la plupart artisans de père en fils; ce qui les porte à se bâtir des maisons de pierre et de brique. Il s'y fait un grand commerce de ces toiles peintes qu'on nomme *chites*, dont le bas peuple de Turquie et de Perse aime à se vêtir, et qui sert dans d'autres pays pour des couvertures de lit et des nappes à manger. La rivière qui passe à Seronge donne par le lavage une certaine vivacité aux teintures. Pendant la saison des pluies qui durent quatre mois, les ouvriers impriment leurs toiles suivant le modèle qu'ils reçoivent des marchands étrangers; et lorsque les pluies cessent, ils se hâtent de laver les toiles dans la rivière, parce que plus elle est trouble, plus les couleurs sont vives et résistent au temps. On fait aussi à Seronge une sorte de gazes ou de toiles si fines, qu'étant sur le corps elles laissent voir la chair à nu.

En passant à Baroche, Tavernier accepta un logement chez les Anglais, qui avaient un fort beau comptoir dans cette ville. Quelques charlatans indiens ayant offert d'amuser l'assemblée par des tours de leur profession, il eut la curiosité de les voir. Pour premier spectacle, ils firent allumer un grand feu, dans lequel ils firent rougir des chaînes, dont ils se lièrent le corps à nu sans en ressentir

aucun mal. Ensuite, prenant un petit morceau de bois qu'ils plantèrent en terre, ils demandèrent quel fruit on souhaitait en voir sortir. On leur dit qu'on souhaitait des mangues. Alors un des charlatans s'étant couvert d'un linceul, s'accroupit cinq ou six fois contre terre. Tavernier, qui voulait le suivre dans cette opération, prit une place d'où ses regards pouvaient pénétrer par une ouverture du linceul; et ce qu'il raconte ici semble demander beaucoup de confiance au témoignage de ses yeux.

« J'aperçus, dit-il, que cet homme se coupant la chair sous les aisselles avec un rasoir, il frottait de son sang le morceau de bois. Chaque fois qu'il se relevait, le bois croissait à vue d'œil; la troisième fois il en sortit des branches avec des bourgeons; la quatrième, l'arbre fut couvert de feuilles; et la cinquième, on y vit des fleurs. »

Dans le petit voyage qu'il fit à Cambaye, il passa par un village qui n'est qu'à trois cosses de cette ville, où l'on voit une pagode célèbre par les offrandes de la plupart des courtisanes de l'Inde. Elle est remplie de nudités, entre lesquelles on découvre particulièrement une grande figure, que Tavernier prit pour un Apollon, dans un état fort indécent. Les vieilles courtisanes qui ont amassé une somme d'argent dans leur jeunesse en achètent de petites esclaves, qu'elles forment à tous les exer-

cices de leur profession; et ces petites filles, que leurs maîtresses mènent à la pagode dès l'âge d'onze ou douze ans, regardent comme un bonheur d'être offertes à l'idole.

A l'occasion de la rivière d'Amadabath, qui est sans pont, et que les paysans passent à la nage, après s'être lié entre l'estomac et le ventre une peau de bouc qu'ils remplissent de vent, il remarque que pour faire passer leurs enfans, ils les mettent dans des pots de terre dont l'embouchure est haute de quatre doigts, et qu'ils poussent devant eux. Pendant qu'il était dans cette ville, un paysan et sa femme passaient un jour avec un enfant de deux ans qu'ils avaient mis dans un de ces pots, d'où il ne lui sortait que la tête. Vers le milieu de la rivière, ils trouvèrent un petit banc de sable, sur lequel était un gros arbre que les flots y avaient jeté. Ils poussèrent le pot dans cet endroit pour y prendre un peu de repos. Comme ils approchaient du pied de l'arbre, dont le tronc s'élevait un peu au-dessus de l'eau, un serpent qui sortit d'entre les racines sauta dans le pot. Le père et la mère fort effrayés abandonnèrent le pot, qui fut emporté par le courant de l'eau, tandis qu'ils demeurèrent à demi morts au pied de l'arbre. Deux lieues plus bas, un banian et sa femme, avec leur enfant, se lavaient, suivant l'usage du pays, avant que d'aller prendre leur nourriture. Ils virent de loin ce pot

sur l'eau, et la moitié d'une tête qui paraissait hors de l'embouchure. Le banian se hâte d'aller au secours, et pousse le pot à la rive. Aussitôt la mère, suivie de son enfant, s'approche pour aider l'autre à sortir. Alors le serpent, qui n'avait fait aucun mal au premier, sort du pot, se jette sur l'enfant du banian, se lie autour de son corps par divers replis, le pique et lui jette son venin, qui lui cause une prompte mort. Deux paysans superstitieux se persuadèrent facilement qu'une aventure si extraordinaire était arrivée par une secrète disposition du ciel, qui leur ôtait leur enfant pour leur en donner un autre. Mais le bruit de cet événement s'étant répandu, les parens du dernier qui en furent informés, redemandèrent leur enfant; et leurs prétentions devinrent le sujet d'un différend fort vif. L'affaire fut portée devant l'empereur, qui ordonna que l'enfant fût restitué à son père.

Tavernier confirme ce qu'on a lu dans Mandeslo, de la multitude de singes qu'on rencontre sur la route, et du danger qu'il y a toujours à les irriter. En passant à Chitpour, assez bonne ville, qui tire son nom du commerce de ces toiles peintes qu'on nomme *chites*, il vit dans une grande place quatre ou cinq lions qu'on amenait pour les apprivoiser. La méthode des Indiens lui parut curieuse On attache les lions par les pieds de derrière, de douze en douze pas l'un de l'autre, à un gros pieu

bien affermi. Ils ont au cou une autre corde dont le maître tient le bout à la main. Les pieux sont plantés sur une même ligne; et sur une autre parallèle éloignée d'environ vingt pas, on tend encore une corde de la longueur de l'espace qui est occupé par les lions. Les deux cordes qui tiennent chacun de ces animaux attachés par les pieds de derrière leur laissent la liberté de s'élancer jusqu'à la corde parallèle, qui sert de rempart à des hommes qui sont placés au-delà pour les irriter par quelques pierres ou quelques petits morceaux de bois qu'ils leur jettent. Une partie du peuple accourt à ce spectacle. Lorsque le lion provoqué s'est élancé vers la corde, il est ramené au pieu par celle que le maître tient à la main. C'est ainsi qu'il s'apprivoise insensiblement, et Tavernier fut témoin de cet exercice à Chitpour, sans sortir de son carrosse.

Tavernier arrive enfin à la ville impériale d'Agra. Elle est à 27 degrés 31 minutes de latitude, dans un terroir sablonneux, qui l'expose pendant l'été à d'excessives chaleurs. C'est la plus grande ville des Indes, et la résidence ordinaire des empereurs mogols [1]. Les maisons des grands y sont belles et bien bâties : mais celles des particuliers, comme dans toutes les autres villes des Indes, n'ont rien

[1] C'était alors la plus grande ville des Indes; mais aujourd'hui elle a perdu sa magnificence, et Calcutta est devenue la cité reine de ces contrées.

d'agréable. Elles sont écartées les unes des autres, et cachées par la hauteur des murailles, dans la crainte qu'on n'y puisse apercevoir les femmes ; ce qui rend toutes ces villes beaucoup moins riantes que celles de l'Europe.

Du côté de la ville on trouve une autre place devant le palais ; la première porte, qui n'a rien de magnifique, est gardée par quelques soldats. Lorsque les grandes chaleurs d'Agra forcent l'empereur de transporter sa cour à Delhi, ou lorsqu'il se met en campagne avec son armée, il donne la garde de son trésor au plus fidèle de ses omhras, qui ne s'éloigne pas nuit et jour de cette porte où il a son logement. Ce fut dans une de ces absences du monarque que Tavernier obtint la permission de voir le palais. Il en donne une description que nous ne reproduirons pas, puisque ce palais n'existe plus aujourd'hui qu'en ruines.

Il paraît que la curiosité de Tavernier ne put pas aller plus loin ; ce qui s'accorde avec le témoignage des autres voyageurs, qui parlent des appartemens de l'empereur comme d'un lieu impénétrable. Il passe aux sépultures d'Agra, et des lieux voisins dont il vante la beauté. Il visite ensuite le grand bazar, où se rassemblent tous les étrangers ; ce bazar ou ce marché est environné de six grandes cours entourées de portiques, sous lesquelles on voit des boutiques et des chambres où il se fait un pro-

digieux commerce de toiles. Le tombeau de l'impératrice est au levant de la ville, le long de la rivière, dans un grand espace fermé de murailles sur lesquelles on fait régner une petite galerie. Cet espace est une sorte de jardins en compartimens comme le parterre des nôtres, avec cette différence qu'au lieu de sable, c'est du marbre blanc et noir. A gauche, on découvre une belle galerie qui regarde la Mecque, avec trois ou quatre niches où le mufti se rend à des heures réglées pour y faire la prière. Tavernier décrit la route d'Agra à Delhi. Il compte soixante-huit cosses entre ces deux villes. Delhi est une grande ville située sur le Gemena, qui coule du nord au sud, et qui, prenant ensuite son cours du couchant au levant, après avoir passé par Agra et Kadiove, va se perdre dans le Gange. Scha-Jehan, rebuté des chaleurs d'Agra, fit bâtir près de Delhi une nouvelle ville, à laquelle il donna le nom de *Jehannabad*, qui signifie ville de Jehan. Le climat y est plus tempéré.

Jehannabad, que le peuple par corruption nomme aujourd'hui *Jannabad*, est devenue une fort grande ville, et n'est séparée de l'autre que par une simple muraille. Toutes ses maisons sont bâties au milieu de grands enclos. On entre du côté de Delhi par une longue et large rue bordée de voûtes, dont le dessus est une plate-forme, et qui sert de retraite aux marchands. Cette rue se termine à la

grande place où est le palais de l'empereur. Dans une autre fort droite et fort large, qui vient se rendre à la même place, vers une autre porte du palais, on ne trouve que de gros marchands qui n'ont point de boutiques extérieures.

Le palais impérial n'a pas moins d'une demi-lieue de circuit. Les murailles sont en belle pierre de taille, avec des créneaux et des tours. Les fossés sont pleins d'eau et revêtus de la même pierre. Le grand portail du palais n'a rien de magnifique, non plus que la première cour, où les seigneurs peuvent entrer sur leurs éléphans; mais après cette cour on trouve une sorte de rue ou de grand passage, dont les deux côtés sont bordés de beaux portiques sous lesquels une partie de la garde à cheval se retire dans plusieurs petites chambres. Ils sont élevés d'environ deux pieds au-dessus du sol, et les chevaux, qui sont attachés au dehors à des anneaux de fer, ont leurs mangeoires sur les bords. Dans quelques endroits, on y voit de grandes portes qui conduisent à divers appartemens. Ce passage est divisé par un canal plein d'eau qui laisse un beau chemin des deux côtés, et qui forme de petits bassins à d'égales distances. Il mène jusqu'à l'entrée d'une grande cour environnée de logemens assez bas. De la seconde on passe dans une troisième par un grand portail, à côté duquel on voit une petite salle élevée de deux ou trois pieds, où l'on prend les vestes

dont l'empereur honore ses sujets ou les étrangers. Un peu plus loin, sous le même portail, est le lieu où se tiennent les tambours, les trompettes et les hautbois qui se font entendre quelques momens avant que l'empereur se montre au public et lorsqu'il est prêt à se retirer. Au fond de cette troisième cour on découvre le divan ou la salle d'audience, qui est élevée de quatre pieds au-dessus du rez-de-chaussée, et tout-à-fait ouverte de trois côtés. Trente-deux colonnes de marbre d'environ quatre pieds en carré, avec leurs piédestaux et leurs moulures, soutiennent la voûte.

De la salle du divan on passe, à gauche, sur une terrasse d'où l'on découvre la rivière, et sur laquelle donne la porte d'une petite chambre d'où l'empereur passe au sérail. A la gauche de cette même cour on voit une petite mosquée fort bien bâtie, dont le dôme est couvert de plomb si parfaitement doré qu'on le croirait d'or massif.

Le côté droit de la cour du trône est occupé par des portiques qui forment une longue galerie élevée d'environ un pied et demi au-dessus du rez-de-chaussée. Plusieurs portes qui règnent le long de ces portiques donnent entrée dans les écuries impériales, qui sont toujours remplies de très beaux chevaux. Tavernier assure que le moindre a coûté 3,000 écus, et que le prix de quelques-uns va jusqu'à 10,000.

Tavernier partit d'Agra le 25 novembre 1665, pour visiter quelques villes de l'empire, avec Bernier, auquel il donne le titre de *médecin de l'empereur*. Les deux voyageurs arrivèrent à Alcinchan. A deux cosses de ce bourg on rencontre le fameux fleuve du Gange. Bernier parut fort surpris qu'il ne fût pas plus large que la Seine devant le Louvre. Il y a même si peu d'eau depuis le mois de mars jusqu'au mois de juin ou de juillet, c'est-à-dire jusqu'à la saison des pluies, qu'il est impossible aux bateaux de remonter.

Halabas, où l'on arrive à neuf cosses d'Alranchan, est une grande ville bâtie sur une pointe de terre, où se joignent le Gange et le Gemena ou la Jumna. Le château, qui est en pierre de taille, et ceint d'un double fossé, sert de palais au gouverneur.

Sous le grand portail de la pagode de Banaron, un des principaux bramines se tient assis près d'une grande cuve remplie d'eau, dans laquelle on a délayé quelque matière jaune. Tous les banians viennent se présenter à lui pour recevoir une empreinte de cette couleur, qui leur descend entre les deux yeux et sur le bout du nez, puis sur les bras et devant l'estomac. C'est à cette marque qu'on reconnaît ceux qui se sont lavés de l'eau du Gange; car, lorsqu'ils n'ont employé que de l'eau de puits dans leurs maisons, ils ne se croient pas bien purifiés, ni par conséquent en état de manger sainte-

ment. Chaque tribu a son onction de différente couleur; mais l'onction jaune est celle de la tribu la plus nombreuse, et passe aussi pour la plus pure.

Assez près de la pagode, du côté qui regarde l'ouest, Jesseing, le plus puissant des rajas idolâtres, avait fait bâtir un collége pour l'éducation de la jeunesse. Tavernier y vit deux enfans de ce prince, dont les précepteurs étaient des bramines qui leur enseignaient à lire et à écrire dans un langage fort différent de celui du peuple. La cour de ce collége est environnée d'une double galerie, et c'était dans la plus basse que les deux princes recevaient leurs leçons, accompagnés de plusieurs jeunes seigneurs et d'un grand nombre de bramines qui traçaient sur la terre, avec de la craie, diverses figures de mathématiques. Aussitôt que Tavernier fut entré, ils envoyèrent demander qui il était; et sachant qu'il était Français, ils le firent approcher pour lui faire plusieurs questions sur l'Europe, et particulièrement sur la France. Un bramine apporta deux globes dont les Hollandais lui avaient fait présent. Tavernier leur en fit distinguer les parties, et leur montra la France. Après quelques autres discours, on lui servit le bétel. Tavernier visita le lendemain la pagode. Devant la porte on trouve une espèce de galerie, soutenue par des piliers, qui était remplie d'un grand nombre d'adorateurs. Huit bramines s'avancèrent, l'encen-

soir à la main, quatre de chaque côté de la porte, au bruit de plusieurs tambours et de quantité d'autres instrumens. Deux des plus vieux bramines entonnèrent un cantique. Le peuple suivait, et les instrumens accompagnaient les voix. Chacun avait à la main une queue de paon ou quelque autre éventail, pour chasser les mouches au moment de l'ouverture de la pagode. Cette musique et l'exercice des éventails durèrent plus d'une demi-heure. Enfin les deux principaux bramines firent entendre trois fois deux grosses sonnettes qu'ils prirent d'une main, et de l'autre ils frappèrent avec une espèce de petit maillet contre la porte. Elle fut ouverte aussitôt par six bramines qui étaient dans la pagode. Tavernier découvrit alors sur un autel, à sept ou huit pas de la porte, une grande idole qui se nomme *Ram-kam*, et qui passe pour la sœur de *Morli-rum*. A sa droite, il vit un enfant de la forme d'un Cupidon, que les banians nomment *Lokemin*; et sur son bras gauche une petite fille, qu'ils appellent *Sita*. Aussitôt que la porte fut ouverte, et qu'on eut tiré un grand rideau qui laissa voir l'idole, tous les assistans se jetèrent à terre en mettant les mains sur leurs têtes, et se prosternèrent trois fois. Ensuite s'étant relevés, ils jetèrent quantité de bouquets et de chaînes en forme de chapelets, que les bramines faisaient toucher à l'idole, et rendaient à ceux qui les avaient présentés. Un vieux bramine

qui était devant l'autel tenait à la main une lampe à neuf mèches allumées, sur lesquelles il jetait par intervalle une sorte d'encens, en approchant la lampe fort près de l'idole. Après toutes ces cérémonies, qui durèrent l'espace d'une heure, on fit retirer le peuple, et la pagode fut fermée. On avait présenté à Ram-kam quantité de riz, de farine, de beurre, d'huile et de laitage, dont les bramines n'avaient laissé rien perdre. Comme l'idole représente une femme, elle est particulièrement invoquée de ce sexe, qui la regarde comme sa patronne.

A cinq cents pas de Banaron, au nord-ouest, Tavernier et Bernier visitèrent une mosquée, où l'on montre plusieurs tombeaux mahométans dont quelques-uns sont d'une fort belle architecture. Les plus curieux sont dans un jardin fermé de murs, qui laissent des interstices par où ils peuvent être vus des passans. On en distingue un qui compose une grande masse carrée dont chaque face est d'environ quinze pas. Au milieu de cette plate-forme s'élève une colonne de trente-quatre ou trente-cinq pieds de haut, tout d'une pièce, et que trois hommes pourraient à peine embrasser; elle est d'une pierre grisâtre si dure, que Tavernier ne put la gratter avec un couteau : elle se termine en pyramide, avec une grosse boule sur la pointe et un cercle de gros grains au-dessous de la boule. Toutes les faces sont couvertes de figures d'animaux en relief. Plusieurs vieillards

qui gardaient le jardin assurèrent Tavernier que ce beau monument avait été beaucoup plus élevé; et que depuis cinquante ans il s'était enfoncé de plus de trente pieds. Ils ajoutèrent que c'était la sépulture d'un roi de Boutan qui était mort dans le pays, après être sorti du sien pour en faire la conquête.

Patna, une des plus grandes villes de l'Inde, est située sur la rive occidentale du Gange. Tavernier ne lui donne guère moins de deux cosses de longueur: les maisons n'y sont pas plus belles que dans la plupart des autres villes indiennes, c'est-à-dire qu'elles sont couvertes de chaume ou de bambou. La liberté règne tellement dans cette ville, que Tavernier et Bernier ayant rencontré en arrivant les Hollandais de Choupar qui retournaient chez eux dans leurs voitures, ils s'arrêtèrent pour vider avec eux quelques bouteilles de vin de Chypre en pleine rue.

A Patna, les deux voyageurs prirent un bateau sur le Gange pour descendre à Daca. Après quelques jours de navigation, Tavernier eut le chagrin de se séparer de son compagnon de voyage qui, devant se rendre à Casambazar et passer de là jusqu'à Ougli, se vit forcé de prendre par terre. Un grand banc de sable, qui se trouve devant la ville de Soutiqui, ne permet pas de faire cette route par eau lorsque la rivière est basse. Ainsi, pendant que

Bernier prit son chemin par terre, Tavernier continua de descendre le Gange jusqu'à Toutipour, qui est à deux cosses de Ragi-Mohol. Ce fut dans ce lieu que le lendemain, au lever du soleil, commença à voir un grand nombre de crocodiles couchés sur le sable.

Daca est une grande ville qui ne s'étend qu'en longueur, parce que les habitans ne veulent pas être éloignés du Gange. Elle a plus de deux cosses, sans compter que, depuis le dernier pont de brique, on ne rencontre qu'une suite de maisons écartées l'une de l'autre, et la plupart habitées par des charpentiers qui construisent des galéasses et d'autres bâtimens. Toutes ces maisons, dont Tavernier n'excepte point celles de Daca, ne sont que de mauvaises cabanes composées de terre grasse et de bambou. Le palais même du gouverneur est de bois; mais il loge ordinairement sous des tentes qu'il fait dresser dans une cour de son enclos. Les Hollandais et les Anglais, ne jugeant point leurs marchandises en sûreté dans les édifices de Daca, se sont fait bâtir d'assez beaux comptoirs. On y voit aussi une fort belle église de brique, dont les pères Augustins sont en possession. Tavernier observe, à l'occasion des galéasses qui se font à Daca, qu'on est étonné de leur vitesse. Il s'en fait de si longues, qu'elles ont jusqu'à cinquante rames de chaque côté; mais on ne met que deux hommes à chaque

rame. Quelques-unes sont ornées; l'or et l'azur y sont prodigués.

Tavernier, entre plusieurs observations sur Goa, qui lui sont communes avec les autres voyageurs, remarque particulièrement que le port de Goa, celui de Constantinople et celui de Toulon, sont les trois plus beaux du grand continent de notre ancien monde.

Tavernier voulant visiter l'île de Java, résolut de porter des pierreries au roi de Bantam. Il trouva ce prince assis à la manière des Orientaux, avec trois des principaux seigneurs de la cour. Ils avaient devant eux cinq grands plats de ris de différentes couleurs, du vin d'Espagne, de l'eau-de-vie et plusieurs espèces de sorbets. Aussitôt que Tavernier eut salué le roi, en lui faisant présent d'un anneau de diamans et d'un petit bracelet de diamans, de rubis et de saphirs bleus, ce prince lui commanda de s'asseoir, et lui fit donner une tasse d'eau-de-vie qui ne contenait pas moins d'un demi-setier.

Dans un autre voyage qu'il fit à la même cour, il ne tira pas moins d'avantage de tout ce qu'il y avait apporté pour le roi; mais sa vie fut exposée au dernier danger, par la fureur d'un Indien mahométan qui revenait de la Mecque. Il passait avec son frère et un chirurgien hollandais dans un chemin, où d'un côté était la rivière, et de l'autre un grand jardin fermé de palissades entre lesquelles il restait

des intervalles ouverts. L'assassin, qui était armé d'une pique et caché derrière les palissades, poussa son arme pour l'enfoncer dans le corps d'un des trois étrangers. Il fut trop prompt, et la pointe leur passa devant le ventre à tous trois, ou du moins elle ne toucha qu'au vaste haut-de-chausses du chirurgien hollandais, qui saisit aussitôt le bois de la pique; Tavernier le prit aussi de ses deux mains, tandis que son frère, plus jeune et plus dispos, sauta par-dessus la palissade, et donna trois coups d'épée dans le corps à l'Indien, qui en mourut sur-le-champ. Aussitôt quantité de Chinois et d'Indiens idolâtres, qui se trouvaient aux environs, vinrent baiser les mains au capitaine Tavernier, en applaudissant à son action. Le roi même, qui en fut bientôt informé, lui fit présent d'une ceinture comme témoignage de sa reconnaissance.

Tavernier jette plus de jour sur une aventure si singulière. Les pèlerins javans, de l'ordre du peuple, surtout les fakirs, qui vont à la Mecque, s'arment ordinairement à leur retour de cette espèce de poignard qu'on appelle *cric*, dont la moitié de la lame est empoisonnée; et quelques-uns s'engagent par vœu à tuer tout ce qu'ils rencontreront d'infidèles, c'est-à-dire de gens opposés à la loi de Mahomet. Ces fanatiques exécutent leur résolution avec une rage incroyable, jusqu'à ce qu'ils soient tués eux-mêmes. Alors ils sont regardés comme

saints par toute la populace, qui les enterre avec beaucoup de cérémonie, et qui contribue volontairement à leur élever de magnifiques tombeaux. Quelque dervis se construit une hutte auprès du monument, et se consacre pour toute sa vie à le tenir propre avec un soin continuel d'y jeter des fleurs. Les ornemens croissent avec les aumônes, parce que, plus la sépulture est belle, plus la dévotion augmente aveo l'opinion de sa sainteté.

La mort du capitaine Tavernier, frère de celui que nous suivons ici, mort qui fut attribuée aux débauches qu'il avait la complaisance de faire avec le roi de Bantam, donne occasion à notre voyageur de se plaindre des usages de Batavia. Il lui en coûta, dit-il, une si grosse somme pour faire enterrer son frère, qu'il en devint plus attentif à sa propre santé, pour ne pas mourir dans un pays où les enterremens sont si chers. La première dépense consiste dans le nombre de ceux qui sont chargés d'inviter à la cérémonie funèbre. Plus on en prend, plus l'enterrement est honorable. Si l'on n'en emploie qu'un, on lui donne deux écus; mais si l'on en prend deux, il leur faut quatre écus à chacun; si l'on en prend trois, chacun doit en avoir six; et la somme augmente avec les mêmes proportions, quand on en prendrait une douzaine. Tavernier, qui voulait faire honneur à la mémoire de son frère, et qui n'était pas instruit de cet usage, en prit six, pour lesquels il fut étonné

de se voir demander 72 écus. Le poêle qui se met sur la bière lui en coûta 20; il peut aller jusqu'à 30. On l'emprunte de l'hôpital. Le moindre est de drap, et les trois autres sont de velours, l'un sans frange, l'autre avec des franges; le troisième avec des franges et des houppes aux quatre coins. Un tonneau de vin d'Espagne, qui fut bu à l'enterrement, lui revint à 200 piastres. Il en paya 26 pour des jambons et des langues de bœuf, 22 pour de la pâtisserie, 20 pour ceux qui portèrent le corps en terre, et 16 pour le lieu de la sépulture. On en demandait 100 pour l'enterrer dans l'église.

Trois jours qu'il eut encore à passer dans la rade de Batavia lui firent connaître toutes les précautions que les Hollandais apportent à leurs embarquemens.

Cinquante-six jours d'une heureuse navigation firent arriver la flotte hollandaise au cap de Bonne-Espérance. Elle y passa trois semaines, pendant lesquelles Tavernier fit quelques observations. Il revint ensuite en Europe, tandis que Bernier voyageait dans le Cachemire.

BERNIER.

Voyage à Cachemire.

(1636-1670.)

François Bernier, natif d'Angers, compagnon de voyage de Tavernier dans les Indes, y devint le

médecin du Grand-Mogol, emploi dont il fut chargé près du prince l'espace de douze années. Après avoir fait de nombreux voyages en diverses parties de l'Inde, notamment à Cachemire, il revint en Europe en 1670, et mourut à Paris en 1688. Nous donnerons quelques aperçus de son voyage à Cachemire.

Aureng-Zeb, alors empereur du Grand-Mogol à Delhi, désirant éviter les chaleurs excessives de l'été dans l'Inde, partit en 1664 pour Lahore et le Cachemire. Il menait avec lui trente-cinq mille hommes de cavalerie, dix mille d'infanterie avec de la grosse artillerie et de l'artillerie légère. En voyant ce formidable appareil, on crut un moment que le monarque voulait s'emparer des contrées où il disait vouloir aller seulement respirer un air frais. Bernier, alors dans ses fonctions auprès du monarque, eut la permission de l'accompagner.

Quoique l'on ne compte pas plus de quinze ou seize journées de Delhi à Lahore, c'est-à-dire environ cent vingt lieues, l'empereur employa près de six mois à faire cette route. A la vérité il s'écartait souvent du grand chemin avec une partie de l'armée pour se procurer plus facilement le plaisir de la chasse. Aureng-Zeb se faisait porter pendant sa marche sur les épaules de huit hommes, dans une espèce de trône où il était assis, magnifique tabernacle peint et doré qui se fermait avec des vitres.

Le prince montait quelquefois à cheval ou sur un éléphant. Les princesses et les principales dames du sérail se faisaient également porter dans différentes espèces de palanquins. Bernier parle avec admiration de cette pompeuse marche du sérail.

A l'égard des chasses du Grand-Mogol, Bernier avait eu peine à s'imaginer, comme il l'avait souvent entendu dire, que ce monarque prît cet amusement à la tête de cent mille hommes. Mais il comprit dans sa route qu'il en aurait pu mener deux cent mille. Aux environs d'Agra et de Delhi, le long du fleuve de Gemené ou Jumna, jusqu'aux montagnes, et des deux côtés du chemin qui conduit à Lahore, on rencontre quantité de terres incultes, les unes en bois taillis, les autres remplies de grandes herbes de la hauteur d'un homme. Tous ces lieux avaient alors des gardes qui ne permettaient la chasse à personne, excepté celle des lièvres et des cailles, que les Indiens savent prendre aux filets. Il s'y trouvait par conséquent une très grande abondance de toutes sortes de gibier. Le grand-maître des chasses, qui suivait toujours l'empereur, était averti des endroits qui en contenaient le plus. On les bordait de gardes dans une étendue de quatre ou cinq lieues de pays, et l'empereur entrait dans ces enceintes avec le nombre de chasseurs qu'il avait à sa suite, tandis que l'armée passait tranquillement sans prendre aucune part à ses plaisirs.

Bernier fut témoin d'une chasse curieuse, qui est celle des gazelles, avec des léopards apprivoisés. Il se trouve dans les Indes quantité de ces animaux qui ressemblent beaucoup à nos faons. Ils vont ordinairement par troupes séparées les unes des autres, et chaque troupe, qui n'est jamais que de cinq ou six, est suivie d'un mâle seul, qu'on distingue à sa couleur. Lorsqu'on a découvert une troupe de gazelles, on tâche de les faire apercevoir au léopard, qu'on tient enchaîné sur une petite charrette. On le délie, et cet animal rusé ne se livre pas d'abord à l'ardeur de les poursuivre. Il tourne, il se cache, il se courbe pour en approcher et pour les surprendre. Comme sa légèreté est incroyable, il s'élance dessus lorsqu'il est à portée, les étrangle, et se rassasie de leur sang. S'il manque son coup, ce qui arrive assez souvent, il ne fait plus aucun mouvement pour recommencer la chasse; et Bernier croit qu'il prendrait une peine inutile, parce que les gazelles courent plus vite et plus long-temps que lui. Le maître ou le gouverneur s'approche doucement de lui, le flatte, lui jette des morceaux de chair; et saisissant un moment propice pour lui jeter ce que Bernier nomme des lunettes qui lui couvrent les yeux, il l'enchaîne et le remet sur sa charrette.

La chasse des nilgaus parut moins curieuse à Bernier. On enferme ces animaux dans de grands filets qu'on resserre peu à peu, et lorsqu'ils sont

réduits dans une petite enceinte, l'empereur et les omrahs entrent avec les chasseurs, et les tuent sans peine et sans danger, à coups de flèches, de demi-piques, de sabres et de mousquetons, et quelquefois en si grand nombre, que l'empereur en distribue des quartiers à tous les omrahs. La chasse des grues a quelque chose de plus amusant. Il y a du plaisir à leur voir employer toutes leurs forces pour se défendre en l'air contre les oiseaux de proie. Elles en tuent quelquefois; mais comme elles manquent d'adresse pour se tourner, ces oiseaux chasseurs en triomphent à la fin.

De toutes ces chasses, Bernier trouva celle du lion la plus curieuse et la plus noble. Elle est réservée à l'empereur et aux princes de son sang. Lorsque ce monarque est en campagne, si les gardes des chasses découvrent la retraite d'un lion, ils attachent dans le lieu voisin un âne, que le lion ne manque pas de venir dévorer; après quoi, sans chercher d'autre proie, il va boire, et revient dormir dans son gîte ordinaire, jusqu'au lendemain, qu'on lui fait trouver un autre âne attaché comme le jour précédent. On l'appâte ainsi pendant plusieurs jours. Enfin lorsque Sa Majesté s'approche, on attache un âne au même endroit, et là on lui fait avaler quantité d'opium, afin que sa chair puisse assoupir le lion. Les gardes, avec tous les paysans des villages voisins, tendent de vastes filets qu'ils

resserrent par degrés. L'empereur, monté sur un éléphant bardé de fer, accompagné du grand-maître, de quelques omrahs montés aussi sur des éléphans, d'un grand nombre de gourzeberdars à cheval, et de plusieurs gardes des chasses armés de demi-piques, s'approche du dehors des filets et tire le lion. Ce fier animal qui se sent blessé ne manque pas d'aller droit à l'éléphant; mais il rencontre les filets qui l'arrêtent, et l'empereur le tire tant de fois, qu'à la fin il le tue. Cependant Bernier en vit un dans la dernière chasse, qui sauta par-dessus les filets, et qui se jeta vers un cavalier dont il tua le cheval. Les chasseurs n'eurent pas peu de peine à le faire rentrer dans les filets.

Cette chasse jeta toute l'armée dans un terrible embarras. Bernier raconte qu'on fut trois ou quatre jours à se dégager des torrens qui descendaient des montagnes, entre des bois et de grandes herbes, où les chameaux ne paraissaient presque point. « Heureux, dit-il, ceux qui avaient fait quelques provisions, car tout était en désordre! Les bazars n'avaient pu s'établir. Les villages étaient éloignés. »

Outre l'embarras des chasses, la marche était quelquefois retardée par le passage des grandes rivières, qui sont ordinairement sans ponts. On était obligé de faire plusieurs ponts de bateaux, éloignés de deux ou trois cents pas l'un de l'autre. Les Mogols ont l'art de les lier et de les affermir : ils les

couvrent d'un mélange de terre et de paille qui empêche les animaux de glisser. Le péril n'est qu'à l'entrée et à la sortie, parce qu'outre la presse et la confusion, il s'y fait souvent des fosses où les chevaux et les bœufs tombent les uns sur les autres avec un désordre incroyable. L'empereur ne campa alors qu'à une demi-lieue du pont, et s'arrêta un jour ou deux pour laisser à l'armée le temps de passer plus à l'aise. Il n'était pas aisé de juger de combien d'hommes elle était composée. Bernier croit en général que, soit gens de guerre ou de suite, il n'y avait pas moins de cent mille cavaliers; qu'il y avait plus de cent cinquante mille chevaux, mules ou éléphans, près de cinquante mille chameaux, et presque autant de bœufs et de bidets qui servent à porter les provisions des bazars, avec les femmes et les enfans; car les Mogols ont conservé l'usage tartare de traîner tout avec eux. Si l'on y joint le compte des gens de service, dans un pays où rien ne se fait qu'à force de valets, et où Bernier même, qui ne tenait rang que de cavalier à deux chevaux, avait trois domestiques à ses gages, on sera porté à croire que l'armée ne contenait pas moins de trois à quatre cent mille personnes.

Si l'on demande comment une armée si nombreuse peut subsister, Bernier répond que les Indiens sont fort sobres, et que de cette multitude de cavaliers, il ne faut pas compter plus de la vingtième

partie qui mange de la viande pendant la marche. Le kicheri, qui est un mélange de riz et de légumes, sur lesquels on verse du beurre roux après les avoir fait cuire, est la nourriture ordinaire des Mogols. A l'égard des animaux, on sait que les chameaux résistent au travail, à la faim, à la soif; qu'ils vivent de peu, et qu'ils mangent de tout. Aussitôt qu'une armée arrive, on les mène brouter dans les champs, où ils se nourrissent de tout ce qu'ils peuvent trouver. D'ailleurs, les mêmes marchands qui entretiennent les bazars à Delhi, sont obligés de les entretenir en campagne. Enfin la plus basse partie du peuple rôde sans cesse dans les villages voisins du camp, pour acheter du fourrage, sur lequel il trouve quelque chose à gagner. Les plus pauvres râpent avec une espèce de truelle les campagnes entières pour enlever les petites herbes, qu'ils lavent soigneusement, et qu'ils vendent quelquefois assez cher.

Bernier s'excuse de n'avoir pas marqué les villes et les bourgades qui sont entre Delhi et Lahore : il n'en vit presque point. Il marchait presque toujours au travers des champs et pendant la nuit. Comme son logement n'était pas au milieu de l'armée, où le grand chemin passe souvent, mais fort avant dans l'aile droite, il n'avait de guide que les étoiles pour s'y rendre, au hasard de se trouver quelquefois fort embarrassé, et de faire cinq ou six lieues, quoique

la distance d'un camp à l'autre ne soit ordinairement que de trois ou quatre; mais la veuue du jour finissait son embarras.

En arrivant à Lahore, il apprit que le pays dont cette ville est la capitale se nomme *Penjeab* [1], c'est-à-dire pays des cinq eaux, parce qu'effectivement il est arrosé par cinq rivières considérables, qui, descendant des grandes montagnes dont le pays de Cachemire est environné, vont se joindre à l'Indus, et se jeter avec lui dans l'Océan vers l'entrée du golfe Persique. Quelques-uns prétendent que Lahore est l'ancienne Bucéphalie, bâtie par Alexandre-le-Grand à l'honneur d'un cheval qu'il aimait. Les Mogols connaissent ce conquérant sous le nom de *Skander-Filifous*, qui signifie Alexandre, fils de Philippe; mais ils ignorent le nom de son cheval. La ville est bâtie sur une des cinq rivières, qui n'est pas moins grande que la Loire, et pour laquelle on aurait besoin d'une levée, parce que dans ses débordemens elle change souvent de lit. Depuis quelques années, elle s'était retirée d'un grand quart de lieue. Les maisons de Lahore sont beaucoup plus grandes que celles de Delhi et d'Agra; mais dans l'absence de la cour, qui n'avait pas fait ce voyage depuis plus de vingt ans, la plupart étaient

[1] Ou plutôt *Pundjab*. Lahore est aujourd'hui la capitale de l'état des Seiks, royaume puissant dont le chef a pour généralissime de ses armées le général français Allard.

tombées en ruine. Il ne restait que cinq ou six rues considérables, dont deux ou trois avaient plus d'une grande lieue de longueur, et dans lesquelles on voyait aussi quantité d'édifices renversés. Le palais impérial n'était plus sur le bord de la rivière, parce qu'elle s'était retirée; mais Bernier le trouva magnifique, quoique fort inférieur à ceux d'Agra et de Delhi.

L'empereur s'y arrêta plus de deux mois pour attendre la fonte des neiges, qui bouchaient le passage des montagnes. On exhorta Bernier à se munir d'une petite tente cachemirienne. La sienne était grande et pesante, et ses chameaux ne pouvant passer les montagnes, il aurait été obligé de la faire porter par des crocheteurs, avec beaucoup d'embarras et de dépense. Il se flattait qu'après avoir surmonté les chaleurs de Mocka et de Bab-el-Mandeb, il serait capable de braver celles du reste de la terre. Mais ce n'est pas sans raison, comme il l'apprit bientôt par expérience, que les Indiens mêmes appréhendent onze ou douze jours de marche que l'on compte de Lahore à Bember, c'est-à-dire jusqu'à l'entrée des montagnes de Cachemire. Cet excès de chaleur vient, dit-il, de la situation de ces hautes montagnes, qui, se trouvant au nord de la route, arrêtent les vents frais, réfléchissent les rayons du soleil sur les voyageurs, et laissent dans la campagne une ardeur brûlante. En

raisonnant sur la cause du mal, il s'écriait, dès le quatrième jour : « Que me sert de philosopher et de chercher des raisons de ce qui me tuera peut-être demain ? »

Le cinquième jour, il passa un des grands fleuves de l'Inde, qui se nomme le *Tchenau*. L'eau en est si bonne, que les omrahs en font charger leurs chameaux, au lieu de celle du Gange dont ils boivent jusqu'à ce lieu : mais elle n'eut pas le pouvoir de garantir Bernier des incommodités de la route ; il en fait une peinture effrayante. Le soleil était insupportable dès le premier moment de son lever ; on n'apercevait pas un nuage, on ne sentait pas un souffle de vent ; les chameaux, qui n'avaient pas vu d'herbe verte depuis Lahore, pouvaient à peine se traîner. Les Indiens, avec leur peau noire, sèche et dure, manquaient de force et d'haleine : on en trouvait de morts en chemin. Le visage de Bernier, ses mains et ses pieds, étaient pelés ; tout son corps étant couvert de petites pustules rouges qui le piquaient comme des aiguilles, il doutait le dixième jour de la marche, s'il serait vivant le soir. Toute son espérance était dans un peu de lait caillé sec, qu'il délayait dans l'eau avec un peu de sucre, et quatre ou cinq limons qui lui restaient pour faire de la limonade.

Il arriva néanmoins, la nuit du douzième jour, au pied d'une montagne escarpée, noire et brûlante

où Bember est situé. Le camp fut assis dans un large espace de cailloux et de sable : c'était une vraie fournaise; mais une pluie d'orage qui tomba le matin eut la force de rafraîchir l'air. L'empereur n'ayant pu prévoir ce soulagement, était parti pendant la nuit, avec une partie des dames et de ses principaux officiers. Dans la crainte d'affamer le petit royaume de Cachemire, il n'avait voulu mener avec lui que ses principales femmes, avec aussi peu d'omrahs et de milice qu'il était possible. Les omrahs qui eurent la permission de le suivre ne prirent que le quart de leurs cavaliers. Le nombre des éléphans fut borné : ces animaux, quoique extrêmement lourds, ont le pied ferme; ils marchent comme à tâtons dans les passages dangereux, et s'assurent toujours d'un pied avant de remuer l'autre. On mena aussi quelques mules; mais on fut obligé de supprimer tous les chameaux, dont le secours aurait été le plus nécessaire; leurs jambes longues et raides ne peuvent se soutenir dans l'embarras des montagnes. On fut obligé d'y suppléer par un grand nombre de portefaix, que les gouverneurs et les rajahs d'alentour avaient pris soin de rassembler; et l'ordonnance impériale leur assignait à chacun 10 écus pour cent livres pesant. On en comptait plus de trente mille, quoiqu'il y eût déjà plus d'un mois que l'empereur et les omrahs s'étaient fait précéder par une partie du bagage et

des marchands. Les seigneurs nommés pour le voyage avaient ordre de partir chacun à leur tour, comme le seul moyen d'éviter la confusion, pendant cinq jours de cette dangereuse marche; et tout le reste de la cour, avec l'artillerie et la plus grande partie des troupes, devaient passer trois ou quatre mois comme en garnison dans le camp de Bember, jusqu'au retour du monarque, qui se proposait d'attendre la fin des chaleurs.

Le rang de Dannish-Mend-Kam étant marqué pour la nuit suivante, Bernier partit à sa suite. Il n'eut pas plus tôt monté ce qu'il appelle l'*affreuse muraille du monde*, c'est-à-dire une haute montagne noire et pelée, qu'en descendant sur l'autre face, il sentit un air plus frais et plus tempéré. Mais rien ne le surprit tant dans ces montagnes que de se trouver tout d'un coup comme transporté des Indes en Europe. En voyant la terre couverte de toutes nos plantes et de tous nos arbrisseaux, à l'exception néanmoins de l'hysope, du thym, de la marjolaine et du romarin, il se crut dans certaines montagnes d'Auvergne, au milieu d'une forêt de sapins, de chênes-verts, d'ormeaux, de platanes; et son admiration était d'autant plus vive, qu'en sortant des campagnes brûlantes de l'Hindoustan, il n'avait rien aperçu qui l'eût préparé à cette métamorphose.

Il admira particulièrement, à une journée et

demie de Bember, une montagne qui n'offrait que des plantes sur ses deux faces, avec cette différence qu'au midi vers les Indes, c'était un mélange de plantes indiennes et européennes; au lieu que du côté du nord, il n'en découvrait que d'européennes, comme si la première face eût également participé de la température des deux climats, et que celle du nord eût été tout européenne. A l'égard des arbres, il observa continuellement une suite naturelle de générations et de corruptions. Dans des précipices où jamais homme n'était descendu, il en voyait de certains qui tombaient ou qui étaient déjà tombés les uns sur les autres, morts, à demi-pourris de vieillesse, et d'autres jeunes et frais qui renaissaient de leur pied; il en voyait même quelques-uns de brûlés, soit qu'ils eussent été frappés de la foudre, ou que dans le cœur de l'été ils se fussent enflammés par leur choc mutuel, dans l'agitation de quelque vent chaud et furieux, ou que, suivant l'opinion des habitans, le feu prenne de lui-même au tronc, lorsqu'à force de vieillesse il devient sec. Bernier ne cessait pas d'attacher les yeux sur les cascades naturelles qu'il découvrait entre les rochers. Il en vit une à laquelle, dit-il, il n'y a rien de comparable au monde. On aperçoit de loin, du penchant d'une haute montagne, un torrent d'eau qui descend par un long canal sombre et couvert d'arbres, et qui se précipite tout d'un coup, avec un

bruit épouvantable, au pied d'un rocher droit, escarpé et d'une hauteur prodigieuse. Assez près, sur un autre rocher que l'empereur Jehan-Guir avait fait aplanir exprès, on voyait un grand théâtre tout dressé, où la cour pouvait s'arrêter en passant pour considérer à loisir ce merveilleux ouvrage de la nature.

Ces amusemens furent mêlés d'un accident fort étrange : le jour que l'empereur monta le *Pire-Penjal*, qui est la plus haute de toutes ces montagnes, et d'où l'on commence à découvrir dans l'éloignement le pays de Cachemire, un des éléphans qui portaient les femmes dans des mickdembers et des embarys fut saisi de peur, et se mit à reculer sur celui qui le suivait. Le second recula sur l'autre, et successivement toute la file qui était de quinze. Comme il leur était impossible de tourner dans un chemin fort raide et fort étroit, ils culbutèrent tous au fond du précipice, qui n'était pas heureusement des plus profonds et des plus escarpés. Il n'y eut que trois ou quatre femmes de tuées; mais tous les éléphans y périrent. Bernier, qui suivait à deux journées de distance, les vit en passant, et crut en remarquer plusieurs qui remuaient encore leur trompe. Ce désastre jeta beaucoup de désordre dans toute l'armée, qui marchait en file sur des côtes par des sentiers fort dangereux. On fit faire halte le reste du jour et toute la nuit, pour

se donner le temps de retirer les femmes et tous les débris de leur chute. Chacun fut obligé de s'arrêter dans le lieu où il se trouvait, parce qu'il était également impossible d'avancer et de reculer; d'ailleurs personne n'avait près de soi ses portefaix, avec sa tente et ses vivres. Bernier ne fut pas le plus malheureux : il trouva le moyen de grimper hors du chemin, et d'y former un petit espace commode pour y passer la nuit avec son cheval.

En traversant la montagne de Pire-Penjal, il eut, dit-il, trois occasions de se rappeler ses idées philosophiques. Premièrement, en moins d'une heure il éprouva l'hiver et l'été. Après avoir sué à grosses gouttes pour monter par des chemins où tout le monde était forcé de marcher à pied et sous un soleil brûlant, il trouva au sommet de la montagne des neiges glacées, au travers desquelles on avait ouvert un chemin. Il tombait un verglas fort épais, et le vent était si froid, que la plupart des Indiens, qui n'avaient jamais vu de glace ni de neige, couraient en tremblant pour arriver dans un air plus chaud. En second lieu, Bernier rencontra, dans l'espace de moins de deux cents pas, deux vents absolument opposés : l'un du nord, qui lui frappait le visage en montant, surtout lorsqu'il arriva proche du sommet; l'autre du midi, qui lui donnait à dos en descendant, comme si des exhalaisons de cette montagne il s'était formé un vent qui

acquérait des qualités différentes en prenant son cours dans les deux vallons opposés.

On lit dans l'histoire des anciens rois de Cachemire, que tout le pays n'était autrefois qu'un grand lac, et qu'un saint vieillard nommé *Kacheb* donna une issue miraculeuse aux eaux, en coupant une montagne qui se nomme *Baramoulé*. Bernier n'eut pas de peine à se persuader que cet espace était couvert d'eau, comme on le rapporte de la Thessalie et de quelques autres contrées; mais il ne crut pas aisément que l'ouverture de Baramoulé fût l'ouvrage des hommes, parce que cette montagne est très haute et très large. Il se figura plus volontiers que les tremblemens de terre, auxquels ces régions sont assez sujettes, peuvent avoir ouvert quelque abîme où la montagne s'est enfoncée d'elle-même. C'est ainsi que, suivant l'opinion des Arabes, le détroit de Bab-el-Mandeb s'est anciennement ouvert, et qu'on a vu des montagnes et des villes s'abîmer dans de grands bois.

Quelque jugement qu'on en porte, Cachemire ne conserve plus aucune apparence de lac. C'est une très belle campagne, diversifiée d'un grand nombre de petites collines, et qui n'a pas moins de trente lieues de long sur dix ou douze de largeur. Elle est située à l'extrémité de l'Indoustan, au nord de Lahore, et véritablement enclavée dans le fond des montagnes du Caucase, entre celles du grand et du petit Thi-

bet et celles du Raja-Gamon. Les premières montagnes qui la bordent, c'est-à-dire celles qui touchent à la plaine, sont de médiocre hauteur, revêtues d'arbres ou de pâturages, remplies de toutes sortes de bestiaux, tels que des vaches, des brebis, des chèvres et des chevaux. Entre plusieurs espèces de gibier, tels que des lièvres, des perdrix, des gazelles et de quelques-uns de ces animaux qui portent le musc, on y voit aussi des abeilles en très grand nombre. Mais ce qui est très rare dans les Indes, on n'y trouve presque jamais de serpens, de tigres, d'ours ni de lions; d'où Bernier conclut qu'on peut les nommer « des montagnes innocentes et découlantes de lait et de miel, comme celles de la terre de promission. »

Au-delà des premières, il s'en élève d'autres beaucoup plus hautes, dont le sommet est toujours couvert de neige, et ne cesse jamais d'être tranquille et lumineux au-dessus de la région des nuages et des brouillards. De toutes ces montagnes il sort de toutes parts une infinité de sources et de ruisseaux, que les habitans ont l'art de distribuer dans leurs champs de riz, et de conduire même par de grandes levées de terre sur leurs petites collines. Ces belles eaux, après avoir formé une multitude d'autres ruisseaux et d'agréables cascades, se rassemblent enfin et composent une rivière de la grandeur de la Seine, qui tourne doucement autour du royaume,

traverse la ville capitale, et effectue sa sortie à Baramoulé, entre deux rochers escarpés, pour s'égarer de là dans divers précipices, se charger en passant de plusieurs petites rivières qui descendent des montagnes, et se rendre vers Areck dans le fleuve Indus.

Tant de ruisseaux qui sortent des montagnes répandent dans les champs et sur les collines une fertilité admirable, qui les ferait prendre pour un grand jardin mêlé de bourgs et de villages dont on découvre un grand nombre entre les arbres, et varié par de petites prairies, par des pièces de riz, de froment, de chanvre, de safran et de diverses sortes de légumes, entre lesquelles on voit serpenter des canaux de toutes sortes de formes. Un Européen y reconnaît partout les plantes, les fleurs et les arbres de notre climat, des pommiers, des pruniers, des abricotiers, des noyers et des vignes chargées de leurs fruits. Les jardins particuliers sont remplis de melons, de chervis, de belles raves, de raiforts, de la plupart de nos herbes potagères et de quelques-unes qui manquent à l'Europe. A la vérité, Bernier n'y vit pas tant d'espèces différentes de fruits, et ne les trouva pas même aussi bons que les nôtres; mais loin d'en attribuer le défaut à la terre, il regrette pour les habitans qu'ils n'aient pas de meilleurs jardiniers.

La ville capitale porte le nom du royaume; elle

est sans murailles, mais elle n'a pas moins de trois quarts de lieue de long et d'une demi-lieue de large. Sa situation est à deux lieues des montagnes, qui forment un demi-cercle autour d'elle, et sur le bord d'un lac d'eau douce, de quatre ou cinq lieues de tour, formé de sources vives et de ruisseaux qui découlent des montagnes. Il se dégorge dans la rivière par un canal navigable. Cette rivière a deux ponts de bois dans la ville, pour la communication des deux parties qu'elle sépare. La plupart des édifices sont de bois, mais bien bâtis, et même à deux ou trois étages. Quoique le pays ne manque point de belles pierres de taille, et qu'il y reste quantité de vieux temples et d'autres bâtimens qui en étaient composés, l'abondance du bois, qui descend facilement des montagnes par les petites rivières qui l'apportent, a fait embrasser la méthode de bâtir en bois plutôt qu'en pierre. Les maisons qui sont sur la rivière ont presque toutes un petit jardin, ce qui forme une perspective charmante, surtout dans la belle saison, où l'usage est de se promener sur l'eau. Celles dont la situation est moins riante ne laissent pas d'avoir aussi leur jardin, et plusieurs ont un petit canal qui correspond au lac, avec un petit bateau pour la promenade.

Un côté de la ville regarde une montagne détachée de toutes les autres, et d'une vue très agréable, parce qu'elle offre sur sa pente plusieurs belles

maisons avec leurs jardins, et qu'on découvre au sommet une mosquée, accompagnée d'un ermitage et de quantité de beaux arbres verts qui lui servent comme de couronne. Aussi se nomme-t-elle, dans la langue du pays, *haryperbel*, qui signifie *montagne de verdure*. A l'opposite on en découvre une autre, sur laquelle on voit aussi une mosquée avec son jardin, et un très ancien bâtiment qui doit avoir été un temple d'idoles, quoiqu'il porte le nom de *trône de Salomon*, parce que les habitans le croient l'ouvrage de ce prince dans un voyage qu'ils lui attribuent à Cachemire.

La beauté du lac est augmentée par un grand nombre de petites îles qui forment autant de jardins toujours verts, parce qu'ils sont remplis d'arbres fruitiers et bordés de trembles à larges feuilles, dont les plus gros peuvent être embrassés, mais tous d'une hauteur extraordinaire, avec un seul bouquet de branches au sommet comme le palmier. Au-delà du lac, sur le penchant des montagnes, on ne découvre que des maisons de plaisance et des jardins. La nature semble avoir destiné de si beaux lieux à cet usage. Ils sont remplis de sources et de ruisseaux. L'air y est toujours pur, et l'on y a de toutes parts la vue du lac, des îles et de la ville. Le plus délicieux de tous ces jardins est celui qui porte le nom de *chahlimar* ou jardin du roi. On y entre par un grand canal bordé de gazons, qui

s'étend l'espace de cinq cents pas entre deux belles allées de peupliers. Il conduit au pied d'un grand cabinet qui est au milieu du jardin; et là commence un autre canal beaucoup plus magnifique, qui va jusqu'à l'extrémité de l'enceinte. Ce second canal est pavé de grandes pierres de taille. Ses bords sont en talus, de la même pierre; et dans le milieu on voit régner, de quinze en quinze pas, une longue file de jets d'eau, sans y comprendre un grand nombre d'autres qui s'élèvent d'espace en espace de diverses pièces d'eau rondes, dont il est bordé comme d'autant de réservoirs. Il se termine au pied d'un cabinet qui ressemble beaucoup au premier. Ces cabinets, qui sont à peu près en dômes et bâtis dans l'eau même, c'est-à-dire entre les deux grandes allées de peupliers, ont une galerie qui règne à l'entour, et quatre portes opposées l'une à l'autre, dont deux regardent les allées, avec deux ponts pour y passer, et les deux autres donnent sur les canaux opposés. Chaque cabinet est composé d'un grand salon, au milieu de quatre chambres qui en font les quatre coins. Tout est peint ou doré dans l'intérieur, et parsemé de sentences en gros caractères persans. Les quatre portes sont très riches. Elles sont composées de grandes pierres et soutenues par des colonnes tirées des anciens temples d'idoles que Scha-Jehan fit ruiner. On ignore également la matière et le prix de ces pierres; mais

elles sont plus belles que le marbre et le porphyre.

Bernier décide hardiment qu'il n'y a pas de pays au monde qui renferme autant de beautés que le royaume de Cachemire, dans une si petite étendue. «Il mériterait, dit-il, de dominer encore toutes les montagnes qui l'environnent jusqu'à la Tartarie et tout l'Indoustan jusqu'à l'île de Ceylan. Telles étaient autrefois ses bornes. Ce n'est pas sans raison que les Mogols lui donnent le nom de *paradis terrestre des Indes*, et que l'empereur Eckbar employa tant d'efforts pour l'enlever à ses rois naturels. Jehan-Guir, son fils et son successeur, prit tant de goût pour cette belle portion de la terre, qu'il ne pouvait en sortir, et qu'il déclarait quelquefois que la perte de sa couronne le toucherait moins que celle de Cachemire. Aussi, lorsque nous y fûmes arrivés, tous les beaux-esprits mogols s'efforcèrent d'en célébrer les agrémens par diverses pièces de poésie, et les présentaient à l'empereur, qui les récompensait noblement.»

Les Cachemiriens passent pour les plus spirituels et les plus fins de tous les peuples de l'Inde. Avec autant de disposition que les Persans pour la poésie et pour toutes les sciences, ils sont plus industrieux et plus amis du travail. Ils font des palekis, des bois de lit, des cabinets, des écritoires, des cassettes, des cuillers et diverses sortes de petits ouvrages que leur beauté fait rechercher de tous les Indiens:

Ils y appliquent un vernis qui leur est propre. On admire particulièrement leur adresse à suivre ou contrefaire les veines d'un certain bois qui les a très belles, en y appliquant des filets d'or. Mais rien ne leur est si particulier, et ne leur attire tant d'argent par le commerce, qu'une espèce d'étoffe à laquelle ils occupent jusqu'à leurs petits enfans. On les nomme *châles*. Ce sont des pièces d'une aune et demie de long, sur une de large, qui sont brodées au métier par les deux bouts. Les Mogols et la plupart des Indiens de l'un et l'autre sexe les portent en hiver sur leur tête, repassées comme un manteau par-dessus l'épaule gauche. On en distingue deux sortes : les uns de laine du pays, qui est plus fine que celle d'Espagne ; les autres d'une laine ou plutôt d'un poil qu'on nomme *touz*, et qui se prend sur la poitrine des chèvres sauvages du grand Thibet. Les châles de cette seconde espèce sont beaucoup plus chers que les autres. Il n'y a point de castor qui soit plus délicat. Mais sans un soin continuel de les déplier et de les éventer, les vers s'y mêlent facilement. Les omrahs en font faire exprès, qui coûtent jusqu'à 150 roupies ; au lieu que les plus belles de laine du pays ne passent jamais 50. Bernier remarquant, relativement aux châles, que les ouvriers de Patras, d'Agra et de Lahore ne parviennent point à leur donner la mollesse et la beauté de ceux de Cachemire, ajoute que cette différence

est attribuée à l'eau du pays ; comme on fait à Masulipatan, à l'égard de ces belles *chites* ou toiles peintes au pinceau, qu'on rend plus belles en les lavant.

On vante aussi les Cachemiriens pour la beauté du sang. Ils sont communément aussi bien faits qu'on l'est en Europe, sans rien tenir du visage des Tartares, ni de ce nez écrasé et de ces petits yeux de porc qui sont le partage des habitans de Kachgar et du grand Thibet. Les femmes de Cachemire sont si distinguées par leur beauté, que la plupart des étrangers qui arrivent dans l'Indoustan cherchent à s'en procurer, dans l'espérance d'en avoir des enfans plus blancs que les Indiens, et qui puissent passer pour de vrais Mogols.

La fin de la relation de Bernier ne nous apprenant point le temps ni les circonstances du retour d'Aureng-Zeb, on doit supposer qu'après le voyage de Cachemire notre voyageur retourna heureusement à Delhi, pour y faire d'autres observations qui nous ont été laissées dans les différentes parties de ses Mémoires.

L'ordre chronologique nous amène à traiter maintenant d'une autre contrée qu'allait visiter un autre voyageur, pendant que Bernier rentrait dans sa patrie : nous voulons parler du voyage de Kæmpfer au Japon.

KÆMPFER.

VOYAGE AU JAPON.

(1690-1692.)

PRÉLIMINAIRE.

Kæmpfer naquit le 16 septembre 1651, à Lemgow, petite ville de Westphalie. Son père était ministre protestant, et le fils devait être médecin. Celui-ci étudia dans plusieurs universités d'Allemagne, et montra de bonne heure son goût pour les voyages. Il alla en Suède, où ses talens et sa conduite lui firent bientôt une réputation éclatante dans l'université d'Upsal et à la cour de Charles XI, prince libéral envers les savans. Kæmpfer obtint la place de secrétaire de l'ambassade que la cour de Suède envoya en Perse. Il partit de Stockholm le 20 mars 1683, traversa la Russie par Moscou, et arriva, vers le milieu de janvier 1684, à Ispahan, alors capitale de la Perse. Notre voyageur, au lieu de revenir en Europe avec l'ambassadeur Fabricius, prit du service dans la Compagnie hollandaise des Indes orientales, en qualité de chirurgien en chef de la flotte qui croisait à cette époque, c'est-à-dire en 1685, dans les eaux du golfe Persique.

Après un séjour de trois ans à Gamroa ou Benderassi, lieu célèbre par son commerce sur le golfe Persique, il en partit pour Batavia, chef-lieu des établissemens hollandais aux Indes orientales, et il y débarqua en septembre 1689. Au mois de mai 1690, il se rembarqua en qualité de médecin de l'ambassade que la compagnie envoie chaque année au Japon. Dans la traversée il toucha à Siam, dont il eut le temps de décrire le royaume, particulièrement la capitale et le fleuve Meinan qui la baigne; et à la fin de septembre de la même année, il prit terre à Nangasaki ou Nagasaki, seul port japonais où les Européens puissent aborder.

Un séjour de deux ans au Japon, et surtout deux voyages à Iédo ou Yédo, capitale de cet empire, dont le territoire a tant d'analogie avec celui des îles britanniques, permirent à Kæmpfer de décrire une contrée si peu connue et si difficile à connaître. Notre voyageur se remit en mer pour Batavia, en novembre 1692, et l'année suivante il était de retour en Europe. Cependant il ne publia que dix années plus tard le résultat de ses découvertes, en lui donnant le titre d'*Histoire naturelle et ecclésiastique de l'Empire du Japon.* Il s'était marié dans l'intervalle, et avait eu trois enfans qui tous les trois moururent presque au berceau. Ses longs travaux et ses nombreuses fatigues avaient fini par altérer sa santé. De violentes douleurs le saisirent en 1716,

et il mourut dans la soixante-cinquième année de son âge, au lieu même où il avait reçu le jour. Heureusement pour la science, il avait pu auparavant mettre en ordre et publier en partie le fruit de ses vastes recherches.

Nous allons tirer de son voyage au Japon les faits les plus propres à donner une idée exacte de ce pays si peu connu, et que les Hollandais ont seuls aujourd'hui de tous les étrangers, Européens ou autres, la permission de visiter, encore avec des restrictions extrêmement gênantes; car ils sont confinés dans une petite île, celle de Désima, près de Nagasaki. Quoique d'une date ancienne, le voyage de Kæmpfer passe pour le plus exact, parce que l'auteur avait puisé aux sources originales. Le voyageur le plus récent, qui ait quelque réputation, est Siebold; mais son ouvrage n'a pas encore paru.

RELATION.

Le voyageur Kæmpfer avait pris terre au port japonais, ou port de Nangasaki ou Nagasaki, le 24 septembre 1690. Ce havre est environné de hautes montagnes, d'îles et de rochers. La nature l'a mis à couvert des fureurs de la mer et des violences des tempêtes et des orages. Sur le sommet des montagnes voisines sont établis des corps-de-garde d'où l'on observe, avec des lunettes de longue vue, tout ce qui se passe sur mer pour en donner avis aux

magistrats de Nangasaki, lesquels savent de cette manière, vingt-quatre heures, et quelquefois davantage à l'avance, l'arrivée des vaisseaux. Le long du rivage qui est formé par le pied des montagnes, il y a plusieurs bastions ronds avec des palissades peintes en rouge, et de chaque côté de la ville, assez près du rivage, sur deux éminences, se trouvent deux corps-de-garde avec des canons et des soldats. Les Hollandais demeurent dans une petite île appelée *Désima*, située à environ trois cents pas de la ville.

L'empire du Japon est ainsi nommé par les Européens; mais les habitans lui donnent généralement le nom de *Nipon*, que l'on prononce quelquefois d'une manière plus élégante ou particulière à cette nation, Niphon, ou Nifon ou Jypon, mot qui signifie le *fondement* ou la *naissance du soleil*. On l'appelle aussi quelquefois *Tenka*, c'est-à-dire l'empire qui est sous le ciel.

L'empire du Japon est situé entre le 29e et le 41e degré de latitude septentrionale et entre le 127e et le 141e de longitude orientale. Situé entre le Grand-Océan et la mer du Japon, il est borné au nord par les îles Kouriles, à l'est par le Grand-Océan, au sud par la mer orientale, et à l'ouest par la mer du Japon, qui sépare cet empire de l'empire chinois vers la manche de Tartarie.

Les trois principales îles qui composent l'empire

japonais, surtout celle de Niphon, sont en général remplies de hautes montagnes volcaniques; l'île de Niphon est traversée dans toute sa longueur par une chaîne dont l'élévation est à peu près uniforme, et couronnée en plusieurs endroits de pics couverts de neiges éternelles. Cette chaîne sépare les rivières qui coulent au sud et à l'est dans le Grand-Océan, de celles qui courent plus ou moins vers le nord pour se jeter dans la mer du Japon. L'île de Niphon a quelques grandes rivières, notamment dans sa partie occidentale, qui est plus large que l'orientale. Le Yodogava sort d'un lac, arrose les villes de Yodo et d'Osaka, et se jette dans le lac de ce nom. L'Aragava débouche dans le golfe de Jédo. Il existe dans l'empire japonais plusieurs grands lacs, dont le plus considérable est dû à un phénomène volcanique.

Le Japon est un empire composé d'îles dont la plus grande, ainsi que nous venons de le dire, est l'île de Niphon. Il s'étend du nord-est au sud-ouest. Sa plus grande longueur est d'environ quatre cents lieues, et sa largeur moyenne est de quarante à cinquante. On peut évaluer la superficie des îles japonaises à seize mille lieues carrées, sur lesquelles est répandue une population de près de trente millions d'habitans.

La côte occidentale et septentrionale de l'île de Niphon présente quelques enfoncemens considéra

bles que l'on peut regarder comme des golfes. Au sud est le golfe de Jédo, à l'extrémité nord-est duquel est située la ville de Jédo, capitale de l'empire japonais, et de laquelle nous parlerons plus tard.

Nous avons dit que le Japon pouvait, à divers égards, se comparer aux îles britanniques. Il est, en effet, rompu et coupé de la même manière, mais dans un plus grand degré, par des caps, des promontoires, des bras de mer, des anses et de grandes baies qui avancent beaucoup dans les terres, et forment plusieurs îles, péninsules, golfes et havres. En outre, de même que le roi d'Angleterre est souverain de trois royaumes, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, de même l'empereur du Japon commande à trois grandes îles séparées, savoir : l'île de Niphon ou Nifon, qui, nous le répétons, est la plus étendue, et sur laquelle se trouve bâtie la capitale; l'île de Saikokf, c'est-à-dire le pays de l'ouest, aussi nommé *Kiusiu* ou *Kiousiou*, ou le *pays des Neuf*, parce que ce pays est divisé en neuf provinces; enfin la troisième île, appelée *Sikokf*, c'est-à-dire le *pays des Quatre-Provinces*, île située entre les deux premières. Ces trois grandes îles sont entourées d'une quantité innombrable d'autres îles, dont quelques-unes sont petites, pleines de rochers et stériles, et les autres assez grandes, riches et fertiles, gouvernées par de petits princes.

Dans les premiers temps, le Japon était gouverné exclusivement par un seul empereur, sous le titre de *daïri,* ou *mikkado,* et qui était en même temps chef de la religion; mais vers l'an 1143 de Jésus-Christ, ce souverain commit la faute d'appeler à l'administration du pays un chef militaire qui, sous le titre de *koubo*, ou *djogoun*, ou *seogoun*, finit par s'emparer de toute l'autorité temporelle, et ne laissa plus qu'un simulacre de pouvoir à l'empereur ecclésiastique. En effet, depuis lors le koubo possède seul la puissance civile, soutenu par une foule de damios ou princes héréditaires, dont la jalousie mutuelle et les otages qu'ils livrent garantissent la soumission au pouvoir suprême. Le koubo ne laisse au daïri que le titre d'empereur, mais se reconnaît toujours, pour la forme, comme son premier sujet; il lui donne des marques de respect, et en reçoit des titres honorifiques. Le daïri vit renfermé à Miako, sa capitale, dans un palais magnifique, d'où il ne sort que pour se rendre à un des principaux temples de l'empire. Il a douze femmes et une cour très nombreuse; le koubo ou kubo lui envoie tous les ans une ambassade avec de riches présens; ce dernier souverain a établi sa résidence à Jédo, grande ville qui est ainsi proprement la capitale temporelle de tout l'empire.

Dès l'année 590 de Jésus-Christ, l'empereur ecclésiastique divisa le Japon en sept grandes con-

trées. Plus tard ces divisions furent changées par l'empereur temporel. Les traités de géographie donnent ces détails divisionnaires, qui seraient ici hors de notre sujet.

Les Japonais ne descendent point des Chinois, comme plusieurs écrivains l'avaient prétendu; les deux nations diffèrent par la religion, le langage et les habitudes.

Relativement à la langue, les Chinois posent leurs caractères l'un sur l'autre, sans qu'il y ait entre eux aucune particule qui les lie; les Japonais font à la vérité la même chose, mais le génie de leur langue demande outre cela que les mots et les caractères soient quelquefois transposés, quelquefois joints ensemble par d'autres mots et particules inventés pour cet usage, et si nécessaires, que lors même que l'on réimprime les livres chinois, on est obligé de les y ajouter pour mettre les Japonais à même de les lire et de les entendre.

La prononciation est aussi très différente dans les deux langues, et cette différence est tellement sensible, qu'il semble que les organes de la voix soient autrement formés dans les Japonais que dans les Chinois.

La religion japonaise, ou du moins la croyance primitive de l'empire, ne vient pas non plus de la Chine. Cette religion est fondée sur le culte des esprits ou des divinités qui président à toutes les

choses visibles et invisibles : on la nomme le *sinto ;* les dieux et les idoles que les Japonais adorent appartiennent proprement à ce culte, qui n'a jamais été pratiqué par les Chinois, ni par une autre nation païenne. Leur religion repose uniquement, comme nous venons de le dire, sur le culte des génies ou des divinités diverses que les Japonais se sont créées. Le daïri ou empereur ecclésiastique, chef de cette religion, est regardé comme sacré. L'âme des daïris, ainsi que celle des autres hommes, est immortelle, car les sintos ou dieux admettent une existence après la mort; toutes les âmes sont jugées par des juges célestes; celles des hommes vertueux entrent dans le ciel, où elles deviennent *camis* ou génies bienfaisans, tandis que celles des méchans sont plongées dans l'enfer ou dans le royaume des racines. Les Japonais adressent le matin et le soir devant leurs chapelles leurs prières aux camis. Le renard est honoré par les Japonais, qui le consultent dans toutes les affaires épineuses; on lui érige même des temples sous le nom d'*inari*[1]. Les prêtres peuvent se marier.

[1] Un Japonais qui a une grâce à demander, ou se trouve dans une situation embarrassante, offre à son renard un sacrifice consistant en riz rouge et en haricots; si le lendemain il s'aperçoit que quelques-unes de ces choses sont disparues, il suppose que le renard les a mangées, ce qui est un présage favorable; si, au contraire, l'offrande est restée intacte, il désespère du succès de ses désirs.

On offre aussi des sacrifices aux Camis ou Kamis et aux divinités

Un culte moderne introduit au Japon est le bupo ou budso; il y est venu de la Corée, et paraît être le bouddhisme. On le confond souvent avec le sinto, dont les divinités sont souvent adorées dans les temples bouddhiques, pendant que celles du bouddhisme sont elles-mêmes vénérées dans les sanctuaires du sinto. Il existe aussi au Japon quelques sectateurs de la doctrine de Confucius, introduite plusieurs siècles après le bouddhisme.

Les Japonais diffèrent extrêmement des Chinois dans leurs coutumes et dans leurs manières, comme celle de manger, boire, dormir, s'habiller, se raser la tête, saluer, s'asseoir, et plusieurs autres. En outre, les Chinois sont paisibles, modestes, mais avec cela fourbes et usuriers; et les Japonais sont belliqueux, séditieux, dissolus, méfians et toujours portés à de grands desseins. En un mot, les Japonais ne peuvent pas souffrir qu'on les fasse descendre des Chinois, ni d'aucun autre peuple voisin : ils disent qu'ils ont pris leur origine dans l'enceinte même de leur empire.

Les Japonais se vantent de vivre sous un climat heureux et agréable. Le temps y est néanmoins fort inconstant et sujet à de fréquens changemens. En hiver, l'air est chargé de neige et produit de grandes

tutélaires, principalement au commencement et à la fin du mois; ces offrandes consistent en riz, gâteaux, poisson, chevreuil, etc. Autrefois c'étaient des victimes humaines.

gelées; en été, surtout aux jours caniculaires, il est d'une chaleur insupportable. Il pleut souvent pendant toute l'année, mais d'une manière extraordinaire aux mois de juin et de juillet, qu'on appelle pour cette raison les mois d'eau. La mer qui environne les îles du Japon est fort agitée et tempêtueuse; ce qui, joint au grand nombre de rochers, d'écueils et de bas-fonds qu'il y a au-dessus et au-dessous de l'eau, en rend la navigation très périlleuse. On cite deux tournans qui sont remarquables, et que les marins redoutent; l'un se trouve près de Simabara. On voit aussi fréquemment des trombes s'élever dans ces mers et s'approcher des côtes. Les Japonais s'imaginent que c'est une espèce de dragon d'eau, qui a une longue queue, et qui en volant s'élève dans l'air d'un mouvement rapide et violent.

Le terroir du Japon est en général montagneux, pierreux et stérile; mais l'industrie et les soins infatigables des habitans l'ont rendu assez fertile pour leur fournir tout le nécessaire, outre que la mer leur donne du poisson, des écrevisses et des coquillages. D'ailleurs, les Japonais vivent en général avec beaucoup de frugalité. L'eau douce ne manque pas, car il y a un grand nombre de fontaines, de lacs et de rivières. Quelques rivières sont tellement rapides et impétueuses, qu'on ne peut y bâtir des ponts.

Le Japon est sujet aux tremblemens de terre; ils y sont si fréquens, que les naturels du pays ne s'en inquiètent pas plus qu'on ne s'inquiète en Europe des éclairs et du tonnerre. Ils en attribuent la cause à une grosse baleine qui se traîne sous la terre, et disent que ce n'est rien. Cependant les secousses sont quelquefois si violentes, et durent si long-temps, que des villes entières en ont été détruites, et plusieurs milliers d'habitans ensevelis sous les ruines. Il existe aussi plusieurs volcans et des sources chaudes.

Le soufre abonde dans plusieurs provinces, notamment dans celle de Satzuma. L'or se trouve également dans plusieurs provinces; la plus grande quantité se tire de son minerai par la fonte; on la tire aussi en lavant le sable. Il y a plusieurs mines d'argent dans les provinces septentrionales. Le cuivre est le plus commun des métaux du Japon. On n'y manque pas non plus de charbon. Le sel se tire de l'eau de la mer. On pêche aussi beaucoup de perles.

Le Japon ne se distingue pas moins sous le rapport végétal. Le mûrier tient sans contredit le premier rang parmi les arbres, à cause de l'avantage que l'on retire de ses feuilles, qui font la nourriture ordinaire des vers à soie. Il croît dans la plus grande partie du Japon, et surtout dans les provinces septentrionales. Le kadsi ou arbre à papier

est une espèce de mûrier qui croît naturellement dans les champs, et avec une vitesse surprenante; ses branches s'étendent fort loin; il produit une grande quantité d'écorce dont on fait du papier, ainsi que des cordes, des mèches et des étoffes diverses. L'urusi ou arbre à vernis est aussi très utile; il produit un jus blanchâtre dont les Japonais se servent pour vernir tous leurs meubles, leurs plats et leurs assiettes de bois, employées depuis l'empereur jusqu'au moindre paysan, car à la cour, et à la table même de l'empereur, les ustensiles vernissés sont préférés à ceux d'or et d'argent. Il y a plusieurs espèces de laurier, parmi lesquelles se trouve l'arbre à camphre. L'arbre à thé est l'une des plantes les plus utiles qui croissent au Japon. La boisson ordinaire des Japonais est une infusion des plus grandes feuilles de cet arbuste; on sèche celles qui sont jeunes et tendres, on les réduit en poudre, on les jette dans une tasse d'eau chaude, et l'on boit ce mélange chez les personnes de qualité, avant et après le repas. C'est aussi la coutume des Japonais de donner aux amis qui viennent leur rendre visite, une ou deux tasses de thé quand ils sont entrés et lorsqu'ils s'en vont. Enfin, on trouve au Japon le figuier, le noyer, le chêne, l'oranger, le cerisier, le sapin, le cyprès, le bambou, et une infinité d'autres arbres, ainsi qu'une grande variété de plantes et de fleurs.

Il n'y a peut-être pas de nation au monde qui entende mieux l'agriculture que les Japonais. On ne sera pas surpris qu'ils y aient fait de si grands progrès, si l'on considère, d'un côté, que le pays est extrêmement peuplé, et de l'autre, que les habitans n'ayant point de commerce ni de communication avec les étrangers, sont obligés de pourvoir à leurs besoins par leur industrie et leur travail.

En ce qui concerne les animaux, le Japon n'a rien non plus à envier aux autres pays. Le kirin est un animal à quatre pieds, qui a des ailes; il va avec une vitesse incroyable. On lui attribue un grand fonds de bonté et de sainteté; il prend garde de ne pas fouler la moindre plante, et de ne faire aucun mal aux petits vermisseaux ou insectes que le hasard pourrait faire trouver sous ses pieds. Les chevaux du Japon en général sont petits, mais vigoureux et agiles. On s'en sert pour la parade, pour les voitures et pour le labourage. Les bœufs et les vaches ne sont employés qu'au labourage et aux charrois. Les Japonais ne savent ce que c'est que le lait et le beurre. Il y a une espèce de buffle d'une grosseur monstrueuse, avec des bosses sur le dos comme le chameau; on ne s'en sert que pour voiturer et transporter des marchandises dans les grandes villes. Les ânes, les mulets, les chameaux et les éléphans sont entièrement inconnus au Japon. Les Hollandais y ont amené quelques brebis. Il y a beaucoup de

chiens et de chats, de daims, de lièvres et de sangliers, de singes et d'ours.

Le pays est rempli de rats et de souris. Les habitans apprivoisent les rats, et leur apprennent à faire plusieurs tours; ils servent aussi d'amusement au commun du peuple. Les renards, que plus haut nous avons vus l'objet d'un culte, sont également communs; les Japonais croient que ces animaux sont aimés par le diable, et ils ont là-dessus des histoires merveilleuses. Il existe une espèce de fourmi blanche très nuisible. Il y a peu de serpens; les soldats en recherchent avec empressement la chair et la mangent, persuadés qu'elle a la vertu de rendre hardi et courageux. Les Japonais nourrissent beaucoup de poules et de canards; mais étant imbus des idées superstitieuses de Pythagore, la plupart des Japonais n'en mangent point. Lorsque quelqu'un est sur le point de mourir, ou lorsque c'est un jour consacré à la mémoire d'une personne qui est morte, il n'est permis à aucun de ses parens ou amis de tuer quelque oiseau ou quelque animal que ce puisse être. L'année du deuil de la mort de l'empereur, ou toutes les fois qu'il lui plaît de l'ordonner ainsi, il est défendu dans tout l'empire de tuer et de porter au marché aucune créature vivante. Les coqs sont plus épargnés que les poules; on les conserve avec un grand soin, et ils sont beaucoup plus estimés, particulièrement des

ordres religieux, parce qu'ils mesurent le temps et prédisent toutes les différentes dispositions de l'air.

On regarde les grues et les tortues comme des oiseaux de bon augure, à cause de la longue vie qu'on leur attribue. Les appartemens de l'empereur, les murailles des temples et les autres lieux fortunés sont ornés de leurs portraits, aussi bien que de ceux du sapin et du bambou pour la même raison. Les paysans et les voituriers japonais n'appellent jamais la grue autrement que *otsurisama*, c'est-à-dire *monseigneur la grue*.

Les faisans du Japon sont d'une grande beauté. Les bécassines y sont fort communes. Les habitans ne permettent pas aux pigeons de faire leurs nids dans les maisons, ayant trouvé par expérience que leur fiente prend aisément feu lorsqu'on l'ôte. Les cigognes demeurent en ce pays toute l'année. Les faucons et les éperviers sont communs; mais on ne trouve pas de corbeaux ni de perroquets. Le foken est un oiseau de nuit d'un goût exquis, et qu'on ne sert qu'à la table des riches dans des occasions extraordinaires. Les alouettes chantent beaucoup mieux au Japon qu'en Europe. Les rossignols ont également la voix belle.

Les productions de mer ne fournissent pas moins à la subsistance des Japonais que les fruits de la terre, si l'on excepte seulement le riz. La mer qui environne le Japon abonde en toutes sortes de

plantes marines, de poissons, d'écrevisses et de coquillages. Parmi les poissons, il n'en est pas de plus utile aux habitans riches ou pauvres, que la baleine; on en pêche beaucoup autour du Japon, mais particulièrement dans la mer qui baigne les côtes méridionales de la grande île de Niphon. On les prend ordinairement au harpon, comme on fait dans les parages du Groënland; mais les bateaux des Japonais semblent plus propres à cela que les nôtres, étant petits, étroits, un des bouts se terminant en une pointe fort aiguë, et ayant chacun cinq rames ou dix hommes qui les font voguer avec une vitesse incroyable. Le cheval marin ou chien marin, est un poisson fort singulier et très recherché. Le taï est regardé par les Japonais comme le roi des poissons, et un emblème particulier de bonheur, tant parce qu'il est consacré à leur Jabis ou Neptune, qu'à cause de la charmante variété de couleur qu'on lui voit lorsqu'il est sous l'eau. Ce poisson, qui est très rare, offre beaucoup de ressemblance avec la carpe.

Les Japonais regardent leur pays comme ayant été le seul habité dans l'origine du monde. Leur ère fabuleuse remonte bien loin au-delà du temps de l'Écriture-Sainte. L'histoire de leur Dieu est remplie d'aventures étranges et de guerres sanglantes. Nous avons dit plus haut qu'il y avait deux empereurs régnans au Japon, l'un ecclésiastique, l'autre

temporel. L'empereur ecclésiastique, désigné sous le titre de *daïri* ou de *tensin*, n'a plus qu'une ombre d'autorité temporelle; mais il est en grande vénération spirituelle. Il croirait faire tort à sa dignité et à sa sainteté s'il touchait la terre du bout du pied; quand il veut aller quelque part, il faut que des hommes l'y portent sur leurs épaules. Il ne doit pas exposer sa personne sacrée au grand air, et il ne croit pas le soleil digne de luire sur sa tête.

Telle est la sainteté des moindres parties de son corps, qu'il n'ose se couper ni les cheveux, ni la barbe, ni les ongles. Cependant, comme à la fin il deviendrait malpropre, on peut lui retrancher la nuit ces superfluités incommodes pendant qu'il dort, et cela parce que, selon les Japonais, ce qu'on ôte alors de son corps lui a été volé, et qu'un tel vol ne peut porter préjudice à sa grandeur ou à sa pureté. Chaque jour on apprête son manger dans des pots neufs, et on ne le sert à table qu'en vaisselle neuve, le tout d'une extrême propreté, mais pourtant d'argile commune, afin qu'on puisse briser, sans une dépense excessive, les vases qui lui ont servi une fois. Je dis briser, car si ces vases tombaient dans les mains des laïques, et que ceux-ci eussent voulu y manger, leur gorge et leur bouche s'enfleraient et s'enflammeraient tout d'abord. De même si un laïque osait porter des habits du daïri,

il en serait puni par une enflure douloureuse de toutes les parties de son corps.

Dès que le trône sacerdotal est devenu vacant, la cour ecclésiastique y élève celui qu'elle juge être l'héritier présomptif, sans distinction d'âge ni de sexe. Tout se passe avec un secret admirable, de peur des guerres que susciteraient les concurrens.

L'empereur séculier fournit les subsides nécessaires pour l'entretien du daïri et de sa cour, indépendamment des revenus de la ville de Miako, qui appartiennent au daïri. Cette espèce de pape accorde des titres aux grands seigneurs de l'empire, ce qui fait entrer des sommes immenses dans son épargne. Le daïri a douze femmes, et il donne le titre d'*impératrice* à celle qui devient mère.

Les Japonais célèbrent plusieurs fêtes solennelles. Il y en a trois chaque mois. La première se fait le premier jour du mois. C'est un jour de compliment et de civilité, plutôt que de dévotion. Les Japonais se lèvent de grand matin, et vont de maison en maison rendre visite à leurs supérieurs, à leurs amis et à leurs parens, qu'ils félicitent sur le retour de la nouvelle lune. La seconde fête a lieu le jour de la pleine lune, et la troisième le jour qui précède la nouvelle lune, ou le dernier du décours de la lune. Il y a tous les ans cinq grandes fêtes fixées à certains jours, et qui ne sont guère autre chose que des fêtes politiques ou des jours

de réjouissance. Le premier jour de l'an est célébré dans le Japon avec une grande solennité. Ce jour s'écoule principalement dans des visites réciproques, où l'on se fait compliment sur l'heureux commencement de l'année; on mange, on boit, on prie au temple, mais surtout on s'amuse. Tout le monde, ce jour-là, se lève de grand matin, et met ses plus beaux habits pour aller faire ses visites. La seconde fête a lieu le troisième jour du troisième mois; la troisième, le cinquième jour du cinquième mois; la quatrième, le septième jour du septième mois; et la cinquième, le neuvième jour du neuvième mois. Cette dernière fête est surtout celle des libations et de la bonne chère; les voisins se traitent tour à tour ce jour-là, et quelques-uns des jours suivans; ils invitent même les étrangers et les inconnus qui passent à venir prendre part à leurs divertissemens : on dirait que les bacchanales des Romains se soient transportées au Japon. On a aussi d'autres fêtes que l'on chôme en l'honneur de certains dieux et de certaines idoles. Enfin les Japonais font des pèlerinages à divers temples plus ou moins éloignés, notamment à celui d'Issé, bâti dans une province que l'on regarde comme douée d'une sainteté extraordinaire.

Les Japonais font aussi des vœux pour arriver plus facilement, à la fin de leurs jours, à leurs Champs-Élysées. Il y a des couvens de moines, no-

tamment des prêtres de sinto. Ces prêtres peuvent, dans certains cas, découvrir le crime ou l'innocence, au moyen de conjurations ou d'épreuves du feu. Souvent l'accusé doit avaler un morceau de papier dans un trait d'eau, et l'on assure que s'il est coupable, cela le travaille cruellement jusqu'à ce qu'il avoue son crime. Ils ont différens charmes ou sortiléges qui leur rapportent des sommes considérables.

Après avoir donné quelques détails généraux sur la géographie, la religion et le gouvernement du Japon, nous offrirons maintenant au lecteur quelques traits relatifs aux principaux lieux visités par le voyageur, et nous aurons tout naturellement l'occasion d'y rattacher les faits des mœurs et des coutumes japonaises.

On comprend, dans les domaines de l'empereur, cinq villes maritimes, qui sont Miako, demeure de l'empereur ecclésiastique; Jédo, capitale du monarque séculier, Osaka, Sakai et Nagasaki. Les quatre premières sont situées dans la grande île de Niphon, et toutes sont considérables par leur abondance et leur richesse. Quant à la dernière, c'est-à-dire Nagasaki, cette ville est située au bout occidental de l'île de Kiusiu, dans un terrain presque stérile, entre des rochers escarpés et de hautes montagnes; elle est assez loin de l'île peuplée et abondante de Niphon, et presque fermée par rap-

port au commerce avec les nations étrangères. Les surveillances inquisitoriales, exercées par les agens du gouvernement, sont cause que cette ville est médiocrement peuplée. Le plus grand nombre des habitans se compose d'artisans, de gens de journées et de bas peuple. Cependant la situation commode et sûre de son port font de Nagasaki le rendez-vous commun des navires étrangers et des nations auxquelles il est permis de trafiquer avec les Japonais, nations qui se réduisent à deux, les Chinois et les Hollandais; encore les uns et les autres sont-ils sujets à de grandes gênes et à une inspection bien rigoureuse.

Le havre de Nagasaki a une entrée fort étroite et peu de profondeur. La mer reçoit auprès quelques rivières qui descendent des montagnes voisines. Le port s'élargit ensuite et devient plus profond. Il y a un endroit où l'on peut brûler les vaisseaux ennemis. Rarement il existe moins de cinquante navires et bateaux dans le port, indépendamment d'une trentaine de vaisseaux étrangers ou de jonques chinoises.

Nagasaki, située par 32 degrés 36 minutes de latitude nord, et 151 degrés de longitude, a la figure d'un croissant tournant un peu sur celle d'un triangle. Cette ville est bâtie sur le rivage, dans une vallée étroite qui va du côté de l'est; elle a trois quarts de lieue de longueur, et presque au-

tant de largeur. Elle est entourée de montagnes qui ne sont ni bien hautes ni raides, et qui sont vertes jusqu'à leur sommet où elles forment un point de vue agréable. Derrière la ville, sur le penchant des montagnes, sont bâtis plusieurs temples magnifiques, ornés de beaux jardins et de terrasses à la manière du pays ; plus haut on trouve une infinité de sépultures l'une derrière l'autre ; un peu plus loin, on voit une plus haute montagne, fertile et bien cultivée. L'ensemble de ce tableau offre un aspect très pittoresque, surtout avec les villages environnans, notamment celui de Fukafori, assis non loin d'un grand lac ou étang, qui a, dit-on, cette vertu singulière que, quoiqu'il soit entouré d'arbres, on ne voit sur l'eau ni feuilles ni ordures. Ce lac est en si grande vénération, qu'il est défendu d'y pêcher.

La ville de Nagasaki est ouverte comme le sont la plupart des villes du Japon, sans château, sans murailles, sans fortifications ni aucune défense. Les rues n'en sont ni droites ni larges ; elles vont en montant vers la colline, et finissent près des temples. Trois rivières dont l'eau est belle traversent la ville : elles ont leur source sur les montagnes voisines. Pendant la plus grande partie de l'année, elles ont à peine assez d'eau pour arroser des champs de riz et pour faire aller quelques moulins ; mais pendant les pluies, elles grossissent

tellement qu'elles entraînent des maisons entières.

Dans les premiers temps, les Portugais jouirent de la liberté du commerce avec le Japon, aux mêmes conditions que les Chinois qui négociaient dans ces îles; on ne leur avait assigné aucun port particulier : ils pouvaient s'arrêter où ils voulaient. Mais bientôt leur orgueil déplut aux indigènes; la cour intervint et sévit contre ces étrangers, à cause de ce même orgueil et des progrès de la religion chrétienne. A la fin, les Portugais furent chassés du Japon, et il ne resta plus que les Hollandais en possession du commerce avec cet empire; encore ces Hollandais ont-ils été soumis depuis à des restrictions fort gênantes; l'empereur Japonais les a même relégués dans une petite île près de Nagasaki, et ils y étaient tenus comme en charte privée, au temps de Kæmpfer, comme ils le sont encore aujourd'hui (1836).

Il existe à Nagasaki deux gouverneurs en fonctions, et un troisième qui demeure à la cour de Jédo. La ville de Nagasaki a soixante-deux temples, dont quelques-uns sont de beaux édifices. Viennent ensuite les maisons de débauche, où le concours du monde est aussi grand qu'aux temples. Le quartier où ces maisons se trouvent s'appelle le *quartier des filles publiques ;* il contient les plus jolies maisons de particuliers de toute la ville, et toutes sont habitées par des courtisanes. Là se trouvent les beautés

les plus remarquables de tout le Japon, si l'on en excepte les femmes de Miako, plus remarquables encore, à ce qu'on rapporte. C'est dans ces maisons que les gens du peuple placent leurs filles, pourvu qu'elles soient belles et bien faites : c'est un commerce fort lucratif, à cause du grand nombre des étrangers, Nagasaki étant le seul endroit du Japon où ceux-ci aient la permission de séjourner : les habitans de Nagasaki sont d'ailleurs les gens les plus débauchés et les plus impudiques de tout l'empire. Les filles sont achetées de pères et de mères lorsqu'elles sont fort jeunes. Le prix en est différent à proportion de la beauté et de l'âge, qui est en général de dix à douze ans. Chaque teneur de maison en a autant qu'il peut en loger, depuis le nombre sept jusqu'à celui de trente; elles sont casées dans de beaux appartemens, et l'on a grand soin de leur montrer à danser, à chanter, à jouer des instrumens de musique, à écrire des lettres; en un mot, on leur donne toutes les qualités nécessaires pour le genre de vie qu'elles sont obligées de mener. Les vieilles, qui ont plus d'habileté et d'expérience, instruisent les jeunes, qui, en récompense, les servent comme elles serviraient leurs maîtresses. Celles qui font le plus de progrès sont mieux vêtues et mieux logées, et leurs faveurs sont payées plus cher à leur hôte. La fille qui a été, pour ainsi dire, usée par la débauche, finit par avoir la charge de veiller pen-

dant la nuit dans une loge près de la porte, où tout passant peut la courtiser encore pour une bagatelle. Celles de ces filles qui, après avoir fait leur temps, se marient, passent dans le commun du peuple pour honnêtes femmes, leurs fautes passées étant mises sur le compte de leurs parens, qui les ont vendues avant qu'elles fussent en état de choisir une profession.

Outre les édifices publics, on ne doit pas oublier les ponts, qui, à Nagasaki, sont au nombre de trente-cinq, dont vingt sont bâtis en pierre et les autres en bois. Les rues sont irrégulières, malpropres et étroites; les unes montent, les autres descendent, à cause de l'irrégularité du terrain sur lequel la ville est bâtie: elles sont extrêmement peuplées. Les maisons du commun sont petites, basses, rarement de plus d'un étage; s'il y en a deux, le second est si bas qu'il mérite à peine ce nom. Le toit est couvert de bardeaux ou copeaux de bois, arrêtés seulement par d'autres pièces de bois que l'on pose en croix. Les murailles sont lambrissées et tapissées de papier enluminé de diverses couleurs; le plancher est couvert de nattes que l'on a soin de tenir dans un grand état de propreté. Les chambres sont séparées l'une de l'autre par des fenêtres à châssis et des paravens de papier. On ne voit dans ces chambres ni chaises ni fauteuils; on n'y trouve que les meubles nécessaires aux besoins

journaliers de la cuisine. Les maisons des riches sont mieux bâties, et ont ordinairement deux étages, avec une avant-cour et un jardin sur le derrière.

Chacune des villes impériales a deux gouverneurs qui commandent tour à tour; et tandis que l'un est au chef-lieu de son gouvernement, l'autre est à la cour de l'empereur séculier, à laquelle il demeure jusqu'à ce qu'il ait ordre de s'en retourner et d'y envoyer son collègue. La seule ville de Nagasaki a trois gouverneurs, depuis l'année 1688, où l'on jugea cette mesure nécessaire pour mieux surveiller les étrangers. Deux de ces gouverneurs, ainsi que nous l'avons déjà dit, demeurent ensemble à Nagasaki, tandis que le troisième est à la cour. Ces deux gouverneurs se relèvent de deux mois en deux mois. Après deux années d'exercice, le plus âgé des deux gouverneurs est relevé par le troisième, et il se rend alors à la cour avec les présens d'usage. Pendant tout le temps de son gouvernement à Nagasaki, il ne peut recevoir aucune femme dans son palais, sous peine de mort, au moins du bannissement perpétuel ou de la prison, avec la ruine totale de sa famille, sa femme et ses enfans étant déjà retenus à Jédo comme otages de sa fidélité.

L'autorité des gouverneurs de Nagasaki s'étend non-seulement sur les habitans naturels de la ville, mais aussi sur tous les étrangers, Hollandais ou

Chinois. Ces gouverneurs ont droit de vie et de mort sur tout le monde, et ils sont eux-mêmes surveillés par un agent spécial de l'empereur, qui du reste entretient à Nagasaki un grand nombre d'interprètes pour la facilité des relations commerciales.

Après les gouverneurs, le premier magistrat de la police est l'ottona : il donne les ordres nécessaires en cas d'incendie, veille à ce que l'on fasse bonne garde pendant la nuit, et surtout que les ordres des gouverneurs et des maires soient strictement exécutés. Il tient registre des naissances, mariages et décès, ainsi que des personnes qui voyagent, ou quittent une rue pour une autre, comme aussi des nouveaux habitans et de leur métier ou religion. L'ottona est ici une sorte de juge de paix, choisi par les habitans et élu sur des bulletins cachetés. Les habitans de chaque rue sont divisés en compagnies ou corps de cinq, dix ou quinze hommes, et chacune a son chef particulier.

Aucun crime n'est puni au Japon par des amendes ou peines pécuniaires, parce que, suivant les Japonais, si l'on pouvait se racheter de la peine par de l'argent, les riches commettraient tous les crimes qu'ils voudraient; on ne connaît que les punitions corporelles, la mort, la prison, le bannissement, la confiscation des biens, la privation des charges, et choses semblables, y compris la torture. La mort

emporte la décapitation ou la suspension du coupable à une croix. On est souvent puni pour les crimes d'autrui, par suite de la responsabilité attachée aux fonctions que l'on exerce.

S'il s'élève dans la rue des querelles ou des contestations, les plus proches voisins sont obligés de séparer les combattans; car si l'un d'eux venait à être tué, quand même ce serait l'agresseur, l'autre serait obligé de s'ouvrir le ventre; et sa famille serait emprisonnée pour un plus ou moins long délai, pendant lequel on met en croix de grosses planches de bois devant leurs portes et leurs fenêtres, après que les prisonniers ont fait leurs provisions pour vivre pendant le temps fixé pour leur captivité. Le reste des habitans de la même rue sont condamnés à de rudes travaux pendant un certain temps. Les hôtes aussi, et les maîtres des criminels partagent la peine des malversations de leurs locataires ou domestiques, parce que, suivant les Japonais, on est coupable du même crime que le criminel si l'on a négligé de le prévenir lorsqu'on l'aurait pu. Tout homme qui tire son épée, quand même il ne toucherait ou ne blesserait personne, encourt la peine de mort. Chaque chef de compagnie est responsable des habitans qui en dépendent.

Lorsqu'un Japonais meurt, on doit constater à son lit de mort qu'il n'était pas chrétien, en s'assu-

vernissé et huilé; ils sont si amples qu'ils couvrent tout à la fois le cavalier, le cheval et le bagage. Il y a apparence que les Japonais en ont appris l'usage aussi bien que le nom, *cappa*, des Portugais. Ceux qui voyagent à pied en portent lorsqu'il pleut, à la place de manteau ou de casaque du même papier. Pour se garantir de l'ardeur du soleil, il faut se munir d'un grand chapeau qui est fait de bambou ou de paille travaillée avec art, en forme de parasol. On l'attache sous le menton avec de larges bandes de soie doublées de coton. Il est transparent et extrêmement léger, et cependant, dès qu'une fois il est mouillé, la pluie ne saurait passer au travers. Dans les villes et les villages, les femmes portent même ce chapeau, quelque temps qu'il fasse.

En voyage les Japonais portent des hauts-de-chausses fort larges qui vont en rétrécissant pour couvrir les jambes, et qui sont fendus des deux côtés pour y faire entrer les extrémités de leurs longues robes, qui sans cela les incommoderaient beaucoup en marchant ou en allant à cheval. Il y en a qui portent un justaucorps ou manteau court par-dessus ces chausses; d'autres, au lieu de bas, attachent un ruban large autour de leurs jambes. Les porteurs et les domestiques n'ont point de hauts-de-chausses, et pour être plus agiles, ils troussent leur robe jusqu'à leur ceinturon, et expo-

sent ainsi leurs nudités à la vue de tout le monde, disant qu'il n'y a point de raisons pour les porter à en avoir honte.

Les Japonais de l'un et de l'autre sexe ne sortent jamais sans éventail, comme à peu près nous autres Européens ne sortons guère sans gants. Dans leurs voyages ils se servent d'une espèce d'éventail sur lequel les routes sont imprimées, et qui leur marque combien de milles ils ont à faire, dans quelles hôtelleries ils doivent loger, et à quel prix y sont les vivres. Il y en a qui, au lieu de ces éventails, se servent de livres qui indiquent tout cela, et que nombre de petits mendians sur les chemins offrent à vendre aux voyageurs. Avec tout cet attirail un Japonais à cheval fait une drôle de figure. Il y a aussi, en place de cheval, les *norimons* et les *cangos*, espèces particulières de chaises ou de litières dans lesquelles on se fait porter par deux, quatre, huit hommes ou davantage, suivant le rang ou la fortune.

Au Japon les grands chemins sont si larges que deux troupes de voyageurs, quelque nombreuses qu'elles soient, peuvent passer commodément et sans obstacle l'une à côté de l'autre. Dans ce cas, la troupe qui, selon la manière de parler des Japonais, monte, c'est-à-dire va à Miako, prend le côté gauche du chemin, et celle qui vient de Miako, le côté droit. Toutes les grandes routes sont divisées

pour l'instruction des voyageurs, en milles géométriques, lesquels sont tous marqués et commencent au grand pont de Jédo, comme point central, de manière qu'un voyageur, en quelque lieu de l'empire qu'il se trouve, peut savoir à toute heure de combien de milles japonais il est éloigné de la capitale de l'empire. Les milles sont marqués par deux petites hauteurs placées de chaque côté du chemin, vis-à-vis l'une de l'autre, et au sommet desquelles on a planté un ou plusieurs arbres. A l'extrémité de chaque contrée, province ou petit district, il y a dans le grand chemin un pilier de bois ou de pierre sur lequel sont gravés des caractères indiquant les provinces, les terres qui aboutissent à cet endroit-là, et quels en sont les propriétaires. On en voit de pareils également à l'entrée des chemins de traverse.

La route qu'il faut tenir pour aller de Nagasaki à Jédo se divise en trois parties. Premièrement on va par terre, par l'intérieur de l'île Kiusiu à la ville de Kokura, où l'on arrive en cinq jours. De Kokura on passe le détroit dans de petits bateaux qui mènent à Simonoseki, éloignée d'environ deux lieues, port dans lequel on trouve un vaisseau où l'on s'embarque pour aller à Osaka, ville que l'on atteint au bout de huit jours, plus ou moins, selon que le vent se rencontre favorable ou contraire. Osaka est une ville renommée pour l'étendue de

son commerce et la richesse de ses habitans. Là on reprend la terre, et l'on traverse le continent de la grande île Niphon, jusqu'à Jédo, résidence de l'empereur, où l'on arrive en quatorze ou quinze jours en suivant la côte. L'ambassade hollandaise séjourne environ vingt jours dans la capitale, et après avoir été admise à l'audience de Sa Majesté impériale, elle revient à Nagasaki par le même chemin, achevant ainsi son voyage dans l'espace de trois mois. La distance de Nagasaki à Jédo est de trois cent vingt-trois lieues japonaises, qui reviennent à environ deux cents milles d'Allemagne. Entre les villes et les villages il y a de chaque côté du chemin, dans la plupart des provinces, un rang de sapins plantés à la ligne, et dont l'ombrage rend le voyage également agréable et commode. Les chemins d'ailleurs sont bien entretenus; ils ont des fossés et de petits canaux que les villages entretiennent tous les jours. Les personnes de qualité les font balayer un moment avant qu'elles y passent; elles trouvent à chaque deux ou trois lieues de distance des huttes de feuillage vert pour s'y reposer. En plusieurs endroits ces chemins traversent des lieux escarpés où les voyageurs sont quelquefois obligés de se faire porter dans des cangos. On traverse les rivières dans les endroits où elles sont guéables; en général, elles sont très rapides, et quelques-unes changent continuellement de lit, comme par exemple

le fleuve d'Askagawa; et de là vient qu'en proverbe on compare à l'Askagawa les personnes inconstantes. Sur les rivières qui ne coulent pas avec trop de rapidité, on a construit des ponts en bois de cèdre. Partout on voyage sans payer ni taxe ni douanes; seulement en quelques endroits on donne en hiver au garde du pont un *senni* ou un liard pour sa peine.

Suivant la remarque de Kæmpfer, tous les bâtimens du Japon sont pour l'ordinaire bas et en bois. Les maisons des particuliers ne doivent pas avoir plus de six toises de hauteur, ainsi le veut la loi. Les palais du daïri et de l'empereur séculier n'ont qu'un étage; et si quelques maisons particulières en ont deux, on ne saurait loger dans le second; il ne sert que de grenier et n'a d'autre couverture que le toit. Les Japonais ne font leurs maisons si basses qu'à cause des fréquens tremblemens de terre auxquels ce pays est sujet. Du reste, ces maisons sont propres et bien meublées. En général, des paravens faits de papier peint ou doré, et enchâssés dans une bordure de bois, tiennent lieu de murs de séparation ou de cloisons; on peut les ôter pour élargir à volonté les chambres. Le plancher est fait de planches proprement couvertes de belles nattes qui, d'après une loi du pays, doivent avoir la même grandeur dans toute l'étendue de l'empire, c'est-à-dire une toise de long, sur une demi-toise de

large. Tout le bas des maisons, l'escalier pour monter au second étage, s'il y en a un, les portes, les fenêtres et les allées, tout en un mot est parfaitement peint et vernissé. Le plafond est couvert de papier à fleurs d'or ou d'argent, et il n'y a pas un seul coin de la maison qui n'ait quelque chose d'agréable et de riant. Toutes ces maisons sont fort saines; elles sont bâties de bois de cèdre ou de sapin. La noblesse japonaise a des châteaux sur le bord des rivières, ou sur quelque éminence.

La plupart des villes sont fort peuplées et bien bâties. Les rues sont généralement régulières, car elles s'étendent en ligne droite et se coupent à angles droits. Ces villes n'ont ni murailles ni fossés; les deux principales portes par lesquelles les habitans entrent et sortent ne sont pas meilleures que les portes ordinaires que l'on a élevées à l'ouverture de chaque rue, et qu'on ferme à l'entrée de la nuit. Dans les grandes villes où quelque prince réside, ces deux portes sont un peu plus belles, et l'on y monte la garde par respect pour le prince. De Nagasaki à Jédo, Kæmpfer compta trente-trois villes et quatre-vingts bourgs ou villages: les villages n'ont souvent qu'une seule rue. Notre voyageur eut aussi occasion d'apercevoir dans son chemin les lieux destinés aux exécutions publiques, et situés hors des villes et des villages, à l'occident: il y avait des poteaux et d'autres instrumens d'exécution.

Pour la commodité des voyageurs, il y a dans tous les principaux villages et hameaux une poste qui appartient au seigneur du lieu, où l'on peut trouver en tout temps, à certains prix réglés, un nombre suffisant de chevaux, de porteurs, de valets, en un mot, tout ce dont on peut avoir besoin. On y change de chevaux quand ils sont fatigués. A toutes ces postes, il y a aussi jour et nuit des messagers pour porter les lettres, les édits et les déclarations de l'empereur, ainsi que des princes de l'empire, le tout renfermé dans une petite boîte vernie de noir, sur laquelle sont les armes de l'empereur ou du prince qui les envoie, et le messager la porte sur l'épaule, attachée à un petit bâton. Il y a toujours deux de ces messagers qui courent ensemble, afin que s'il arrivait quelque accident à celui qui porte la boîte, l'autre pût prendre la place et remettre le paquet au prochain relais. Tous les voyageurs, de quelque rang qu'ils soient, même les princes de l'empire et leur suite, doivent sortir du chemin et laisser un passage libre à ces messagers, qui prennent soin de les avertir à une distance convenable, par le moyen d'une petite cloche qu'ils sonnent, et qu'ils portent pour cet effet toujours avec eux. Il y a des hôtelleries en assez grand nombre et assez bonnes tout le long de la route; les meilleures sont dans les villages où il existe des postes; mais, comme nous l'avons dit, les voya-

geurs ne doivent jamais y attendre ni lit ni couverture; il faut qu'ils en portent avec eux, ou qu'ils couchent sur le tapis du plancher, en se couvrant de leurs propres habits. Il y a dans la chambre principale un trou carré et muré qu'on remplit en hiver de cendres, sur lesquelles on met des charbons allumés pour tenir l'appartement chaud. Une petite galerie ou promenade, qui avance hors de la maison sur le jardin, conduit aux lieux d'aisance, et à un bain ou à une étuve. On peut donc prendre un bain chaud tous les soirs. Les Japonais en usent fréquemment, et comme ils peuvent se déshabiller en un instant, ils y entrent au moindre avertissement; ils n'ont qu'à détacher leur ceinture, et tous leurs habits, tombant à la fois, les laissent entièrement nus, excepté une petite bande qui leur couvre le milieu du corps.

Il y a aussi sur la route une infinité de plus petites hôtelleries, de rôtisseries, de sacki ou cabarets à bière, de boutiques de pâtisserie et de confitures; on trouve de ces établissemens dans le milieu des bois et sur le haut des montagnes, de manière que les voyageurs à pied et le petit peuple ont partout de quoi se restaurer à peu de frais. Il y a toujours quelque chose qui sert à récréer et à attirer les passans, comme un ruisseau d'eau claire, un ombrage et des fleurs, et de plus une jolie servante, ou une couple de jeunes filles bien mises qui se

tiennent sur la porte, et qui invitent fort gracieusement le monde à entrer et à acheter quelque chose. Les vivres, comme gâteaux, etc., sont devant le feu; dans une place ouverte, attachés à des brochettes de bambou, afin que les voyageurs puissent les prendre en passant sans être obligés de s'arrêter. Dès que les hôtesses, cuisinières ou servantes, voient arriver quelqu'un de loin, elles allument le feu pour donner lieu de croire que les vivres ont été apprêtés dans le moment même : les unes s'occupent à faire le thé, les autres à dresser la soupe dans une coupe, d'autres à remplir des tasses de sacki ou d'autres liqueurs, pour les présenter aux passans, toujours en causant et en vantant leur marchandise d'une voix assez haute pour se faire entendre de leurs voisins qui exercent la même profession. Le thé est la principale boisson des voyageurs sur la route.

Tous les jours il voyage une quantité prodigieuse de monde du Japon. Les princes et les seigneurs de l'empire avec leur suite nombreuse, comme aussi les gouverneurs des villes impériales et des terres appartenant à la couronne, sont obligés d'aller une fois l'an à la cour, afin de rendre leurs hommages au prince séculier : ils doivent donc se trouver sur les grandes routes deux fois par an, c'est-à-dire quand ils vont à Jédo et qu'ils en reviennent. Ils voyagent toujours avec une grande

pompe; le cortége d'un prince ou damios est composé de près de vingt mille personnes. Il y a aussi de nombreux pèlerins qui se rendent à Issé, lieu consacré par les Japonais, comme la Mecque l'est pour les musulmans. Quelques-uns de ces pèlerins sont entièrement nus, dans les plus grands froids de l'année, ayant seulement un peu de paille à l'endroit de la ceinture pour couvrir les parties honteuses. Une infinité de mendians couvrent de même les chemins par tout l'empire; il en est qui se rasent la tête, ceux-ci forment un ordre religieux. Il existe également de jeunes religieuses ou nonnes, ordre composé des plus jolies femmes du Japon. Les filles des pauvres gens qui ont des charmes mendient ainsi en habits de religieuses, et réussissent aisément à attendrir les voyageurs. Les nonnes, en général, ont été élevées dans des lieux de débauche, et après y avoir fait leur temps, elles achètent le privilége d'entrer dans une communauté pour y consumer le reste de leur beauté et de leur jeunesse. Elles guettent les passans sur les chemins, mais sans être effrontées; elles tiennent ordinairement à la main une houlette: elles sont ouvertes et agréables, et en apparence modestes, ce qui ne les empêche pas d'exposer leur gorge toute nue aux yeux des voyageurs charitables, tout le temps qu'elles leur tiennent compagnie, et souvent même elles s'abandonnent à des mouvemens impudiques.

Indépendamment de ces filles que l'on rencontre sur les grands chemins, et qui sont toujours prêtes à livrer leurs charmes, il y a dans les hôtelleries, les cabarets à thé et les rôtisseries, surtout dans les villages et hameaux de la grande île Niphon, une innombrable quantité de filles de joie qui se tiennent debout à la porte des maisons, ou s'asseyent sur une petite galerie qui avance sur la rue, d'où, avec un air riant et des paroles engageantes, elles invitent les voyageurs à entrer de préférence dans leur hôtellerie. Plusieurs villages sont remplis de ces espèces de jeunes sirènes, toujours prêtes à vendre leurs faveurs au premier venu. A peine dans toute la grande île de Niphon y a-t-il une hôtellerie que l'on ne puisse considérer comme un lieu de débauche; et si un de ces lieux se trouve accidentellement plein d'un trop grand nombre de voyageurs, les hôteliers voisins s'empressent toujours de prêter leurs filles de joie à celui qui en est le maître, à condition que l'argent qu'elles gagneront leur sera fidèlement payé.

Kæmpfer dit que l'ambassade hollandaise est toujours parfaitement accueillie sur les routes, depuis Nagasaki jusqu'à Jédo. On nettoie et on balaie les chemins devant elle; on jette de l'eau pour abattre la poussière; on fait tenir à l'écart le petit peuple et les oisifs; les habitans des villes et villages de chaque côté des rues regardent passer l'ambas-

sade, assis sur le derrière de leurs maisons ou à genoux devant, derrière les paravens, en observant un grand respect et un profond silence. On témoigne à l'ambassade un respect qui n'est dû qu'aux princes et aux seigneurs du pays. Les particuliers qui voyagent, soit à pied soit à cheval, doivent s'ôter du chemin et se découvrir la tête pour laisser passer le cortége. Quelques-uns même tournent le dos, ce qui est une marque plus grande encore d'humilité, et la plus grande civilité qu'un Japonais puisse faire.

L'ambassade descend aux mêmes hôtelleries où les princes et les seigneurs du pays s'arrêtent quand ils vont à la cour, c'est-à-dire toujours aux meilleures. Dès que les Hollandais y sont entrés, on arbore l'étendard et les armes de la Compagnie, pour faire savoir par ce moyen à tout le voisinage quels sont ceux qui logent en cet endroit. L'hôte vient en habits de cérémonie à la rencontre de l'ambassade, dont il salue chacun des membres, en accompagnant son compliment d'une profonde révérence. Arrivés à l'hôtel, on présente des pipes et du tabac avec du feu aux amateurs. Les servantes mettent le couvert et servent la table, profitant de cette occasion pour engager leurs hôtes à de plus grandes faveurs. On fait par jour trois repas, c'est-à-dire un bon déjeuner de grand matin, un dîner à midi, et un souper le soir. L'ambassade mange partout

à la manière des Européens, quoique les cuisiniers soient japonais. L'hôte fait servir un plat à la japonaise pour chacun des voyageurs; ils boivent des vins d'Europe et de la bière de riz chaude. On paie l'écot en espèces d'or, que l'hôte reçoit en se traînant sur ses genoux et sur ses mains, en faisant une profonde révérence, et en prononçant d'une voix basse et sourde, au moment qu'il prend l'or déposé sur une petite table, l'exclamation *ha, ha, ha!* trois fois, par laquelle les inférieurs ont coutume, au Japon, de témoigner leur respect à leurs supérieurs. Toutes les visites que l'ambassade reçoit sur sa route prouvent la civilité et l'honnêteté du peuple japonais; mais les commissaires du gouvernement empêchent toujours toute espèce de contact des naturels avec les étrangers.

Nous avons dit que l'on comptait cinq grandes villes impériales: Osaka, qui en est une où l'ambassade doit passer, est située dans une plaine fertile, sur les bords d'une rivière navigable. Toutes les maisons sont admirablement tenues, mais n'ont ni tables, ni chaises, ni autres meubles, comme nos appartemens d'Europe. Les rues sont propres, quoique non pavées; cependant, pour la commodité des piétons, il y a un petit pavé de pierre de taille, le long des maisons, de chaque côté de la rue. Au bout de chaque rue il y a de bonnes portes que l'on ferme la nuit, pendant lequel temps il n'est

permis à personne d'aller d'une rue à l'autre sans une permission ou un passe-port de l'ottona, ou officier qui commande dans la rue. Il y a aussi dans chaque rue un endroit entouré de balustrades où l'on tient tous les instrumens nécessaires en cas de feu. Osaka est gouvernée par des maires, et par la cour des ottonas, chefs de communauté ou officiers commandans de chaque rue. Les maires et les ottonas sont subordonnés à l'autorité de deux gouverneurs impériaux qui ont aussi le commandement sur tout le pays voisin. La ville d'Osaka renferme environ cent soixante mille habitans; elle est la plus marchande du Japon, à cause de sa situation avantageuse pour faire le commerce par terre et par eau. Les Japonais l'appellent *le théâtre universel des plaisirs et des divertissemens.* On y représente tous les jours des comédies, tant en public que dans les maisons des particuliers; les saltimbanques, les joueurs de gobelet s'y rendent de tous les endroits de l'empire, assurés d'y gagner de l'argent plus que partout ailleurs. A l'est de la ville est un grand château devant lequel on passe pour aller à Miako, située à treize lieues d'Osaka.

Miako en japonais signifie *ville.* Elle est ainsi nommée par excellence, vu que c'est la demeure de sa sainteté le daïri, ou empereur héréditaire. Elle est située dans une grande plaine et entourée d'agréables collines, de verdure et de montagnes

d'où descendent un grand nombre de petites rivières ou de fontaines charmantes. Le côté de la montagne offre un grand nombre de temples, de monastères, de chapelles et d'autres bâtimens religieux. Trois rivières qui ont peu de profondeur entrent dans la ville du même côté; la plus grande sort d'un lac, les deux autres descendent des hauteurs voisines, et toutes trois se réunissent en une seule au cœur de la ville, où il y a un grand pont de deux cents pas de longueur. Là, toutes les eaux réunies coulent du côté de l'ouest. Le Daïri, avec sa maison ecclésiastique et sa cour, se tient dans un quartier au nord de la ville, séparé du reste de la ville par des murs et des fossés. Au côté occidental du Miako est un château fortifié, bâti en pierre de taille, et qui sert à loger le monarque séculier, lorsqu'il vient visiter le Daïri. Ce château est gardé par une petite garnison que commande un capitaine. Les rues de Miako sont étroites, mais toutes régulières; les maisons n'ont que deux étages, les toits sont couverts de bardeaux. Au sommet il y a toujours une auge pleine d'eau, avec tous les instrumens nécessaires en cas d'incendie. Miako est le grand magasin de toutes les manufactures du Japon; à peine y a-t-il une maison qui n'ait quelque chose à vendre ou à acheter. C'est là que l'on raffine le cuivre, que l'on bat monnaie, que l'on imprime des livres, et que l'on fait au métier

les plus riches étoffes à fleurs d'or et d'argent. Les meilleures et les plus chères teintures, les ciselures les plus exquises, toutes sortes d'instrumens de musique et d'ouvrages en or et autres métaux, se font à Miako dans la dernière perfection, de même que les plus riches habits et les parures les plus élégantes. Enfin, on ne saurait rien souhaiter qu'on ne le trouve dans cette ville. Le président du tribunal de justice qui réside à Miako a, immédiatement sous l'empereur, le commandement souverain sur tous les gouverneurs et officiers des provinces occidentales de l'empire. Personne n'a la permission de passer par Array et par Fakone, deux des plus importans passages et en quelque façon les clefs de la ville capitale et de la cour, sans avoir un passe-port signé de sa main. Miako renferme plus de cinquante mille ecclésiastiques et quatre cent soixante et dix-huit mille laïques.

Quant à la ville de Jédo, capitale du Japon, elle est regardée comme la première et la plus grande de tout l'empire, à cause de l'affluence de princes et de seigneurs qui avec leurs familles et une grande suite de domestiques grossissent la cour impériale; à cause aussi du nombre des habitans qui y est presque incroyable. Elle est située dans une grande plaine, au bout d'une baie poissonneuse et basse, où les navires d'une charge un peu considérable ne peuvent arriver, car ils sont obligés de s'arrêter

à une ou deux lieues au-dessous. Du côté de la mer, Jédo a la figure d'un croissant, et les Japonais prétendent qu'elle a sept lieues de long, cinq de large, et vingt de circonférence. Elle n'est point entourée d'une muraille, non plus que les autres villes du Japon; mais elle est coupée par plusieurs fossés ou canaux, avec de hauts remparts élevés des deux côtés, sur la plate-forme desquels on a planté des rangées d'arbres. Une grande rivière qui a sa source à l'ouest de la ville la traverse et se jette dans le port; un de ses bras sert de fossé au château qu'il entoure, et de là se jette aussi dans le port par cinq embouchures; chacune a son nom particulier, et un pont magnifique.

Jédo n'est point bâtie avec la régularité que l'on remarque dans les autres villes du Japon, surtout à Miako. Cela vient de ce qu'elle n'est parvenue que par degrés à sa grandeur actuelle. Les maisons sont petites et basses comme dans tout le reste de l'empire, bâties en bois de sapin, avec un léger enduit d'argile; en dedans elles sont ornées et divisées en appartemens avec des paravens de papier; les fenêtres sont fermées avec des jalousies. Chaque maison a près du toit une cuve pleine d'eau pour les cas d'incendie. Les gens d'église sont très nombreux à Jédo. Cette ville a un grand nombre de superbes palais, séparés et distingués des maisons des simples particuliers par de grandes cours et de

magnifiques portes, auxquelles on monte par des escaliers décorés et vernissés, qui n'ont que peu de marches. Il existe à Jédo un grand nombre d'artistes et de gens de toutes sortes de professions; cependant on y vend plus cher qu'ailleurs les objets que l'on s'y procure. Le château où réside l'empereur, autrement appelé *Seogoun* par opposition au daïri, est situé presque au milieu de la ville, et peut avoir cinq lieues japonaises de tour; il comprend quatre grandes divisions ou palais séparés. Les portes sont vernissées et les ferrures dorées. On prétend que Jédo a plus de deux cent quatre-vingt mille maisons, et que la population dépasse un million trois cent mille habitans. C'est à Jédo qu'a été publiée la grande *Encyclopédie japonaise*, que possède la Bibliothèque royale de Paris.

Tels sont les principaux détails du voyage de Kæmpfer. Nous ajouterons ceux que nous fournissent d'autres voyageurs plus récens, tels que Fischer et Meylan, deux autres Hollandais qui ont vu également l'intérieur de cet empire.

D'après Fischer, qui a résidé depuis 1820 jusqu'à 1829 au Japon, et qui a fait en 1822 le voyage à Jédo, les Japonais sont aujourd'hui divisés en deux grandes sectes religieuses, celle de Sinto et celle de Bodso. La première existe de temps immémorial; la seconde embrasse toutes croyances

religieuses importées par les peuples de la Chine et de l'Inde, et notamment la doctrine des Brames, de Xaca, et celle de Confucius. Ces sectes sont généralement tolérantes les unes envers les autres.

Le Daïri ou Mikaddo, empereur ecclésiastique, n'a toujours qu'une ombre de puissance; il est réellement sous l'autorité du Koubo ou Seogoun, empereur séculier. Ce daïri a pour prison Miako, qu'il ne quitte que dans les grandes solennités pour se rendre au temple de Tsiwoings. Comme s'il n'y avait en lui rien de terrestre, on garantit avec soin sa personne de tout contact impur; attention qui, en flattant son orgueil, sert la politique de ses maîtres. Il a une femme légitime et une douzaine de concubines; la musique, la poésie et l'étude viennent aussi le distraire des soins de sa grandeur. Il ne se sert qu'une fois de la même pipe et de la même vaisselle; ses ustensiles, comme il a déjà été dit plus haut, sont brisés après chaque repas. Lorsqu'il vient à mourir, on garde le secret de cet événement jusqu'à ce que son successeur soit intrônisé. Le daïri a une cour très nombreuse de prêtres et de moines.

L'empereur temporel laisse à un conseil de ministres les soins de l'administration. Ce conseil suprême est présidé par un premier ministre; et, en cas de partage d'opinions, la question est soumise à l'arbitrage non de l'empereur, mais de ses

trois parens les plus proches, y compris l'héritier présomptif de la couronne. Le conseil correspond avec le gouverneur de chaque province, qui est lui-même surveillé par des espions.

Au Japon chaque famille doit fournir un soldat; cinq forment l'escouade, et vingt-cinq escouades composent un bataillon. Les bataillons sont groupés en brigades de six à sept mille hommes. Indépendamment de l'armée régulière et des agens de police, chaque rue a ses gardes de jour et de nuit; système préventif qui assure au Japon la propriété et la vie des habitans, et contribue à rendre les punitions corporelles très rares, à cause de la sévérité des lois.

Les Japonais sont orgueilleux, sensuels et ignorans; comme les Chinois, ils dédaignent tout ce qui leur est inconnu. Cependant les lettrés japonais cultivent la langue hollandaise, et quelques-uns la parlent à Jédo et à Nagasaki presque aussi bien qu'à Amsterdam. Les Japonais sont en général intempérans et débauchés. Nous avons déjà vu combien il existe de maisons de prostitution dans les principales villes. Les plus belles femmes sont tirées de l'île Sikokf, où on les achète à l'âge de dix ou douze ans, pour les amener ensuite dans les établissemens de débauche : c'est dans ces lieux que les Européens, à Nagasaki, vont chercher des femmes qu'ils attachent à leur service, et qui sont

pour eux d'une fidélité à toute épreuve à l'île de Décima. Les résidans hollandais passent leurs soirées d'hiver avec une jolie Japonaise, qui leur prépare leur thé.

Ce qui caractérise surtout la sévérité de l'organisation sociale du Japon, c'est l'hérédité des professions et des industries. La population est divisée en huit classes : les princes ou gouverneurs des provinces, les nobles, les prêtres, les militaires, les officiers civils, y compris le corps des lettrés, les marchands, les artisans et les laboureurs. Une seule classe est placée, on ne sait pourquoi, au ban des institutions du pays, comme les parias chez les Indous : c'est celle des tanneurs. Tout rapport est interdit avec eux, et ce n'est que dans leurs rangs qu'on choisit les bourreaux. Les trois premières classes ont le privilége de porter deux sabres; la cinquième, qui comprend les chirurgiens, les médecins, et en général tous ceux qui professent des arts libéraux, n'en portent qu'un seul. Cette arme est bien trempée, car si les Turcs se vantent de trancher le cou d'un chameau en tenant le sabre à deux mains, un maître d'escrime japonais peut, dit-on, d'un seul coup horizontal, couper un homme en deux par le milieu du corps.

Chez les Japonais, l'oubli des injures est flétri comme une lâcheté. Le suicide est très fréquent, et le mépris de la mort est porté à un tel point, qu'un

homme au désespoir se déchire les entrailles de ses propres mains, aux applaudissemens de ses nombreux amis toujours prêts à l'imiter. La piété filiale est en grand honneur, malgré la sévérité de la discipline paternelle. Les hommes pouvant avoir autant de concubines qu'ils en désirent, les femmes rivalisent de coquetterie pour les captiver. Les maris peuvent commettre autant d'infidélités qu'il leur plaît, tandis que l'adultère chez l'épouse est puni de mort.

Sous le rapport de l'industrie, les Japonais déploient une grande habileté. Leur agriculture est très avancée. Ils aiment beaucoup les fleurs, et nous leur devons le camélia.

Aujourd'hui (1836) les Chinois peuvent introduire chaque année, dans le port de Nangasaki, dix jonques, et les Hollandais deux navires de six à sept cents tonneaux seulement. Les Chinois apportent au Japon des cuirs, des étoffes de soie, du bois de sandal, du thé, etc.; ils en emportent du camphre, des perles, du papier, de la porcelaine et quelques autres marchandises. Les Japonais fabriquent aussi des télescopes, des thermomètres, et de l'horlogerie d'une rare perfection. Les arts du dessin et de la peinture sont très cultivés, ainsi que l'art dramatique.

La factorerie hollandaise envoie maintenant tous les quatre ans une députation à Jédo; elle est com-

posée ainsi que nous l'avons dit plus haut, et le voyage a toujours lieu de la même manière.

Suivant Fischer, la plupart des lieux habités au Japon se trouvent dans les plus beaux sites, sur les bords de la mer, des rivières ou des lacs et des baies; ils sont par conséquent favorablement placés pour les communications commerciales. Les montagnes même sont aussi peuplées que les villes, et on voit rarement au Japon une plaine de quelque étendue sans y découvrir plusieurs villes, villages et hameaux. Ce ne sont pas comme en Europe des tours élevées dans l'air qui annoncent l'approche d'une ville, on s'en aperçoit à la foule qui encombre la route, comme un dimanche de la belle saison à Paris. Les chemins des montagnes sont larges, bordés d'arbres en allées, notamment de sapins, de cèdres, de châtaigniers et de cerisiers. Dans le pays plat on aperçoit sur les rivières et les lacs d'innombrables embarcations se dirigeant vers les cités populeuses, et contribuant singulièrement à animer le paysage. Les temples se montrent presque toujours sur des collines, à l'ombre de frais bosquets, et sont construits avec beaucoup d'art. Les villes où résident les princes sont entourées de fossés, de murs et de remparts garnis de tours hautes de trois à cinq étages; les portes sont fortifiées, et en état de résister à une attaque imprévue de l'ennemi. Ces places ne sont accessibles que de deux

ou trois côtés, et l'entrée en est gardée par des troupes.

Les villes, pour la plupart, sont coupées par des canaux au-dessus desquels s'élèvent des ponts bâtis en pierres de taille. Les rues sont tirées au cordeau, et on a soin de bien aligner la façade des maisons; elles ne doivent être que d'un étage; mais les châteaux et les forts en ont plusieurs. Chaque propriétaire est tenu d'entretenir à ses frais et en bon état le trottoir en pierres de taille qui se trouve devant sa maison. Tout le sol de la ville est couvert de dalles de pierre ou de fragmens de cailloux fortement battus pour former une masse solide. L'extérieur des maisons est généralement peu orné, car les Japonais logent leurs domestiques du côté de la rue, et vivent eux-mêmes retirés dans la partie la plus reculée de leurs habitations qui donne sur le jardin, et forme un séjour très agréable.

Les boutiques dans les villes sont très multipliées, très élégantes, et contiennent une grande variété de marchandises. Les maisons de thé ou *tsiaya* sont également très riches. Ce sont presque toujours des maisons de débauche, dont l'intérieur est muni de tout ce qui flatte les sens; le plus grand divertissement des Japonais est d'y passer les soirées avec de jeunes filles qu'on appelle *tikakie*, et qu'on y place dès l'âge de quatorze ou quinze ans, pour y rester jusqu'à vingt-cinq soumises aux volontés des

amateurs. Il y a aussi des joueuses de *samsie* ou guitare à trois cordes, filles publiques également jeunes et jolies que l'on fait venir pour amuser les chalands, dans ces maisons de thé, ordinairement si nombreuses que dans les grandes villes elles forment des rues entières. L'habitude d'y aller est si générale qu'entre les hommes on n'en fait pas mystère, et même des maris y mènent leurs femmes pour les faire participer aux amusemens qu'ils y prennent.

Fischer prétend qu'on se forme en Europe une fausse idée du gouvernement japonais; il soutient que bien qu'absolu il n'est pas arbitraire, et que si les lois sont sévères, chacun les connaît et sait ce qu'elles permettent et ce qu'elles défendent. « Personne, dit ce voyageur, ne peut, quel que soit son rang, intimider par des actions illégales un inférieur, et le forcer de plier à ses désirs; personne au Japon n'est au-dessus de la loi, et toutes les institutions tendent à établir la sûreté des personnes et des propriétés. » Le Japon, selon le même voyageur, est parfaitement libre et indépendant; l'ouvrier actif est estimé; les classes inférieures ont peu de besoins, la douceur du climat et la fertilité du sol offrant d'ailleurs en abondance toutes les nécessités de la vie, ce qui fait qu'au Japon on ne connaît pas l'indigence et la mendicité : chacun semble heureux dans sa position; le serviteur ne cherche pas

à s'élever au-dessus du maître, et la jeunesse respecte l'âge mûr. Il est vrai que la jeune fille, si elle est pauvre, doit se prostituer, et que si elle est riche elle doit payer tribut à la mode à seize ans en se noircissant les dents, en se rasant les sourcils, en se teignant les lèvres en vert, et en se fardant le visage avec du blanc. Il faut aussi qu'une femme qui veut passer pour bien élevée prenne en toutes saisons force bains chauds, dont le résultat est de la vieillir de bonne heure.

Indépendamment des lieux de débauche, les Japonais peuvent avoir chez eux des concubines avec leurs épouses légitimes, ce qui, dit-on, n'empêche pas celles-ci de rester généralement fidèles à leurs maris. Du reste, les fiançailles ont lieu de bonne heure, souvent même avant la nubilité, cause pour laquelle sans doute la loi permet d'avoir des concubines, en les assujétissant toutefois à une grande déférence envers l'épouse légitime. S'il ne naît pas d'enfant dans un ménage, le mari obtient facilement la prononciation du divorce, et alors la position de son épouse est déplorable, parce que légalement elle n'a droit de rien réclamer de son mari : en général, la loi traite fort mal les femmes. Une femme n'est jamais admise comme témoin. A quelque classe de la société qu'elle appartienne, elle dépend toujours de ses parens. Cependant les lois la protégent en obligeant ceux-ci d'avoir soin d'elle. Au

reste, dans la vie sociale au Japon, la femme est placée à peu près sur le même degré qu'en Europe; mais elle partage peut-être encore plus les peines et le travail que les plaisirs de son mari.

La manière de voyager au Japon est moins expéditive qu'en Europe; cependant les postes y sont établies sur un pied aussi régulier que toutes les autres institutions. On voyage ordinairement en chaise à porteurs, et les effets des voyageurs sont transportés par des hommes ou à dos de cheval. Les Japonais aiment cette manière de voyager, et se plaisent à parcourir avec une suite considérable les beaux paysages de leur patrie. Les postes, ainsi que nous avons eu déjà occasion de le dire, sont des établissemens publics que chaque prince est obligé d'entretenir dans ses domaines, et qui, sur les grandes routes, sont administrés par des officiers particuliers. Selon la nature du chemin, les relais sont éloignés d'une heure et demie à quatre heures; on y change de porteurs et de chevaux, et on peut, si on le désire, poursuivre son chemin en peu de minutes; mais la politesse et la complaisance des jolies servantes dans les auberges y arrêtent ordinairement les voyageurs beaucoup plus long-temps, quand ce ne serait que pour se procurer du thé et des comestibles.

Lorsque l'on est accompagné d'une suite nombreuse, on envoie ordinairement en avant des

courriers qui font préparer le nombre requis de porteurs et de chevaux : tout cela se pratique toujours avec le plus grand ordre, et sans beaucoup de bruit ni de mouvement. Le long des côtes et sur tous les lacs, il y a des communications régulières entretenues par des paquebots, qui transportent les voyageurs et les marchandises. Ces navires offrent toutes les commodités possibles, et sont arrangés de manière qu'en cas de calme ou de vent contraire, ils peuvent être halés, de sorte qu'on avance toujours, et que le voyage est rarement retardé.

CHARDIN.

VOYAGES EN PERSE.

(1664-1680.)

PRÉLIMINAIRE.

Les voyages de Chardin ont été souvent réimprimés, ce qui prouve le degré d'intérêt qu'ils inspirent. Néanmoins, la publication des voyages plus récens a sensiblement diminué de cet intérêt, parce que les hommes et les choses se sont beaucoup modifiés depuis l'époque où Chardin put les observer. Nous ne rapporterons ici que les remarques de ce voyageur, en quelque sorte permanentes, c'est-à-dire demeurées vraies encore à peu près de nos jours. Nous donnerons préalablement quelques mots sur l'auteur.

Jean Chardin naquit à Paris, le 26 novembre 1642. Il était fils d'un riche joaillier de cette capitale, professant la religion protestante, dernière circonstance qui exerça, comme on le verra bientôt, une influence considérable sur le sort de notre voyageur.

A peine âgé de vingt-deux ans, il entreprit en 1664, pour les opérations commerciales de son père, son

premier voyage aux Indes orientales, où il se rendit directement en traversant la Perse, et en s'embarquant à Ormus. Son séjour à Surate ne fut pas de longue durée, puisque dès l'année suivante il revint en Perse et s'y fixa pendant six années. Il y partagea son temps entre des opérations commerciales et des études ou recherches profondes. Le titre de marchand du roi de Perse, qu'il reçut six mois après son arrivée, le mit en relation avec les principaux personnages de la cour, et il profita du libre accès qu'il avait chez le monarque et chez eux pour recueillir un grand nombre d'observations curieuses et de notions positives sur le système politique, les revenus et la situation de la Perse. Il apprit à parler aussi bien le persan que les Persans eux-mêmes. Il visita deux fois les ruines de Persépolis, en 1666 et 1667. A sa seconde visite il rencontra au milieu de ces immenses monumens le voyageur Thévenot, que nous avons eu occasion de citer page 61; voyageur plus versé peut-être que Chardin dans les langues de l'Orient, mais qui ne vit que la superficie des contrées et la physionomie des hommes, tandis que Chardin put tout approfondir.

Chardin profita de son premier séjour en Perse pour recueillir les matériaux d'une description d'Ispahan et d'une histoire générale de la Perse; ce dernier ouvrage ne vit pas le jour. En 1670 il

revint en France; mais comme il vit que la religion réformée dans laquelle il avait été élevé l'éloignait de toutes sortes d'emplois, et qu'il fallait ou en changer ou renoncer à tout ce qu'on appelle honneurs et avancement, il prit le parti de retourner en Asie, avec une quantité considérable de bijoux que son père lui remit. Il était de retour en Perse à la fin de 1671, et il y resta encore plus longtemps que la première fois, car il n'en repartit que six années après pour passer aux Indes.

Arrivé à Surate au commencement de 1678, il quitta cette ville à la fin de l'année suivante, et il paraît qu'il revint en Europe par le cap de Bonne-Espérance. On ignore si Chardin aborda directement en Angleterre, mais on voit qu'effrayé de l'orage qui grondait sur ses coreligionnaires, il alla chercher un asile à Londres en 1681. Peu de jours après son arrivée dans cette capitale, il reçut du roi Charles II le titre de chevalier, et le prince lui en remit la décoration de sa propre main. Le même jour il épousa une demoiselle de Rouen, qui s'était également sauvée de France pour échapper aux persécutions des prêtres et des dragons.

Charles II ne borna point à un titre et à une décoration ses faveurs envers Chardin, il le nomma son plénipotentiaire auprès des États de Hollande, et la Compagnie anglaise des Indes orientales le choisit pour son agent auprès des mêmes États. Il

profita de son séjour en Hollande pour y publier une édition de ses voyages plus étendue que la première, qui avait paru à Londres en 1686. Il retourna dans cette capitale en 1711, et y termina ses jours le 26 janvier 1713, à l'âge de soixante-neuf ans deux mois.

Après ce court préliminaire sur le voyageur, nous allons passer à sa relation, en la laissant autant qu'il sera possible à la première personne.

RELATION.

En 1671, quinze mois après mon premier voyage aux Indes, je partis de Paris pour retourner dans ces contrées lointaines, afin d'étendre mes connaissances sur les langues, sur les mœurs, sur les religions, sur les arts, sur le commerce et sur l'histoire des Orientaux; je désirais aussi travailler à l'établissement de ma fortune. J'avais trouvé, à mon retour en France, que la religion réformée dans laquelle j'ai été élevé m'éloignait des emplois, et qu'il fallait ou en changer ou renoncer à tout ce qu'on appelle honneurs et avancement. Chacun de ces partis me paraissait dur; on n'est pas libre de croire ce que l'on veut. Je songeai donc aussitôt à retourner aux Indes, où, sans être pressé de changer de religion, ni sans sortir aussi de la condition de marchand, je ne pouvais manquer de remplir

une ambition modérée, parce que les souverains eux-mêmes s'y livrent au commerce.

Le feu roi de Perse m'avait fait son marchand par des lettres patentes, l'an 1666, et m'avait chargé de faire confectionner en France plusieurs bijoux de prix. Mon père et une dame Lescot, négociante fameuse par son esprit et par la hardiesse de ses entreprises, ainsi que par les grands biens qu'elle avait amassés, me fournirent les moyens de remplir ma commission.

Le 10 novembre 1671, je m'embarquai à Livourne sur un vaisseau d'un convoi hollandais, qui se rendait à Smyrne. Nous touchâmes Messine, Zante et plusieurs autres îles de l'Archipel.

J'arrivai à Smyrne le 7 février 1672, et de là je me dirigeai vers Constantinople, où je pus aussitôt me mettre en rapport avec M. de Nointel, ambassadeur de France. Le sultan avait alors sa cour à Andrinople.

Je partis de Constantinople pour Caffa, où j'arrivai le 3 août, après trois jours de navigation. Le cinquième, nous avions reconnu la pointe de la Chersonèse-Taurique. Les Grecs appelaient *Chersonèse* ce que les Latins appelaient *péninsule*, et ce que nous appelons *presqu'île*, et ils ont nommé cette presqu'île-ci *Taurique*, parce qu'elle fut premièrement habitée par des Scythes du mont Taurus. Les géographes modernes l'appellent la *Tartarie-Crimée*,

du nom de *Crim*, que les Turks et les Tartares donnent à ces pays, qui est un terme corrompu de celui de *Cimmérien*, le premier nom qui lui fut assigné. Ils l'appellent aussi la *Tartarie-Précopense*, comme qui dirait aussi la *Tartarie de villes*, pour distinguer les Tartares de cette presqu'île qui demeurent aussi la plupart dans des villes, surtout durant l'hiver, d'avec les autres Tartares de l'Europe qui habitent hors de la presqu'île, lesquels on appelle *Nogais*, et aussi *Hordes* ou *Hordou*, mot qui signifie *assemblée*, et dont les Turks et les Persans se servent ordinairement pour dénoter le camp d'une armée ou d'une cour. Le pays de ces deux sortes de Tartares, Précopenses et Nogais, est ce que nous appelons la *Petite-Tartarie* ou la *Tartarie-Mineure*, pour la distinguer d'avec les Tartares d'Asie qui habitent au-delà du Palus, ou Marais-Méotide (mer d'Azow), à l'orient de la mer Caspienne, et jusqu'à la Chine. Il faut observer, sur ce mot *Tartares*, que les Orientaux disent et écrivent *Tatars* et non pas *Tartares*, comme nous faisons.

Caffa est une grande ville bâtie au bas d'une colline, sur le rivage de la mer; elle est plus longue que large; sa longueur s'étend à peu près du midi au septentrion; elle est entourée de fortes murailles. Il y a deux châteaux aux deux bouts, qui avancent un peu dans la mer, ce qui fait que quand on regarde la ville de dessus un vaisseau, elle paraît bâ-

tie en demi-lune. Le château du côté du midi est sur une éminence qui commande les environs; il est fort grand, et le pacha y demeure. L'autre est plus petit, mais il est muni de beaucoup d'artillerie: la mer en baigne le côté qui la regarde. Ces châteaux sont fortifiés d'un double mur, et la ville aussi. On compte quatre mille maisons dans Caffa, trois mille deux cents de mahométans, Turks et Tartares, huit cents de chrétiens, Grecs et Arméniens : les Arméniens y sont en plus grand nombre que les Grecs. Ces maisons sont petites et toutes de terre. Les bazars (on appelle ainsi les lieux de marché), les places publiques, les mosquées et les bains en sont aussi bâtis : on ne voit dans la ville aucun édifice en pierre, excepté huit églises en ruines. Caffa est une ville très ancienne, dont il est parlé dans les guerres des Romains contre Mithridate, roi de Pont, de qui elle embrassa les intérêts.

Le terroir de Caffa est sec et sablonneux : les eaux n'en sont pas bonnes, mais l'air y est très sain. Les vivres y sont à très bas prix; le sel n'y coûte presque rien. Ainsi c'était à juste titre qu'on la nommait autrefois le grenier de la Grèce, de même que l'on appelait Messine le grenier de Rome, n'existant point de lieu plus propre à faire de grands magasins de provisions. La rade de Caffa est à l'abri de tous les vents, excepté du nord et du sud-ouest. Les vaisseaux y sont à l'ancre assez proche du ri-

vage, et il se fait dans ce port un grand commerce plus qu'en aucun port de la mer Noire. Ce commerce consiste principalement en poisson salé et en caviar, qui se fait avec les œufs de l'esturgeon que l'on sale et que l'on boucane. Le caviar vient du Palus-Méotide (la mer d'Azow) et se transporte dans toute l'Europe, et jusqu'aux Indes. La pêche qui se fait dans ce Palus ou Marais est très abondante, à cause du Tanaïs ou Don qui s'y jette. Outre le caviar et le poisson, il se fait aussi à Caffa un commerce de beurre, de blé et de sel. Cette ville fournit de tout cela Constantinople, et le beurre de Caffa passe pour le plus excellent de la Turquie.

Il y a cent vingt milles de Caffa au Palus-Méotide. Le pays intermédiaire est habité par les Tartares, mais en peu d'endroits; car presque toute cette côte est déserte. Du canal du Palus-Méotide en Mingrélie il y a six cents milles de côtes : ce sont toutes montagnes, belles, couvertes de bois, habitées par les Circassiens. Le climat est froid et humide; le pays ne récolte point de froment. Les vaisseaux de Constantinople et de Caffa qui vont en Mingrélie jettent l'ancre en passant en plusieurs endroits de ces côtes.

Les Circassiens, autrement appelés *Cherkès*, habitans de ces mêmes contrées, sont tout-à-fait sauvages, et ils paraissent n'avoir plus de religion, pas même la naturelle. Ils occupent des cabanes de bois, et vont presque nus. Chaque homme est ennemi

juré de ceux d'alentour. Les habitans se prennent esclaves, et se vendent les uns les autres aux Turks et aux Tartares.

Les Abcas confinent avec les Cherkès; ils occupent cent milles de côtes de mer, entre la Mingrélie et la Circassie; ils ne sont pas tout-à-fait aussi sauvages que les Cherkès, mais ils ont le même naturel pour le larcin et le brigandage. Ils ont besoin de toutes choses comme leurs voisins, et n'ont, comme eux, à donner en échange que des créatures humaines, des fourrures, des peaux de daims et de tigres, du lin filé, du buis, de la cire et du miel. Procope nomme ces peuples *Abasques*, et dit qu'ils embrassèrent la foi chrétienne sous Justinien, lequel les empêcha de mutiler leurs enfans pour en faire des eunuques.

Le 10 septembre nous arrivâmes à Isgaour; c'est une rade de Mingrélie assez bonne durant l'été, et où se tiennent les vaisseaux qui viennent négocier en Colchide, pays dont je vais dire quelques mots, et qui a changé son nom de Colchide en celui de Mingrélie, terme probablement tiré de l'ancien persan *mingraoul*, c'est-à-dire mille sources ou clairs ruisseaux, ou bien sol couvert de verdure et de fleurs, qu'une eau limpide arrose continuellement.

Tous les Orientaux appellent la Colchide *Odische* (Odyeh), et les Colches, *Mingrels* (Minrhel). Je n'ai pu trouver l'étymologie de ces deux mots, ni

m'assurer, autant que j'aurais voulu, de l'origine de cette nation, que Diodore le Sicilien et d'autres auteurs font sortir de l'Égypte et disent être une colonie de Sésostris, ce qui n'est pas fort vraisemblable. Le pays est assez inégal, il a des collines et des montagnes, des vallées et des plaines, ce qui produit une grande diversité; il s'élève insensiblement au bord de la mer; il est presque tout couvert de bois, et, hormis les terres labourées qui ne sont pas en grande quantité, tout est bois épais et hauts; les arbres se multiplient avec tant de vigueur que si l'on n'ôtait soigneusement les racines qui s'étendent dans les champs labourés et dans les grands chemins, le pays deviendrait en moins de rien une si épaisse forêt, qu'il ne serait pas possible de s'en tirer. L'air est assez tempéré pour le chaud et le froid. Il n'est point sujet aux orages, aux éclairs et au tonnerre: il produit rarement la grêle, mais il est fort incommode et fort mauvais, à cause de son extrême humidité; il y pleut presque continuellement en été; l'humidité de la terre, échauffée par l'ardeur du soleil, infecte l'air, et cause souvent la peste et d'autres maladies. Cet air est insupportable aux étrangers; il les accable d'abord, les rend d'une maigreur hideuse, et, en un an de temps, jaunes, secs et débiles. Les naturels du pays en sont moins maltraités durant leur vie; mais il y en a peu qui vivent jusqu'à soixante ans.

J'attribue à cette température de l'air l'hydropisie, qu'on peut dire la maladie épidémique des Mingréliens, qu'ils combattent non-seulement par l'exercice continuel qu'ils font à cheval, étant sans cesse par voies et par champs, sans s'arrêter plus de trois ou quatre jours en un lieu, mais aussi en mangeant beaucoup de sel, et en se tenant toujours autour du feu. J'attribue aussi à cet air la vermine dont le pays est fort affligé, tant les hommes que les bêtes. Les cochons surtout sont, pour la plupart, couverts de poux, et ils leur entrent jusque dans la peau. Enfin il faut, par opposition, attribuer à l'air de Mingrélie cet avantage, que les bêtes venimeuses n'y ont que peu ou point de venin.

La Colchide abonde en eaux; elles sortent des montagnes du Caucase et s'écoulent dans la mer Noire. Les principaux fleuves sont le Codours ou Corax, le Socom, qui est, je crois, le Terscen d'Arian, et le Thassiris de Ptolémée; le Langur, appelé par les anciens Astolphe; le Cobi, qu'Arian nomme Cobo, lequel, avant que d'entrer dans la mer, se joint à un autre fleuve de même grandeur, appelé Cianiscari, et qui est le fleuve Cinaé (Cyanée); le Tachur qu'Arian, appelle Sigame (Singamis); le Scheniscari, c'est-à-dire le fleuve Cheval, qu'on nomme ainsi à cause de la rapidité de son cours, et que les Grecs, par la même raison, nommèrent *Hippus*; et l'Abascia, à qui Strabon donne le nom

de *Glaucus*, Arian de *Caries* (Charicus), et Ptolémée celui de *Caritus* (Charistus). Ces deux fleuves se mêlent avec le Phase, à vingt milles de l'endroit où il se décharge dans la mer.

Outre ces fleuves, il y en a encore d'autres petits. Je n'en parle point, parce qu'avant qu'ils entrent dans la mer, ils se perdent dans ceux que j'ai nommés.

Ces fleuves ont tous des gués que les gens du pays connaissent, et où ils les traversent; aussi n'y ai-je point vu de ponts, et il n'y a de bateaux que sur quelques-uns; cependant ces fleuves sont rapides. Les gens du pays, pour rompre la force du courant, ont coutume de se mettre plusieurs ensemble en passant le gué, et d'avancer serrés l'un contre l'autre, et en s'appuyant encore à de longs bâtons qu'ils coupent exprès.

Le terroir de la Colchide est mauvais, et produit peu de grains et de légumes. Les fruits sont presque sauvages; ils n'ont point de goût; ils engendrent des maladies. Il en croît en Colchide de presque toutes les espèces que nous avons en France. Il y a aussi des melons fort gros, mais ils ne valent rien du tout. Ce qui y vient bien c'est le raisin, qui est partout en grande abondance. La vigne croît autour des arbres et monte à la cime des plus hauts. J'ai vu de si gros ceps, qu'à peine pouvais-je les embrasser. On taille la vigne tous les quatre

ans une fois. Le vin de Mingrélie est excellent; il a de la force et beaucoup de corps; il est agréable au goût et bon à l'estomac. On n'en peut guère boire de meilleur en aucun port de l'Asie. Si les gens du pays savaient faire le vin comme nous, le leur serait le meilleur du monde; mais ils n'y apportent aucun des soins nécessaires. Ils creusent de gros troncs d'arbres et s'en servent pour cuve; ils foulent là-dedans le raisin; ils en prennent en même temps le jus, et le versent dans de grandes pitarres, ou urnes de terre, qui sont enterrées dans leurs maisons ou tout proche. Ces vases tiennent chacun deux ou trois cents pintes. Quand le vase est plein, ils le bouchent d'un couvercle de bois, et mettent de la terre par-dessus. Ils couvrent ces urnes de la même manière que j'ai dit que les Orientaux couvrent les fosses où ils serrent leurs grains.

La terre est si humide en Mingrélie, dans le temps des semences, que pour ne pas amollir celle où l'on sème le blé et l'orge, on ne la laboure point; on ne fait que jeter le grain dessus, il vient fort bien de cette manière, prenant racine un pied en terre. Les Mingréliens disent que s'ils labouraient la terre qui porte l'orge et le blé, elle serait si molle que le moindre vent abattrait les tuyaux, et qu'ils ne s'y pourraient tenir droits. Ils labourent la terre, et y sèment les autres grains avec des socs et des coutres de bois, tirant néanmoins des

sillons aussi profonds qu'on ferait avec des coutres et des socs de fer, parce que la terre est fort molle et fort humide, ainsi que je l'ai dit. Comme ces peuples sont paresseux et lâches au-delà de l'imagination, ils s'excitent et s'entretiennent à l'ouvrage en chantant et en hurlant si fort qu'ils s'entre-étourdissent. Il est vrai que c'est une habitude presque universelle dans tout l'Orient que de s'animer au travail par le chant; et ce qui marque que cela naît de paresse d'esprit aussi bien que de mollesse de corps, c'est qu'on observe que cette habitude est plus forte du côté du midi. Aux Indes, par exemple, les mariniers ne sauraient remuer une corde qu'en chantant, ni la prendre même qu'au milieu du chant. Les chameaux et les bœufs sont accoutumés d'être menés au chant, et selon que leur charge est pesante, il faut chanter plus fort et plus constamment.

Le grain ordinaire des Mingréliens est le gom. Ce grain est menu comme la coriandre, et ressemble assez au millet. On le sème au printemps, de la même manière que le riz. On fait un trou en terre avec le doigt, on met un grain dans ce trou et on le couvre. Ce grain produit un tuyau de la grosseur du pouce et de la hauteur d'un homme, au bout duquel il y a un épi qui a plus de trois cents grains. Le tuyau de gom ressemble assez aux cannes à sucre. On le recueille au mois d'octobre,

et aussitôt on le pend à des claies élevées et exposées au soleil, afin de le faire sécher. Après qu'il a été vingt jours sur les claies, on le serre. On ne le bat qu'à mesure qu'on le veut faire cuire, et on ne le fait cuire qu'aux heures du manger; il est insipide et pesant; il se cuit fort vite et en moins d'une demi-heure. Lorsque l'eau où on l'a jeté commence à bouillir, on le remue doucement avec une petite pelle de bois, et pour peu qu'on appuie dessus, il se met en pâte. Quand tous les grains sont dissous et la pâte bien pétrie, on diminue le feu, et on laisse bouillir l'eau et sécher la pâte dans le chaudron dans lequel on l'a fait cuire.

Cette pâte est fort blanche; on en fait qui l'est autant que la neige; on la sert avec de petites pelles de bois faites exprès. Les Turcs appellent ce pain *pasta*, les Mingréliens le nomment *gom*: sa qualité est froide, extrêmement laxative; il ne vaut rien froid ni réchauffé. Les Circassiens, les Mingréliens, les Géorgiens tributaires de Turquie, les Abcas, les habitans du Caucase, tous ceux qui habitent les côtes de la mer Noire, depuis le détroit des Palus-Méotides jusqu'à Trébisonde, ne vivent que de cette pâte; c'est leur pain, ils n'en ont point d'autre. Ils y sont si fort accoutumés qu'ils le préfèrent au pain de froment.

Outre ce gom, il y a en Mingrélie du miel assez abondamment, un peu de riz, du froment et de

l'orge en fort petite quantité. Les gens de condition seulement mangent par délice du pain de blé, le menu peuple n'en goûte jamais.

Les viandes ordinaires du pays sont du bœuf et du cochon. Le cochon y est en très grande abondance et fort bon; on n'en mange point de meilleur en aucun lieu du monde. Il y a aussi du chevreau, mais qui est maigre et n'a point de goût. La volaille y est fort bonne, mais fort rare. Le poisson salé qu'on apporte de Turquie, du thon, et très peu d'autres espèces en certain temps de l'année, sont les seuls qu'on y voit. La venaison qui se mange en Mingrélie est de sanglier, de cerf, de biche, de daim et de lièvre : elle est très excellente; on n'en peut manger de meilleure. Il y a aussi des perdrix, des faisans, des cailles en quantité, quelques oiseaux de rivière, des pigeons sauvages qui sont fort bons, et gros comme les plus gros poulets de grain. Les Mingréliens prennent ces pigeons avec des rets. On en trouve beaucoup dans l'automne; l'hiver, ils se retirent au mont Caucase.

La noblesse de Mingrélie ne s'occupe qu'à la chasse; elle y va principalement avec des oiseaux de proie qu'on apprivoise, et dont on se sert ensuite. On peut dire assurément qu'il n'y a point de pays au monde si abondant que la Mingrélie en oiseaux de proie, laniers, autours, hobereaux et autres. Ils font leurs nids dans le mont Caucase.

Les petits, dès qu'ils sont éclos, viennent se jeter dans les forêts qui sont au-dessous. On en prend en quantité, et on les apprivoise en cinq ou six jours.

De tous leurs vols d'oiseau, le plus divertissant est celui du faucon sur la grue : ils prennent l'oiseau de rivière et le faucon avec l'épervier. Ils ont, comme en Perse et en Turquie, un petit tambour à l'arçon de la selle ; ils battent dessus avec force pour épouvanter le gibier et le faire lever de l'eau ; alors on lâche aussitôt l'épervier. Quand on prend des hérons, on leur ôte les plumes qu'ils ont sur la tête pour en faire des aigrettes, et on les laisse envoler. Les gens du pays assurent qu'il leur en revient d'autres en leur place, tout aussi belles que les premières. Comme on fait lever le gibier hors de l'eau par le son du tambourin, on le fait de même sortir des bois : car ce son effraie les bêtes fauves, et les fait courir dans la plaine où on les tire. Les Mingréliens ne manquent pas de chiens pour chasser ; mais ils aiment mieux prendre les bêtes à la course. L'épaule droite est le droit du seigneur, la gauche celui de la dame, le reste se mange avec les chasseurs.

La Mingrélie offre aussi beaucoup d'aigles et de pélicans. Le mont Caucase recèle une infinité de bêtes féroces, des tigres, des léopards, des lions, des loups, des chacals, dernier animal qui est une

espèce de renard, seulement un peu plus gros et avec un poil plus épais et plus rude; c'est, dit-on, l'hyène des anciens. En effet, il déterre les morts et il dévore les animaux et les charognes, outre qu'il fait aussi la guerre aux vivans. Cet animal, qui se glisse dans les maisons et sous les tentes avec une adresse étonnante pour y enlever tout ce qui lui convient, a un cri ou hurlement âcre et perçant, qu'il traîne comme un chat qui miaule. Les chacals vont d'ordinaire en troupes, et la Mingrélie en est particulièrement couverte, ainsi que de loups qui font de grands dégâts dans les troupeaux et les haras.

La Mingrélie n'a ni villes ni bourgs, elle a seulement quelques villages sur le bord de la mer; toutes les maisons sont éparses çà et là dans le pays. Il y a plusieurs châteaux-forts. Les maisons sont toutes de charpente. Celles des pauvres n'ont point d'étages; celles des riches en ont un seulement. Le bas a toujours des estrades pour se coucher et pour s'asseoir, à cause de la grande humidité de la terre. Les gens de qualité sont assis sur des tapis, les autres sur des bancs. Les maisons sont fort incommodes et fort sales; elles n'ont ni cheminées ni fenêtres; le feu s'y fait au milieu, et le jour y entre par la porte. Elles n'ont point de fondemens, aussi les voleurs s'y glissent-ils sans peine, en faisant un trou sous la première poutre

qui est au rez-de-chaussée et qui porte les autres, et ils entrent par-là dans le logis. Dès qu'on remue, ils sortent avec la même facilité. Cet inconvénient oblige les paysans à n'avoir qu'un grand lieu pour chaque famille; ils y retirent tout ce qu'ils ont, et y habitent tous ensemble. La nuit, ils y enferment aussi leur bétail. Les maisons des princes et des seigneurs ont de grandes cours au-devant pour donner des audiences et juger les différends.

Le sang de Mingrélie est fort beau, les hommes sont bien faits, et les femmes très belles; toutes avec un air majestueux et engageant. Les moins belles et les plus âgées se fardent tout le visage, les autres se contentent de peindre les sourcils. Les unes et les autres aiment beaucoup la parure. Elles ont l'esprit naturellement subtil et éclairé, mais joignent à cette qualité beaucoup de perfidie, ainsi que les hommes, qui regardent l'assassinat, le meurtre et le mensonge comme de belles actions; même aussi le concubinage, l'adultère, l'inceste sont pour eux des vertus. Ils s'enlèvent les femmes les uns aux autres, et prennent sans scrupule en mariage, tantes, nièces, sœurs, filles. Quiconque veut avoir deux femmes à la fois les épouse; beaucoup en épousent trois. Chacun, du reste, entretient autant de concubines qu'il veut; les femmes et les maris sont réciproquement fort commodes là-dessus.

Quand un homme prend sa femme sur le fait avec son galant, il a droit de le contraindre à payer un cochon, et d'ordinaire il ne tire pas d'autre vengeance. Le cochon se mange entre eux trois.

Les seigneurs du pays ont droit de vie et de mort sur leurs sujets, dont ils peuvent aussi prendre tous les biens. La richesse d'un seigneur dépend du nombre de ses paysans; c'est par-là qu'elle se compte. Chaque paysan est obligé de défrayer son seigneur quand celui-ci voyage, menant avec lui toute sa famille. Le bagage est porté à pied par des hommes et par des femmes, qu'on voit courir demi-nus, chargés sur la tête et sur les épaules. Les Mingréliens disent que cela fait plus d'honneur que d'être suivi à cheval. Le prince lève ses tributs dans le cours de sa visite annuelle, et juge les procès ou les querelles chemin faisant, d'une manière très expéditive.

Les seigneurs Mingréliens marchent toujours armés, et ne se couchent jamais que l'épée au côté. Les armes en général sont la lance, l'arc, la flèche, le sabre droit et non courbé, la masse d'armes et le bouclier; il y en a peu qui se servent d'armes à feu. Les Mingréliens sont bons soldats et montent bien à cheval. Ils manient la lance avec beaucoup d'adresse. Ils apprennent aux enfans à tirer de l'arc dès l'âge de quatre ans, à quoi ils deviennent si

adroits qu'ils tuent les oiseaux même en volant. Ils se rasent le sommet de la tête en couronne, ils se couvrent le chef d'une petite calotte de feutre. L'hiver, ils portent un bonnet fourré, mais lorsqu'il pleut ils le mettent dans la poche de peur de le salir, et vont ainsi tête nue. Ils portent sur le corps de petites chemises qui leur tombent sur les genoux, et qu'ils enferment dans un pantalon étroit. Ils ont à la ceinture une corde de plusieurs brasses, pour attacher les personnes ou le bétail qu'ils enlèvent à leurs voisins, ou qu'ils ravissent à la guerre. Les grands ont des ceintures de cuir, les pauvres vont presque nus.

Presque tous les Mingréliens, hommes et femmes, même les plus grands et les plus riches, n'ont jamais qu'une chemise et qu'un caleçon à la fois. Cela leur dure au moins un an. Pendant ce temps ils ne les lavent pas trois fois, mais une ou deux fois la semaine ils les font secouer sur le feu pour les nettoyer de la vermine dont ils sont toujours pleins; c'est la raison pour laquelle les dames de Mingrélie ne sentent guère bon, malgré leur beauté.

Les grands mangent assis sur des tapis, à la façon des Orientaux. Leur nappe est, ou de toile peinte, ou de cuir, et souvent ils n'ont qu'une planche. Les gens du commun s'asseyent sur un banc; on en met devant eux un de même hauteur, qui sert de table. Toute la vaisselle et les gobelets sont en bois.

Les gens de qualité ont un peu d'argenterie. Tout le monde, soit de l'un ou de l'autre sexe, mange ensemble, le maître avec les domestiques. On se range en rond ou par files; on mange avec les doigts. Il y a deux hommes qui donnent à boire à la ronde; chez les femmes du commun ce sont des femmes et des filles qui font ce service.

Les Mingréliens et leurs voisins sont de très grands ivrognes, et ils ne mêlent jamais leur vin; hommes et femmes le boivent pur et en grande quantité. C'est une coutume de se lever de table et d'aller à ses besoins autant de fois qu'on en est pressé, pour se remettre ensuite à boire. Les entretiens d'homme à homme sont des contes de vol, de guerre, de combat, d'assassinat et de vente d'esclaves. Les femmes se plaisent à entendre les discours lubriques et obscènes. Les enfans sont élevés au larcin par le père, et à la turpitude par la mère. Les hommes et les femmes sont très complimenteurs et très cérémonieux. On salue les gens au-dessus de soi en mettant le genou en terre. On suit la même coutume pour présenter une requête ou remettre un message. Nous avons déjà dit que la coutume est d'acheter les femmes; on les paie suivant la condition, l'âge et la beauté. Il est des pères qui ne se font pas scrupule de vendre jusqu'à leur propre fille.

De la Mingrélie je me dirigeai vers le Phase,

fleuve que l'on dit être le Phison, un des quatre grands fleuves du paradis terrestre, et qui a sa source dans le mont Caucase. Les Turcs l'appellent *Fachs*. Les gens du pays le nomment *Rione*. Il reçoit plusieurs tributaires, et son eau est très bonne à boire, quoique trouble, épaisse et de couleur de plomb. A son embouchure, il a plusieurs petites îles couvertes de bois, et sur l'une desquelles a été bâtie une forteresse.

Il y a beaucoup de faisans à cet endroit de la mer Noire. Les Argonautes apportèrent de ces oiseaux en Grèce, et comme ils les avaient pris sur les bords du fleuve, ils leur donnèrent le nom de *faisans*.

Le Phase sépare la Mingrélie de la principauté de Guriel et du petit royaume d'Imirette. Anarghie n'en est éloignée que de trente-six milles. La côte est partout un terrain bas, sablonneux et couvert de bois épais.

Des bords du Phase je me dirigeai vers Gonié, château-fort situé au bord de la mer, à un mille du fleuve, et où se trouve la douane. Après y avoir éprouvé quelques difficultés, je parvins à me remettre en route, et pus arriver à Akhalziké, forteresse bâtie dans le mont Caucase, avec un double mur et des tours crénelées. Le bourg du même nom est peuplé de Turcs, d'Arméniens, de Géorgiens, de Grecs et de Juifs. Le fleuve Kur ou Kour,

qui a sa source dans le mont Caucase, à quelque douze lieues de ce bourg, passe dans le voisinage.

D'Akhalziké je me rendis à Gory, et de Gory je rejoignis les rives du Kour, que je suivis pendant quelque temps pour le franchir, et ensuite atteindre la Géorgie proprement dite que baigne ce même fleuve appelé aussi *Corus* ou *Cyre*, lequel se jette dans la mer Caspienne. C'est sur ce fleuve Kour, que Cyrus, le fameux conquérant de Perse fut exposé dans son enfance; et il en prit son nom de Cyrus, au rapport des anciens historiens.

Tiflis est la capitale de la Géorgie, contrée qui du reste a un petit nombre de villes. C'est un pays fertile et délicieux sous tous les rapports. Les fruits y sont excellens. Les vignes croissent autour des arbres comme en Colchide. On transporte de Tiflis une grande quantité de vin en Arménie, en Médie et à Ispahan, pour la bouche du roi. Tous les vivres à Tiflis sont à très bon compte.

Le sang de Géorgie est le plus beau de l'Orient et même du monde; je n'ai pas remarqué un visage laid dans ce pays, et j'y en ai vu d'angéliques. La nature y a répandu sur la plupart des femmes certaines grâces qu'on ne voit point ailleurs; on ne pourrait peindre de plus charmans visages ni de plus belles tailles que celles des Géorgiennes; elles sont grandes, dégagées, et extrêmement déliées à la ceinture. La seule chose qui les gâte c'est qu'elles

se fardent. Le fard leur tient lieu d'ornement, et elles s'en servent de parure, de même qu'on fait chez nous de bijoux et de beaux habits.

Les Géorgiens ont naturellement beaucoup d'esprit; l'on en ferait des gens savans et de grands maîtres si on les élevait dans les sciences et dans les arts; mais l'éducation qu'on leur donne étant fort médiocre, et n'ayant que de mauvais exemples, ils deviennent très ignorans et très vicieux. Ils sont fourbes, fripons, perfides, traîtres, ingrats, superbes. Ils ont une effronterie inconcevable à nier ce qu'ils ont dit et ce qu'ils ont fait, à avancer et à soutenir des faussetés, à demander plus qu'il ne leur est dû, à supposer des faits et à feindre. Ils sont irréconciliables dans leurs haines, et ils ne pardonnent jamais. A la vérité, ils ne se mettent pas facilement en colère, et ne conçoivent pas sans sujet ces haines qu'ils gardent toujours.

Outre ces vices de l'esprit, ils ont ceux de la sensualité les plus sales, savoir, l'ivrognerie et la luxure. Ils se plongent d'autant plus avant dans ces saletés, qu'elles sont communes et nullement déshonnêtes en Géorgie. Les gens d'église, comme les autres, s'enivrent, et tiennent chez eux de belles esclaves, dont ils font des concubines. Personne n'en est scandalisé, parce que la coutume en est générale et même autorisée.

Les Géorgiens sont, outre cela, extrêmement

usuriers. Ils ne prêtent guère que sur gages, et le moindre intérêt qu'ils prennent est de deux pour cent par mois.

Les femmes ne sont ni moins vicieuses ni moins méchantes; elles ont un grand faible pour les hommes, et elles ont assurément plus de part qu'eux dans ce torrent d'impureté qui inonde tout leur pays.

En général, les Géorgiens ont de la civilité et de l'humanité, et de plus ils sont graves et modérés. Leurs mœurs et leurs coutumes sont un mélange de la plupart de celles des peuples qui les environnent. Cela vient, je crois, du commerce qu'ils ont avec diverses nations, et de la liberté que chacun a en Géorgie de vivre dans sa religion et dans ses coutumes, d'en discourir et de les défendre. On y voit des Arméniens, des Grecs, des Juifs, des Turcs, des Persans, des Indiens, des Tartares, des Moscovites et des Européens. Les Arméniens y sont en si grand nombre, qu'il passe celui des Géorgiens. Ils sont aussi les plus riches, et remplissent la plupart des petites charges et des bas emplois. Les Géorgiens sont plus puissans, plus superbes, plus vains et plus fastueux. La différence qu'il y a entre leur esprit, leurs mœurs et leur créance a causé une forte haine entre eux; ils s'abhorrent mutuellement, et ne s'allient jamais ensemble. Les Géorgiens, particulièrement, ont un mépris

se fardent. Le fard leur tient li[illegible] sidèrent à
elles s'en servent de parure, [illegible] en Europe.
chez nous de bijoux et de br[illegible] blable à celui
Les Géorgiens ont natur[illegible] eils aux leurs;
prit; l'on en ferait des[illegible] mac, et se fer-
maîtres si on les élev[illegible] ses. La chaussure
les arts; mais l'éduc[illegible] L'habit des femmes
fort médiocre, et n'[illegible] elui des Persanes.
ils deviennent tr[illegible] grands et de tous les lieux
fourbes, fripor[illegible] nts sur le modèle de tous les
bes. Ils ont u[illegible] ils bâtissent à bon marché; car ils
qu'ils ont d[illegible] pierre, le plâtre et la chaux en abon-
soutenir [illegible] imitent aussi les Persans en leur façon de
est dû, [illegible] de se coucher et de manger.
irréc[illegible] noblesse exerce sur tous ses sujets un pou-
nen[illegible] plus que tyrannique. C'est encore pis qu'en
le[illegible] hide. Ils font travailler leurs paysans des mois
[illegible]tiers, et tant qu'ils veulent, sans leur donner ni
paye ni nourriture. Ils ont droit sur les biens, sur la liberté et sur la vie de leurs vassaux. Ils prennent leurs enfans et les vendent ou les gardent esclaves. Ils les vendent rarement au-dessus de vingt ans, surtout les femmes. La créance des Géorgiens est à peu près semblable à celle des Mingréliens. Les uns et les autres la reçurent aussi en même temps; savoir, dans le IVe siècle, et par le même organe d'une femme d'Ibérie, qui s'était fait chrétienne à Constantinople.

'arrivai ensuite est Tiflis, une des
erse, encore qu'elle ne soit pas
ituée au bas d'une montagne,
le pied du côté de l'orient.
a sa source dans les mon-
e joint à l'Araxe vers la ville
. lieu nommé Paynard, d'où ils
njointement dans la mer. La plu-
aisons sont bâties du côté du fleuve. La
etend en longueur du midi au septentrion,
yant une grande forteresse du côté du midi, située sur le penchant de la montagne. La place d'armes, qui est au-devant, sert aussi de place publique et de marché. Cette forteresse est un lieu d'asile; tous les criminels et les gens chargés de dettes y sont en sûreté.

Tiflis a plusieurs églises. L'on en compte quatorze: c'est beaucoup en un pays où il y a très peu de dévotion. Six sont tenues et servies par les Géorgiens. Les autres appartiennent aux Arméniens. La cathédrale, qui s'appelle *Sion*, est située sur le bord du fleuve, et toute construite de belles pierres de taille. C'est un ancien bâtiment fort entier, semblable à toutes les églises que l'on voit en Orient, qui sont composées de quatre nefs, et dont le milieu est un grand dôme soutenu de quatre gros pilastres et couvert d'un clocher. Le grand autel est au milieu de la nef opposée à l'orient. Le

dedans de l'église est rempli de plates peintures à la grecque, et par de si mauvais peintres, qu'on a toutes les peines du monde à reconnaître ce qu'ils ont voulu représenter. L'évêché joint l'église. Le *tribilé* y demeure. On appelle toujours de ce nom les évêques de Tiflis.

Il y a de beaux bâtimens publics à Tiflis, et les bazars, où se vendent les marchandises, sont grands, bâtis de pierres et bien entretenus. Les caravanserais, où demeurent les étrangers, sont de même nature. Il y a peu de bains dans la ville, parce que chacun va aux bains d'eau chaude qui sont dans la forteresse. L'eau de ces bains est minérale, sulfurée, et très chaude. Les gens qui s'en servent pour des incommodités et des maladies ne sont pas en moindre nombre que ceux qui y vont pour la netteté du corps. Les magasins sont encore bien bâtis et bien entretenus. Ils sont situés sur une butte, près de la grande place.

Le palais du prince fait aussi, sans contredit, un des plus beaux ornemens de Tiflis. Il a de grands salons qui donnent sur le fleuve et sur les jardins, qui sont fort grands. Il y a des volières remplies de grand nombre d'oiseaux de différentes espèces; un grand chenil a la plus belle fauconnerie que l'on puisse voir. Au-devant de ce palais il y a une place carrée, où il peut tenir près de deux mille chevaux. Elle est entourée de boutiques, et

aboutit à un long bazar, vis-à-vis la porte du palais. C'est une belle perspective, que la place devant la façade du palais, vue du haut de ce bazar.

Les dehors de Tiflis sont ornés de plusieurs maisons de plaisance et de quelques beaux jardins. Le plus grand est celui du prince; il y a peu d'arbres fruitiers; mais il est rempli de ceux qui servent à l'embellissement des jardins, et à y conserver l'ombre et la fraîcheur.

La ville de Tiflis est fort peuplée. On y voit autant de sortes d'étrangers qu'en aucun lieu du monde. Il s'y fait beaucoup de commerce; et la cour est nombreuse et magnifique, digne de la capitale d'une province, y ayant beaucoup de seigneurs de marque. Quant au nom de cette ville, je n'en ai pu savoir l'étymologie. Ce sont les Persans, dit-on, qui le lui ont donné. Il est certain que les Géorgiens ne l'appellent point Tiflis, mais *Cela*, c'est-à-dire *la ville* ou *la forteresse*; car ils donnent ce nom à toutes sortes de grandes habitations ceintes de murailles. Je crois que parce qu'ils n'ont point d'autre ville murée en tout leur pays, ils ne lui ont pas voulu donner d'autre nom que *Cela*. Quelques géographes l'appellent *Cébilé-Cala*, c'est-à-dire la *ville chaude*, à cause des bains d'eau chaude qu'elle possède, ou parce que l'air n'y est pas si froid ni si rude que dans tout le reste de la Géorgie.

Je viens de nommer les caravanserais; il ne sera

pas sans intérêt pour le lecteur d'en avoir une courte description.

Les caravanserais sont de grands bâtimens construits pour mettre à couvert les voyageurs. Il faut concevoir que dans l'Asie il ne se voit pas, à beaucoup près, tant de monde étranger dans les villes et sur les chemins qu'on en voit en Europe. On en peut donner plusieurs raisons. Premièrement, l'Asie n'est pas si peuplée sans comparaison que l'Europe; j'entends cette partie que les catholiques romains et les protestans en possèdent, qui est la plus peuplée de l'univers, si ce n'est peut-être la Chine. Secondement, les nations de l'Orient jouissent d'un meilleur air que nous; elles ne sont pas pressées de tant de besoins, ce qui fait aussi que ces peuples sont moins actifs, moins inquiets et moins curieux que nous ne sommes, par conséquent ils ne se soucient pas tant de commerce. C'est à tout cela que j'attribue l'absence d'hôtellerie en Orient, ou sur les chemins, ou dans les villes, et celle de maisons garnies; comme aussi à la coutume que les femmes ne se laissant point voir aux hommes, ceux qui en mènent en voyage sont obligés de les tenir toujours hors de la vue du monde. Ainsi il faut porter, en voyageant, de quoi se coucher et de quoi se faire à manger. Mais comme on ne se sert point de chalits, de tables et de siéges en ces pays orientaux, à cause que l'on mange et que l'on couche à

terre sur des tapis, le bagage est facile à porter. Deux chevaux portent celui de deux ou trois hommes très facilement. De cette manière, il ne faut que du couvert en voyage, et c'est pour le donner commodément que les caravanserais sont faits. On n'en trouve guère sur les grands chemins dans l'empire turc, parce qu'on n'y voyage qu'en grandes troupes d'environ mille personnes ensemble, qui portent chacune leur tente, comme à l'armée; mais il y en a partout dans l'empire de Perse. Il n'y en a point non plus dans les villes du Mogol', par une raison différente; c'est que l'air y étant chaud en tout temps, on aime mieux se loger à l'air, soit à l'ombre des arbres, soit sous des portiques, que dans des chambres.

En Perse, les caravanserais des villes et ceux de la campagne sont faits presque de même sorte, si ce n'est que ceux des villes sont communément à double étage. Ce sont de grands édifices carrés, pour la plupart, de quelque vingt pieds de haut, avec des chambres tout du long sur une ligne, comme les dortoirs des moines, voûtées et élevées de quatre ou cinq pieds du rez-de-chaussée; n'ayant guère plus de huit pieds en carré, et étant toutes sans fenêtres, de sorte que le jour n'y entre que par la porte. Chaque chambre a un petit vestibule de même longueur, ouvert sur le devant de quatre ou cinq pieds, de même profondeur, avec une petite

cheminée à côté dont la couverture est en dôme; et outre ce double logement, un corridor règne tout le long des chambres, étant de même hauteur et de même profondeur. Derrière les chambres sont les écuries, bâties autour de l'édifice comme des allées, avec des portiques élevés et profonds. Le milieu de la cour est d'ordinaire marqué ou par un grand bassin d'eau vive, ou par un perron. Il y a de même de ces perrons dans les jardins persans, dans les cours des logis, souvent avec de grands arbres plantés à côté, qui y entretiennent le frais et l'ombre. Ces caravanserais sont couverts en terrasses. Les entrées sont des portiques avec des boutiques d'un et d'autre côté, où l'on vend les plus communs alimens.

On ne trouve en ces sortes d'hôtelleries que les quatre murailles. Chacun, en entrant, se met dans la première chambre qu'il trouve vide, du côté qu'il lui plaît. Il y demeure autant de jours qu'il veut, et puis s'en va sans qu'on lui demande rien. Les gens riches donnent au valet du concierge quelque monnaie en sortant. Ces hôtelleries sont entretenues par des charités. Le concierge vend ce qu'il faut pour les bêtes de somme et les choses les plus communes pour la vie : on va quérir la grosse viande au premier village ou à des camps voisins.

Quant aux caravanserais des villes, ils sont de deux sortes : les uns pour les voyageurs et pour les

pèlerins, dans lesquels on loge aussi sans payer; les autres pour les marchands, et ceux-ci sont d'ordinaire plus beaux et plus commodes, ayant des portes aux chambres qui ferment bien; mais comme la plupart sont occupées par des marchands négocians, on y paie le gîte tant par chambre; et ce gîte n'est d'ordinaire que d'un sou ou deux sous par jour. Mais il y a par-dessus cela le droit d'entrée, qui est plus considérable, et le droit de ce qu'on vend dans le caravanserai, qui se paie à tant par balle, impôts qui sont plus ou moins importans selon la nature du négoce. Le droit d'entrée s'appelle *sercolphe*, c'est-à-dire *cadenas*.

Ces caravanserais-ci appartiennent au domaine, les autres à des particuliers; et il faut observer que dans toutes les villes, chaque caravanserai est particulièrement destiné aux gens de certains pays, ou aux marchands de certaines marchandises. Ainsi lorsqu'on veut savoir des nouvelles de quelqu'un qui est de Médie, ou de Bactriane, ou de Chaldée, on n'a qu'à aller aux caravanserais où les caravanes viennent loger; ou bien lorsqu'on veut acheter quelque chose aux magasins, comme des étoffes des Indes, du drap, des tapis, et d'autres choses, on s'en va dans les caravanserais où l'on en vend.

On appelle ces édifices de divers noms. En Turquie, on les nomme communément *kan* ou *can;* en Tartarie et aux Indes, *serai;* en Perse, *caravan-*

serai. *Carvan*, que nous disons *caravane*, veut dire une *troupe de voyageurs qui font leur voyage ensemble*; et c'est ce qu'on appelle en Perse *kafilé*, c'est-à-dire *compagnie de revenans* ou *retournans*, les voyageurs étant appelés *retournans*, par bon augure. *Serai*, qui est un terme de l'ancien idiome du persan, signifie *palais*, *grand logis*, d'où est venu le mot de sérail, pour dire le *palais des femmes du roi* ou *des grands*. Ainsi *caravanserai* veut dire *hôtel* ou *palais* de caravanes. Les Persans disent que les palais ou les hôtelleries s'appellent du même nom, pour faire souvenir les hommes qu'ils sont voyageurs sur la terre.

De Tiflis je me rendis à Érivan ou Irivan, trajet de quarante-huit lieues.

Irivan est une grande ville, mais laide et sale, dont les jardins et les vignes font la plus grande partie, et qui n'a nuls beaux bâtimens. Elle est située dans une plaine entourée de montagnes de toutes parts. Deux fleuves passent à côté : le Zengui, au nord-ouest ; le Quenk-Boulak, au sud-ouest. Quenk-Boulak signifie *quarante fontaines* : on dit que ce fleuve a autant de sources. Il n'a pas un long cours. On n'en dira pas davantage de la situation de la ville.

La forteresse pourrait passer pour une petite ville. Elle est ovale, ayant quatre mille pas de tour et huit cents maisons. Il n'y demeure que des Per-

sans naturels. Les Arméniens y ont des boutiques où ils travaillent et trafiquent le long du jour; le soir ils les ferment et s'en retournent à leurs maisons. Cette forteresse a trois murailles de terre ou de briques d'argile, à créneaux, flanquées de tours, et munies de remparts fort étroits, selon l'ancienne manière de fortifier, et aussi sans régularité, à la façon de l'Orient. Il eût été difficile de faire l'ouvrage régulier, parce que la forteresse s'étend au nord-ouest sur le bord d'un épouvantable précipice large et escarpé, de plus de trois cents toises de profondeur, au fond duquel passe le fleuve. Cet endroit, imprenable et inaccessible, n'a point d'autres fortifications que des terrasses garnies d'artillerie. Deux mille hommes sont entretenus pour la garde de la forteresse. Elle a autant de portes que de murs; elles sont toutes revêtues de fer et munies de barrières, de herses et de corps-de-garde fortifiés. Le palais du gouverneur de la province est dans la forteresse, sur le bord du précipice dont on vient de parler. Il est beau et fort grand, et tout-à-fait délicieux en été.

Proche de la forteresse, et à mille pas seulement, du côté du nord, il y a une butte qui la commande. On en a fortifié le haut d'un double mur et d'artillerie. On y peut loger deux cents hommes.

La ville est éloignée de la forteresse d'une portée de canon. L'espace d'entre-deux est rempli de mai-

sons et de marchés, mais la construction en est si mince, qu'en un jour tout cela se peut enlever. Il y a plusieurs églises dans la ville. Les principales sont l'Évêché, nommé *Ircou-Yeize*, c'est-à-dire *deux visages*, et *Catoviké*. Ces deux églises sont du temps des derniers rois d'Arménie : elles sont petites, enfoncées en terre, et ne ressemblent pas mal aux catacombes.

Près de l'Évêché il y a une vieille tour bâtie en pierre de taille. On trouve beaucoup de bains dans la ville et dans la forteresse, ainsi que beaucoup de caravanserais.

Irivan jouit d'un air sain, mais un peu froid. L'hiver y dure long-temps, et il y neige encore quelquefois en avril. Le pays est assez agréable et très fertile. Les fruits de la terre y viennent en abondance, surtout le vin qui est bon et à bon marché. Les Arméniens tiennent par tradition que Noé planta la vigne près d'Érivan ou d'Irivan.

Le lac d'Irivan est à trois petites journées au nord-ouest de cette ville. Les habitans l'appellent *lac Doux*, parce que son eau est tout-à-fait douce. Il a vingt-cinq lieues de tour et beaucoup de profondeur. Les belles truites et les belles carpes qu'on mange à Irivan viennent de ce lac. Il y a une petite île au milieu, où l'on voit un monastère. Le fleuve Zengui a sa source dans ce lac; il traverse une partie de l'Arménie, et s'unit avec l'Araxe, près

de la mer Caspienne, où ils se jettent tous deux.

A deux lieues d'Irivan est le célèbre monastère des Trois Églises, le sanctuaire des chrétiens arméniens, et le lieu pour lequel ils ont le plus de vénération. Du reste, les environs d'Érivan comptent plus de vingt couvens d'hommes, et cinq de femmes. Le clergé arménien consiste en un patriarche, des évêques, des prêtres et des moines de l'ordre de Saint-Basile.

A douze lieues d'Irivan, à l'est, on voit le mont Ararat, où, dit-on, s'arrêta l'arche de Noé. Quand l'air est serein, ce mont ne paraît pas à plus de deux lieues de la ville, tant il est haut et grand. Au pied du mont il y a un village de chrétiens, et un monastère qui est en grande vénération parmi les Arméniens, parce qu'ils croient que Noé après le déluge y fit sa première demeure et ses premiers sacrifices.

En quittant Irivan je me dirigeai vers Marant, ville située au bas d'une petite montagne et au bout d'une plaine très fertile. Il y croît des fruits en abondance, et les meilleurs de toute la Médie. Les Arméniens croient que Noé a été enterré à Marant; ce nom vient d'un verbe arménien, qui veut dire *enterrer*. On voit de Marant, quand le temps est serein, le mont où s'arrêta l'arche qui sauva le patriarche du déluge. On le voit aussi de Tauris quand le ciel est sans nuages.

J'arrivai à Tauris le 17 avril 1672. Cette ville est à cinquante-trois lieues (d'environ chacune cinq mille pas) d'Irivan; on parcourt facilement ce trajet en six jours sur des chevaux, mais les caravanes y mettent douze jours.

Tauris est une grande et belle ville de la Perse, au fond d'une plaine, et au bas du mont Oronte. Elle n'a ni murs ni fortifications, un petit fleuve passe au travers. La ville est divisée en neuf quartiers. Elle a au moins quinze mille maisons et quinze mille boutiques. Les maisons en Perse sont séparées des boutiques, qui sont la plupart disposées en de longues et larges rues voûtées, de quarante à cinquante pieds de hauteur. Ces rues s'appellent *bazars*, c'est-à-dire marchés. Elles font le milieu de la ville, les maisons sont sur les dehors. Presque toutes ont un jardin. Tauris n'a qu'un petit nombre de palais, mais ses bazars sont les plus beaux de l'Asie. Les mosquées, au nombre de deux cent cinquante, ont assez belle apparence. Près de Tauris on voit un grand château en ruine fort ancien. La place principale de Tauris est la plus grande de l'Orient; on y a rangé plusieurs fois trente mille hommes en bataille. La population de Tauris est d'environ cinq cent cinquante mille habitans.

Tauris, située par 38 degrés de latitude nord, jouit d'un climat sec et froid, mais sain. Le vent y souffle presque toujours au soir et au matin. Il y

pleut souvent, hormis en été, et l'on y voit des nuages en toutes les saisons de l'année. Il y a abondance de toutes choses nécessaires à la vie. La mer Caspienne, qui n'en est qu'à quarante lieues, lui fournit du poisson. Il n'y a point de villes en Perse où l'on puisse mieux vivre, ni plus délicieusement ni à meilleur marché qu'à Tauris, que du reste les Persans nomment *Tébris*.

Après quelque séjour dans cette ville renommée, je me remis en route et pris la direction d'Ispahan, en passant par Kom et Cachan. La première de ces deux dernières villes, c'est-à-dire Kom, a quinze mille maisons, elle est ceinte d'un fossé et d'un mur flanqué de tours; elle est entourée de jardins, dans une plaine, le long d'un fleuve, et à une demi-lieue d'une haute montagne; elle a deux grands et beaux bazars. La ville de Cachan est située aussi dans une grande plaine, et près d'une haute montagne; elle n'a point de fleuve, mais plusieurs canaux construits sous terre, beaucoup de sources comme il y en a à Kom, et des citernes. Elle est ceinte d'un double mur flanqué de tours rondes, et elle a cinq portes. La principale mosquée est un des restes de la première grandeur des Mahométans qui envahirent la Perse. L'air à Cachan est bon, mais extrêmement chaud.

Arrivé à Ispahan, le 24 juin 1672, je rendis, grâce à Dieu, après avoir fait cent trente-quatre

lieues persanes depuis Tauris. Je me logeai au centre de la ville, et me mis bientôt en rapport avec les principales autorités de cet empire, dont je vais donner quelques aperçus physiques et moraux.

Les Persans se servent pour nommer leur pays d'un mot qu'on prononce également *iroun* et *iran*, mot ancien inventé par les Tartares, dont les Persans modernes sont originaires. Une autre dénomination est le terme *fars*, qui est le nom particulier de la province dont Persépolis était la capitale. Plusieurs érudits expliquent ce mot par celui de *phérez*, qui, en hébreu et en chaldaïque, signifie *diviser*. Le mot *fars* signifie *cavalier*, et la province qui porte ce nom abonde en chevaux superbes.

Les Arabes et les Turcs appellent les Persans *Agem*, et la Perse *Agemestan*, mot qui veut dire *étranger* ou barbare : c'est pour dire que les Persans, quoique mahométans, ne sont pas descendus des Arabes, la source du mahométisme et des sciences, dans le même temps que les Grecs appelaient les nations du monde *les Barbares*. Les Orientaux, et entre autres les Arabes et les Persans, appellent aujourd'hui toute la Perse *Araken*, pluriel d'*Arak*. Ils la divisent en deux parties, *Arak arab*, et *Arak-agem*, comme qui dirait les villes des Arabes, et les villes des Barbares; et ces termes sont quelquefois

employés pour désigner la Perse en basse et haute.

Le climat de la Perse est différent, suivant la situation de chaque pays. Il est froid jusqu'à Schiras, et chaud depuis cette ville jusqu'au bout du royaume du côté du midi. Il est sec partout où il est froid; mais il n'est pas sec de même partout où il est chaud. Il est chaud et sec tout le long du golfe Persique. Dans quelques parties la chaleur est étouffante; il faut quitter les maisons durant les quatre mois chauds de l'année, et se retirer vers les montagnes. Dans ce temps-là ceux qui pour leurs affaires sont obligés de voyager trouvent les villages déserts, excepté quelques malheureux laissés pour en prendre soin. L'air est à la fois chaud et malsain dans les contrées maritimes; il est en outre mêlé d'humidité le long de la mer Caspienne, et particulièrement dans la partie appelée le *Mazenderan*, qui a beaucoup de rapport avec le climat de notre Europe. C'est, à la vérité, un pays admirable que cet endroit-là, depuis octobre jusqu'en mai. La sécheresse de l'air fait aussi qu'en Perse il n'y a pas beaucoup de pluie.

Les vents, dans ce royaume, sont rarement tempêtueux; mais il y en a de mortels le long du golfe Persique, entre autres le vent qu'on appelle *bad samoum*, c'est-à-dire *vent du poison;* sur les lieux mêmes on le nomme *samiel*, mot composé d'*iel*, qui en turc veut dire *vent*, et de *sam*, qui en arabe

signifie *poison*. Il se lève seulement entre le 15 juin et le 15 août, qui est le temps de l'excessive chaleur le long de ce golfe. Ce vent siffle avec grand bruit; il paraît rouge et enflammé, il tue par une manière d'étouffement les gens qu'il frappe, surtout quand c'est le jour. Son effet le plus surprenant n'est pas même la mort qu'il cause; les corps qui en meurent sont comme dissous sans perdre pourtant leur figure ni même leurs couleurs, en sorte qu'on dirait qu'ils ne sont qu'endormis, quoiqu'ils soient morts, et que si on les prend quelque part la pièce en demeure à la main. Lorsque l'on sent ce vent redoutable qui s'élève avec véhémence, comme un tourbillon, il faut promptement s'envelopper la tête et se jeter à terre sur le ventre, et la face pressée contre la poussière, jusqu'à ce que le tourbillon soit passé, ce qui dure un quart d'heure.

Les productions naturelles de la Perse sont aussi variées que nombreuses. Parmi les arbres les plus communs sont le platane, le saule, le sapin, le cornouiller, que les Arabes appellent *seder*, et les Persans *conar*. Les Persans disent que le platane a une vertu contre la peste et contre toute autre infection de l'air; ils assurent qu'il n'y a plus de contagion à Ispahan, depuis qu'on y a planté partout de ces arbres. Les arbres qui portent les gommes élastiques et l'encens y abondent. L'arbre de l'encens

qui ressemble à un grand poirier, croît généralement dans la Caramanie déserte, ainsi que l'arbre qui porte la manne. La noix vomique croît aussi presque partout, ainsi que la rhubarbe, surtout dans le Khorasan. Le tabac est une des denrées les plus recherchées de la Perse. On sait que les Orientaux le fument avec de longues pipes, en en faisant passer la fumée dans une bouteille d'eau. Ils se passeraient de manger plutôt que de fumer. Le safran de Perse est de première qualité, surtout celui de Hamadan, qui est l'ancienne Suze. L'assa-fœtida, suc ou liqueur qui s'épaissit et se durcit presque autant que la gomme, découle d'une plante qui croît dans la Perse, particulièrement dans la Sogdiane. Le coton couvre des campagnes entières; c'est un fruit gros comme une tête de pavot, mais plus rond.

Les Persans font usage du bézoar en médecine. C'est une pierre tendre qui se forme par pellicules à la manière des perles, ou comme les bulbes des ognons; on la trouve dans le corps des boucs et des chèvres sauvages et domestiques, notamment dans le Khorasan et vers le golfe Persique. Ils emploient aussi beaucoup le musc, excrément d'un petit animal qui ressemble à la chèvre sauvage. Il en vient surtout du Thibet. L'ambre gris se prend dans la mer des Indes, et le long du golfe de la mer Rouge; on sait que c'est une substance ré-

sineuse, inflammable, et qu'il y en a de deux sortes.

Les melons passent pour le plus excellent fruit de la Perse; on en compte plus de vingt espèces; il y en a qui pèsent quinze à vingt livres. Après les melons viennent le raisin et les dattes. Les grains du raisin sont tellement gros qu'un seul fait une bouchée. Les meilleures dattes du royaume se récoltent dans le Khouristan et vers l'ancienne Persépolis.

La Perse produit une merveilleuse variété de fleurs, surtout dans l'Hyrcanie, où l'on voit des forêts entières d'orangers. La partie la plus orientale de ce pays, appelée *le Mazendéran*, n'est qu'un parterre depuis septembre jusqu'à la fin d'avril, toute la contrée est couverte de fleurs, et c'est aussi le meilleur temps pour les fruits. Ces fleurs ont des couleurs plus vives que celles d'Europe. Vers la Médie et aux frontières septentrionales de l'Arabie, les campagnes produisent d'elles-mêmes les tulipes, les anémones, les renoncules et les jonquilles, ainsi que le jasmin. La rose est également très commune et très variée de couleurs; on voit souvent des rosiers dont la même branche porte des fleurs de trois couleurs.

Comme la Perse est fort montueuse, elle est remplie de métaux et de minéraux. Les métaux sont le fer, l'acier, le cuivre et le plomb; on ne trouve ni or ni argent, excepté peut-être dans quel-

ques montagnes que les Persans, trop paresseux de leur nature, ne veulent pas exploiter. Il y a une mine d'argent à quatre lieues d'Ispahan. Les mines de fer sont dans l'Hyrcanie, et dans la Bactriane; les mines d'acier dans la Médie septentrionale et dans l'ancien pays des Parthes. Le cuivre se trouve principalement dans les montagnes du Mazendéran.

Parmi les minéraux, le soufre et le salpêtre se trouvent dans la montagne qui sépare l'Hyrcanie de la Parthide; et l'antimoine abonde dans la Caramanie. Le sel est produit par la nature toute seule, sans le secours de l'art, il n'y a rien de plus commun en Perse que cette denrée; on voit même des plaines entières toutes couvertes de sel, sur une étendue de plus de dix lieues.

Le marbre, la pierre de taille et l'ardoise ne sont point rares en Perse. En Hyrcanie on trouve le pétrol, ou la naphte; mais la plus riche mine de Perse est celle des turquoises, sorte de pierres précieuses. Dans le golfe Persique on pêche des perles tirées de l'écaille des huîtres, surtout près de l'île Baharin, où la mer est douceâtre.

On distingue en Perse toutes sortes d'animaux domestiques et sauvages. Il faut mettre le cheval au premier rang des animaux domestiques. Les chevaux de Perse sont en effet les plus beaux de l'Orient, outre qu'ils sont fort doux et maniables, aisés à nourrir et pouvant servir jusqu'à vingt ans. La monture la

plus commune, après le cheval, est la mule. Vient ensuite l'âne, puis le chameau, appelé *navire du désert*. Les bœufs de Perse sont analogues aux nôtres. Les bois renferment beaucoup de cerfs, de gazelles et de daims. Quant aux bêtes féroces, on trouve en Hyrcanie et dans le Kurdistan, des lions, des ours, des tigres, des léopards et des sangliers, ainsi que des chacals ou des hyènes. Enfin, la Perse nourrit une prodigieuse quantité de pigeons domestiques et sauvages, et une grande variété d'oiseaux.

Après ces généralités sur les productions et les animaux de la Perse, occupons-nous de ses habitans.

Le sang de Perse est naturellement grossier, comme on le voit chez les Guèbres, qui sont le reste des anciens Perses. Ils sont laids, mal faits, pesans, ayant la peau rude et le teint coloré : cette remarque se vérifie aussi dans les provinces les plus proches de l'Inde, où les habitans ne sont guère moins mal faits que les Guèbres, parce qu'ils ne s'allient qu'entre eux. Mais dans le reste du royaume, le sang persan est devenu fort beau par le mélange du sang géorgien et circassien, peuples du monde où la nature assurément forme les plus belles personnes, peuples braves et vaillans, de même que vifs, galans et amoureux. Il n'y a presque aucun homme de qualité en Perse qui ne soit né d'une mère géorgienne ou circassienne, à compter depuis le roi, qui d'ordinaire est

Géorgien ou Circassien, du côté des femmes. Les Persanes sont devenues fort belles et fort bien faites, quoique moins parfaites que les Géorgiennes. Pour les hommes, ils sont communément hauts, vermeils et vigoureux, de bon air et de belle apparence. La bonne température de leur climat et la sobriété dans laquelle on les élève ne contribuent pas peu à leur beauté corporelle. Sans le mélange dont je viens de parler, les gens de qualité en Perse seraient les plus laids du monde ; car ils sont originaires de cette contrée entre la mer Caspienne et la Chine, qu'on appelle *Tartarie*, dont les habitans, qui passent pour les plus laids de l'Asie, sont petits et gros, ont les yeux et le nez à la chinoise, les visages larges et plats, et le teint mêlé de jaune et de noir, fort désagréable.

Pour l'esprit, les Persans l'ont aussi excellent que le corps ; leur imagination est vive, prompte et fertile ; leur mémoire est aisée et féconde ; ils ont beaucoup de dispositions aux sciences, aux arts libéraux et mécaniques ; ils en ont aussi beaucoup pour les armes. Ils aiment la gloire ou la vanité, qui en est la fausse image. Leur naturel est pliant et souple, leur caractère facile et intrigant. Ils sont galans, polis, bien élevés ; leur pente est grande pour la volupté, le luxe, la dépense et la prodigalité, et c'est ce qui fait qu'ils n'entendent ni l'économie ni le commerce. En un

mot, ils apportent au monde des talens naturels, aussi bons qu'aucun autre peuple; mais il n'y en a guère qui pervertissent ces talens autant qu'ils le font.

Les Persans sont fort philosophes sur les biens et les maux de la vie, sur l'espérance et sur la crainte de l'avenir, peu entachés d'avarice, ne désirant acquérir que pour dépenser. Ils aiment à jouir du présent; et ils ne se refusent rien de ce qu'ils peuvent se donner, n'ayant nulle inquiétude de l'avenir, dont ils se reposent sur la Providence et sur leur destinée. Ils croient fortement qu'elle est certaine et inaltérable, et ils se conduisent en conséquence. Aussi quand il leur arrive quelques disgraces, ils n'en sont point accablés.

Ce qu'il y a de plus louable dans les mœurs des Persans, c'est leur humanité envers les étrangers, l'accueil qu'ils leur font et la protection qu'ils leur donnent, leur hospitalité envers tout le monde, et leur tolérance pour les religions qu'ils croient fausses, et qu'ils tiennent même pour abominables: si vous en exceptez les ecclésiastiques du pays, pleins de haine et de fureur contre les gens qui ne professent pas leurs sentimens, vous trouverez les Persans fort humains et fort justes sur la religion; jusque-là qu'ils permettent aux gens qui ont embrassé la leur, de la quitter et de reprendre celle qu'ils professaient auparavant. Ils croient que les

prières de tous les hommes sont bonnes et efficaces : et ils acceptent, et même ils recherchent dans leurs maladies, et en d'autres besoins, la dévotion des gens de différente religion.

Les Persans étant extrêmement luxurieux et prodigues, on n'aura pas de peine à croire qu'ils sont aussi fort paresseux ; car ce sont choses qui vont presque toujours ensemble. Ils haïssent le travail, et c'est une des causes les plus ordinaires de leur pauvreté.

Les Persans ne se battent jamais. Tout leur courroux, qui n'est pas pétulant et emporté, comme dans nos pays, s'évapore en injures. Mais ce qu'il y a de fort louable, c'est que quelque emportement qui leur arrive, et parmi quelques débauchés ou gens perdus que ce soit, le nom de Dieu est toujours sacré et révéré. On ne l'entend jamais outrager, ce qui n'empêche pas au reste que deux habitudes contraires ne se rencontrent communément en eux : celle de louer Dieu sans cesse, et celle de proférer des malédictions. Les moindres choses se font au nom de Dieu ; mais en même temps il est rare qu'une injure ne sorte point de leur bouche. Ajoutez à cela que les Persans sont dissimulés, fourbes, les plus grands flatteurs du monde, et ont le plus de bassesse et d'impudence. Néanmoins ils savent louer ou complimenter avec assez d'adresse. Ajoutons encore qu'ils sont men-

teurs à l'excès; qu'ils parlent, jurent et déposent faux pour le moindre intérêt. Ils empruntent et ne rendent point, et s'ils peuvent tromper ils en manquent rarement l'occasion. Ils n'ont aucune bonne foi dans le commerce; ils sont avides de biens et de vaine renommée, ainsi que de plaisirs sensuels. L'hypocrisie est le déguisement ordinaire sous lequel ils marchent. Ils sont très intolérans en matières religieuses, et ont un grand mépris pour tout ce qui n'est point musulman.

Malgré tous ces vices, les jeunes gens de familles distinguées sont assez bien élevés. On donne ordinairement le soin de leur éducation à des eunuques qui leur servent de gouverneurs, et qui les gardent à vue, les tenant sous une sévère discipline, et nè les menant dehors que pour visiter leurs parens ou pour voir les exercices ou les fêtes. Comme ils pourraient se gâter à l'école, on ne les y envoie point, mais on leur donne des maîtres à la maison. Les enfans du commun sont également tenus avec assez de soins. Les uns et les autres ne commencent à entrer dans le monde qu'après vingt ans, à moins qu'on ne les marie plus tôt, car alors ils deviennent émancipés et à eux-mêmes. Il faut entendre par *mariés*, avoir une femme épousée par contrat, car dès l'âge de seize ans on leur donne une concubine, si on découvre qu'ils en aient envie. Après leur entrée dans le monde, ils se corrompent

bien vite, ils prennent les habitudes du luxe et deviennent dissolus.

Quels que soient néanmoins les vices des Persans, ce sont les peuples les plus civilisés de l'Orient, comme aussi les plus grands complimenteurs du monde. Les gens polis parmi eux peuvent aller de pair avec les gens les plus polis de l'Europe. Leur contenance est grave, affable et caressante. Ils ne manquent jamais de se faire des civilités pour se céder le pas en se rencontrant; mais le pas est aussitôt pris. Ils ne peuvent comprendre comment nous pouvons nous découvrir la tête pour faire honneur à quelqu'un, ce qui est chez eux un grand manque de respect et une liberté qu'on ne prend qu'avec ses inférieurs ou avec ses amis. Ils ont la distinction de la droite et de la gauche; mais notre main gauche est leur main droite, comme dans tout l'Orient.

Ils se visitent soigneusement dans toutes les occasions de joie ou de tristesse, et aux fêtes solennelles. Les grands attendent alors les visites des gens de moindre qualité, à qui ils les rendent ensuite. Les courtisans vont chez les ministres soir et matin leur faire la révérence, et leur servent d'escorte de leur palais à la cour. On les fait entrer dans de grandes salles où on leur présente du tabac et du cahvé, en attendant que le seigneur, qui est encore dans l'appartement des femmes, en sorte. Dès qu'il paraît

tout le monde se lève et se tient debout, droit sur ses pieds à sa place, sans se remuer. Il passe, en faisant une douce inclination de tête à toute la compagnie, que chacun lui rend plus profondément, et il va se mettre à sa place accoutumée. Il fait signe en même temps de s'asseoir, et puis quand il est prêt de sortir, il se lève, passe le premier, et marche devant, pour que chacun le suive. Entre égaux on agit sans cérémonie, excepté le salut d'usage. Le maître du logis est toujours assis au bout : et lorsqu'il veut faire une civilité particulière, il fait signe qu'on vienne se mettre auprès de lui. Il n'offre point de donner sa place, parce que la personne à qui il l'offrirait le prendrait pour un affront; mais pour témoigner un respect extraordinaire, il la quitte, et va se mettre à côté de la personne honorée et au-dessous.

Quand la personne qu'on va voir est dans la salle, et que c'est une personne élevée, voici comme on observe la civilité. L'on entre doucement, et l'on va se ranger près de la première place vide, où l'on se tient debout les pieds serrés l'un contre l'autre, les mains l'une sur l'autre à la ceinture, et la tête un peu penchée devant soi, avec les yeux arrêtés dans une contenance grave et recueillie, en attendant que le maître du logis fasse signe de s'asseoir, ce qu'il ne manque pas de faire promptement, avec un signe de la main ou de la tête.

Lorsqu'on reçoit visite de son supérieur, on se lève dès qu'on le voit entrer, et on fait semblant d'aller au-devant. Si on reçoit la visite de son égal, on se lève à demi; et si c'est de quelque inférieur, mais pourtant digne d'honneur, on se remue seulement comme si on voulait se lever. Ceux qui sont en visite ne se lèvent guère pour les gens qui entrent, à moins que le maître de la maison ne le fasse, ou qu'on n'ait quelque motif particulier de respect pour la personne qui entre.

Il y a encore bien de la cérémonie en Perse, dans la manière de s'asseoir. Devant les gens à qui l'on doit du respect, on s'assied d'abord sur les talons, ayant les genoux et les pieds serrés l'un contre l'autre. Devant ses égaux, on se met plus commodément; car on se met sur son séant, les jambes croisées et en dedans, et le corps droit. On appelle cette situation, *tcharzanou*, c'est-à-dire s'asseoir sur quatre genoux, parce que les genoux et les chevilles des pieds sont plats à terre. Les amis, les gens familiers, s'entre-disent d'abord: « Asseyez-vous à votre aise, » c'est-à-dire croisez les jambes comme vous voudrez; mais, à moins que de passer une demi-journée assis en un même endroit, on ne change point de posture. Les Orientaux sont beaucoup moins vifs que nous, et moins agités. Ils sont assis gravement et sérieusement : ils ne font jamais de gestes du corps, ou que très rarement,

et seulement pour se délasser, mais ils n'en font jamais pour l'action et pour accompagner le discours. C'est pour eux une chose étrange que de voir gesticuler; c'est aussi une très grande incivilité parmi eux de faire voir le bout des pieds lorsqu'on est assis; il faut les cacher sous le vêtement.

Les saluts se font par une inclination de tête, ou bien en appuyant la main droite à la bouche; on se donne aussi un baiser et une courte embrassade après un voyage ou en des occasions extraordinaires. On reçoit les visites en adressant aux visiteurs les paroles les plus caressantes, en évitant de rien dire qui puisse exciter de la tristesse. Les complimens usités dans les lettres sont très emphatiques et très étendus. Une des politesses du langage est de parler toujours à la troisième personne, tant en adressant la parole aux autres qu'en parlant de soi.

Il est superflu de répéter ici que toutes ces formules de civilité puérile n'empêchent pas l'intérêt de dominer partout; les Persans ne conçoivent pas comment on peut rendre en Europe un bon office par pure vertu et sans autre récompense. On ne leur demande jamais rien qu'un présent à la main, et ils disent proverbialement qu'on revient de chez le juge comme on y est allé, c'est-à-dire que si l'on y va les mains vides on revient sans avoir justice. Les plus pauvres et les plus misérables ne paraissent devant les grands et devant une personne à qui ils deman-

dent une grâce qu'en leur offrant quelque chose. Chacun donne ce qui est le plus sous sa main et de sa profession, et ceux qui n'ont point de profession donnent de l'argent. On fait ces présens en public, et cette coutume ancienne est universelle en Orient.

Les Persans n'aiment ni la promenade ni les voyages. Ils trouvent absurdes nos promenades à l'européenne, et comme des actions hors de sens. Ils ne savent ce que c'est que l'exercice, et pourtant ils sont en meilleure santé assis ou portés, que s'ils avaient marché. Les femmes et les eunuques, généralement parlant, ne font jamais d'exercice et sont toujours assis ou couchés. Les hommes vont à cheval, mais ne marchent jamais. En un mot, les Persans estiment qu'on ne saurait mieux acquérir la vertu ni mieux goûter la volupté que dans le repos ou en demeurant chez soi, et qu'il n'est bon de voyager que pour acquérir du bien. Aussi croient-ils que tout étranger est un espion, s'il n'est pas marchand ou artisan.

La coutume des Persans qui sont dans le trafic ou dans les emplois, est qu'après avoir amassé quelque argent, ils le font servir à l'acquisition d'un logis, qu'ils n'achètent jamais tout fait, mais qu'ils bâtissent exprès, ayant pour proverbe qu'une maison qu'on achète toute faite n'est pas plus propre pour sa famille, qu'un habit qu'on achète tout fait n'est propre pour son corps. Il y a peu de personnes en

Perse qui louent des maisons pour y demeurer; les pauvres même sont propriétaires de celles qu'ils habitent. S'il existe quelques loyers de bazars, la rente s'en paie tous les soirs, la confiance n'allant pas jusqu'au lendemain.

Les noms que les Persans portent leur sont imposés, ou en venant au monde, ou à la circoncision, de même qu'à tous les autres peuples mahométans; et ces noms sont pris, ou des personnes éminentes de leur religion, ou du vieux testament, ou de leurs histoires, ou ce sont des noms de vertus; car chacun prend ou se fait un nom à son gré. Il n'y a pas de surnoms particuliers, ou de noms de famille et de race pour surnom. On prend par honneur le nom propre de son père, et quelquefois celui de son fils.

Pour ce qui est des titres, ils ne sont point affectés en Orient, soit à la naissance, soit à la dignité. Chacun attache à son nom, comme il veut, les titres superbes de duc, prince, roi. Les moindres valets les prennent comme les autres; vous en voyez d'appelés David-le-Duc, Abraham-le-Prince. Cela ne signifie rien, mais on y observe cette distinction de ne pas mettre toute sorte de titres devant ou après le nom indifféremment. Il y en a qu'on ne met point devant le nom, comme le titre de *Mirza*, qui signifie *fils de prince*. C'est afin de distinguer les personnes royales d'avec le reste du monde,

lesquelles attachent ces titres devant ou après leurs noms, tout au contraire et au rebours des autres. Une chose étrange, et qu'on aurait peine à croire, est que les Persans font gloire de porter le titre d'esclaves. Je parle des gens élevés à la cour et nés dans les emplois. Ils s'appellent par honneur *esclaves du roi*, ou *esclaves des saints;* par exemple, le duc esclave d'Ibrahim, ou de Mahomed, ou du roi. Ces sortes de noms désignent d'ordinaire un homme qui est dans les charges, ou qui y aspire.

Lorsqu'un enfant mâle vient au monde, c'est la coutume que son père donne tout ce qu'il a sur lui à celui qui lui en apporte la nouvelle. On vient lui ôter le turban de la tête en lui disant : *Il vous est né un enfant mâle*, et aussitôt il faut faire un présent pour la bonne nouvelle : c'est comme si l'on avait à racheter son habit et ce qu'on a sur soi.

Parmi les exercices et les jeux des Persans, nous citerons le jeu de l'arc, celui du sabre, l'exercice du cheval; la lutte pour les gens de moindre condition, l'escrime, la danse sur la corde et les tours de gobelets. Il y a partout des troupes de charlatans et des joueurs de marionnettes.

Quant aux habits, la mode n'est point sujette à des changemens; ils sont toujours faits d'une même façon, de mêmes étoffes et de mêmes couleurs. Il existe encore des habits de Tamerlan dans le Tré-

sor d'Ispahan, qui sont taillés comme ceux d'aujourd'hui sans aucune différence.

Les étoffes des habits sont de soie et de coton; les chemises et les caleçons sont de soie. Les vestes et les robes sont doublées d'une grosse toile claire et cotonnée entre deux pour être plus chaudes; il faut que la doublure soit grosse et claire, et comme un treillis, afin que le coton s'y tienne et s'y attache mieux.

On ne porte point de noir en Orient, surtout en Perse; c'est une couleur funeste et odieuse, qu'on ne saurait regarder: ils l'appellent *la couleur du diable*. Ils s'habillent indifféremment de toutes couleurs, à tous âges, et c'est un objet fort récréatif que de voir, aux promenades ou dans les places publiques, un grand peuple tout bigarré, couvert d'étoffes éclatantes par l'or, le lustre et la vivacité des couleurs.

Les Persans, pour la plupart, laissent croître la barbe au menton et partout le visage, mais courte et cachant seulement la peau, hormis les ecclésiastiques et les gens dévots, qui la portent plus longue. Ils ont pour mesure de prendre le menton avec la main, et de couper tout ce qui excède au-dessous. Il en faut aussi excepter les gens d'épée et les vieux cavaliers, qui ne portent d'autres barbes que de grandes et grosses moustaches. Les longues barbes à la turque font horreur aux Persans.

L'habit des femmes est semblable en beaucoup de choses à l'habit des hommes : le caleçon tombe de même sur la cheville du pied, mais les jambes en sont plus longues, plus étroites et plus épaisses, à cause que les femmes ne portent point de bas. Elles se couvrent le pied d'un brodequin, qui monte quatre pouces au-dessus de la cheville du pied, et qui est fait ou de broderie ou de la plus riche étoffe. La chemise est ouverte sur le devant; leurs vestes sont plus grandes, et pendent presque sur le talon. Leur ceinture est mince et seulement d'un pouce de large. Elles ont la tête bien couverte, et par-dessus un voile qui leur tombe sur les épaules et qui leur couvre par-devant la gorge et le sein. Quand elles vont dehors, elles mettent par-dessus tout un grand voile blanc qui leur couvre la tête jusqu'aux pieds, le corps et le visage, ne laissant paraître, en diverses contrées, que seulement la prunelle des yeux. Les femmes portent quatre voiles en tout: deux qu'elles mettent dans le logis, et deux qu'elles mettent quand elles sortent. Le premier de ces voiles est fait en couvre-chef, tombant sur le derrière du corps par ornement; le second passe sous le menton et couvre le sein; le troisième est le voile blanc, qui leur couvre tout le corps; et le quatrième est une façon mouchoir, qu'elles passent sur le visage et attachent à l'endroit des tempes. Ce mouchoir-voile a un réseau à l'endroit des yeux;

afin de voir au travers. Du reste, la coiffure des femmes est simple : leurs cheveux sont tirés derrière la tête, et mis en plusieurs tresses qui tombent sur les talons, au bout desquelles on attache des perles et d'autres ornemens.

Le luxe des Persans se remarque surtout pour le nombre des domestiques, comme dans les habits et dans les sérails, où le nombre des femmes est toujours très considérable, ainsi que par les dépenses qu'elles entraînent.

Quand un homme de qualité rend visite, il fait marcher un ou deux chevaux de main, menés en laisse, chacun par un domestique à cheval et à côté. Il a de plus derrière lui un homme qui porte sa bouteille de tabac, un autre qui lui porte une toilette de broderie, où il y a d'ordinaire un justaucorps et un bonnet, et un autre homme qui n'est que pour l'accompagner. S'il va à la promenade, il mène un autre valet à cheval, avec un yactan, c'est-à-dire deux petits coffres carrés, où on met de quoi faire une légère collation, avec un tapis par-dessus. Lorsqu'il s'arrête en quelque lieu, soit au jardin, soit sur le bord d'une rivière, ou en quelque autre endroit, on étend un tapis sur lequel il s'assied, et se met à fumer. Si cet homme va à la chasse, un fauconnier ou deux, assis à cheval, l'oiseau sur le poing, se joignent à ce train.

Quant à la nourriture des Persans, elle est assez ordinaire; ils mangent toutes sortes d'animaux, et plus particulièrement des végétaux. Le riz est l'aliment le plus commun. Le pain des Persans est mince comme de la galette. On ne boit d'ordinaire que de l'eau et du café. On a aussi du sorbet et des eaux de fruits et de fleurs : l'eau de rose est fort agréable. Le vin et les liqueurs enivrantes sont défendus par la loi musulmane; cependant il n'y a presque personne qui ne boive des liqueurs fortes. On fait aussi beaucoup de vin en Perse, et la tolérance à cet égard dépend de l'humeur ou du caprice du souverain.

Les Persans parlent trois langues : le persan proprement dit, qui est la langue naturelle de l'empire; le turc et l'arabe. Le persan est la langue de la poésie et du peuple en général; le turc est celle des armées et de la cour, tandis que l'arabe est l'idiome de la religion et des hautes sciences. Les Persans ont coutume de dire que le persan est une langue douce, que l'arabe est éloquent et le turc sévère, et que les autres langues ne sont que des jargons.

Dans l'écriture, les Persans se servent de papier moins blanc que le nôtre et très cassant; ils en font de toutes les couleurs, excepté de noir : le plus noble est le papier blanc argenté. Ils ne déchirent jamais le papier écrit, parce que, disent-ils

le nom de Dieu peut être écrit dessus. Leur encre est fort noire, et leurs plumes sont des roseaux qu'ils taillent comme nous. On sait que leurs caractères se tracent de droite à gauche, et qu'ils donnent un tour concave à leurs lignes.

Les Persans aiment beaucoup les maximes ou sentences : c'est un goût général dans tout l'Orient; on y renferme la sagesse dans des phrases courtes, faciles à enseigner et à retenir. Ils aiment aussi les fables et les allégories. Lokman, un de leurs fabulistes, est justement célèbre ; c'est l'Ésope de la Perse.

Le titre ordinaire du roi de Perse est *schah* ou *padischa*, ou *padis paacha*, terme qui veut dire, faire les partages ou distribuer. C'est le plus grand titre qu'on puisse donner en Asie; il répond à celui d'empereur en Europe. Le titre de *khan* est celui de tous les rois tartares, et l'on donne au roi de Perse ce titre de khan ou celui de sultan. Ce dernier titre est particulièrement celui du Grand-Turc.

Les Persans appellent *harem* ou *lieu sacré*, les appartemens des femmes, qui, à Constantinople, sont compris dans le sérail ou palais du Grand-Seigneur. Les femmes sont plus étroitement gardées en Perse qu'en aucun autre endroit de la terre; le sérail est un lieu public en comparaison. J'en rapporte la cause à la luxure, qui est naturelle au climat persan, et à la religion du pays, qui permet

de jouir de toutes les femmes qu'on peut avoir, pourvu qu'elles ne soient pas liées à un autre. En Perse, la passion pour les femmes est extrêmement violente, et la jalousie non moins vive. Il n'y a que le roi qui puisse, quand il lui plaît, visiter tous les harems de ses courtisans; la sévérité des eunuques se plie et s'humilie ainsi devant la volonté ou le caprice du schah, dont le propre harem recèle d'ailleurs les plus belles personnes du royaume. Il n'y entre que des vierges et toutes d'une extrême beauté. Aucune famille n'oserait refuser de livrer une jeune fille qui serait demandée de la part du schah.

En général, indépendamment de la privation de la liberté, il se commet dans le harem du roi toutes sortes d'abominations, comme des grossesses étouffées, des avortemens forcés, la vie ôtée à de petites créatures nouvellement nées en leur refusant le lait, ou d'une autre manière. Entre toutes les femmes qui deviennent grosses, il n'y a que celle qui porte le premier fils qui ait sujet de bénir son sort, parce qu'elle aura un jour le rang, l'autorité et le bonheur de mère de souverain; mais pour les autres, elles sont reléguées dans un coin du sérail, chacune avec son enfant, où elles vivent toujours dans les transes de les voir priver de la vie ou de la vue par l'ordre du souverain, soit qu'il soit le père ou le frère de l'enfant, ce qui est un malheur qui ne manque presque jamais de leur arriver. De là

vient que toutes ces favorites appréhendent d'avoir des enfans, dès que le roi a un fils. Le but ou le bonheur où elles aspirent toutes, est d'être mariées, et c'est à quoi elles parviennent par d'assidus et par de longs services qu'elles rendent à la mère du roi, ou à la mère du fils aîné, ou au roi même. La mère du roi a toujours des intrigues avec la plupart des ministres et officiers de l'État, plus ou moins importantes, selon son génie et son crédit; ils ne manquent presque jamais de lui demander une fille du harem pour eux ou pour quelqu'un de leurs fils, comme étant un moyen de gagner ses bonnes grâces et d'entrer plus avant dans leur faveur. Quelquefois on donne de ces belles captives aux grands seigneurs, sans qu'ils y pensent, comme une faveur insigne qu'on leur veut faire: ainsi la première fois que je fus à la cour de Perse, le roi envoya une fille du harem au grand-surintendant de sa maison, et son favori, une nuit qu'il n'y pensait pas et qu'il ne s'en souciait guère, comme il y a de l'apparence; car il était âgé et accablé du poids du ministère. Cependant, soit par politique et par complaisance, ou autrement, il fut trois jours sans sortir du harem pour aller voir le roi, passant tout son temps auprès de cette nouvelle maîtresse. Heureuse est celle qui est donnée de cette manière à un grand seigneur! car elle devient femme légitime et maîtresse de la maison, et elle est honorée

et traitée comme si elle était fille du roi. On marie aussi de ces filles du sérail pour en décharger le palais lorsqu'il y en a un trop grand nombre, et alors on les donne aux officiers d'armée et aux yessaouls et capigis, qui sont, comme en France, les gentilshommes ordinaires et les huissiers du cabinet. Cependant, comme il n'arrive jamais qu'on donne en mariage des femmes qui ont des enfans vivans, et qu'on donne aussi rarement de celles qui en ont eu, ou qui seulement ont été grosses, cela fait que la plupart de ces filles craignent plus les faveurs du roi qu'elles ne les désirent, et qu'elles sont au désespoir lorsqu'elles en sentent l'effet. Les artifices qui s'emploient d'un côté pour éviter la grossesse, et les énormités qui se commettent de l'autre pour prévenir l'enfantement, sont la matière de mille contes que l'on fait sur ce sujet. J'ai ouï assurer que le feu roi Abas II fit un jour brûler vive une de ses belles-filles, seulement pour s'être aperçu de cette crainte. Il lui envoya dire, une nuit qu'elle était de garde, d'entrer seule. Elle fit réponse qu'elle avait son incommodité de femme, et qu'elle n'osait approcher de sa personne en cet état. Le lendemain il la fut trouver dans sa chambre; elle, le voyant entrer, se jeta à ses pieds pour l'empêcher de la toucher, incommodée comme elle l'assurait qu'elle était. Le roi, que son amour rendait soupçonneux, la fit visiter, et apprit que ce qu'elle

disait était faux; de quoi étant outré de colère, il la fit attacher dans une cheminée, et ayant fait mettre du bois à l'entour, elle fut brûlée toute vive.

Comme on marie de ces belles personnes pour récompense de leurs bons services, ou par faveur envers ceux à qui elles sont données, l'on en marie aussi quelquefois par chagrin, pour les punir et à dessein de les rendre malheureuses : on les donne pour cela à des gens de basse condition, soit dans la ville capitale, soit dans la cour. C'est de ces femmes-là qu'on apprend des nouvelles du sérail beaucoup plus aisément que des eunuques.

On sait encore des nouvelles de ce lieu si réservé par des matrones qu'on y fait venir quand les enfantemens sont difficiles, ce qui n'arrive pas souvent; car les accouchemens étant très aisés en Perse, de même que dans les autres pays chauds de l'Orient, il n'y a point de sages-femmes. Les parentes âgées, et les plus graves, font cet office; mais comme il n'y a guère de vieilles matrones dans le harem, on en fait venir de dehors dans le besoin. Enfin, on sait des nouvelles de ce lieu par les nourrices; car les enfans du roi ne sont jamais allaités par leurs mères. Les médecins du roi ont soin de trouver des nourrices, et l'on observe soigneusement qu'elles soient jeunes, grandes, déchargées d'embonpoint, avec des cheveux noirs, et qu'elles n'aient pas eu de longues maladies.

Les Persans appellent les eunuques *coja*, mot qui signifie *vieillard, ancien*, soit parce qu'ils conduisent et gouvernent les affaires domestiques, comme font les vieillards, soit parce qu'ils ne peuvent pas plus user de femmes que les plus vieilles gens. Il y en a un grand nombre dans tout le royaume de Perse, et on peut dire en quelque manière qu'ils le gouvernent, et qu'ils en sont les maîtres, parce que dans toutes les grandes maisons, et dans celle du roi plus qu'en nulle autre, ils ont la confiance du maître, la garde de son bien et le maniement de ses affaires. Les femmes sont particulièrement sous leur inspection, et comme sous leur tutelle. Ils commandent l'entrée et la sortie du harem, qui est l'habitation des femmes, ou pour mieux dire leur prison, et ils les accompagnent partout, c'est-à-dire au bain et en visite. Ils n'ont pas la liberté néanmoins d'entrer dans leur chambre, quand elles y sont seules. Les eunuques dans les grandes maisons sont aussi les précepteurs et les gouverneurs des enfans. Ils leur apprennent d'abord à lire, à écrire, les principes de leur religion, et les élémens des sciences; et lorsque leurs pupilles ont besoin de plus habiles maîtres, ils leur servent de gouverneurs, les accompagnent partout sans les perdre de vue. Les fils du roi, qui ne sortent jamais du palais des femmes que pour monter sur le trône, n'ont point d'autres régens ni d'autres maîtres.

A l'égard des mariages, l'égalité de la condition, ni le consentement des parens, ne sont point nécessaires en Perse pour les rendre valides. Dès qu'un jeune homme est en âge, il peut prendre une femme à son gré; et s'il l'épouse par contrat, elle devient sa femme, de quelque condition qu'elle puisse être d'ailleurs. A la vérité, ces mariages inégaux n'arrivent pas communément, parce qu'on donne de bonne heure à un jeune homme une esclave ou une concubine, en attendant qu'on le marie. Comme tous les mariages sont valides chez eux, tous les enfans sont aussi légitimes, soit qu'ils soient nés avant ou après le mariage, soit qu'ils soient nés d'une femme épousée selon les rites ou coutumes, soit qu'ils soient nés d'une esclave ou d'une concubine. Il n'y a point de bâtards en ce pays-là. Le premier est l'héritier, quoique ce soit le fils d'une esclave, quand même son père aurait d'autres fils d'une fille du roi dans la suite. On fait seulement quelque différence là-dessus dans le monde, lorsque le fils est né d'une esclave indienne, mulâtre ou basanée; car comme son teint et son air s'en sentent beaucoup, on dit c'est le fils d'un tel, né d'une esclave négresse; cependant le droit n'en fait nulle différence sur le point de la succession.

Les enfans d'un père n'ont point de droit sur son bien, tandis qu'il est en vie; mais après sa mort, le

fils aîné prend les deux tiers du bien, et l'autre tiers se partage entre le reste des enfans, de telle manière que les filles ne prennent que la moitié de ce qui revient aux garçons. C'est là la loi, et c'est la coutume ordinaire; cependant comme les principaux biens en Perse sont des biens mobiliers, un père qui a le temps de les partager à ses enfans, en donne à chacun ce que bon lui semble.

La loi déclare les filles en âge à neuf ans, et les garçons à treize ans et un jour. On marie les filles sans dot; on leur donne seulement des bijoux, des hardes et des meubles, selon la qualité de la personne.

La religion mahométane tolère toutes les autres religions, moyennant un tribut annuel; mais elle regarde comme un grand mérite de convertir les infidèles, et les mahométans nomment infidèle quiconque ne pratique point leur culte.

Il nous resterait à donner la description de la capitale de la Perse, d'après le voyageur Chardin; mais comme elle a éprouvé de grands changemens depuis un siècle et demi, nous aurons occasion d'y revenir avec d'autres voyageurs plus modernes.

Des voyages de Chardin, sur lesquels nous ne nous étendrons pas davantage, et qui ferment la série de ceux que nous avions à donner sur le XVIIe siècle, en Asie. nous allons passer aux relations qui appartiennent par leurs dates respectives au XVIIIe siècle.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

PRÉLIMINAIRE.

Les voyages effectués en Asie pendant le XVIIIe siècle sont très nombreux ; nous ne donnerons que les principaux, et la plupart encore ne paraîtront ici que sous forme d'analyse, vu l'impossibilité où nous serions de les reproduire en intégralité. Avant d'offrir cette analyse, nous dirons quelques mots seulement de ceux de ces voyages qui ne présenteraient pas assez d'intérêt pour être mentionnés à part, et dans leur ordre de publication.

Le premier en ligne chronologique est le voyage de Le Bruyn au Levant, commencé en 1701. Il roule d'abord sur le pays et les mœurs des Samoïèdes : avant les derniers voyages faits par les Russes dans les contrées hyperboréennes, nous n'en avions aucune description aussi étendue et aussi satisfaisante que celle de Le Bruyn. Sa relation embrasse la Russie, la Sibérie et la Tartarie ; ses excursions dans les différentes parties de l'Inde et de la Chine pour l'époque où le voyageur a écrit.

Un voyage dans l'Arabie-Heureuse, par l'océan oriental, et le détroit de la mer Rouge, est celui de Laroque, exécuté dans les années de 1709 à

1713. C'était la première fois que des Français avaient suivi cette direction. Laroque ne nous fait connaître, et encore assez imparfaitement, que les villes d'Aden et de Moka, appartenant au roi d'Yémen, qui y entretient des gouverneurs. La première de ces villes, où le voyageur fut bien accueilli, est fortifiée par la nature et par l'art : sa situation sur l'Océan, et la bonté de son port, y entretiennent un grand commerce. Elle a été autrefois plus considérable, elle est encore assez bien bâtie, et les environs en sont assez agréables. Un bel aquedue fournit à la ville des eaux très salubres, avantage infiniment précieux dans la contrée brûlante de l'Arabie.

La ville de Moka, moins considérable que celle d'Aden, est plus marchande, et l'accroissement de son commerce a diminué celui d'Aden. Ses murailles ne sont propres qu'à défendre des insultes des Arabes errans. Le voyageur ne trouva aucune difficulté à remplir sa mission, dont l'objet était de faire un traité de commerce avec le gouverneur. Dans le séjour qu'il fit à Aden, il eut plus de communication avec les femmes Arabes, qu'il ne s'y était attendu dans un pays dont les mœurs ont beaucoup de conformité avec celles des Maures. Dans sa rélation, il vante les charmes et l'aménité de plusieurs femmes.

La seconde partie de la relation contient, comme

l'annonce le titre, un voyage entrepris à la cour du roi d'Yémen, par les députés français stationnés dans le port de Moka, par l'invitation qu'ils avaient reçue du roi d'Yémen, de lui envoyer un médecin de leur nation pour le guérir d'un abcès. On profita de cette ouverture, pour former des liaisons de commerce dans le pays. C'est sur les mémoires de ces députés que Laroque a rédigé sa relation. Il décrit d'abord plusieurs villes assez considérables de cette partie de l'Arabie, qui porte le nom d'*Arabie-Heureuse*, par opposition seulement aux deux autres parties, beaucoup plus stériles, de cette grande contrée; car la route de Moka à *Mouab*, résidence du roi d'Yémen, ne se fait presque toujours, dans un espace de quatre-vingt-six lieues, qu'à travers un pays tout entrecoupé de montagnes. Plusieurs parties de cette route, à la vérité, sont agréables par le grand nombre de ruisseaux qui arrosent la campagne, sans former néanmoins de rivières, et par les belles plantations de caféiers et d'autres arbres fruitiers, qui s'étendent fort loin de Moka; et dans d'autres parties la route traverse un pays montueux et stérile, où l'on éprouve des chaleurs accablantes.

Mouab est une ville nouvelle, bâtie par le prince qui régnait alors : c'était un vieillard âgé de quatre-vingt-sept ans, bien fait, et d'une physionomie encore agréable. L'heureux succès de la cure de son

abcès, et d'une tumeur survenue par le mauvais traitement des médecins du pays, procura aux députés l'accueil le plus favorable, et les attentions même les plus délicates, pendant leur séjour à Mouab. Logés au palais, ils avaient toute liberté de se promener dans la ville et même au dehors. La campagne des environs leur parut un excellent terrain : le froment et le riz y prospéraient. Le cafier, les arbres fruitiers, les vignobles y étaient d'une grande beauté.

Un autre voyageur, nommé *Laloubère,* fut envoyé en 1714 par le roi de France, au roi de Siam. Laloubère ne résida qu'environ trois mois à Siam, et il mit parfaitement ce peu de temps à profit. Ses recherches sur l'histoire et l'origine des Siamois annonçent un esprit judicieux et un observateur habile. Il arrête l'attention du lecteur sur quelques-unes des productions du pays, entre autres, sur le bambou, d'un si grand usage dans les constructions; sur le copaï, qui jette une infinité de filets dont il s'élève autant d'arbres formant un labyrinthe impénétrable; sur le cotonnier, ou palmier, le gommier, le cannelier, le sapan qui fournit un bois propre à la teinture, et dont l'écorce fait d'excellent papier. Laloubère parle des mines d'acier, de fer, de plomb, d'étain et de cuivre; il s'étend sur la culture du riz, la principale ou plutôt la seule nourriture des habitans. Il dit que l'agri-

culture est fort en honneur à Siam. Dans un pays si humide la vigne n'a pas pu s'acclimater, mais on supplée au raisin par le vin de palmier, par l'usage habituel du thé et du café; la mauvaise qualité de l'eau rend indispensable l'usage des liqueurs chaudes et fermentées. La chaleur du climat oblige les habitans de se vêtir très légèrement. Les maisons, très délicatement construites, n'ont qu'un seul étage.

Laloubère dit que les Siamois ne connaissent pas les signatures privées, et qu'il n'y a point d'actes publics. Il fait l'éloge des Siamois et exalte leur respect pour les vieillards; mais il ne dissimule pas que l'habitude du vol et du mensonge est assez générale. On trouvera sur ce peuple une description plus détaillée dans le voyage de Fynlaison, compris au tome XXXIVe de notre Collection.

De ces trois voyages, nous passerons à celui de Gmélin, qui mérite une attention plus particulière, d'autant plus que les pays qu'il a parcourus étaient, pour ainsi dire, totalement ignorés, si ce n'est de nom et comme des lieux d'exil.

GMÉLIN.

VOYAGE EN SIBÉRIE.

(1733.).

Gmélin, médecin allemand, fut envoyé avec deux autres membres de l'académie de Saint-Pétersbourg, en 1733, par l'impératrice régnante, pour parcourir la Sibérie et reconnaître le Kamtschatka. On sait que la Sibérie est une contrée immense, de plus de douze cents lieues de longueur de l'est à l'ouest, et de cinq cents de largeur du nord au sud; elle est bornée à l'est par le détroit et la mer de Behring, au midi par la Mongolie et le pays des Kirghis, à l'ouest par les monts Ourals, et au nord par la mer Glaciale. Nous laisserons parler le voyageur, en ne conservant que les détails les plus importans de la relation.

La première ville remarquable dans la Sibérie est Catherinenbourg, fondée en 1723, par Pierre Ier, et achevée en 1726, sous l'impératrice Catherine dont elle porte le nom; elle dépend de la province de Tobolsk, mais elle a sa juridiction particulière. On peut la regarder comme le point de réunion de toutes les fonderies et forges de Sibérie, qui appar-

tiennent au collége suprême des mines; car ce collége y réside, et c'est de là qu'il dirige tous les ouvrages de Sibérie. Toutes les maisons qui la composent ont été bâties aux dépens de la cour; aussi sont-elles habitées par des officiers impériaux, ou par des maîtres et des ouvriers attachés à l'exploitation des mines. La ville est régulière, et les maisons sont presque toutes bâties à l'allemande; il y a des fortifications, que le voisinage des Baschkires rend très nécessaires. L'Iser passe au milieu de la ville, et ses eaux suffisent à tous les besoins des fonderies. L'église de Catherinenbourg est de bois; mais on a jeté les fondemens d'une église en pierres. Il y a dans cette ville un magasin garni de boutiques et bâti de bois; mais on n'y trouve guère que des marchandises du pays. Il y a aussi un bureau de péage, dépendant de la régence de Tobolsk; les marchandises des commerçans qui y passent dans le temps de la foire d'Irbit, y sont visitées. La durée de cette foire est le seul temps où il soit permis aux marchands de passer par Catherinenbourg.

Pour s'instruire à fond dans la matière des mines, forges, fonderies, etc., il suffit de voir cette ville. Les ouvrages y sont tous en très bon état, et les ouvriers y travaillent avec autant d'application que d'habileté; aussi la police y est-elle admirable. On empêche, sans violence, ces ouvriers de s'enivrer, et voici comment. Il est défendu par toute la ville

de vendre de l'eau-de-vie en d'autres temps que les dimanches après midi. De plus, pour ne pas profaner ce jour, on ne permet de vendre qu'une certaine mesure; et l'on tient exactement la main à l'exécution d'un règlement si sage. Les ouvriers d'ailleurs n'ont pas à se plaindre, ils ne manquent de rien; ils touchent leur paye régulièrement tous les quatre mois, et les vivres sont à très bon marché. Lorsque quelqu'un d'eux tombe malade, il est très bien soigné dans un hôpital bâti exprès pour eux, et dirigé par un bon chirurgien-major. On y apporte même les malades des mines et fonderies des environs.

Au commencement de janvier, M. Muller et moi nous allâmes visiter les mines de cuivre de Polewaï, situées à cinquante-deux werstes [1] de Catherinenbourg. Nous entrâmes dans la mine de cuivre, qui est dans l'enceinte des ouvrages élevés contre les incursions des Baschkires; nous descendîmes par un escalier bien construit; et pour y pénétrer, nous n'essuyâmes pas, à beaucoup près, les difficultés qu'il faut surmonter dans les mines d'Allemagne. Le rocher n'est pas indomptable; cependant il faut, pour le briser, de la poudre à canon. La mine ne s'y trouve pas par couches; elle est distribuée par chambres, et donne, l'un portant l'autre, trois livres de cuivre par quintal. La terre

[1] Quatre werstes font une lieue de France.

qui la tient est noirâtre et un peu alumineuse. Comme la mine n'est pas profonde, on a rarement besoin de pousser les galeries au-delà de cent brasses de profondeur : aussi n'est-on pas beaucoup incommodé des eaux, qui d'ailleurs sont soutirées par des pompes que la rivière de Polewa fait agir.

De la mine nous allâmes aux fonderies, où l'on voit tous les fourneaux nécessaires pour préparer la pierre crue (*roshtein*) et le cuivre. Dans le même endroit sont les forges avec les marteaux. Tous ces ouvrages sont mis en mouvement par la Polewa, qu'un bâtardeau fait élever.

Il ne se passa rien de remarquable à Tobolsk avant le 17 février. La *semaine du beurre,* qui commença ce jour-là, mit en mouvement toute la ville. Les gens les plus distingués se rendaient continuellement des visites, et le peuple faisait mille extravagances; l'on ne voyait et l'on n'entendait jour et nuit, dans les rues, que des courses et des cris; la foule des passans et des traîneaux y causait à chaque instant des embarras. Une nuit, passant devant un cabaret, je vis beaucoup de monde assis sur un tas immense de neige, qu'on y avait élevée exprès : l'on y chantait et l'on y buvait sans relâche. La provision finie, on renvoyait au cabaret. On invitait tous les passans à boire, et personne ne songeait au froid qu'il faisait. Les femmes se divertis

saient à courir les rues, et elles étaient souvent jusqu'à huit dans un traineau.

A Pechler, j'entrai dans une maison de Tartares. Ceux du district de Tobolsk ne sont nullement comparables aux Tartares de Casan, pour la politesse et la propreté. Ces derniers ont ordinairement une chambre particulière pour leurs femmes. Ceux de Tobolsk n'ont qu'une seule chambre, dans laquelle toute la famille vit pêle-mêle, avec les bœufs, les vaches, les veaux, les moutons. Cette malpropreté provient vraisemblablement de leur pauvreté : c'est par la même raison qu'ils ont rarement plus d'une femme, et qu'ils ne boivent que de l'eau.

Autant la ville avait été tumultueuse dans la *semaine du beurre* [1], autant elle paraissait tranquille dans les fêtes qui la suivent. On voyait tout le monde en prière. La dévotion éclata surtout dans une cérémonie qui se fit le 3 mars, à la cathédrale, et qui fut célébrée par l'archevêque du lieu. Elle commença par une espèce de béatification de tous les czars morts en odeur de sainteté, et de leurs familles, des plus vertueux patriarches, et de plusieurs autres personnages, du nombre desquels fut Jermak, qui avait conquis la Sibérie : ensuite on prononça solennellement le grand ban de l'église contre tous les infidèles, hérétiques et schismatiques, c'est-à-dire contre les mahométans, les lu-

[1] C'est ainsi qu'on nomme le carnaval en Sibérie.

thériens, les calvinistes et les catholiques romains, supposés auteurs du schisme qui sépare les deux églises. Pendant tout le carême, on n'entendit point de musique; il n'y eut aucune sorte de divertissement, ni noces, ni fiançailles. Si nous n'eussions eu des Tartares à observer, nous aurions été réduits à la plus grande inaction.

Le 15 mars nous eûmes avis qu'il se faisait une noce tartare au village de Sabanakà; nous fûmes curieux de la voir, et nous nous rendîmes sur les lieux. On compte de Tobolsk à Sabanaka, environ douze werstes. Nous allâmes droit à la maison des nouveaux mariés; nous fûmes conduits, avec d'autres étrangers qui avaient eu la même curiosité que nous, dans une chambre particulière, où l'on avait rangé des chaises pour nous recevoir. Nous y trouvâmes aussi les bancs larges et bas que nous avions vus jusqu'à présent dans toutes les chambres tartares, et ils étaient couverts de tapis. La table avait aussi son tapis; on y avait servi un gâteau, de gros raisins et des noix de cèdre. En arrivant dans la chambre, on nous présenta de l'eau-de-vie à la manière russe, et ensuite du thé. On nous prévint qu'on avait rassemblé à Tobolsk quelques chevaux qui viendraient en course pour disputer les prix. C'est un ancien usage dans toutes les noces tartares, de donner le spectacle de ces courses avant de commencer la noce. Or, afin qu'il se trouve tou-

jours des cavaliers et des chevaux pour les courses, il y a des prix proposés, tant de la part du marié que du côté de la mariée, et le plus considérable est adjugé à celui qui atteint le premier le but.

Vers les 11 heures, on vit arriver trois cavaliers. Deux jeunes garçons russes remportèrent les trois premiers prix. Quelque temps après, il en arriva plusieurs autres, qui étaient presque tous de jeunes Tartares, ou de jeunes Russes. Les prix furent donnés aux dix premiers, mais nous apprîmes qu'on les distribuait quelquefois avec un peu de partialité, et qu'ici particulièrement, il y avait eu de la faveur. A peu de distance de ces prix, il y avait deux tables, sur chacune desquelles était placé un instrument de musique tartare, consistant en un vieux pot sur lequel était un cuir bien tendu, et qu'on frappait comme si c'eût été un tambour. Cette musique n'était pas merveilleuse : cependant il y avait une si grande foule de Tartares empressés de l'entendre, qu'on avait de la peine à en approcher.

Après la distribution des prix, nous passâmes dans la chambre du marié, qui était dans la cour de la maison où demeurait la future. Cette chambre était remplie de gens qui se divertissaient à boire. Deux musiciens tartares étaient de la fête : l'un avait un simple roseau percé de trous, avec lequel il rendait différens sons; l'embouchure de cette

espèce de flûte était entièrement cachée dans sa bouche : l'autre raclait un violon ordinaire. Ils nous jouèrent quelques morceaux qui n'étaient pas absolument mauvais; nous fûmes surtout invités à la *chanson* ou *romance de Jermak*, qu'ils nous assurèrent avoir été faite dans le temps que ce guerrier conquit la Sibérie et que leurs ancêtres furent soumis à la domination russe.

De là nous repassâmes dans la première chambre, d'où nous vîmes le marié, conduit par ses paranymphes et par ses parens, faire trois fois le tour de la cour. Lorsqu'il passa la première fois devant la chambre de la mariée, on jeta, des fenêtres de celle-ci, des morceaux d'étoffe que le peuple s'empressa de ramasser. Le marié avait une longue veste rouge, avec des boutonnières d'or. Son bonnet était brodé en or, et de la même couleur. De la cour, il se rendit dans une chambre, où l'*aguns* (prêtre égal en dignité à un évêque), deux *abuss*, ou *abiss*, et deux hommes qui représentaient les pères du marié et de la mariée, étaient assis sur un banc. Il y avait, dans cet endroit, une grande foule de spectateurs accourus pour voir la cérémonie. Les deux paranymphes entrèrent dans la chambre avant le marié, et demandèrent à l'aguns si la cérémonie se ferait. Après sa réponse, qui fut affirmative, le marié entra : les paranymphes lui demandèrent, *si lui N. N. pourrait obtenir N. N. pour*

femme. Là-dessus, l'abuss envoya chez la mariée, pour avoir la réponse. Son consentement étant arrivé, et les pères et mères des futurs conjoints ayant aussi donné le leur, l'aguns récita au marié les lois du mariage, dont la principale était qu'il ne prendrait jamais d'autre femme sans le consentement de celle qu'on allait lui donner. A toutes ces formalités le marié gardait un profond silence; mais les paranymphes promirent qu'il ferait tout ce qu'on exigerait de lui. L'aguns, pour lors, donna sa bénédiction, et il finit la cérémonie par un éclat de rire qui fut imité par plusieurs des assistans. Pendant tout ce temps, les parens et les amis des mariés apportaient des pains de sucre pour présens de noce. Après la bénédiction nuptiale, on cassa ces pains en plusieurs morceaux; on sépara les gros des petits, et on les mit séparément sur des assiettes. Les plus gros furent distribués au clergé, et les autres aux assistans; nous eûmes chacun environ deux onces de sucre. On quitta cette chambre pour s'aller mettre à table, et nous fûmes servis dans l'endroit où l'on nous avait reçus d'abord. Le repas était composé de riz, de pois, de bœuf et de mouton. A une heure après midi nous nous retirâmes, et nous revînmes à Tobolsk. Nous sûmes depuis que la noce avait duré trois jours, pendant lesquels on n'avait cessé de boire et de manger.

Nous ne vîmes rien de remarquable à Tobolsk,

jusqu'au 14 avril, jour que finit le carême. Les cérémonies de Pâques, usitées chez les Russes parmi le peuple, sont ici les mêmes. Le 15 nous eûmes à peu près le même spectacle qu'on nous avait donné à Catherinenbourg, si ce n'est qu'il se fit en plein jour. Ce fut la représentation d'une pieuse farce, toute semblable à nos anciens *mystères*, et distribuée en trois actes.

Il y eut ce même jour à Tobolsk une autre solennité, dont M. Muller fut témoin. A une werste de la ville, il était entré dans une maison située sur une éminence, et qui paraissait ne contenir qu'une seule chambre. Il y descendit par quelques marches basses, et il y trouva beaucoup de cercueils remplis de corps morts, et qu'on pouvait aisément ouvrir. Ce sont des cadavres de gens qui ont péri de mort violente, ou sans sacremens, et qui ne peuvent pas être enterrés avec ceux qui les ont reçus, ou dont la mort a été naturelle. Près de ces bières il y avait un grand concours de monde, soit parens des morts, soit inconnus, qui venaient prendre congé des défunts : « Car, disent-ils, quoique nous ne soyons pas parens, les morts peuvent dire un mot en notre faveur. » Ce n'est pas qu'ils croient que ceux qui ne sont pas morts dans les règles ne puissent pas être sauvés : ces individus, selon les dévots de Tobolsk, ne restent pas au-delà d'un an dans cet état, et quelques-uns même n'ont

pas si long-temps à attendre. Suivant cette opinion, tout ce qui meurt dans l'année, entre les deux jeudis antérieurs à celui qui précède les fêtes de la Pentecôte, reste sans être inhumé jusqu'à ce dernier jeudi, et est gardé dans ce magasin de morts. S'il arrive que quelqu'un meure le jeudi même, il faut qu'il attende une année entière sans être enterré; si, au contraire, il ne meurt qu'un seul jour avant, il l'est dès le lendemain. Ce jeudi est appelé *tulpa*, en langue russe; mais la plupart le nomment *sedmik*, parce que depuis le jeudi-saint jusqu'à celui-ci il y a sept semaines. Ce même jour l'archevêque de Tobolsk fait une procession solennelle avec son clergé jusqu'à cette maison, et après avoir récité quelques prières, il absout les morts des péchés dont ils se sont rendus coupables par leurs négligences, ou qu'ils n'ont pu expier à cause de leur mort subite.

La semaine de Pâques se passa gaîment en visites respectives. Le peuple la célébra par beaucoup de divertissemens à sa mode; mais ces extravagances n'approchaient pas à beaucoup près de celles qui se firent *dans la semaine du beurre*. C'est là principalement le temps des débauches avec les femmes, qui cependant ne sont pas rares tout le reste de l'année en cette ville. Dans aucun lieu du monde je n'ai vu autant de gens sans nez qu'à Tobolsk. Le froid ne peut pas en être la cause, puisque la gelée

n'y est pas plus intense qu'à Pétersbourg, où ces accidens sont beaucoup plus rares. Il est donc assez vraisemblable qu'ici la perte du nez est un des fruits ordinaires du mal vénérien, qui est très commun dans cette ville.

Tobolsk, capitale de la Sibérie, est située sur le fleuve Irtisch, à la latitude de 58 degrés 12 minutes. Elle est divisée en ville haute et en ville basse. La ville haute est sur la rive orientale de l'Irtisch; la basse occupe le terrain qui est entre la montagne et le fleuve. Elles ont l'une et l'autre un circuit considérable; mais toutes les maisons sont bâties de bois. Dans la ville haute, qu'on appelle proprement la *ville*, est la forteresse qui forme presque un carré parfait. Elle renferme un magasin de marchandises bâti de pierres, la chancellerie de la régence et le palais archiépiscopal. Outre le magasin de marchandises, il y a encore dans la haute ville un marché pour les vivres et pour toutes sortes de menues denrées.

La ville haute a cinq églises, dont deux construites de pierres enclavées dans la forteresse, et trois bâties de bois, outre un couvent. La ville basse a sept paroisses et un couvent bâti en pierres.

La ville haute a l'avantage de ne point être sujette aux inondations; mais elle a une grande incommodité, en ce qu'il faut y faire monter toute l'eau dont elle a besoin. L'archevêque seul a un puits profond

de trente brasses, qu'il a fait creuser à grands frais, mais dont l'eau n'est à l'usage de personne, hors de son palais. La ville basse a l'avantage d'être proche de l'eau, mais elle est sujette à des inondations.

On nous dit à Tobolsk que cette ville essuie tous les dix ans une inondation qui la met sous l'eau. En effet, l'année précédente (1783) non-seulement la ville, mais tous les lieux bas des environs, jusqu'à Tiumen, étaient inondés.

Je n'ai pas trouvé d'endroit où l'on voie autant de vaches qu'on en rencontre à Tobolsk. Elles courent les rues, même en hiver; de quelque côté que l'on tourne, on voit des vaches, mais bien plus encore en été et dans le printemps.

La ville de Tobolsk est fort peuplée, et les Tartares font près du quart des habitans. Les autres sont presque tous des Russes, ou exilés, ou enfans d'exilés. Comme ici tout est à si bon marché qu'un homme d'une condition médiocre peut vivre avec un modique revenu de dix roubles par an, la paresse y est excessive. Quoiqu'il y ait des ouvriers de tous métiers, il est très difficile d'obtenir quelque chose de ces gens-là; on n'y parvient guère qu'en usant de contrainte et d'autorité, ou en les faisant travailler sous bonne garde. Quand ils ont gagné quelque chose, ils ne cessent de boire jusqu'à ce que, n'ayant plus rien, ils soient forcés par la faim à revenir au travail. Le bas prix du pain

cause en partie ce désordre, et fait que les ouvriers ne pensent pas à épargner; deux heures de travail leur donnent de quoi vivre une semaine et satisfaire leur paresse.

Le gouverneur célèbre toutes les fêtes de la cour. Il fait inviter ces jours-là tous ceux qui sont au service de Sa Majesté impériale, et même tous les négocians de la ville. Tout ce qu'il y avait à Tobolsk de personnes destinées pour le voyage du Kamtschatka reçut de pareilles invitations. Le dîner était servi à la manière russe; on y buvait beaucoup de vin du Rhin, et de vin muscat. Ordinairement après le dîner, hors le temps du carême, on dansait jusqu'à sept ou huit heures du soir; d'autres fumaient, jouaient au trictrac, ou s'amusaient à d'autres jeux.

Ces repas, quelque multipliés qu'ils soient, ne sont rien moins que ruineux : car aucun des négocians ne quitte la table sans laisser un demi-rouble, ou un rouble, et c'est à qui fera mieux les choses.

Les Tartares établis dans cette ville descendent en partie de ceux qui l'habitaient avant la conquête de la Sibérie, et en partie des Buckares, ou Boukhares, qui s'y sont introduits peu à peu. Ils sont en général fort tranquilles, et vivent du commerce; mais point de métiers parmi eux : ils regardent l'ivrognerie comme un vice honteux et déshonorant. Ceux d'entre eux qui boivent de l'eau-de-vie sont

fort décriés dans la nation. Je n'eus point d'occasion de voir leurs cérémonies religieuses. Ils sont tous Mahométans, et peuvent avoir autant de femmes qu'ils veulent; mais comme ils demeurent avec des chrétiens, ils en prennent rarement plus d'une.

Les Tartares font leurs prières au lever et au coucher du soleil, et toutes les fois qu'ils mangent. Je demandai un jour à un Tartare qui faisait son action de grâces après le repas, pourquoi, à la fin de ses prières, il passait la main sur sa bouche? Il me répondit par cette autre question : «Pourquoi joignez-vous les mains en priant?»

Les Tartares ne changent pas aisément de religion : on en a cependant baptisé quelques-uns; mais ces prosélytes sont fort méprisés dans leur nation. Ceux qui s'appellent les *vrais croyans* leur reprochent qu'ils ne changent de religion que par goût pour l'ivrognerie, ou pour se tirer de l'esclavage. Cette dernière raison paraît la plus vraisemblable.

Le temps de notre départ approchait; nous avions fait préparer deux dosehtschennikes, où l'on avait réuni toutes les commodités possibles. Un doschtschennike est un bâtiment qu'on peut regarder comme une grande barque couverte. Lorsqu'il est destiné à remonter les rivières, il a un gouvernail; mais ceux qui descendent ont, au lieu de gouver-

nail, une grande et longue poutre devant et derrière, comme les bâtimens du Wolga. Dans chacun de ces bâtimens il y avait vingt-deux manouvriers, tous Tartares. Chacun était en outre muni de deux canons et d'un canonnier. Nous nous embarquâmes, et nous remontâmes le fleuve Irtyche.

Au-delà de l'embouchure du Tara, qui se jette dans l'Irtyche, nous avions au rivage oriental le steppe, ou le désert des Tartares *Barabins*, et à l'occident, celui des Cosaques. Ainsi nous fîmes faire bonne garde : nous n'avions rien à craindre des premiers, qui sont soumis à l'empire russe; mais le désert des Cosaques est très dangereux. Ces Cosaques tuent ordinairement tous les hommes qu'ils rencontrent, et emmènent les femmes. Ils traitent les Tartares un peu plus doucement que les Russes; ils les font marcher avec eux quelques pas, puis les dépouillent, les battent bien, et les laissent aller. Autrefois ils se contentaient d'emmener les Russes en captivité.

Jusque-là notre navigation sur l'Irtyche, à la lenteur près, et malgré les inconvéniens dont je viens de parler, ne pouvait être plus heureuse. Nous n'avions qu'à nous louer des travailleurs que nous avions pris à Tobolsk: c'étaient tous gens tranquilles, officieux, pleins de bonne volonté. Nous étions toujours touchés de voir ces pauvres gens travailler, sans un moment de relâche, sans un

instant de repos la nuit, et pourtant sans le moindre murmure. L'accident qui arriva à notre bâtiment nous fit encore mieux connaître toute la bonté de ces Tartares. Nous avions dans son intérieur une provision considérable de cochon fumé. On sait que cette viande est en horreur aux Tartares, et qu'ils n'osent seulement pas la toucher. Cependant notre navire ayant fait eau, comme il fallait que le bâtiment fût promptement déchargé, nous les vîmes, avec des mains tremblantes, aider à porter cette viande à terre. Une autre fois un cochon de lait étant tombé dans l'eau, un de nos Tartares s'y jeta sur-le-champ, nagea après l'animal, et le rapporta. Nous avons aussi vu des marques de l'amitié qu'ils ont les uns pour les autres. Il était souvent arrivé que trois ou quatre Tartares étaient obligés, soit en nageant, soit en marchant dans l'eau, de prendre les devants pour sonder la profondeur, et empêcher nos bâtimens d'échouer sur les bancs de sable. Un jour un de ces travailleurs, qui, contre l'ordinaire des Tartares, ne savait pas bien nager, fut embarrassé dans un endroit profond et près de se noyer. Ses camarades le voyant en danger, trois ou quatre d'entre eux se jetèrent à l'eau et le sauvèrent. Nous ne nous sommes jamais aperçus qu'ils nous aient volé la moindre chose. Leur probité est connue partout; aussi n'exige-t-on d'eux aucun serment; ils n'en connaissent pas même

l'usage; mais lorsqu'ils ont frappé dans la main en promettant quelque chose, on peut être plus sûr de leur foi que de tous les sermens de la plupart des chrétiens. Ils sont de plus très religieux.

Ces Tartares sont presque tous maigres, secs, fort bruns, et ont les cheveux noirs; ils sont grands mangeurs, et quand ils ont des provisions, ils mangent quatre fois le jour. Leur mets ordinaire est de l'orge, qu'ils font un peu griller et qu'ils appellent *kurmatsch:* ils la mangent ainsi presque crue, ou, quand ils veulent se régaler, ils la font griller encore une fois avec un peu de beurre. De toutes les viandes, celle qu'ils aiment le mieux est la chair de poulain. Ils furent obligés avec nous de se contenter de ce que nous pouvions leur donner; mais ils n'étaient point délicats. Je les ai souvent vus mettre sur le feu des morceaux de viande toute pourrie qu'ils mangeaient de très bon appétit.

Nous n'eûmes dans tout ce voyage par eau qu'une seule incommodité à laquelle il ne fut pas possible de trouver le moindre remède: c'étaient les cousins dont il y avait des quantités prodigieuses dans tous les endroits où nous passâmes; ils s'attachent à toutes les parties du corps qui sont découvertes; ils pénètrent avec leur trompe jusque dans la peau, en sucent le sang jusqu'à ce qu'ils en soient rassasiés, et s'envolent ensuite. Si on les laisse faire, ils couvrent entièrement la peau, et causent des douleurs

insupportables. On m'a même assuré qu'à Ilimsk ils tourmentent quelquefois si cruellement les vaches, qu'elles en tombent mortes. Le cousin des bords de l'Irtyche est d'une espèce très délicate; on ne peut guère le toucher sans l'écraser; et si on l'écrase sur la peau, il y laisse son aiguillon, ce qui rend la douleur encore plus sensible. Sa piqûre fait enfler la peau aux uns, et à d'autres ne fait que des taches rouges, telles qu'en font naître les orties. Le moyen usité dans le pays pour s'en garantir, est de porter une sorte de bonnet fait en forme de tamis, qui couvre toute la tête, et qui n'ôte pas entièrement la liberté de la vue. On met autour du lit des rideaux d'une toile claire de Russie. Nous employâmes les deux moyens; mais nous trouvâmes de l'inconvénient à l'un comme à l'autre: le premier causait une chaleur incommode, qui se faisait sentir à la tête et devenait bientôt insupportable; le second moyen nous parut d'abord sans effet; nos lits étaient assiégés de cousins, et nous ne pouvions pendant la nuit fermer l'œil. Lorsqu'il pleuvait un peu, ou que le temps était couvert, les cousins redoublaient de fureur. On ne se garantissait les mains et les jambes, qu'en mettant des bas et des gants de peau. Les cousins sont en bien plus grande quantité sur les bords de l'eau que sur les bâtimens, et quelque chose qu'on fasse, on en est toujours couvert.

A deux journées de Jamuschewa, nous cessâmes notre navigation, et nous montâmes à cheval avec une petite suite. Notre chemin traversait directement la steppe, qui est partout fort unie.

Nous eûmes beaucoup à souffrir jusqu'à Jamuschewa; la chaleur était devenue si forte, que nous pensâmes périr. Il faisait à la vérité du vent, mais il était aussi chaud que s'il fût sorti d'une fournaise ardente. Nous n'avions pas dormi depuis près de trente-six heures; le sable et la poussière nous fermaient les yeux, et nous arrivâmes très fatigués à une heure après midi à Jamuschewa. Là, nous sentîmes encore à notre arrivée la chaleur si vivement que nous désespérions de pouvoir la supporter davantage; tout ce qu'on nous servait à table, quand nous prenions nos repas, était plein de sable que le vent y portait. La chambre n'avait point de fenêtres; il n'y avait que des ouvertures pratiquées dans la muraille, et c'était par-là que le vent nous charriait ce sable incommode.

Une steppe ressemble à une terre labourée où il n'y a que du chaume. L'herbe aride y brûle très vite. Tout ce qui se trouve combustible brûle aussitôt et de proche en proche. Mais dans les steppes, outre les routes fort battues et les lacs, il y a au printemps quantité d'endroits marécageux, et en été, beaucoup d'endroits secs, où il ne croît point du tout d'herbe. Ainsi, dans tous ces endroits, le

feu s'arrête de lui-même, sans pouvoir aller plus loin, et s'éteint faute d'aliment. Les incendies des steppes ne sont point rares, on en voit presque tous les ans. On indique deux causes de ces incendies : la première vient des voyageurs, qui font du feu dans les endroits où ils s'arrêtent pour faire manger leurs chevaux, et qui, en s'en allant, n'ont pas soin de l'éteindre. L'autre cause vient des fréquens orages, et s'attribue au feu du ciel ; mais elle a lieu bien plus rarement.

Le lendemain de notre arrivée à Jamuschewa, nous nous rendîmes, avec peu de suite, au fameux lac salé Jamuschewa, dont la forteresse a pris son nom, et qui en est éloigné de six werstes à l'est. Ce lac est une merveille de la nature ; il a neuf werstes de circonférence, et est presque rond. Ses bords sont couverts de sel, et le fond est tout rempli de cristaux salins. L'eau en est extrêmement salée ; et quand le soleil y donne, tout le lac paraît rouge comme une belle aurore. Le sel qu'il produit est blanc comme la neige, et se forme tout en cristaux cubiques. Il y en a une quantité si prodigieuse, qu'en très peu de temps on pourrait en charger beaucoup de vaisseaux, et que dans les endroits où l'on en a pris une certaine quantité, on en retrouve de nouveau autant cinq à six jours après. Les provinces de Tobolsk et de Iéniseik en sont abondamment fournies, et ce lac suffirait encore

à la fourniture de cinquante provinces semblables. La couronne s'en est réservé le commerce, comme celui de toutes les autres salines.

Nos voyageurs continuent leur route sur les bords de l'Yrtis, tandis que leurs bâtimens, chargés de provisions, les suivent sur la rivière.

Le 23 août nous allâmes à Kolywanka-gora. C'est au pied de cette montagne qu'on a construit, en 1728, la première fonderie avec un ostrog. On n'en voit plus que les ruines, parce qu'elle a été abandonnée pour être transportée l'année suivante dans un lieu plus convenable, où elle est aujourd'hui.

En 1725, quelques paysans fugitifs étant venus s'établir sur l'Obi, apportèrent à un particulier russe, nommé Demiedof, plusieurs échantillons de mines de cuivre, qu'ils avaient trouvés dans ces cantons en chassant. Demiedof ayant obtenu du Collége des Mines la permission de faire fouiller et de bâtir des fonderies, fit de nouvelles recherches, et construisit la sawode ou fonderie de Kolywanka-gora. Elle est située dans les montagnes, et a pour défense un fortin de quatre bastions, entouré d'un rempart de terre et d'un fossé. C'est la résidence des officiers et des travailleurs aux ouvrages des mines. La plupart de ces travailleurs sont des paysans de différens cantons, qui viennent ici pour gagner la capitation qu'ils sont tenus de payer à la couronne.

Le 2 septembre, nous arrivâmes sur les bords de l'Obi. Nous y embarquâmes, sur un gros bâtiment, nos bagages, avec nos instrumens et nos ustensiles. L'Obi, l'un des plus grands fleuves de la Sibérie, a sa source dans le pays des Mogols; il est formé de deux grandes rivières, nommées *Bija* et *Katuna*. Il ne prend le nom d'Obi qu'à leur confluent, qui se fait à Bisk. C'est depuis cette forteresse, que les bords de l'Obi sont habités, et ses rivages sont bordés de quantité de slobodes. Bisk est une forteresse de frontière contre les Kalmouks. On voyage avec tant de sûreté dans ce pays-là, qu'on n'a pas besoin d'escorte.

Il faut remarquer en passant, que la plupart des villages de Sibérie tirent leur nom des paysans qui les ont bâtis : très peu portent le nom du ruisseau sur lequel ils sont situés. A Ulibert, nous étions logés chez le fondateur même du village.

Le 11, après avoir passé le Tom sur des radeaux, nous arrivâmes le soir à Kusnetz, où nous employâmes notre séjour à satisfaire notre curiosité sur les Tartares du pays.

Le 16 nous allâmes à trois werstes de la ville, dans un village habité par les Tartares Éluths. Leur religion n'a point de forme certaine, et il paraît qu'ils ne savent guère eux-mêmes ce qu'ils croient. Ils rendent pourtant un culte à Dieu, mais bien simple; ils se tournent tous les matins vers le soleil

levant, et prononcent cette courte prière : « *Ne me tue pas.* »

Nous avions appris que plusieurs Tartares, établis sur les rivières de Kondoma et de Mrasa savaient tirer le fer de la mine par la fonte, et que même on n'avait en ce lieu d'autre fer que celui qui venait de ces Tartares. Cela nous donna l'envie de voir leurs fonderies, qui n'étaient pas fort éloignées. Nous choisîmes la plus prochaine qu'on nous avait indiquée dans le village de Gadæwa, et nous envoyâmes quelqu'un les avertir de notre arrivée, afin qu'ils tinssent tout prêt.

Nous partîmes dès le matin, et après avoir traversé plusieurs villages russes et tartares, et passé deux fois la Kondoma, nous trouvâmes sur le bord de cette rivière le village de Gadæwa. Notre premier soin fut de chercher une fonderie de fer; mais nous ne remarquions aucun bâtiment d'une apparence différente des autres. On nous conduisit enfin dans une iourte ou maison, et dès l'entrée, nous vîmes d'abord le fourneau de fonte. Nous conçûmes même à sa structure que, pour un pareil fourneau, on n'avait pas eu besoin de construire une iourte particulière, et qu'elles pouvaient toutes également être propres à cet usage. Les travaux de la fonte n'empêchaient pas même les ouvriers d'habiter la même iourte. Le fourneau était à l'endroit où l'on fait ordinairement la cui-

sine, et la terre y était un peu creusée. Le creux qui, dans toutes les iourtes tartares, sert pour la cuisine, faisait une des principales parties du fourneau. Un chapiteau d'argile ou de terre glaise, de forme conique, d'environ un pied de diamètre, qui allait en se rétrécissant par en haut, composait, avec un trou creusé dans la terre, tout le fourneau de fonte. Deux Tartares font ici toute la besogne: l'un apporte alternativement du charbon et du minerai pilé, dont il remplit le fourneau; l'autre a soin du feu, et fait agir deux soufflets appliqués au fourneau. A mesure que les charbons s'affaissent on fournit de nouvelle matière et de nouveaux charbons, et l'on continue jusqu'à ce qu'il y ait dans le fourneau environ trois livres de minerai: ils n'en peuvent pas fondre davantage à la fois. Des trois livres de minerai, ils en tirent deux de fer, qui paraît encore fort impur, mais qui cependant est fort bon. Dans une heure et demie nous avions tout vu.

Pendant qu'on s'occupait à fondre, nous fîmes chercher le kam du lieu, pour nous faire voir ses sortiléges, ce qu'ils appellent *faire le Kamlat*. Il se fit apporter son tambour magique, qui avait la forme d'un tamis, ou plutôt d'un tambour de basque; il battait dessus avec une seule baguette. Le kam tantôt marmottait quelques mots tartares, et tantôt grognait comme un ours; il courait de côté

et d'autre, puis s'asseyait, faisait d'épouvantables grimaces et d'horribles contorsions de corps, tournant les yeux, les fermant, et gesticulant comme un insensé. Ce jeu ayant duré un quart d'heure, un homme lui ôta le tambour, et le sortilége finit. Nous demandâmes ce que tout cela signifiait; il répondit que pour consulter le diable, il fallait s'y prendre de cette manière; que cependant tout ce qu'il avait fait n'était que pour satisfaire notre curiosité, et qu'il n'avait pas encore parlé au diable.

Par d'autres questions, nous apprîmes que les Tartares ont recours au kam, lorsqu'ils ont perdu quelque chose, ou lorsqu'ils veulent avoir des nouvelles de leurs amis absens. Alors le kam se sert d'un paquet de quarante-neuf morceaux de bois, gros comme des allumettes; il en met cinq à part, et joue avec les autres, les jetant à droite et à gauche avec beaucoup de grimaces et de contorsions; puis il donne la réponse comme il peut. Le kam leur fait accroire que par ses conjurations il évoque le diable, qui vient toujours du côté de l'occident, et en forme d'ours, et lui révèle ce qu'il doit répondre. Il leur fait entendre qu'il est quelquefois maltraité cruellement par le diable, et tourmenté jusque dans le sommeil. Pour mieux convaincre ces bonnes gens de son intelligence avec le diable, il fait semblant de s'éveiller en sursaut, en criant comme un possédé. Nous lui demandâmes

pourquoi il ne s'adressait pas plutôt à Dieu, qui est la source de tout bien. Il répondit que ni lui ni les autres Tartares ne savaient rien de Dieu, sinon qu'il faisait du bien à ceux même qui ne l'en priaient pas; que par conséquent ils n'avaient pas besoin de l'adorer; qu'au contraire ils étaient obligés de rendre un culte au diable, afin qu'il ne leur fît point de mal, parce qu'il ne songeait continuellement qu'à en faire.

Ces Tartares, sur ces beaux principes, font des offrandes au diable, et brassent souvent de gros tonneaux de bière, qu'ils jettent en l'air, ou contre les murs, pour que le diable s'en accommode. Quand ils sont près de mourir, toute leur inquiétude et leur frayeur c'est que leur âme ne soit la proie du diable. Le kam est alors appelé pour battre le tambour et pour faire leurs conventions avec le diable, en le flattant beaucoup; ils ne savent pas ce que c'est que leur âme, ni où elle va; ils s'en embarrassent même fort peu, pourvu qu'elle ne tombe point entre les mains du diable. Ils enterrent leurs morts ou les brûlent, ou les attachent à un arbre, pour servir de proie aux oiseaux.

Les instrumens de labour dont ils se servent, ils les fabriquent eux-mêmes du fer dont on vient de parler; ces instrumens consistent en un seul outil, qui a la forme d'un demi-cercle fort tranchant, et dont le manche fait avec le fer un angle

droit. Ils travaillent avec cet outil dans les champs, comme on travaille dans nos jardins avec la houe, et en labourant la terre ils ne l'entament qu'à la profondeur de quelques pouces. Pour faire leur farine, ils broient le grain entre deux pierres.

M. Muller fit tout ce qu'il put pour obtenir d'eux le tambour magique. Le kam en marqua beaucoup de tristesse; et comme on répondait à toutes les défaites qu'il cherchait pour ne s'en pas dessaisir, tout le village nous pria de ne pas insister davantage, parce qu'étant privés de ce tambour, ils seraient tous perdus, ainsi que leur kam. Ces belles raisons ne servirent qu'à nous faire insister encore davantage, et le tambour nous fut remis. Le kam, par une ruse tartare, pour fasciner les yeux de ses gens et leur diminuer le regret de cette perte, avait ôté quelques ferremens de l'intérieur du tambour.

Kusnetz est dans un pays autrefois habité par les Tartares qui, se trouvant trop resserrés du côté de la Russie, se sont retirés peu à peu vers la frontière des Kalmouks. Cette ville est située sur le rivage oriental du Tom. Elle se divise en trois parties, qui sont la haute, la moyenne et la basse ville. Les deux premières sont situées sur la plus grande élévation du rivage; la ville basse est dans une plaine qui s'étend de l'autre côté, c'est la plus peuplée des trois. Dans la ville haute, il y a une cita-

delle de bois, qui a une chapelle. La ville moyenne est décorée d'un ostrog, qui contient la maison du waywode et la chancellerie. Le nombre des maisons, dans les trois villes, peut aller environ à cinq cents.

Les habitans sont paresseux et adonnés à l'oisiveté : on a de la peine à trouver des ouvriers pour de l'argent. Le Tom est assez poissonneux; cependant on ne trouve point de poisson dans les marchés. On n'y connaît pas non plus le fruit : on n'y trouve que de la viande et du pain. Chacun cultive ici le blé dont il a besoin pour sa nourriture, et l'on peut dire que c'est la seule occupation qu'aient les habitans. Leurs terres à blé sont toutes sur les montagnes, non dans les vallées, et la raison qu'ils en donnent, c'est qu'il fait beaucoup plus froid dans les vallées que sur les montagnes. On n'y connaît plus aucune espèce de gibier. Des habitans nous assurèrent que, quand on bâtit cette ville, le canton fourmillait de zibelines, d'écureuils, de martres, de cerfs, de biches, d'élans et d'autres animaux; mais qu'ils l'ont abandonné depuis, et qu'ils se sont retirés dans un pays inhabité, comme l'était celui-ci avant la fondation de Kusnetz. La plupart des villes de Sibérie sont assez commerçantes; mais celle-ci n'a aucun commerce.

Le jour de notre départ fixé, M. Muller prit la route par terre, avec notre interprète et un inter-

prète tartare; moi, je partis par eau sur le Tom avec le reste de la troupe et un interprète tartare. Malgré les obstacles de la navigation, le froid qui augmentait nous fit redoubler d'activité pour arriver à Tomsk le lendemain. J'y trouvai M. Muller, qui y était arrivé dès le premier d'octobre.

Les fondemens de cette ville ont été jetés sous le règne du czar Féodor Iwanowitz, vingt ans avant la construction de celle de Kusnetz. Ce n'était d'abord qu'une forteresse pour contenir les peuples du voisinage; mais ayant été soumis peu à peu, ils s'y sont rassemblés, et ont formé une ville qui renferme dans son enceinte plus de deux mille maisons; elle est, après Tobolsk, la plus considérable de la Sibérie. Un ruisseau, nommé *Uschaika*, la traverse par le milieu, et se décharge au nord dans le Tom On la divise en haute et basse ville. On trouve les marchandises au même prix qu'à Pétersbourg, et tout ce qu'on peut désirer en fourrures non préparées.

La situation de cette ville la rend plus propre au commerce qu'aucune autre du pays. On y arrive commodément pendant l'été par l'Irtish, l'Obi et le Tom. Par terre, la route de Léniseik et de toutes les villes de Sibérie situées plus à l'est et au nord passe par Tomsk. Non-seulement il arrive tous les ans une ou deux caravanes de la Kalmouquie, mais encore toutes celles qui vont de la Chine en Russie,

et de la Russie à la Chine, prennent leur route par cette ville. Elle a de plus son commerce intérieur, dont les affaires sont sous la direction d'un magistrat particulier.

Les vieux croyans ou non-conformistes (*starawierzi*) sont en grand nombre dans cette ville, et l'on prétend que toute la Sibérie en est remplie. Ils sont tellement attachés aux anciens usages, que, depuis la publication de la défense de porter des barbes, ils aiment mieux payer à la chancellerie cinquante roubles chaque année que de se faire raser.

Leur indolence est telle, que les bestiaux ayant été attaqués l'année précédente d'une maladie épidémique si considérable qu'il ne resta que dix vaches et à peine le tiers des chevaux, aucun habitant ne chercha à y apporter du remède, fondés sur ce que leurs ancêtres n'en avaient point employé en pareil cas.

La ville de Iéniseik est située sur le rivage gauche ou occidental du Iénissei, qui en cet endroit a une werste et demie de largeur. Ce fleuve a sa source dans le pays des Mongols, et après un cours d'environ trois mille werstes, il se décharge dans la mer Glaciale. La ville est plus moderne que Kusnetz. On n'y bâtit d'abord qu'un ostrog, comme dans la plupart des villes de Sibérie; mais l'avantage de sa situation a contribué à son agrandisse-

ment. Elle est beaucoup plus longue que large, et a environ six werstes de circonférence. Les bâtimens publics sont la cathédrale, la maison du waywode, la vieille et la nouvelle chancellerie, un arsenal, et quelques petites cabanes : le tout est enfermé dans un ostrog, qui reste encore du premier établissement, mais qui est presque tombé en ruine. La ville contient sept cents maisons de particuliers, trois paroisses, deux couvens, dont un de moines et l'autre de religieuses, un magasin à poudre, et un autre de munitions de bouche; ces deux magasins sont entourés d'un ostrog particulier. Dans le couvent des moines réside l'archimandrite du lieu. Les habitans sont la plupart des marchands qui pourraient faire un bon commerce; mais l'ivrognerie, la fainéantise et la débauche corrompent tout.

Ce que les voyageurs avancent du froid qu'on ressent en Sibérie n'est point exagéré; car à la mi-décembre il fut si violent, que l'air même paraissait gelé. Le brouillard ne laissait pas monter la fumée des cheminées. Les moineaux et autres oiseaux, et celui qu'on appelle en latin *pica varia caudata,* tombaient de l'air comme morts, et mouraient en effet, si on ne les portait sur-le-champ dans un endroit chaud. Les fenêtres, en dedans de la chambre, en vingt-quatre heures étaient couvertes de glace de trois lignes d'épaisseur. Dans

le jour, quelque court qu'il fût, il y avait continuellement des parhélies; dans la nuit, des parasélènes et des couronnes autour de la lune. Le mercure descendit, par la violence du froid, à 120 degrés de Fahrenheit [1], et plus bas par conséquent qu'on ne l'eût observé jusqu'alors dans la nature.

Il y a dans le territoire de Iéniseik deux sortes d'Ostiaques, ceux de Narim et de Iénissei; ensuite les Tounguses, qui demeurent sur le Tanguska et sur la rivière de Tschun; et enfin les Tartares d'Assan, qui habitent les bords de l'Ussolka et de la rivière d'Ona. Les Ostiaques et les Tartares d'Assan vivent dans la plus grande misère; les premiers sont tous baptisés. Jusqu'à présent on n'a pu parvenir d'aucune façon à convertir les Tounguses à la religion chrétienne. Ils sont assez riches en bestiaux.

Krasnojarsk est plus moderne que Iéniseik, et c'est de Moscou qu'on est venu la bâtir. Elle est sur la rive gauche du Iénissei; à son extrémité est la rivière de Kastcha, dont une embouchure est au-dessous de la ville.

Les habitans sont, pour la plus grande partie, des Sluschiwies, qu'on y avait établis par la nécessité de garantir ces cantons des incursions des Tartares-Kirghis, qui venaient ravager les environs; mais depuis quelques années, ils se sont retirés

[1] 39 degrés du thermomètre de Réaumur.

vers le pays des Kalmouks. Depuis ce temps, les Sluschiwies ont fait des courses sans aucun risque dans les environs du pays. Ils ont trouvé à travers les steppes un chemin assez droit depuis Krasnojarsk jusqu'à Jakousk et Tomsk, qui est très commode pour voyager, surtout en été, puisque les eaux et les fourrages y sont en abondance.

Les Sluschiwies mènent une vie fort agréable; ils sont riches en chevaux et en bestiaux, qui ne leur coûtent pas beaucoup à nourrir. Ils les laissent paître sur les steppes; car en hiver même on y voit peu de neige, et quand il y en a, les bestiaux fouillent dans la terre, et en tirent toujours assez de racines et de plantes pourries pour ne pas mourir de faim. Il est vrai qu'en Russie un cheval tire plus que trois des leurs, et qu'une vache y donne vingt fois plus de lait que celles de ces cantons. On cultive du blé, et la terre est si fertile, qu'il suffit de la remuer légèrement pour y semer pendant cinq ou six années consécutives, sans le moindre engrais. Quand elle est épuisée, on en choisit une autre qui n'exige pas plus de soins; ce qui convient fort à la paresse des habitans.

A Kanskoï-Ostrog, nous fîmes chercher quelques Tartares du canton. Ils sont en général assez pauvres : les hommes, aussi bien que les femmes, sont tout nus sous leurs robes, et n'ont jamais porté de chemise. Ceux d'entre eux qui sont baptisés se dis-

tinguent des autres à cet égard; mais ils sont en très petit nombre, et ont tous l'air fort malpropre, parce qu'ils ne se lavent jamais; quand on leur demande la raison de cette négligence, ils répondent que leurs pères ne se sont jamais lavés, non plus qu'eux, et qu'ils n'ont pas laissé que de bien vivre. Quand ils veulent se reposer ou dormir, ils se couchent dans leur iourte autour du foyer, dans une posture singulière. Ils se rangent deux à deux, de façon qu'ils se touchent par le dos, et que leurs jambes sont passées les unes dans les autres. Ainsi quand un dormeur se retourne d'un autre côté, l'autre se retourne en même temps du côté opposé, pour se trouver toujours adossé et entrelacé de la même manière; ce qui se fait très prestement de part et d'autre. Ces mêmes Tartares, au lieu de pain, mangent aussi des ognons, ou d'autres espèces de plantes, et dédaignent l'agriculture. Leur exercice continuel est la chasse des zibelines, qu'ils font de différentes façons. Quand l'animal ne sait plus de quel côté tourner, il monte sur un arbre fort haut, et les Tartares y mettent aussitôt le feu. L'animal, que la fumée incommode, saute en bas de l'arbre, se prend dans un filet tendu à l'entour, et est tué.

Aux environs de l'ostrog de Balachanskoï, habitent un grand nombre de Burètes, qui négligent la culture des terres et ne vivent que du commerce

de leurs bestiaux. Leurs bœufs sont fort estimés. Contre l'usage général, les Bratskis de ce canton exercent un art dans lequel ils ne réussissent pas mal. Ils savent si bien incruster dans le fer, l'argent et l'étain, qu'on prendrait ce travail pour de l'ouvrage damasquiné. La plupart des harnais des chevaux, des ceinturons et des autres ustensiles qui en sont susceptibles, sont ornés de ces incrustations.

Dès les premiers jours de notre arrivée à Irkousk, ou Irkoutsk, nous résolûmes d'aller à Selenghinskoi par les chemins d'hiver, et de là de pousser plus loin par les chemins d'été. Mais comme on nous avait représenté ce voyage, tel que nous l'avions projeté, si pénible et si difficile qu'on ne pouvait le faire qu'à cheval, nous ne jugeâmes point à propos de nous embarrasser de beaucoup de bagages, et nous en laissâmes une partie. Nous avions en tout trente-sept voitures, et il est d'usage en Russie de fournir autant de chevaux de poste. Conformément à cette règle, la chancellerie d'Irkousk ordonna de nous amener seulement trente-sept chevaux, sans considérer que la première poste où nous devions en changer était à plus de deux cents werstes. Nous eûmes beaucoup de peine à faire changer cet ordre.

Nous fîmes partir toute notre suite le 23 avant midi. Le 25, à trois heures du matin, nous arrivâmes à Nikolskaïa-Sastawa. Ce qu'on nomme en

Sibérie *sastawa,* est un endroit où se lève un droit de péage; le bureau de ce lieu reçoit le péage de toutes les marchandises qui viennent de la frontière de la Chine, et qui ne peuvent guère prendre une autre route. Comme ces marchandises sont nombreuses, la place de receveur est très lucrative, et il ne faut guère plus d'un an pour s'enrichir.

Arrivés à cette station, nous nous trouvâmes sur le lac Baïkal, dont les glaces étaient encore très fortes, et pouvaient porter nos traîneaux sans danger; nous le traversâmes obliquement jusqu'à son bord méridional.

C'est comme un article de foi chez les peuples de cette contrée, de donner le nom de mer au lac Baïkal, et de ne point l'appeler un lac. Cette mer est déshonorée, selon eux, lorsqu'on la rabaisse à la simple dénomination de lac, et c'est un outrage dont elle ne manque point de se venger. Ils croient que cette mer a quelque chose de divin, et par cette raison ils la nomment de toute ancienneté *Swiatoïe-Mare,* c'est-à-dire mer sacrée.

Le lac Baïkal s'étend fort loin en longueur de l'ouest à l'est. On estime communément que sa longueur est de cinq cents werstes; sa largeur, du nord au sud en ligne droite, n'est guère que de vingt-cinq à trente werstes, et dans quelques endroits, elle n'en excède pas quinze. Il est environné de

hautes montagnes, sur lesquelles cependant, lorsque nous y passâmes, il y avait très peu de neige. Une autre particularité de ce lac, c'est qu'il ne se gèle que vers Noël, et qu'il ne dégèle qu'au commencement de mai. De là nous marchâmes quelque temps sur un bras de la rivière de Selenga, où nous avions pour perspective une chaîne de montagnes, et nous vînmes le même jour au soir à Kabanskoï-Ostrog, situé sur le ruisseau de Kabana.

Partis de là, nous vîmes deux chaînes de montagnes, entre lesquelles il fallut passer et que le Selenga traverse. Nous fîmes encore, pendant deux ou trois jours, une marche assez pénible, partie à travers des montagnes, partie sur le Selenga, partie dans les steppes arides, la difficulté d'avoir des chevaux renaissant à chaque station par la mauvaise volonté des gens du pays.

Arrivés à Selenghinskoï, nous fîmes bientôt nos dispositions pour le voyage que nous voulions faire à la frontière de la Chine, telle qu'elle fut réglée en 1727. Cette frontière était autrefois reculée jusqu'à la rivière de Bura, qui est environ à huit werstes au sud : c'était au-delà de cette rivière que les Chinois recevaient les ambassadeurs de Russie.

Les slobodes établies sur cette frontière sont bâties depuis 1727. La slobode russe est au nord, et l'autre au midi ; elles ne sont qu'à cent vingt brasses l'une de l'autre. Entre les deux stations, mais plus

près de la slobode chinoise, on voit deux colonnes de bois, élevées d'environ une brasse et demie sur celle qui est en deçà; on y lit en caractère russe : *Slobode du commerce de la frontière russe;* sur l'autre, qui n'en est éloignée que d'une brasse, on voit quelques caractères chinois [1].

La ville de Selenginsk, bâtie en 1666, est située sur la rive orientale de la Selenga. Ce ne fut d'abord qu'un simple ostrog, selon l'usage du pays; environ vingt ans après, on construisit la forteresse qui subsiste encore, et ce lieu lui doit son accroissement. La ville s'étend le long de la rivière, et a environ deux werstes de longueur, mais elle est étroite. La manière de vivre des habitans diffère peu de celle des Bratskis. Ils mangent tranquillement ce qu'ils trouvent, et prennent surtout beaucoup de thé. Trop paresseux pour ramasser un peu de fourrage qui nourrisse leurs bestiaux, ils les laissent courir l'hiver et l'été pour chercher à paître où ils peuvent. Il y a dans la ville quelques boutiques, mais où l'on ne trouve presque rien : ils aiment mieux rester couchés derrière leurs poêles pendant cinquante-une semaines, que de se donner la moindre peine pour gagner quelque chose. Enfin

[1] Depuis Gmelin il s'est élevé sur la frontière un bureau de douane et un village appelé *Kiakhta*, dont il est question dans le Voyage de Timkowski, effectué en 1821. *Voyez* tome XXXIII de notre Collection.

la cinquante-deuxième ils vont à Kiakhta, et ce qu'ils y gagnent leur suffit pour vivre pendant l'année entière.

La ville d'Irkoutsk, bâtie vers l'an 1661, est, après Tobolsk et Tomsk, une des plus grandes villes de la Sibérie; elle est située sur la rive orientale de l'Angara, dans une belle plaine, vis-à-vis de l'embouchure de l'Irkout, d'où elle tire son nom. Il y a plus de neuf cents maisons assez bien construites, et dont le plus grand nombre contient, outre la chambre du poêle et celle du bain, une chambre sans fumée où se tient la famille; mais toutes ces maisons sont en bois. Cette ville est entourée de palissades en carré, excepté du côté de la rivière, qui est fortifiée par la nature.

La ville d'Irkoutsk a un gouverneur auquel toute la province est soumise. De lui dépendent les waywodes de Selenghinsk, de Nertschinsk, d'Ilimsk, de Jakoutsk, et les commandans d'Ochotzk et de Kamtschatka. Ses revenus sont beaucoup plus considérables que ceux du gouverneur de Tobolsk dont ils dépendent, et les émolumens annuels qu'il se procure, indépendamment des gages ordinaires de son office, ne vont guère à moins de trente mille roubles. Il se fait craindre des waywodes qui lui sont soumis; mais il ne craint pas qu'on lui fasse aisément des affaires, attendu le grand éloignement de Tobolsk.

Irkoutsk a un évêque dont dépendent toutes les fondations ecclésiastiques qui sont dans la province d'Irkoutsk, et tout le clergé séculier et régulier.

La police est assez bien observée dans cette ville. Toutes les grandes rues ont des chevaux de frise et des gardes de nuit. Les officiers de la police font la patrouille pendant la nuit; ils arrêtent tous ceux qui commettent quelques désordres dans les rues, et visitent de temps en temps les maisons suspectes. Cependant il arrive souvent que les cabarets sont, pendant la nuit, pleins de monde, contre les ordonnances expresses publiées dans toute la Russie.

Les environs d'Irkoutsk sont agréables, quoique montagneux; il y a surtout de belles prairies du côté occidental de l'Angara. On ne cultive point de blé dans le district de cette ville; celui qui s'y consomme est amené des plaines de l'Angara, des slobodes situées sur la rivière d'Irkout et sur la Komda, et du territoire d'Ilimsk. Le gibier n'y manque pas; on y trouve des élans, des cerfs, des sangliers et autres bêtes fauves. En volaille et volatile, il y a des poules et des coqs, des poules de bruyère, des perdrix, des francolins, des gelinottes, etc. L'Angara n'est pas fort poissonneux; mais le lac Baïkal y supplée abondamment. A l'égard des marchandises étrangères, celles de la Chine n'y sont pas beaucoup plus chères qu'à Kiakhta, et toutes en général y sont quelquefois, surtout au printemps dès

que les eaux sont dégelées, à presque aussi bon compte qu'à Moscow et à Saint-Pétersbourg.

La ville d'Ilimsk est située sur le rivage septentrional de l'Ilim, large en cet endroit de quarante à cinquante brasses, dans une vallée formée par de hautes montagnes qui s'étendent de l'orient à l'occident, et si étroite, qu'en y comprenant la rivière, elle n'a pas cent brasses de largeur : sa longueur est à peu près d'une werste.

Toutes les maisons des habitans sont très misérables; il ne faut pas s'en étonner, c'est le pays de la paresse. On n'y fait presque autre chose que boire et dormir. Toute l'occupation des habitans se borne à tendre des piéges aux petits animaux, à creuser des fosses, pour attraper les gros, et à jeter du sublimé aux renards; ils sont trop paresseux pour aller eux-mêmes à la chasse. Quelques-uns vivent d'un petit troupeau que leurs pères leur ont laissé, et se gardent bien de cultiver eux-mêmes la terre : ils louent pour cela des Russes qui sont exilés dans ce canton, et quelquefois des Tounguses qu'ils frustrent ordinairement de leurs salaires.

Les Tounguses, pendant l'hiver, ne vivent que de leur chasse, et c'est pour cela qu'ils changent si souvent d'habitations. Les rennes leur servent alors de bêtes de charge ou d'attelage, pour tirer un léger traîneau. Ils leur mettent sur le dos une

espèce de selle formée avec deux petites planches étroites, longues d'un pied et demi. Ils y attachent leurs ustensiles, ou font monter dessus les enfans et les femmes malades. On ne peut pas beaucoup charger les rennes; mais ils vont fort vite. Leur bride consiste en une sangle qui passe sur le cou de l'animal, et, quelque profonde que soit la neige, il passe par-dessus sans jamais enfoncer : ce qui provient en partie de ce que le renne en marchant élargit considérablement la sole de ses pieds, en partie de ce qu'il tient cette sole élevée par-devant, et ne touche point la neige à plat. Si les rennes ne suffisent pas pour porter tous les ustensiles, le Tounguse s'attelle lui-même au traîneau. Dès qu'ils sont arrivés à l'endroit où ils ont résolu de se fixer pour quelque temps, après avoir dressé la iourte, ils chassent aussitôt dans les environs, en courant sur leurs larges patins. Lorsqu'ils ne trouvent plus de gibier, ils passent avec leur famille dans un autre canton, et ils continuent cette façon de vivre pendant tout l'hiver. Le meilleur temps pour la chasse est depuis le commencement de l'année jusque vers le mois de mars, parce qu'alors il tombe peu de neige, et que les traces des animaux y restent plus long-temps. En été et en automne, ils se nourrissent presque uniquement de poisson, et dressent alors pour cet effet leurs iourtes sur le bord des rivières.

Les Tounguses, ou Tongouses, se construisent eux-mêmes des barques fort étroites à proportion de leur longueur, et dont les deux bouts finissent en pointe; leurs plus grosses barques ont à peine trois brasses et demie de longueur, et une arschine dans leur plus grande largeur, qui est le milieu; les petites barques sont longues d'environ une brasse, et ont six werschoks [1] de largeur. Elles sont faites d'écorce de bouleau cousue; et pour qu'elles ne prennent point l'eau, les coutures et tous les endroits où se trouvent des fentes et des ouvertures sont enduits d'une sorte de goudron : elles sont de plus bordées par en haut avec le bois dont on fait des cercles de tonneaux : d'autres cercles sont encore appliqués dans toute la largeur de la barque, et coupés par de semblables cercles qui la traversent en longueur, en sorte que par leur position ils renforcent la barque. Leurs plus grands bâtimens tiennent quatre hommes assis, et les plus petites barques n'en tiennent qu'un. Les Tounguses remontent et descendent les rivières dans ces barques, avec une rapidité étonnante : quand une rivière fait un grand détour, ou qu'ils ont envie de passer dans une rivière voisine, ils mettent la barque sur leurs épaules, et la portent par terre jusqu'à ce que la fantaisie leur reprenne de se rem-

[1] Un *werschock* est la seizième partie d'une *arschine*; l'*arschine* est une mesure de trois pieds de France.

barquer. Autant la barque porte d'hommes, autant elle a de rames. Ces rames sont larges aux deux bouts; car on rame et on gouverne en même temps, et par conséquent on est obligé de les faire aller continuellement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Les Tounguses d'Ilimsk sont presque tous pauvres; le plus grand nombre n'a pas plus de six rennes, et ceux qui en ont cinquante sont regardés comme très riches, parce que ces animaux forment toutes leurs richesses. Leur habillement est simple; ils portent en tout temps sur leur peau une pelisse de peau de renne, dont le poil est tourné en dehors, et qui descend un peu plus bas que les genoux. Cette pelisse se ferme par-devant avec des courroies. Les femmes en ont de semblables, mais la fourrure est tournée en dedans. Quand elles veulent se parer, elles portent de plus une soubreveste de peau de daim, le poil tourné en dehors, qui ne descend que jusqu'aux hanches, et est ouverte sur la poitrine.

Leur religion permet la polygamie, mais leur pauvreté les empêche d'avoir plus d'une femme à la fois. Ils ont des idoles de bois, et leur adressent soir et matin des prières pour en obtenir une chasse ou une pêche abondante, à quoi se bornent presque tous leurs vœux. Ils sacrifient au diable le premier animal qu'ils ont tué à la chasse, et sur le lieu même, ce qu'ils font de cette manière. Ils dé-

vorent la viande, gardent la peau pour leur usage, et n'exposent que les os tout secs sur un poteau, pour la part du diable; c'est du moins n'être pas trop dupe, et traiter le démon comme il le mérite. Si la chasse est heureuse, les chasseurs, de retour à la iourte, en font des remercîmens à l'idole, la caressent beaucoup, et lui font goûter du sang des animaux qu'ils ont tués. Si la chasse, au contraire, n'a pas bien réussi, ils s'en prennent à l'idole, et la jettent de dépit d'un coin de la iourte à l'autre. Quelquefois on la met en pénitence, et l'on est un certain temps sans lui rendre aucune sorte de culte, sans lui marquer aucun respect; ou quand on est bien piqué contre elle, on la porte à l'eau pour la noyer.

Les Tounguses ont une façon singulière de prendre les muscs et les daims. Quand les petits de ces animaux sont égarés, ils ont un cri particulier pour appeler leurs mères. Cette ruse leur donne la facilité de prendre ces animaux; c'est presque toujours dans l'été. Pour cela, ils plient un morceau d'écorce de bouleau, avec lequel ils imitent le cri des jeunes muscs et des petits daims, et les mères accourant à ces cris, ils les tuent sans peine à coups de flèche.

La manière dont se fait la chasse des zibelines a quelques circonstances singulières. Il se forme ordinairement une société de dix à douze chasseurs,

qui partagent entre eux toutes les zibelines qu'ils prennent. Avant de partir pour la chasse, ils font vœu d'offrir à l'église une certaine portion de leurs prises. Ils choisissent entre eux un chef, à qui toute la compagnie est tenue d'obéir. Ce chef est appelé *peredowschik*, c'est-à-dire conducteur, et ils lui portent un si grand respect, qu'ils s'imposent eux-mêmes les lois les plus sévères, pour ne point s'écarter de ses ordres. Quand quelqu'un manque à l'obéissance qu'il doit au conducteur, celui-ci le réprimande de paroles : il est même en droit de lui donner des coups de bâton, et ce châtiment se nomme, ainsi que la simple réprimande, une *leçon* (*utschenie*). Outre cette leçon, le réfractaire perd encore toutes les zibelines qu'il a prises. Il lui est défendu d'être assis en cercle avec les autres chasseurs pendant leurs repas; il est obligé de se tenir debout, et de faire tout ce que les autres lui commandent. Il faut qu'il allume le poêle de la chambre noire, qu'il la tienne propre, qu'il coupe du bois, et fasse enfin tout le ménage. Cette punition dure jusqu'à ce que toute la société lui ait accordé son pardon, qu'il demande continuellement et debout, tandis que les autres mangent assis.

Les habitans du district de Kirenga et des bords du Léna, hommes et animaux, comme les bœufs, les vaches, etc., sont sujets aux goîtres. On croit ici communément que les goîtres sont héréditaires, et

que les enfans naissent avec ces sortes d'excroissances, ou du moins en apportent le germe; mais ce sentiment n'est pas général : il n'est pas adopté surtout par ceux qui ont des goîtres, et qui cherchent à se marier.

A l'occasion de quelques déserteurs de notre troupe, qu'avait effrayés l'expédition au Kamtschatka, et qui nous abandonnèrent, j'appris une superstition des Sibériens, que j'ignorais. Lorsqu'on ouvrit le sac de voyage d'un de ces déserteurs que l'on avait arrêtés, on y trouva, entre autres choses, un petit paquet rempli de terre. Je demandai ce que c'était : on me dit que les voyageurs, qui passaient de leur pays dans un autre, étaient dans l'usage d'emporter de la terre ou du sable de leur sol natal, et que partout où ils se trouvaient, ils en mêlaient un peu dans l'eau qu'ils buvaient sous un ciel étranger; que cette précaution les préservait de toutes sortes de maladies, et que son principal effet était de les garantir de celle du pays. En même temps on m'assura que cette superstition ne venait originairement pas de Sibérie; mais qu'elle était établie depuis un temps immémorial parmi les Russes mêmes.

C'est à Irkoutsk que le voyageur Gmélin devait trouver les moyens de passer au Kamtschatka; mais des obstacles imprévus l'obligèrent à revenir en Russie. Il visita encore d'autres contrées de la Sibérie et consigna dans sa relation une foule d'observations curieuses.

Nous compléterons, jusqu'à un certain point, ses remarques, en faisant connaître ici par extrait une promenade exécutée un siècle après lui dans une partie de la Sibérie qu'il n'avait point décrite, c'est-à-dire, la frontière chinoise vers l'Irtyche. Cette excursion eut lieu en 1834, par M. le comte de Sainte-Aldegonde, aide de camp de l'empereur de Russie. L'auteur n'ayant point publié sa relation, nous n'avons pu nous procurer que le fragment ci-après, que nous devons à l'obligeance d'un de ses amis.

« Parti d'Ékaterinembourg, frontière sibérienne dans les monts Ourals, le 9 juin 1834, je suis arrivé à Barnaoul le 16; c'est-à-dire qu'en une semaine j'ai franchi les deux mille werstes ou cinq cents lieues qui séparent ces deux villes : vous voyez que c'est bien aller. Mais si je n'avais pas eu la crainte de casser mes voitures, que je n'aurais pu faire raccommoder dans les contrées que je traversais, il m'eût suffi de cinq jours, tant les chevaux sibériens sont vifs et rapides. Le pays que j'ai traversé est une plaine immense qui s'étend depuis

les monts Ourals jusqu'aux premières branches que l'Altaï projette vers le nord-est, et qui, à l'exception des rives de la Tobol, de l'Irtyche et de quelques-uns de leurs affluens et des bords de la grande route, n'est qu'une vaste solitude plutôt qu'un désert, car elle est couverte de belles prairies, de bouquets d'arbres et de quelques forêts. On s'étonne à l'aspect de cette verdure, qu'il n'y ait pas d'habitans, et l'on s'attend toujours à en voir paraître; en sorte qu'on n'éprouve pas, en traversant cette partie solitaire, la tristesse qu'inspirent les steppes dénués d'arbres, qu'on trouve au sud de la Russie et dans le gouvernement d'Orembourg. Les animaux et les oiseaux sont rares dans la plaine sibérienne, dont la monotonie est augmentée par le peu de variété des arbres qui y croissent. On n'y voit guère que le bouleau; et quoique ses formes soient agréables et sa verdure très fraîche en cette saison, on s'en lasse au point que j'ai retrouvé avec plaisir les arbres verts, en me rapprochant des montagnes.

On s'attendrait, en s'enfonçant ainsi dans l'Asie, à trouver des figures, une langue et des costumes différens; mais il n'en est pas ainsi des paysans sibériens qui bordent la route ou peuplent les rives des fleuves. Les villages sont construits comme ceux des environs de Pétersbourg et de Moscou. Les églises sont de même: on entend les mêmes chants,

enfin on a besoin de se répéter quelquefois à soi-même qu'on est à quelques mille werstes de la Russie centrale; mais on parcourt ces contrées avec tant de rapidité, qu'on n'a pas le temps de faire des réflexions de cette nature. Aux environs d'Omsk nous avons eu d'immenses marais à traverser, et la quantité de cousins et d'insectes qui y vivent est si grande qu'on courrait le risque d'y être dévoré, si on ne prenait la précaution de se couvrir d'un masque monté sur un taffetas qui entre dans l'habit, afin de ne laisser aucune ouverture à ces insupportables bêtes. Un vent du nord très violent et assez froid s'est élevé heureusement tout à coup dans ce lieu fatal, et messieurs les cousins ont vu s'échapper leur proie; car leurs ailes sont trop faibles pour résister à ce vent impétueux.

Aux environs de Barnaoul on aperçoit dans le lointain quelques cimes qui interrompent la monotonie de la grande plaine sibérienne; les pins et les sapins reparaissent; le paysage se dessine en traits plus hardis; les cours d'eau sont plus fréquens et plus rapides. La petite ville de Barnaoul est le chef-lieu des usines de l'arrondissement de l'Altaï. On y traite les minéraux d'argent, de cuivre et de plomb, qu'on trouve en abondance dans cette grande chaîne...

En arrivant sur les bords de l'Irtyseli, vers la frontière chinoise, j'ai gravi une des montagnes

les plus élevées de la chaîne de l'Altaï, à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer Caspienne. Tous les glaciers de l'Altaï se déroulaient à nos regards, et quelques jolies vallées où coulent des torrens, reposaient la vue de cette nature sévère, mais imposante. Après avoir roulé quelques rochers qui, sur la pente neigeuse du côté escarpé, sautaient en quelques secondes quinze cents pieds, nous prîmes un repas dont les aigles partagèrent les débris.

En descendant, nous eûmes une scène divertissante. Dans le vallon où grondait un torrent, dont un des bords avait la pente douce et l'autre escarpée, et dont le voisinage renferme un grand nombre de ruches d'abeilles entretenues par les paysans, nous vîmes un ours qui cherchait le miel dont on sait que son espèce est très friande. Les abeilles irritées se précipitèrent sur lui, et piqué par elles, il se jeta à l'eau. Mais arrivé à la rive escarpée, il ne put la gravir. Nous lançâmes nos limiers à la poursuite de l'animal, qui se défendit tout à la fois contre les abeilles et ses nouveaux ennemis; enfin, il dut céder, et blessé d'un coup de fusil à une patte, nous le prîmes pour nous faire un trophée de sa peau.

Parvenus à la frontière chinoise, nous résolûmes d'aller visiter le premier poste de cette nation sur les bords de l'Irtyche. Tous les villages sur cette

rivière du côté russe sont occupés par des Cosaques, qui y font un service de surveillance très actif et qui y vivent avec leurs familles. Il est impossible de voir des soldats de meilleure mine et plus intelligens que ces Cosaques, qui doivent maintenir dans le devoir les peuplades de la frontière, notamment les Kirghis du steppe qui ont conservé jusqu'à ce jour des habitudes de pillage qu'il est indispensable de réprimer. Une partie de ces soldats patrouillent dans le steppe, tandis que les autres gardent leurs foyers, cultivent leurs champs, élèvent des troupeaux; ils sont plus industrieux et plus riches que les paysans russes. Leurs maisons sont bien bâties, et la pêche de l'Irtyche est si abondante en poissons délicieux, qu'elle suffirait pour leur assurer de l'aisance. Nos bons Cosaques, après avoir fait de leur mieux les honneurs de leurs postes, nous fournirent une belle escorte de vingt-cinq hommes, commandée par un officier, et nous nous mîmes en route pour le camp chinois; il fallait faire cent werstes sur le territoire du céleste empire; enfin nous arrivâmes, en suivant les bords de l'Irtyche, en face du poste que nous cherchions.

En voyant arriver notre troupe, les Chinois se mirent sous les armes, et envoyèrent un bateau pour nous reconnaître. Notre interprète, sous-officier de Cosaques, répondit à l'envoyé que nous venions dans le seul but de leur faire une visite ami-

cale, et que si messieurs les officiers voulaient nous faire le plaisir de venir dîner avec nous, nous ferions de notre mieux pour les recevoir. J'aurais fait les premières démarches; mais ayant appris que le général avait fini son inspection, et qu'il n'y avait là qu'un officier supérieur, je tenais pour l'honneur du garde à ce qu'ils vinssent les premiers. Ils acceptèrent: nous tendîmes nos tentes; les cuisiniers se mirent à l'ouvrage, et une heure après, nous vîmes se détacher de l'autre rive deux barques remplies de nos visiteurs.

Ils arrivèrent avec une imperturbable gravité; chaque officier ayant derrière lui un soldat qui chassait les mouches et les mosquités (il y en avait beaucoup en ce lieu). Tous étaient vêtus de même: sur une robe à peu près de la forme d'une soutane de prêtre, mais moins longue, en étoffe croisée de soie bleu de ciel, ils avaient une sorte de large veste ronde de satin bleu foncé ouvré, avec un lion brodé en jaune, des bottes de satin noir renfermant un pantalon de cotonnade, des cheveux rasés sauf une tresse qui descendait aux reins, et des chapeaux relevés aux bords tout autour, avec des calottes rondes. L'officier le plus élevé en grade avait une houppe de soie écarlate qui recouvrait cette calotte, dont le point culminant était en outre surmonté d'un gros bouton d'émail bleu, d'où partait en arrière une plume de paon. Le collet de la veste

était rabattu, et rappelait la couleur du vêtement de dessous. L'ensemble de ce costume si commode, mais si peu militaire, ne serait pas dépourvu de grâce, porté par un jeune Chinois de bonne mine; mais l'officier supérieur était une vraie figure de paravent. Il me semblait avoir vu son portrait sur quelque boîte à thé. Les officiers étaient Chinois, mais les soldats étaient Mongols : les premiers n'avaient d'armes qu'un couteau-poignard à la ceinture; les seconds avaient en outre des arcs et des flèches, mais pas d'armes à feu. Les officiers, en arrivant à notre bivouac, nous saluèrent en joignant les deux mains ensemble et en les portant à la hauteur de la bouche, et en disant quelques paroles dont le sens était qu'ils étaient enchantés de nous voir.

S'étant assis dans notre tente à la manière des Turcs, ils commencèrent à nous bien examiner successivement, à nous faire demander nos noms, nos grades, à s'en faire expliquer les marques distinctives; enfin, lorsque la connaissance fut faite, on se mit à table. Ces messieurs mangeaient de fort bon appétit, mais avec leurs doigts et d'une manière qui nous dégoûtait fort. S'ils mangèrent bien, ils burent encore mieux, et surtout de l'eau-de-vie. Nous portâmes la santé de l'empereur de la Chine, et eux burent à celle du khan russe. Après dîner, ces messieurs étaient presque ivres. Je fis présent au chef d'une belle médaille représentant l'empe-

reur, qu'il mit sur sa tête en signe de respect, puis d'une paire de pistolets. Nous fîmes faire l'exercice aux Cosaques; ensuite nous les remîmes en bateau.

Messieurs les Chinois nous avaient invités à prendre le thé et à voir leur camp. Deux heures après leur départ, nous passâmes l'Irtyche; ils vinrent à notre rencontre et nous conduisirent dans la iourte du chef: c'est une tente kirghis en treillage de bois, entourée d'une natte de paille fine, et recouverte d'un toit de feutre ou de poils de chameau. Son intérieur était fort propre; un petit lit de soie, des tapis et des étoffes teintes en laque, en composaient l'ameublement. On apporta une bouilloire en cuivre; l'officier tira d'un sac de selle deux grosses poignées de thé noir, de très bonne qualité, qu'il jeta dans un bol de porcelaine; puis il versa dessus de l'eau bouillante, et le recouvrit d'une soucoupe. Ayant donné la tasse à chacun de nous. il versait du bol en soulevant la soucoupe. Le thé avait bon goût, mais il était sans sucre; je n'ai pu achever ma tasse sans faire la grimace. Après le thé, l'officier m'a donné la tasse et la soucoupe, le bol rempli de thé, et le petit couteau qu'il avait à la ceinture. Il y joignit un livre de prière et une lettre arrivée par la poste, dans laquelle une de ses filles, mariée à Pékin, lui annonçait la naissance d'un petit-fils. Nous avons terminé la séance par aller voir le temple. »

Terminons cet article sur la Sibérie par quelques mots sur les Samoïèdes qui vivent le long des côtes de l'océan septentrional et de la mer Glaciale, entre le 66e et 70e degré de latitude nord, depuis la rivière de Mézène, tirant vers l'est, au-delà de l'Obi, jusqu'au fleuve Iénisseï, et même plus loin.

Les Samoïèdes sont pour la plupart d'un taille au-dessous de la moyenne. Il n'en est aucun qui n'ait plus de quatre pieds, quoique ce soit la hauteur la plus considérable qu'on leur accorde en général, par une suite de la tradition des pygmées, dont on veut qu'ils réalisent la fable. Il y en a qui passaient la taille moyenne, et qui ont jusqu'à six pieds de hauteur. Ils ont le corps dur et nerveux, d'une structure large et carrée, les jambes courtes et les pieds petits, le cou très court, et la tête grosse à proportion de leur corps, le visage aplati, les yeux noirs et médiocrement ouverts, le nez tellement écrasé, que le bout en est à peu près au niveau de l'os de la mâchoire supérieure, qu'ils ont très forte et fort élevée, la bouche grande et les lèvres minces : leurs cheveux, qui sont noirs comme du jais, mais extrêmement durs et forts, pendent sur leurs épaules et sont très lisses; leur teint est d'un brun fort jaunâtre, leurs oreilles sont grandes et rehaussées.

Les hommes ont fort peu ou presque point de barbe, et leur tête, ainsi que celle des femmes, est

la seule partie de leur corps où il y ait du poil. Les femmes, entre autres, ont un très grand intérêt à ne point laisser subsister de poil sur leur corps, quand la nature leur en donnerait, puisque, suivant l'usage de ces peuples, un mari serait en droit de rendre à ses parens la fille qu'il aurait prise pour femme, et de se faire rendre ce qu'il leur aurait donné, s'il lui trouvait du poil ailleurs qu'à la tête. Il est vrai qu'un semblable cas doit être fort rare, quand même ils seraient naturellement sujets à cette végétation naturelle qu'ils regardent apparemment comme une grande imperfection, puisqu'un homme épouse ordinairement une fille dès l'âge de dix ans. Aussi, parmi ces peuples, est-il fort commun de voir des mères-enfans de onze ou de douze ans au plus; mais par compensation, ces mères précoces, après trente ans, cessent de l'être. Ne serait-ce pas dans cette coutume de marier les filles avant l'âge ordinaire de maturité, ainsi que dans la liberté qu'ont les hommes d'acheter autant de femmes qu'ils peuvent en payer, qu'il faut chercher les raisons physiques du peu de fécondité des Samoïèdes, et peut-être de la petitesse de leur taille?

La physionomie des femmes ressemble exactement à celle des hommes, excepté qu'elles ont des traits un peu plus délicats, le corps plus mince, la jambe plus courte, et le pied encore plus petit.

D'ailleurs, il est fort difficile de distinguer les deux sexes à l'extérieur et par les habits, qui ne sont presque pas différens.

Les hommes et les femmes, comme chez tous les peuples sauvages des pays septentrionaux, portent des fourrures de rennes, dont le poil est tourné en dehors, et cousues ensemble; ce qui fait un habillement tout d'une pièce, qui leur serre et couvre très bien tout le corps. Cet habillement est si propre à leurs besoins, dans le rude climat qu'ils habitent, que les Russes et les autres nations qui se trouvent dans la nécessité de voyager dans leur pays s'habillent de même. La seule distinction qu'on reconnaisse aux habits des femmes consiste en quelques morceaux de draps de différentes couleurs, dont elles bordent leurs fourrures, et les plus jeunes d'entre elles prennent quelquefois le soin d'arranger leurs cheveux en deux ou trois tresses, qui leur pendent derrière la tête.

Les femmes Samoïèdes ont toutes les mamelles plates, petites, molles en tout temps, lors même qu'elles sont encore vierges, et le bout en est toujours noir comme du charbon. On pourrait croire que cet accident est l'effet des mariages prématurés des filles, s'il n'était constant que cet attribut leur est commun avec les Lapones, quoique ces dernières ne se marient jamais avant l'âge de quinze ans. Il faut donc en chercher quelque autre

raison, soit dans la constitution physique, soit dans la nourriture de ces peuples.

Leurs tentes, composées de morceaux d'écorce d'arbre cousus ensemble et couverts de quelques peaux de rennes, sont dressées en formes pyramidale sur des bâtons de moyenne grosseur. Ils ménagent au haut de cette tente une ouverture pour donner passage à la fumée, et pour augmenter la chaleur en la fermant. On voit par-là que tout ce qu'on raconte de leurs habitations souterraines n'est rien moins que fondé. Comme il leur est très facile de plier ces tentes, et de les transporter d'un endroit à un autre, par le moyen de leurs rennes, cette manière de se loger est sans contredit la plus convenable à la vie errante qu'ils sont obligés de mener; car le terroir ne produisant absolument rien de propre à leur nourriture, ils se trouvent dans la nécessité de changer souvent de demeure pour chercher le bois qu'il leur faut et la mousse qui sert de fourrage à leurs rennes.

C'est encore une des raisons qui, jointe aux intérêts de leur chasse, les empêchent de demeurer ensemble en grand nombre; car rarement trouve-t-on plus de deux ou trois tentes qui soient voisines l'une de l'autre, et comme leurs déserts sont d'une étendue immense, ils peuvent changer de place aussi souvent que leurs besoins le demandent, sans se faire aucun tort les uns aux autres.

En été, ils préfèrent les environs des rivières, pour profiter avec plus de facilité de la pêche; mais ils se tiennent toujours éloignés à quelque distance les uns des autres, sans former jamais de société.

Après avoir pourvu à leur nourriture, soin dont les hommes sont chargés dans chaque famille, tandis que l'occupation des femmes est de coudre les habits, d'entretenir le feu, et d'avoir soin des enfans, il n'y a plus rien qui les intéresse, et ils végètent tranquillement en s'amusant à leur manière sur des peaux de rennes étendues autour du feu dans leur cabane. Les douceurs de l'oisiveté tiennent lieu de toutes les passions à ces peuples, et la nécessité seule peut les tirer de cette vie inactive. Cet amour de l'oisiveté est un des traits principaux auxquels on reconnaît l'homme sauvage abandonné à la nature.

La chasse en hiver et la pêche en été leur fournissent abondamment la nourriture nécessaire. Ils sont également habiles à ces deux exercices, et comme les rennes sont toutes leurs richesses, ils tâchent d'en prendre et d'en entretenir en aussi grand nombre qu'ils peuvent. Ces animaux conviennent d'autant mieux à la paresse naturelle de ces peuples, que leur entretien ne demande aucun soin, et qu'ils cherchent eux-mêmes sous la neige la mousse dont ils se nourrissent. D'ailleurs quelque espèce d'animal qu'ils prennent à la chasse, ils

le jugent propre à leur nourriture, et ne dédaignent pas de faire le même usage des cadavres des animaux qu'ils trouvent morts.

Les Samoïèdes exceptent pourtant du nombre des animaux qu'ils mangent, les chiens, les chats, l'hermine et l'écureuil. Quant à la chair des rennes, ils la mangent toujours crue : c'est pour eux une délicatesse que de boire tout chaud le sang de ces animaux; ils prétendent même que cette boisson leur sert de préservatif contre le scorbut; mais ils ne connaissent point l'usage d'en tirer du lait, comme plusieurs écrivains l'ont dit sans fondement.

Ils mangent de même le poisson tout cru, de quelque espèce qu'il puisse être; mais pour les autres sortes de viandes, ils préfèrent les faire cuire, et comme ils n'ont point d'heures fixées pour leurs repas, il y a toujours sur le feu, qu'ils entretiennent au milieu de leurs tentes, une chaudière remplie de quelques viandes, afin que chacun de ceux qui composent la famille puisse manger quand bon lui semble.

A l'égard du nom de *Samoïède*, on n'est communément pas d'accord sur son étymologie. Les uns croient que ce nom répond à celui d'*anthropophage*, donné anciennement à ces peuples, parce qu'on les avait vus manger de la chair crue, que l'on prenait pour de la chair humaine : d'où l'on avait inféré qu'ils mangeaient les corps morts de

leur propre espèce, aussi bien que ceux de leurs ennemis, à la façon des cannibales; mais il y a longtemps qu'on est revenu de cette injuste erreur, et l'on sait même, par la tradition de ces peuples, que ce barbare usage n'a jamais subsisté parmi eux.

Dans les chancelleries russes, les Samoïèdes sont désignés par le nom de *Sirogneszi*, mangeurs de choses crues.

La religion des Samoïèdes est fort simple. Ils admettent l'existence d'un Être suprême, créateur de tout, souverainement bon et bienfaisant : qualité qui, suivant leur façon de penser, les dispense de lui rendre aucun culte, et de lui adresser des prières, parce qu'ils supposent que cet être ne prend aucun intérêt aux choses d'ici-bas, qu'il n'exige point par conséquent le culte des hommes, et même qu'il n'en a pas besoin. Ils joignent à cette idée, celle d'un être éternel et invisible, très puissant, quoique subordonné au premier, et enclin à faire du mal : c'est à cet être-là qu'ils attribuent tous les maux qui leur arrivent dans cette vie. Cependant ils ne lui rendent non plus aucune sorte de culte, quoiqu'ils le craignent beaucoup. S'ils font quelque cas des conseils de leurs kœdesnicks, ou tadèbes, ce n'est qu'à cause des relations qu'ils croient que ces gens-là ont avec cet être malin, se soumettant d'ailleurs avec une espèce d'insensibilité

à tous les maux qui peuvent leur survenir, faute de connaître les moyens de les détourner.

Le soleil et la lune leur tiennent encore lieu de divinités subalternes : c'est par leur entremise qu'ils croient que l'Être souverain leur fait part de ses faveurs; mais ils leur rendent aussi peu de culte qu'aux idoles ou fétiches qu'ils portent sur eux, suivant les conseils de leurs kœdesnicks. Ils semblent même faire peu de cas de ces idoles, et s'ils s'en chargent, ce n'est que par l'attachement qu'ils paraissent avoir aux traditions de leurs ancêtres, dont les kœdesnicks sont les dépositaires et les interprètes. Le manichéisme et l'adoration des astres fondent presque toutes les religions sauvages.

On trouve aussi chez eux quelques idées de l'immortalité de l'âme, et d'un état de rémunération dans une autre vie; mais tout cela se réduit à une espèce de métempsycose.

C'est en conséquence de leur sentiment sur la transmigration des âmes, qu'ils ont coutume de mettre dans les tombeaux de ceux qu'ils enterrent les habits du défunt, son arc, ses flèches et tout ce qui lui appartient, parce qu'il se pourrait, disent-ils, que le défunt en eût besoin dans un autre monde, et qu'il ne convient à personne de s'approprier ce qui appartient à autrui. On voit par-là que si le dogme de l'immortalité de l'âme fait partie de leur religion, ce n'est que comme une simple

possibilité, à l'égard de laquelle il leur reste encore des doutes.

Enfin, on ne trouve parmi eux aucune de ces cérémonies religieuses en usage parmi les autres peuples de la terre, dans certaines circonstances de la vie. Il n'est question de leurs kœdesnicks, ni à l'occasion de leurs mariages, ni à la naissance de leurs enfans, ni aux enterremens : tout le ministère de cette espèce de prêtres se borne à leur donner des avis et des idoles de leur façon, lorsqu'il arrive qu'ils sont plus malheureux que de coutume dans leurs chasses, ou qu'il leur survient quelque maladie. Il serait très difficile d'amener ces peuples au christianisme, parce que leur entendement est trop borné pour concevoir des choses qui sont hors de la portée des sens, et qu'ils croient leur sort trop heureux pour y désirer quelque changement.

Les Samoïèdes sont aussi simples dans leur morale que dans leurs dogmes. Ils ne connaissent aucune loi, et ignorent même jusqu'aux noms des *vices* et des *vertus*. S'ils s'abstiennent de faire du mal, c'est par un simple instinct de la nature. Ils sont dans l'usage d'avoir chacun leurs femmes en propre, et d'éviter scrupuleusement dans leur mariage les degrés de consanguinité ou de parenté, jusque-là qu'un homme n'épousera jamais une fille qui descend de la même famille que

lui, à quelque degré d'éloignement que ce soit. Ils prennent soin de leurs enfans, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à l'âge où ils peuvent pourvoir eux-mêmes à leur subsistance.

Les Ostiaques, peuple voisin des Samoïèdes, méritent aussi d'être connus. Il n'est pas aisé de déterminer d'une manière précise la situation et l'étendue du pays qu'habitent les Ostiaques, parce qu'ils changent de demeure suivant le besoin qu'ils ont de pourvoir à leur nourriture, soit par la pêche, soit par la chasse. Nos cartes d'Europe représentent communément ces peuples comme habitans des bords occidentaux de l'Obi, mais sans marquer les dimensions de la contrée qu'ils occupent. Celle qui a été dressée à Pétersbourg en 1758, pour servir à faire connaître les découvertes des Russes, place les Ostiaques en deux endroits différens de la Sibérie : savoir, 1° entre les 59e et 60e degrés de latitude et les 174e et 180e de longitude, dans une île formée par la rivière de Tschulim et celle de Ket, qui passe à Iéniseik, et se jette, ainsi que la première, dans l'Obi; 2° entre les 61e et 62e degrés de latitude, et les 181e et 185e de longitude, sur les rives orientales de l'Obi, et non loin de Surgut.

Dans leur langue, les Ostiaques s'appellent *Choutisoki*, et nomment leur patrie *Gandimick*.

Ces peuples, ainsi que tous ceux qui habitent sous un ciel rigoureux dont les effets sont d'en-

gourdir la nature ou d'en arrêter les progrès, ne parviennent pour l'ordinaire qu'à une hauteur médiocre. Leur taille est cependant assez bien proportionnée, et leurs traits diffèrent peu de ceux des Russes. Leurs cheveux sont toujours ou blonds ou roux.

Des peaux d'ours, de rennes et d'autres animaux, leur servent de vêtemens pour l'hiver; en été, ils en ont d'autres provenant de la dépouille de certains poissons, et surtout d'esturgeons. En toutes saisons, leurs bas et leurs souliers, qui tiennent ensemble, sont faits de peaux de poissons; par-dessus cet habillement, qui est à peu près taillé comme une robe, ils mettent en hiver une camisole fort courte, mais ample, à laquelle tient une espèce de capuchon ou de bonnet, qu'ils ne relèvent sur leur tête que lorsqu'il pleut. Si le froid est excessif, ils mettent deux de ces camisoles l'une sur l'autre. Cette circonstance fait époque parmi ces peuples; et pour désigner un hiver très rude, ils disent qu'ils portaient deux camisoles.

Au reste, rien n'est plus simple que la façon de tous ces habillemens. Ils emploient les dépouilles des animaux, sans prendre la peine de les passer, et sans y donner aucune préparation. Un Ostiaque a-t-il besoin d'un bonnet, il court à la chasse, tue une oie sauvage, la dépouille sur-le-champ, et fait un bonnet de sa peau.

L'habillement des femmes chez les Ostiaques, ainsi que chez tous les peuples sauvages, ne diffère de celui des hommes que par les embellissemens dont le désir de plaire leur inspire le goût, et qui sont proportionnés à leurs facultés. Les femmes les plus riches portent des habillemens de drap rouge, qui est la suprême magnificence parmi toutes les nations de la Sibérie. Leur coiffure est composée de bandes de toile peinte de différentes couleurs avec lesquelles elles s'enveloppent la tête, de façon que leur visage est presque entièrement caché; celles qui portent le drap rouge ont une espèce de voile de damas, ou d'autres étoffes de soie de la Chine. Elles ont aussi, comme les Tounguses, l'usage de se faire des marques noires au visage et aux mains.

Le logement de ces peuples consiste, comme chez les Samoïèdes, en de petites huttes carrées, dont la couverture et les parois sont d'écorces de bouleau cousues ensemble. Au dedans de ces habitations et le long des parois, s'élève, un peu au-dessus de l'aire, une espèce d'estrade ou de banc en forme de coffre et rempli de raclure de bois, qui leur sert de lit. Le foyer est au milieu de la cabane, dont la couverture est percée en cet endroit d'une ouverture pour donner issue à la fumée.

Tous leurs meubles consistent en une marmite de pierre ou de fer, en filets, en arcs, en flèches, et en ustensiles de ménage faits d'écorce de bouleau,

dans lesquels ils boivent et mangent. Quelques-uns ont un ou deux couteaux, et c'est une grande opulence que de posséder une hache de fer, ou un instrument à peu près semblable.

L'agriculture étant inconnue aux Ostiaques, leur pays ne produit que quelques racines sauvages, et leur nourriture ordinaire est le fruit de leur chasse ou de leur pêche. Ils mangent la viande avec des racines et à demi cuite; mais ils mangent le poisson cru, frais ou sec, et ne boivent que de l'eau.

Ils paraissent faire grand cas du sang chaud de quelque animal que ce soit: aussi, lorsqu'ils tuent un renne, un ours, ou tout autre quadrupède, leur premier soin est de recueillir le sang qui coule de ses blessures et de le boire. Un morceau de poisson sec, trempé dans de l'huile de baleine, ou même un grand verre de cette huile, est encore pour eux un mets exquis.

Quelques-uns entretiennent des rennes pour tirer leurs traîneaux; mais le plus grand nombre élève des chiens de trait pour cet usage: ils attellent depuis six jusqu'à douze chiens à un traîneau, long de quatre à cinq aunes, sur une demi-aune de largeur.

A moins de l'avoir vu, on aurait peine à croire avec quelle agilité, quelle vitesse les chiens tirent les traîneaux. Dès qu'ils sont en marche, ils ne cessent de hurler et d'aboyer que lorsqu'ils ont atteint

le premier relais. Si la traite est plus longue qu'à l'ordinaire, ils se couchent d'eux-mêmes devant le traîneau, et se reposent un instant. On leur donne un peu de poisson sec, et après ce léger rafraîchissement, ils reprennent leur train jusqu'au relais. Quatre de ces chiens tirent très bien en un jour un traîneau chargé de trois cents livres, pendant douze ou quinze lieues. Dans la partie septentrionale de la Sibérie, on se sert fort communément de traîneaux tirés par ces animaux, soit pour voyager, soit pour transporter des marchandises. Il y a des postes aux chiens établies comme celles d'Europe, avec des relais réglés de distance en distance. Plus un voyageur est pressé, plus on met de chiens à son traîneau.

Quoique les filles des Ostiaques soient généralement laides, et qu'elles ajoutent encore à leur difformité naturelle le défaut d'être fort dégoûtantes par la malpropreté des haillons qui leur servent de vêtemens, elles se piquent cependant de coquetterie, et le désir de plaire les occupe comme les Européennes.

Les hommes ressentent aussi le pouvoir de l'amour, et n'omettent aucun des petits soins qui peuvent les conduire à leur but. Comme une seule femme ne leur suffit pas, ils en prennent autant qu'ils en peuvent entretenir. Dès qu'une femme a quarante ans, c'est une véritable vieille à leurs yeux, et ils ne l'approchent plus. Cependant, au lieu de

renvoyer leurs douairières, ils les gardent pour avoir soin du ménage, et servir la jeune femme, qui est devenue la compagne et la femme du maître. Lorsqu'un Ostiaque a le cœur pris, voilà de quelle manière se font les demandes de mariage.

Un ami de l'amoureux va négocier avec le père de la fille, qui rarement l'estime moins de cent roubles. On porte cette parole, on marchande. Si l'amant consent au marché, il propose de donner en paiement différens effets, comme, par exemple, son bateau sur le pied de trente roubles, son chien pour vingt, ses filets pour le même prix, etc., jusqu'à ce que, suivant son estimation, qui est toujours fort haute et à son avantage, il atteigne à peu près la somme qui lui est demandée. Le beau-père futur est-il d'accord, il promet de livrer sa fille dans un temps marqué. Jusqu'à ce terme, l'amoureux n'a d'autre ressource auprès de sa belle que le langage des yeux; car il ne lui est pas permis de lui rendre aucune visite, ni de lui parler.

Lorsqu'il va voir le père et la mère, il entre à reculons pour ne pas les regarder en face. S'il leur parle, il tient toujours sa tête tournée de côté, pour marquer son respect et sa soumission.

Au temps dont on est convenu, l'amant vient recevoir sa future des mains de son père, qui la lui livre en présence des parens et des amis assemblés. Il recommande ensuite aux époux de vivre en

bonne union, et de s'aimer comme mari et femme. C'est dans cette courte exhortation que consiste toute la cérémonie du mariage. Ceux qui en ont le moyen régalent tous les assistans d'un verre d'eau-de-vie : c'est le sceau d'une parfaite union.

Ordinairement un père se défait de sa fille dès l'âge de huit à neuf ans, afin qu'elle puisse mieux s'accoutumer à l'humeur de son mari. Celui-ci consomme son mariage, lorsque la nature en a marqué l'instant.

Une différence bien remarquable de ces peuples aux Samoïèdes, c'est que les degrés de parenté ne mettent aucun obstacle à ces unions conjugales. Un fils n'épouse pas sa mère, parce que les mères sans doute sont déjà vieilles lorsque leurs enfans sont nubiles; mais on voit des pères faire leurs femmes de leurs propres filles, et des frères épouser leurs sœurs.

Lorsqu'un mari ne se sent plus de goût pour sa femme, il est le maître de la renvoyer et d'en prendre une autre. On remarque néanmoins qu'en pareil cas l'équité naturelle l'emporte presque toujours sur les mouvemens déréglés de leurs désirs.

Ils ont aussi la louable coutume de faire habiter leurs femmes dans une cabane séparée, non-seulement pendant tout le temps de leurs couches, mais encore chaque fois qu'elles ont leurs indispositions périodiques.

Ces femmes ne paraissent avoir aucune inquiétude sur le temps de leur accouchement; elles ne prennent par conséquent aucune de ces précautions que la délicatesse des Européennes leur rend presque indispensables. Il arrive souvent, même en hiver, qu'étant en marche pour changer de demeure, l'instant du travail les surprend et les force de s'arrêter. Comme elles n'ont point alors de tentes prêtes, elles se contentent de s'asseoir, avec les autres femmes de la famille, au premier endroit, fût-il même couvert de neige, et elles accouchent sans paraître ressentir aucune douleur, sans témoigner du moins de mauvaise humeur, ni le moindre mécontentement. Le premier soin des femmes qui se trouvent à leur délivrance, est de couvrir entièrement de neige le nouveau-né pour l'endurcir au froid, et de l'y laisser jusqu'à ce qu'il crie. Alors la mère prend son enfant dans son sein, et continue sa route avec les autres femmes. Il serait curieux de savoir comment notre médecine expliquerait cette manière d'accueillir un enfant qui de la chaleur du sein maternel, passe à l'impression d'un air tel que celui de la zone glaciale.

Dès que l'on est arrivé à l'endroit où l'on doit s'établir, les nouvelles accouchées ont un logement à l'écart, et il n'est permis à personne, pas même à leurs maris, de les approcher. Une vieille femme leur sert à la fois de garde et de compagne pen-

dant quatre ou cinq semaines. Au bout de ce temps, on allume un grand feu au milieu de la cabane, et l'accouchée saute par-dessus. Cette sorte de purification achevée, elle va avec son enfant retrouver son mari, qui la reçoit ou la renvoie, selon qu'il le juge à propos.

Les occupations des hommes sont, comme celles de tous les peuples sauvages, la chasse et la pêche. En été, ils font sécher une partie du poisson qu'ils prennent, afin d'en faire une provision pour l'hiver, et la chasse supplée encore à leurs besoins.

Dès que l'hiver s'est déclaré par la neige et par les glaces, les Ostiaques vont courir les bois et les déserts avec leurs chiens, pour chasser les martres, les zibelines, les renards, les ours, etc.

Lorsqu'ils ont tué un de ces derniers animaux, ils l'écorchent, lui coupent la tête, et la suspendent avec la peau à un arbre, autour duquel ils font cérémonialement plusieurs tours, comme pour honorer ces dépouilles. Ils font ensuite des lamentations ou des grimaces de douleur autour du cadavre, et lui font de grandes excuses de lui avoir donné la mort. « Qui t'a ôté la vie ? lui demandent-ils tous en chœur, et ils répondent, ce sont les Russes. — Qui t'a coupé la tête ? C'est la hache d'un Russe. — Qui t'a ouvert le ventre ? C'est le couteau d'un Russe. — Nous t'en demandons pardon pour lui. »

Cette pratique extravagante est fondée sur une superstition de ces peuples. Ils croient que l'âme de l'ours, qui est errante dans les bois, pourrait se venger sur eux à la première occasion, s'ils n'avaient soin de l'apaiser, et de lui faire cette espèce de réparation, pour l'avoir obligée de quitter le corps où elle avait établi sa demeure.

Outre les soins du ménage et de la cuisine, qui ne regardent qu'elles, les femmes ostiaques s'occupent encore à préparer et à filer, d'une manière particulière, de certaines orties; elles en font de la toile et des rideaux pour se défendre, dans le temps du sommeil, des moucherons qui sont toujours fort incommodes pendant l'été, surtout dans les forêts et aux environs des lacs. Quoique cette toile ait un peu de raideur, elle leur sert encore à faire des mouchoirs, pour mettre sur leur tête et on les peint de différentes couleurs.

Rien ne paraît faire plus de plaisir aux deux sexes que de fumer du tabac, mais leur méthode est très différente de celle des autres nations. Ils mettent d'abord un peu d'eau dans leur bouche, et tirent le plus qu'ils peuvent de fumée, pour l'avaler avec cette eau. A peine ont-ils pipé trois ou quatre fois, qu'ils tombent à terre sans connaissance. Ils demeurent ainsi souvent étendus pendant un quart d'heure, les yeux fixes, la bouche béante, le visage couvert d'écume et de sérosités qui dis-

tillent des yeux, de la bouche et du nez. On croirait voir un épileptique dans les convulsions.

Quelquefois ces malheureux sont les victimes de cette étrange façon de fumer. Les uns en sont suffoqués ou tombent en défaillance; d'autres se trouvant alors sur le bord d'une rivière, d'un lac, ou près du feu, se noient ou se brûlent.

Les femmes accoutument de bonne heure leurs enfans à fumer, et il semble que cette habitude pourrait leur être utile en effet, si elle était modérée, en ce qu'elle leur tient lieu de médecine, en opérant l'évacuation des humeurs que produisent abondamment en eux le poisson cru et la mauvaise nourriture dont ils font usage. Quoique généralement parlant, la propreté paraisse inconnue aux Ostiaques, et que tout l'extérieur des femmes n'inspire que le dégoût, elles ont cependant un soin particulier de se tenir le corps propre. Elles portent en tout temps sur elles, avec une ceinture de la même forme que celles que la jalousie a fait inventer aux maris de certaines contrées de l'Europe, un petit paquet composé de filets de l'écorce la plus mince du saule. Cette matière absorbe toute l'humidité, toute espèce de transpiration. Chaque fois que des besoins naturels les obligent de déranger la ceinture, elles mettent un nouveau paquet d'écorce, et elles en ont toujours une provision avec elles, surtout dans les temps critiques.

Si l'amour, dans ces climats rigoureux, se fait sentir assez vivement, la jalousie marche à sa suite, aussi bien que dans nos contrées; mais les effets n'en sont jamais funestes. Ils se bornent à quelques pratiques superstitieuses, et les seules peut-être au monde qui produisent quelque bien réel; car comme leur objet est d'éviter ou de prévenir un mal imaginaire, dans l'un et l'autre cas elles contribuent du moins à tranquilliser le jaloux. Un Ostiaque tourmenté de cette passion coupe du poil de la peau d'un ours, et le porte à celui qu'il soupçonne d'occasioner l'infidélité de sa femme. Si ce dernier est innocent, il accepte ce poil; mais s'il est coupable, il avoue le fait, et convient à l'amiable avec le mari du prix de l'infidèle que le premier répudie, et que l'autre épouse. Ils agissent tous de bonne foi dans ces circonstances, et de manière ou d'autre le jaloux est délivré de toute inquiétude.

Ils se persuadent que, dans le cas où un homme coupable d'adultère serait assez hardi pour accepter le poil qu'on lui présente, l'âme de l'ours dont il provient ne manquerait pas de le faire périr au bout de trois jours. Si l'homme soupçonné du crime continue à se bien porter, tous les soupçons du jaloux s'évanouissent; il se croit dans son tort, et met tous ses soins à les faire oublier à sa femme.

Une paresse excessive, commune à tous ces peuples, tient les Ostiaques dans une perpétuelle inac-

tion, à moins que le besoin de pourvoir à leur subsistance ne vienne les en tirer.

L'art de mesurer le temps et de compter les années est absolument ignoré de ces peuples : les neiges leur servent de calendriers. Comme il neige long-temps et régulièrement chaque hiver, mais que dans l'été toutes les neiges disparaissent, ils disent: *Je suis âgé de tant de neiges*, comme nous disons: *J'ai tant d'années*. Au reste, cette manière de parler se retrouve parmi tous les peuples de la Sibérie qui habitent les cantons septentrionaux.

Les Ostiaques n'ayant que fort peu de besoins, le commerce qu'ils font est très médiocre. Il se réduit à changer des pelleteries contre du pain, contre du tabac, de la rassade ou verroterie, des ustensiles et des outils de fer, tels qu'une hache, des clous, des couteaux, etc.

Comme ils ne savent ni lire ni écrire, et que cependant ils désirent quelquefois se procurer des denrées dont ils ont besoin, sans avoir à donner aucune sûreté au marchand, ils se font des marques sur les mains en présence de leurs créanciers, afin que ceux-ci puissent les distinguer sûrement de leurs compatriotes, et promettent de livrer dans le temps fixé, en échange de ce qu'ils reçoivent, ce qu'on leur a demandé. Jamais on ne voit un Ostiaque manquer à ses engagemens. Aux termes convenus, ils apportent avec l'attention la plus scru-

puleuse le poisson sec, les pelleteries, et ce qui a été stipulé dans le marché qu'ils ont fait. Ils font voir en même temps les marques qu'ils portent aux mains; on les efface, et tout est terminé.

L'excessive malpropreté dans laquelle vivent les Ostiaques, les viandes crues et les insectes dont ils se nourrissent, leur causent des maladies scorbutiques, ou des éruptions cutanées semblables à la lèpre, et si terribles qu'on peut dire qu'ils pourrissent tout vivans. Cet amour de la vie, que la nature a gravée si profondément dans tous les hommes pour les rendre attentifs à leur conservation; cette horreur qui fait reculer toutes les créatures devant tout ce qui peut tendre à leur destruction, n'entre point dans l'âme d'un Ostiaque. Leur survient-il un ulcère au visage, à un bras, à une jambe, ou à quelque autre partie du corps, ils n'y font pas la moindre attention; ils voient tranquillement cet ulcère faire des progrès, s'étendre et ronger petit à petit les autres parties du corps; ils voient leurs membres tout pourris se séparer du tronc les uns après les autres, sans marquer aucune douleur, sans jeter aucune plainte.

Ils montrent une insensibilité, une résignation apathique, que l'on trouve à peine dans les animaux les plus stupides, et qui doit d'autant plus surprendre qu'elle n'est pas l'effet d'un fanatisme

d'opinion, tel que celui dont se paraient les philosophes stoïciens.

Les enterremens des Ostiaques se font sans cérémonies religieuses. La famille du mort s'assemble; on habille le cadavre, et on l'enterre, en mettant à côté de lui son couteau, son arc, une flèche et les ustensiles de ménage qui lui appartenaient. Si c'est en hiver, on le cache dans la neige, et lorsque l'été est venu, on fait une fosse, et on l'y dépose en présence de tous ses parens.

Transportons-nous dans une autre contrée de l'Asie, explorée par un voyageur non moins digne d'intérêt que Gmélin, c'est-à-dire par le savant Niebuhr. La description qu'il a donnée de l'Arabie mérite de fixer un moment l'attention du lecteur.

NIEBUHR.

VOYAGE EN ARABIE.

(1761-1767.)

Avant de donner une analyse du voyage de Niebuhr, nous dirons quelques mots de sa personne.

Niebuhr naquit le 17 mars 1733, dans un village du duché de Lauenberg. Ses parens étaient des paysans aisés; il les perdit de bonne heure, et le peu qu'il en recueillit servit à lui faire acquérir une instruction première. A l'âge de vingt-un ans, il partit pour Hambourg, y apprit le latin et les mathématiques. Il se rendit ensuite à Gœttingue, où ses ressources commencèrent à s'épuiser : c'est alors qu'il reçut la proposition de faire le voyage d'Arabie aux frais du gouvernement danois. Niebuhr accepta, et partit de Copenhague le 7 janvier 1761, pour Constantinople, d'où il passa au Caire, et de là au mont Sinaï et à Djidda, où il attérit le 29 décembre 1762.

Après avoir visité quelques parties de l'Arabie-Heureuse, il s'embarqua à Moka pour Bombay. Tous ses compagnons de voyage avaient succombé aux maladies du pays, et il restait alors seul de

l'expédition. Il poursuivit sa navigation jusqu'à Surate, d'où il revint à Bombay et repartit pour Mascat, où il toucha le 4 février 1765. Il se rendit à Chiras pour visiter les ruines de Persépolis, se rembarqua ensuite à Bouchire, et parvint par le golfe Persique à l'embouchure de l'Euphrate, fleuve qu'il remonta jusqu'à Bassora. Il passa par Bagdad pour gagner Mossul, Mardin, Diarbek et Alep, se dirigea vers l'île de Chypre, repassa sur le continent, visita Jérusalem et Damas, enfin revint d'Alep à Constantinople par la Natolie, et fut de retour à Copenhague en novembre 1767.

C'est alors qu'il rédigea sa relation et ses divers autres ouvrages. Sa description de l'Arabie, la seule dont nous entretiendrons ici le lecteur, parut en 1772. L'auteur, au moment d'entreprendre un nouveau voyage, accepta du gouvernement danois un emploi qui lui permit alors de se consacrer à des travaux utiles. Malgré l'affaiblissement de sa vue, il s'occupait encore à soixante-douze ans des opérations d'un nouveau cadastre, ordonné par le gouvernement. Il entra en correspondance avec les savans les plus illustres de l'Europe, et fut nommé, en 1802, associé étranger de l'Institut de France. En 1810, sa vue s'éteignit tout-à-fait; mais la cour de Danemark refusa d'accepter sa démission, et lui donna pour adjoint un ami qui l'aidait à remplir les fonctions de sa place. Niebuhr mourut en mai 1815.

Quoique notre voyageur n'ait visité, réellement en détail, que la partie de l'Arabie nommée vulgairement l'*Arabie-Heureuse*, il donne quelques généralités sur l'ensemble de l'Arabie. Nous en rapporterons la substance, avant de passer à l'Arabie-Heureuse.

La presqu'île de l'Arabie est bornée au couchant par la mer Rouge, au midi et à l'est par la mer d'Oman, et au nord-est par le golfe Persique. L'Arabie renferme plusieurs grandes provinces, dans chacune desquelles se trouvent plusieurs cantons indépendans. Les parties élevées y sont assez fertiles; mais les plaines manquant d'eau sont pour l'ordinaire stériles, excepté pendant la saison des pluies. Une chaîne de montagnes traverse toute l'Arabie du sud au nord, en déclinant vers le golfe Arabique.

Le climat diffère suivant la situation des lieux. Dans les montagnes de l'Yémen, on a une saison réglée de pluie pendant trois mois, depuis la mi-juin jusqu'à la fin de septembre, c'est-à-dire durant les chaleurs les plus fortes, ce qui fait le plus de bien à la terre. La saison des pluies règne à Mascat et dans les montagnes de l'Arabie, depuis le 21 novembre jusqu'au 18 février. Si la chaleur est insupportable dans les plaines, elle est très modérée dans les montagnes, comme à Sana où même il gèle en hiver. Dès lors les habitans de l'Yémen

vivent comme s'ils étaient sous des climats différens.

Le vent produit des effets divers en Arabie et suivant les contrées. Le vent de l'ouest qui vient de la mer est humide; celui de l'orient qui vient du désert est sec. L'eau exposée à l'air dans des cruches de grès non vernissées devient très fraîche. Pendant le solstice d'été, le soleil est presque perpendiculairement au-dessus de l'Arabie: aussi en juillet et en août il y fait généralement si chaud, que, sans un cas de nécessité pressante, personne ne voyage ni ne sort depuis onze heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi.

Un vent empoisonné nommé *samiel* souffle dans le désert, durant ces grandes chaleurs. Les Arabes, accoutumés à un air pur, et ayant un odorat très fin, reconnaissent le samiel à l'odeur de soufre qui le précède et l'accompagne, outre que l'air, du point d'où il vient, paraît rougeâtre. Lorsqu'ils le sentent venir, ils se couchent le ventre à terre, parce qu'un vent horizontal n'a point de force près de terre, étant sans doute rompu par les collines et les buissons, et même par les exhalaisons de la terre. Si quelqu'un est étouffé par ce vent, le sang lui sort du nez et des oreilles; le corps devient cadavre, et quand on veut le soulever par le bras et par la jambe, les membres s'en détachent et tombent en poussière.

Les Arabes habitent dans des villes et des villages, ou bien ils vivent sous des tentes en familles séparées. Ils ont un grand nombre de princes dont la plupart sont très fiers de leur noblesse. Parmi les plus grandes maisons, celles qui descendent de Mahomet tiennent le premier rang. Les titres des descendans de Mahomet diffèrent : il y a des shérifs et des émirs, ainsi que des séjides. Les shérifs de la Mecque passent pour être les plus nobles de la famille de Mahomet.

Les Arabes ne cherchent à faire des prosélytes ni par séduction ni par contrainte, si ce n'est parmi les esclaves qu'ils ont achetés; mais ils sont obligés par le Koran de protéger ceux qui embrassent leur religion. Les Arabes d'Yémen observent exactement cette loi.

Les Juifs sont très nombreux dans l'Arabie; mais ils vivent dispersés sous l'autorité mahométane, excepté dans les montagnes de l'Hedjas où ils sont divisés en tribus entières et indépendantes. Quand ils sont établis en certain nombre dans quelques villes, ils demeurent volontiers ensemble et séparés des Mahométans. Dans l'Yémen, leurs familles et leurs synagogues occupent des villages auprès des villes principales.

L'éducation des Arabes est si différente de la nôtre, qu'il ne faut point s'étonner de ce que leur caractère a si peu de rapport avec celui des Euro-

péens. Ils laissent leurs fils jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans dans le harem, c'est-à-dire entre les mains des femmes, où ces enfans s'amusent pendant ce temps-là, comme les nôtres en Europe. Mais dès qu'on les tire des mains des femmes, il faut qu'ils s'accoutument à penser et à parler avec gravité, à passer même des journées entières auprès de leurs pères, à moins qu'ils ne soient en état de leur donner des maîtres. Comme la musique et la danse passent pour indécentes chez les Arabes, que le beau sexe est exclu de toutes leurs assemblées publiques, et que toute boisson forte leur est interdite, leur jeunesse ne parvient pas même à connaître la plupart des plaisirs que recherchent les Européens; et comme ils sont perpétuellement sous les yeux des gens d'un âge mûr, ils deviennent insensiblement sérieux dès leur enfance.

Les Arabes de l'Yémen sont plus vifs que ceux de l'Hedjas et infiniment plus que les Turcs. Les Arabes aiment la grande compagnie; aussi les voit-on se rendre assidûment dans les cafés publics, et surtout courir les foires nombreuses de l'Yémen. Chaque village a sa foire par semaine. Quand les villages sont un peu éloignés l'un de l'autre, leurs habitans se rendent à jour marqué dans un même lieu en rase campagne.

Les uns y viennent pour acheter ou pour vendre; d'autres qui sont ouvriers en toute profession,

employant quelquefois toute la semaine à errer d'un petit bourg à l'autre, se rencontrent à la fois pour y travailler; plusieurs enfin se proposent d'y passer le temps plus agréablement que chez eux. De ce goût que les Arabes, et principalement ceux d'Yémen, ont pour la société, il est aisé de conclure qu'ils sont plus civilisés que peut-être on ne le pense.

Les Arabes ne paraissent point du tout querelleurs; mais quand ils ont une fois commencé quelque dispute, ils font un étrange vacarme; ils vont jusqu'à tirer le couteau, et pourtant ils se laissent aisément amener à faire la paix; car, pourvu que l'un ne soit pas aussi emporté que l'autre, ou qu'un homme de sang-froid, fût-il un inconnu, leur dise deux ou trois fois : « Pensez à Dieu et à son prophète, » ils se réconcilient pour l'ordinaire dans l'instant, et ils choisissent un arbitre qui termine leur différend à l'amiable. Ils n'ont peut-être pas autant de mots injurieux que la populace en Europe, mais ils ne sont pas moins faciles à s'offenser et à se venger. Quand un homme en colère crache à terre contre un autre, l'offensé se conduit comme on le fait parmi nous : il supporte patiemment l'insulte s'il ne peut pas en tirer vengeance; mais s'il le peut, il fait à coup sûr éclater son ressentiment. Un Arabe souffrira donc encore moins, comme on peut le croire, qu'on lui crache au visage, ou,

comme on s'y exprime, sur la barbe, s'il pense être aussi fort que l'agresseur. Niebuhr vit dans une caravane quelqu'un qui, crachant de côté, salissait un peu la barbe d'un Mahométan, qui en fut cruellement offensé. L'offenseur se hâta de lui demander pardon et baisa sa barbe, soumission qui apaisa l'autre. On n'insulterait pas moins un Mahométan, si on lui disait : « Il y a de l'ordure sur ta barbe, » injure très commune dans la populace. En général parmi le peuple arabe les termes insultans passent, ainsi que parmi le peuple en Europe, pour des traits ou des saillies d'esprit; pendant que parmi les honnêtes gens on s'en trouverait fort offensé.

Mais lorsqu'un *schech* (mot que les Arabes prononcent *schæchh*, mot qui a diverses significations, notamment celles de professeur, d'une académie, employé de mosquée, ou descendant d'un saint, ou chef d'une ville et d'un village) dit, parmi les Bédouins, à un autre d'un air sérieux : « Ton bonnet ou turban est sale; arrange mieux ton bonnet, il est de travers, etc., » l'offensé croit, comme les gens d'honneur en Europe qui s'égorgent pour une parole échappée sans dessein, qu'il est obligé d'attenter à la vie non-seulement de l'offenseur, mais encore de tous les membres de sa famille.

Quand un Arabe épouse une fille, et qu'il met pour clause dans son mariage qu'elle doit être vierge, il s'en assure par les marques dès la pre-

mière nuit qu'il passe avec elle. Si les preuves manquent, il la renvoie, à moins que ses parens ne justifient d'un accident imprévu et qui ne blesse en rien l'innocence, comme une chute, etc. Les Arabes qui campent entre Basra et Haleb se séparent de leurs femmes dès qu'ils ne trouvent pas chez elles ce signe de la virginité. Mais on n'est nulle part plus jaloux sur ce point que dans les montagnes de l'Yémen; un homme s'y croit tellement déshonoré par son mariage avec une fille dont l'état lui paraît équivoque, qu'il la renvoie sur-le-champ. Quelques-uns même poussent la fureur jusqu'à tuer leurs femmes. Dans les villes on est moins sévère.

Comme il y a des exemples de l'incapacité physique des maris le premier jour du mariage, ils se justifient alors de ne pouvoir accomplir le devoir conjugal, en disant qu'on leur a noué l'aiguillette; car ils se persuadent qu'on a pu jeter sur eux quelque charme. Cet accident rend la jeune femme fort triste, parce qu'elle craint d'être malheureuse toute sa vie et de n'avoir pas d'enfans. Quand la mère est convaincue de l'innocence de sa fille, elle force quelquefois son gendre à son devoir, afin que sa femme puisse produire le signe de sa chasteté; alors on a recours à des médecins ou à des vieilles femmes, qui constatent l'état des choses, pour faire prendre des excitans au mari, et le contraignent d'agir ou d'avouer décidément son impuissance.

Les Arabes observent à l'égard de leurs personnes une grande propreté, comme le font au surplus tous les Mahométans. Ils se lavent, se baignent, se rognent les ongles très court, se coupent les poils, se rasent sous l'aisselle et s'épilent les autres parties du corps. Ils méprisent ceux qui exercent un métier sale ou une profession malpropre, comme les garçons de bains, les bouchers, les barbiers, etc. Ces derniers circoncisent les enfans, opération dans laquelle on tire le prépuce en le serrant avec une pincette; le barbier est quelquefois obligé de souffler dans l'orifice, et il arrive alors que l'enfant, de crainte de douleur, laisse échapper quelques gouttes de son eau.

Les Arabes font plus de politesses aux étrangers que les Turcs. Les Européens peuvent même presque s'attendre dans l'Yémen, dans l'Oman et en Perse, aux mêmes civilités que nous ferions aux Mahométans s'ils venaient en Europe; les Turcs en général détestent les Européens. Il faut louer en outre l'hospitalité des Arabes, et ils ne sont pas moins hospitaliers envers des chrétiens qu'envers des gens de leur croyance.

Quand les Arabes se saluent, ils disent : *Salam aleikum* (la paix soit avec vous), et en prononçant ces paroles ils portent la main droite sur le cœur. La réponse est: *Aleikum essalam* (avec vous soit paix). Les gens âgés y joignent volontiers: Et la miséri-

corde et la bénédiction de Dieu. Les Mahométans de Syrie et d'Égypte se contentent de dire : *Sebach el chair* (bonjour), ou *Sahheb salamat* (ami, comment te portes-tu)? Quand les Arabes qui se connaissent se rencontrent dans le désert, ils se donnent les mains six et dix fois : chacun baise sa propre main, et répète toujours sa demande : Comment te portes-tu ? Ceux de l'Yémen qui se piquent de savoir vivre ne se font pas moins de complimens quand ils s'abordent. Chacun fait semblant de vouloir baiser la main de l'autre, et chacun la retire, comme s'il refusait d'accepter cette marque d'honneur; le plus âgé ou le plus distingué finit par permettre que l'autre lui baise les doigts. Les gens de considération embrassent leurs égaux, et font toucher leurs joues quand ils se visitent.

Les principaux Arabes ont leurs appartemens sur le devant de leurs maisons; les femmes n'y paraissent point; elles sont logées sur le derrière du bâtiment. Les négocians, gens de professions, écrivains, ont leurs boutiques dans les grandes rues marchandes, où on les rencontre toute la journée. Quand un Arabe conduit quelqu'un dans sa maison, il le fait rester à la porte, jusqu'à ce qu'il ait fait retirer ses femmes dans leurs chambres. Un homme ne salue jamais les femmes en public, il commettrait même une indécence s'il les regardait fixe-

ment. De leur côté, les femmes ont un grand respect pour les hommes.

Les Arabes sont d'une taille médiocre, maigres, et comme desséchés par la chaleur; ils sont fort sobres dans leur manger et dans leur boire. Les gens du commun ne boivent ordinairement que de l'eau, et ne mangent presque autre chose que de mauvais pain frais de doura, sorte de millet, pétri au lait de chameau ou à l'huile, au beurre et à la graisse.

La table des Orientaux est adaptée à leur façon de vivre; comme ils s'asseyent par terre, ils étendent une grande nappe au milieu de la chambre, afin que les morceaux qui tombent ne se perdent pas et ne gâtent point le tapis. Sur cette nappe ils placent une petite table de bois, haute seulement d'un pied, une grande plaque de cuivre, ronde et bien étamée, sur laquelle on pose les mets dressés dans de petits plats de cuivre toujours bien étamés en dedans et en dehors : au lieu de serviettes, les Arabes de distinction ont un linge fort long, que ceux qui sont autour de la table mettent sur leurs genoux. Quand on ne donne pas ce grand linge, chacun se sert d'un petit mouchoir, qu'il porte toujours sur soi pour s'essuyer après s'être lavé. Ils ne se servent ni de couteaux ni de fourchettes. Les Turcs ont quelquefois des cuillères de bois ou de corne. Au reste, les Arabes se servent adroitement de leurs

mains en place de cuillères même pour manger leur pain trempé dans du lait. Les Turcs sont beaucoup plus sales.

Quand on se visite on offre aux étrangers, dès qu'ils sont assis, une pipe de tabac, des confitures et une tasse de café. On leur donne encore une belle serviette brodée pour l'étendre sur les genoux. Les Arabes fument d'une pipe fort longue à la turque ; le peuple s'en fait une avec une noix de coco, mais les gens riches l'ont en verre, en argent ou en or. Les Orientaux ne coupent pas les feuilles de leur tabac, ils les déchirent avec les doigts. Quand l'étranger se lève pour s'en aller, on lui présente de l'eau de rose et du parfum.

Toutes les maisons arabes qui sont de pierre ont le toit plat en terrasse. Les plus petites dans l'Hedjas et l'Yémen ont des parois fort minces et un toit en rond, couvert d'une certaine herbe. Les Arabes du commun qui habitent les bords de l'Euphrate, ont de petites cabanes couvertes de nattes de joncs soutenues par des branches de dattier, et terminées en rond par le haut.

Les Arabes, comme les Mahométans en général, vivent d'une façon si régulière qu'ils sont rarement malades, et quand ils ont besoin d'un médecin, ils paient rarement sa peine, la plupart ne lui donnant que le prix des remèdes. Si le malade meurt, le médecin obtient difficilement une récompense, et

s'il se rétablit il oublie bientôt sa maladie et les services du médecin. Voilà pourquoi les médecins orientaux sont obligés de recourir à la ruse pour gagner de quoi vivre; ils se font ordinairement payer leur cure à l'avance.

Quant au pays de l'Yémen, objet plus spécial de la description faite par Niebuhr, il se trouve dans la partie méridionale de l'Arabie, vers la mer d'Oman, et entre le golfe Arabique et le golfe Persique. Ce pays, qui vers ce dernier golfe confine à l'état de Mascat, comprend l'Yémen proprement dit, dont le chef-lieu est Sana, la seigneurie d'Aden et quelques domaines : c'est cette contrée qui a reçu le nom d'*Arabie-Heureuse*.

Sana, ville ancienne et célèbre, est située sur la pente d'un terrain élevé et dans un endroit agréable; on y jouit d'un climat beaucoup moins brûlant que dans le Tehama, partie basse de l'Yémen, et qui comprend la ville de Moka, prise sur le golfe d'Arabie, et dont le territoire confine à la terre d'Aden.

Nous supprimons tous les autres développemens du voyage de Niebuhr, qui feraient double emploi avec d'autres voyages compris dans notre collection, et nous passons à celui de Sonnerat aux Indes orientales.

SONNERAT.

VOYAGE AUX INDES ORIENTALES.

(1774-1781.)

Au retour d'un voyage à l'Ile-de-France et à Madagascar, Sonnerat, qui avait aussi poussé ses explorations jusqu'aux Philippines, obtint du gouvernement Français de continuer dans l'Inde ses recherches sur l'histoire naturelle. Sonnerat repartit pour l'Inde en 1774. Il passa à Ceylan, de là fut à la côte de Malabar, séjourna à Mahé, et, après avoir parcouru les Gates, il remonta la côte jusqu'à Surate et dans le golfe de Cambaye. Il passa ensuite à la côte de Coromandel où il séjourna; puis successivement à la côte de l'est, à la presqu'île de Malacca et en Chine, d'où il revint en Europe.

C'est de l'Inde seulement que nous entretiendrons le lecteur, parce que Sonnerat nous a donné sur ce pays des renseignemens curieux et nouveaux. Il voyageait en observateur éclairé, et rassemblait une collection des objets qui pouvaient lui rappeler et confirmer ses observations sur le règne animal et le règne végétal. Avec de tels matériaux il eût été difficile de ne pas composer un bon ouvrage. Aussi

le voyageur a-t-il donné sur la presqu'île de l'Inde un tableau animé de l'histoire naturelle, des mœurs et coutumes, des langues, des arts et des sciences, ainsi que des religions. Nous donnerons la substance de ce travail en ce qui concerne particulièrement les mœurs et coutumes.

Les anciens ont regardé les Indous ou Indiens comme les premiers habitans de la terre. Quoiqu'on ne puisse pas démontrer la vérité de cette opinion, elle a du moins tous les caractères de vraisemblance propres à la faire admettre. On a tout lieu de croire en effet que les premiers enfans de la nature durent être l'objet de sa complaisance. Ce n'est pas dans les climats du Nord ni sur les sables brûlans de la Libye qu'elle leur choisit un berceau : le sol qui les vit naître dut fournir abondamment et sans travail à leurs besoins. L'Inde seule offre les traces de cette fécondité primitive : toutes les autres parties du globe paraissent autant de conquêtes faites sur la stérilité. L'Inde donna aussi des religions et des lois à tous les autres peuples. L'Égypte et la Grèce lui durent à la fois leurs fables et leur sagesse.

Sonnerat décrit la côte de Coromandel et les divers comptoirs qui s'y trouvent, notamment Pondichéry, Karikal, Madras, Trinquebar et quelques autres. Il parle ensuite des habitans.

Les habitans de la côte de Coromandel sont appelés *Tamouls;* les Européens les nomment impro-

prement *Malabars*. Ils sont noirs, assez grands et bien faits, mais mous, lâches et efféminés. L'humeur de ces peuples est portée à la joie; ils aiment les jeux, la danse, les spectacles et la musique. Il n'est point de nations plus sobres; du riz cuit à l'eau, des herbages, des légumes, du laitage et quelques fruits, voilà leur nourriture ordinaire.

Les Tamouls ne font que deux repas par jour; ce qu'on peut appeler leur déjeuner n'est autre chose que de l'eau de riz ou du riz très clair gardé de la veille. Il y a cependant des castes qui mangent du poisson ou du mouton; mais elles n'en font pas leur nourriture habituelle: ce n'est que dans les festins qu'ils s'écartent de la loi générale de s'abstenir de tout ce qui a reçu vie. Les parias seuls, réputés infâmes, mangent du bœuf, de la vache et du buffle: c'est aux yeux des Indous une abomination regardée comme le plus grand des crimes; quiconque s'en rend coupable est déchu de sa caste.

Les Indiens ont en horreur toute liqueur ou boisson forte, capable d'enivrer; il n'y a que les castes les plus viles qui en boivent, et si les autres en font usage, c'est dans le plus grand secret: ces peuples détestent l'ivrognerie, à cause de l'état honteux où elle réduit ceux qui s'y livrent. Leurs festins respirent la frugalité, la tempérance et la simplicité des hommes du premier âge; du biscuit au lait saupoudré de sucre, et des gâteaux cuits dans le beurre ou

dans l'huile, sont pour eux des mets délicieux : le plus souvent ils ne boivent que de l'eau pure; mais lorsqu'ils veulent se régaler, ils composent une boisson faite avec du poivre, du tamarin et des ognons, qu'ils avalent à longs traits. Des feuilles d'arbres, artistement cousues avec des brins d'herbes, leur servent de plats et d'assiettes. Leur coutume est de manger en silence, couchés sur des nattes de palmier ou sur quelques morceaux de toile, en observant de ne pas toucher de leur salive les alimens qu'ils portent à la bouche, ce qui produirait une souillure dont ils ont une horreur inexprimable.

Les habits des Indiens sont faits pour les pays qu'ils habitent : ils consistent en une pièce de toile dont ils se ceignent les reins, et qui les couvre jusqu'aux genoux. Une autre pièce de sept à huit coudées de long leur entoure le corps en différentes manières, sans avoir rien de déterminé : un linge fin comme de la mousseline leur entoure la tête; un grand nombre, surtout les habitans de la côte, portent une grande culotte ou caleçon très large qui descend presque à la cheville, et une longue robe à la mauresque, de toile blanche, qui se croise sur la poitrine; les riches la portent souvent en mousseline, et quelquefois brodée à fleurs d'or; une écharpe la retient et la serre sur les hanches; ils ont la tête couverte d'une toque, espèce de turban. Cette parure, qui est contre l'ancien usage, ne s'est introduite

que depuis la conquête des Mogols; mais les Indiens sont aisément distingués des Mogols, parce que les robes des premiers se croisent sur la poitrine du côté gauche, tandis qu'elles se croisent du côté droit dans l'habillement des Mogols.

La plupart vont nu-pieds; plusieurs portent des sandales, d'autres des pantoufles de maroquin de différentes couleurs, ou d'étoffes brodées en or ou en argent terminées par une pointe longue et recourbée. Leurs oreilles sont extrêmement allongées par les énormes boucles d'or dont ils les décorent; ces boucles sont de forme ovale, et ornées dans le milieu d'une perle ou d'un diamant. Quelquefois leur habillement est encore plus simple; il n'est pas rare de voir des Indiens dont tout le vêtement n'est qu'un morceau de toile qui sert à cacher les parties naturelles.

Leurs femmes sont presque toutes de petite taille, communément laides, malpropres et dégoûtantes, excepté celles de quelques castes, dont le visage est moins désagréable, et qui ne sont pas aussi ennemies de la propreté : les maris ne leur permettent pas de manger avec eux, ce sont d'honnêtes esclaves, pour lesquelles ils ont cependant des attentions bienveillantes. L'usage commun et général est de n'en avoir qu'une, mais dans certaines castes on en a plusieurs, et la polygamie n'est pas rare chez les rajas, qui ne se gênent point à cet égard.

Une simple pièce de toile, qu'on appelle *pagne*, fait l'habillement des femmes, et les couvre par deux ou trois tours depuis la ceinture jusqu'aux pieds; un bout de cette même toile, après avoir passé sur les épaules et sur la tête, vient tomber sur la gorge; mais souvent elles vont nues depuis la ceinture jusqu'à la tête. A la côte d'Arixa, elles portent de plus un petit corset dont les manches n'excèdent pas le coude; il s'attache par-derrière et prend le contour de la gorge, de manière à la soutenir sans la gêner; le reste du corps est nu depuis le dessous de la gorge jusqu'au nombril. Quelques-unes portent des pagnes en toile peinte, et les plus riches en étoffes faites avec la laine des moutons du Thibet; ces étoffes, qu'on appelle *châles*, surpassent nos plus belles soiries en finesse: il y en a qui valent jusqu'à 1000 francs de notre monnaie.

La plupart des femmes portent à chaque bras, de même qu'au-dessus de la cheville du pied, dix à douze anneaux d'or, d'argent, d'ivoire et de corail; ils jouent sur la jambe, et font, quand elles marchent, un bruit qui leur plaît beaucoup; leurs doigts des mains et des pieds sont pour l'ordinaire garnis de grosses bagues; elles teignent en noir le tour des yeux, pour leur donner plus de vivacité; elles teignent aussi en rouge la paume de la main et la plante des pieds avec l'infusion des feuilles de mindi.

Le *mindi* des Indiens est l'arbrisseau que les Arabes nomment *henné* ou *hanna*, et les Turcs *kanna*.

Le *henné* est un des arbustes qui flattent le plus la vue et l'odorat, il s'élève à la hauteur de huit ou dix pieds; ses branches sont disposées par paires, minces, couvertes d'une écorce d'un blanc mêlé de jaune, et garnies de petites feuilles opposées, oblongues, terminées en pointe aiguë et d'un vert pâle. Les fleurs naissent aux extrémités des branches en grappes longues et claires, et un mélange adouci de blanc et de jaune les colle. Ces fleurs, d'une nuance si délicate, répandent au loin l'odeur la plus suave, et elles embaument les jardins et les appartemens qu'elles embellissent dans tout l'Orient. Elles y forment, comme aux temps les plus reculés, le bouquet chéri de la beauté qui se plaît encore à en parer et à en parfumer son sein.

L'Égypte, l'Arabie et presque toutes les parties de l'Asie méridionale, produisent le mindi; la poudre verdâtre de ses feuilles desséchées fournit aux femmes de ces contrées la matière avec laquelle, par un goût assez bizarre, elles se teignent en rouge-orangé la paume des mains, la plante des pieds, tous les ongles, et quelquefois les doigts de la main et du pied. Parmi les Arabes, quelques hommes se couvrent aussi la barbe de cette teinture, et cette espèce de parure passe en quelque sorte pour un raffinement de coquetterie. Les marchés de toutes

les villes de l'Orient sont constamment fournis de poudre de mindi ou de henné; pour en faire usage, on la délaie dans de l'eau, afin de former une pâte dont on frotte la peau aux endroits que l'on veut teindre; on les enveloppe ensuite d'un linge, et au bout de deux ou trois heures, la couleur vive d'orangé s'y trouve fixée assez fortement pour ne point s'effacer de long-temps, malgré la transpiration habituelle provoquée par la chaleur du climat, et bien que l'on y ait la coutume de se laver, plusieurs fois le jour, les mains et les pieds avec de l'eau tiède et du savon : il suffit de renouveler la teinture tous les quinze jours; mais elle est beaucoup plus adhérente sur les ongles que sur la peau, et même elle passe pour n'avoir pas besoin d'y être renouvelée.

Dans certaines castes, les femmes se frottent le corps et le visage avec du safran; des colliers d'or et d'argent leur tombent sur l'estomac; leurs oreilles sont percées en plusieurs endroits et remplies de joyaux; enfin elles poussent l'amour de ces riches bagatelles au point d'en attacher aux narines. Elles oignent leurs cheveux d'huile de coco; quelques-unes les portent en tresses, d'autres en forment derrière la tête plusieurs contours fixés par des aiguilles d'or ou d'argent, à la manière des Chinois.

Les veuves quittent leurs joyaux, et ne portent qu'une seule toile blanche qui fait le tour du corps

et dont l'un des bouts, passant de droite à gauche, leur couvre le sein et revient sur l'épaule droite, après avoir passé sur la tête.

Cette manière de s'habiller doit nécessairement produire des dérèglemens, qui sont d'ailleurs très communs chez des peuples mous et efféminés; ils sont de plus accoutumés dès leur enfance à mépriser la décence et la pudeur; car les enfans de l'un et de l'autre sexe ne portent aucune espèce d'habillemens jusqu'à l'âge de puberté.

Dans le temps de l'infirmité ordinaire à leur sexe, les femmes sont obligées de vivre quatre ou cinq jours séparées de la société, comme impures et souillées; tout ce qu'elles touchent dans cet état est regardé comme atteint de la même souillure: c'est une obligation légale pour elles de se purifier par des bains et des breuvages.

Les maisons des Indiens n'ont rien de la grandeur orientale. Bornées à un seul étage, elles sont presque toutes bâties de terre ou de briques, recouvertes de chaux; elles n'ont pas de fenêtres, ou du moins n'en ont que de très petites. La porte est toujours étroite et basse. On met sur le devant une petite galerie appelée *varangue*, et formée par le toit qui déborde le mur; on l'étaie de plusieurs colonnes de bois mince, d'une grosseur égale dans toute leur longueur, pour l'ordinaire sans ornement, et portées sur un banc de terre battue qu'on

recouvre de chaux. L'intérieur est presque toujours de forme carrée ; dans le milieu, on trouve une cour, autour de laquelle règne une galerie pareille à celle qui donne sur la rue.

Les bramés et les gens pieux enduisent le pavé de bouse de vache, et quelquefois même les murs; quoiqu'ils ne le fassent que par un esprit de religion, ils en tirent l'avantage d'éloigner les insectes, qui sont en grande quantité dans l'Inde, et qu'on chasse par ce moyen. L'odeur de cette espèce d'enduit, qui se sèche très promptement, n'est point désagréable. La fiente ou bouse de vache ou de bœuf, encore fraîche, se nomme *chani;* on la délaie avec un peu d'eau pour en frotter les appartemens et nettoyer les meubles; c'est dans l'esprit des Indiens un moyen puissant, mais un peu singulier, de purification.

Les meubles sont aussi simples que les maisons; ils consistent en une natte épaisse ou un tapis étendu par terre, une ou deux figures ou tableaux des dieux et quelques vases de terre entassés les uns sur les autres, dont ils se servent pour renfermer les instrumens du ménage. Cependant à la côte le commerce leur donne la facilité d'avoir des maisons plus grandes et plus propres.

Les voyages se font en palanquin, voiture du pays. C'est un petit lit recouvert d'un tandlet et garni d'un matelas et de coussins; il est traversé

par un bambou arqué dans le milieu, qui tient au palanquin et sur les bouts duquel se mettent cinq à six porteurs qu'on appelle *boués*. Ces porteurs vont très vite; ils font jusqu'à deux lieues par heure, et s'excitent dans leur marche par des chants dont ils répètent ensemble les refrains avec une justesse et un accord remarquables.

Les habitans de la côte de Malabar sont industrieux, sans être artistes, et sont doux par faiblesse. Tel est le caractère que donne la mollesse.

Les Indous sont divisés en castes ou tribus. Sur la côte de Coromandel on appelle *naïrs* les militaires; ils ont le droit de jouir de toutes les femmes de leur caste. Leurs armes, qu'ils portent toujours, les distinguent des autres tribus. Quand ils aperçoivent des parias ils ont droit de les tuer si ces malheureux viennent trop près d'eux. Sur cette côte les filles ont la gorge nue jusqu'à l'âge de la puberté, alors elles la couvrent; mais quand elles passent devant un Européen ou une personne d'une caste supérieure elles la dévoilent par honnêteté : les femmes mariées l'ont toujours découverte.

A l'entrée du golfe de Cambaye et sur la rive méridionale du Tapi ou Taphi, est située la ville de Surate, renommée par ses bayadères, dont le véritable nom est *dévédassi;* celui de bayadère que nous leur donnons vient du mot *balladeiras*, qui signifie en portugais *danseuses*. On sait que les Por-

tugais furent les premiers Européens qui s'établirent à Surate. Les bayadères dansent devant les pagodes. Un ouvrier destine ordinairement à cet état la plus jeune de ses filles, et l'envoie à la pagode avant qu'elle soit nubile. On leur donne des maîtres de danse et de musique. Les brames cultivent leur jeunesse, dont ils dérobent les prémices, et elles finissent par devenir femmes publiques. Alors elles forment un corps entre elles, et s'associent avec des musiciens, pour aller danser et amuser ceux qui les font appeler. Elles dansent et chantent au son du tal et du malatan ou petit tambour, qui les animent, les mettent en action, et règlent leur mesure et leurs pas. Celui qui tient le tal (instrument composé de deux petits plats dont l'un est d'acier, l'autre de cuivre, et que l'on fait battre l'un contre l'autre) se penche du côté des danseuses et excite leurs mouvemens. Les bayadères annoncent dans tous leurs gestes une volupté lascive; elles ont soin de se bien parer quand elles sont appelées quelque part pour danser.

Nous avons dit tout à l'heure que les Indous sont divisés en castes, mot emprunté du portugais, et qui désigne les différentes tribus de l'Inde. Ces castes sont au nombre de quatre principales : la première et la plus distinguée de toutes est celle des brames; viennent ensuite celle des chatrias ou rajahs, celle des vessiahs ou directeurs de l'agricul-

ture et du commerce, et celle des sudras ou laboureurs et esclaves.

Les brames ont toutes les fonctions du sacerdoce; les chatrias sont des militaires; les vessiahs sont agriculteurs et commerçans, et les sudras se trouvent comme en une sorte de servitude. Chacune de ces quatre castes principales se subdivisent en plusieurs autres. Celle des sudras comprend la caste des parias, regardée comme le rebut de la population. Toutes ces castes se tiennent respectivement dans leurs conditions, et ne se mêlent jamais avec d'autres.

La plus grande affaire pour un Indien c'est le mariage. Un homme qui n'est pas marié est regardé comme sans état et comme inutile à la société; il n'est point consulté sur les affaires importantes; on n'ose lui confier aucun emploi de quelque conséquence. L'Indien qui devient veuf se retrouve dans la même condition que le célibataire, et il s'empresse de se remarier bien vite. Il n'y a que quelques hommes dévoués au célibat par un motif pieux, qui obtiennent de la considération.

La polygamie est tolérée parmi les personnes d'un rang élevé, telles que les princes, les ministres et autres; on permet aux princes d'avoir jusqu'à cinq femmes titrées. Dans les rangs inférieurs il n'est pas rare de voir un mari avee plusieurs femmes; mais une seule d'entre elles porte le nom

d'épouse; les autres ne sont que des concubines.

L'usage de marier les filles dans leur bas âge est commun à toutes les castes; une fille qui dépasserait l'âge de puberté, trouverait difficilement un mari. C'est chez les brames surtout que l'on remarque la disproportion des âges. Il est très ordinaire de voir un homme de soixante ans se remarier avec une petite fille de cinq à six ans. Souvent elle devient veuve avant d'avoir été femme; et comme, selon les usages de la caste, elle ne peut se remarier, il en résulte des désordres dont quelquefois le déshonneur rejaillit sur toute la tribu.

Jamais on ne consulte l'inclination des futurs époux: ce choix regarde les parens; la famille du garçon fait surtout attention à la pureté de la caste de la prétendue, et les parens de la fille envisagent par-dessus tout la fortune du futur. La cérémonie du mariage est assez longue et assez dispendieuse.

La maison où accouche une femme et tous ceux qui l'habitent sont souillés pour dix jours. Avant ce terme on ne peut communiquer avec personne. Le onzième jour, on donne au blanchisseur le linge et les vêtemens qui ont servi pendant cette période, et l'on purifie la maison. Le douzième jour on donne un nom à l'enfant et un repas aux parens.

Les brames ont quelques vertus, mais beaucoup plus de vices. Ils sont très méfians, très dissimulés

et très fourbes. Lire dans leur cœur est là, plus qu'en d'autres pays, la chose impossible; bien sot qui se fierait à leurs protestations, à leurs sermens les plus solennels, toutes les fois qu'il y va de leur intérêt. Les brames sont en outre, comme les autres Indous, très sensuels et surtout très enclins au libertinage. Entre eux, tout commerce avec une courtisane ou avec une femme non mariée n'est pas une faute. La plupart ont des livres où les plus sales et les plus infâmes débauches sont enseignées par principes; ils s'étudient à varier les jouissances sensuelles, et ils ont des philtres pour inspirer l'amour lascif.

La facilité qu'ont les Indous de satisfaire leurs passions par des voies naturelles, dans un pays où les courtisanes pullulent, y a rendu moins commun le vice contre nature; mais il n'existe pas moins, comme en Chine et au Japon, dans les grandes villes de l'Inde des maisons consacrées à ce genre odieux de prostitution.

C'est une maxime enseignée dans les livres indiens, et généralement observée, qu'une femme doit être dans un état de dépendance et de soumission, et que dans aucune circonstance de sa vie elle ne peut devenir maîtresse de sa personne. Son devoir est d'obéir à ses parens tant qu'elle est encore fille, à son mari et à sa belle-mère après qu'elle est mariée, et à ses propres enfans mâles si elle

devient veuve. Aussi l'éducation des femmes dans l'Inde est totalement négligée. Piler et faire bouillir le riz, vaquer aux travaux domestiques, voilà tout ce qu'une femme indienne doit savoir. Les courtisanes, dont la profession est de danser dans les temples et aux cérémonies publiques, ou celles qui font trafic de leurs charmes, se permettent seules d'apprendre à lire, à chanter et à danser. Il serait honteux qu'une femme honnête sût lire, et il n'y a non plus que les courtisanes qui pratiquent la danse.

En général un mari n'interpelle sa femme qu'en lui donnant des épithètes de servante ou d'esclave, et en employant des formes dures et impérieuses. Une femme au contraire n'adresse la parole à son mari qu'en l'appelant mon maître, mon seigneur, et quelquefois mon Dieu. Le respect lui interdit de l'appeler jamais par son nom.

Toutefois en public les femmes de l'Inde sont respectées; elles peuvent aller partout sans craindre ni les quolibets ni les regards impertinens des désœuvrés. Toucher du bout du doigt une femme honnête est une indécence, et un homme qui dans la rue en rencontrerait une de sa connaissance n'oserait jamais l'arrêter pour lui parler.

L'usage qui prescrit aux femmes de se voiler le visage n'existe pas dans l'Inde, elles y vont toujours la face découverte, et dans certaines contrées elles

se laissent voir à demi nues. Elles ne sont jamais suivies d'eunuques; ces victimes de la jalousie orientale sont inconnues dans l'Inde.

Un des livres sacrés des Indous contient les règles de conduite des femmes envers leurs maris. En voici quelques-unes;

Il n'y a pas d'autre dieu sur la terre pour une femme que son mari. La plus excellente des bonnes œuvres qu'elle puisse faire c'est de chercher à lui plaire, en lui montrant la plus parfaite obéissance: ce doit être là son unique dévotion.

Que son mari soit contrefait, vieux, infirme, repoussant par ses manières grossières; qu'il soit violent, débauché, sans conduite, ivrogne, joueur; qu'il fréquente les mauvais lieux, vive en concubinage avec d'autres femmes, ne prenne aucun soin de ses affaires domestiques, et coure sans cesse de côté et d'autre comme un démon; qu'il vive sans honneur; qu'il soit aveugle, sourd, muet ou difforme; en un mot, quelque défaut qu'il ait, quelque méchant qu'il soit, une femme toujours persuadée qu'il est son dieu, doit lui prodiguer ses soins, ne faire aucune attention à son caractère, et ne lui donner aucun sujet de chagrin.

Une femme est faite pour obéir à tout âge. Dans aucun temps de sa vie, elle ne peut se considérer comme maîtresse d'elle-même.

Elle doit être attentive à se bien acquitter des

travaux domestiques, et à les faire avec diligence; s'appliquer à réprimer sa colère; ne point convoiter le bien d'autrui; ne se quereller avec personne; ne quitter aucun ouvrage sans la permission de son mari, et se montrer toujours égale dans sa conduite et dans son humeur.

Si elle voit quelque chose qu'elle désire posséder, elle ne doit pas en faire l'acquisition sans la permission de son mari.

Si son mari reçoit la visite d'un étranger, elle se retirera la tête baissée, et continuera son travail sans faire attention à celui-ci. Elle doit penser à son mari seul, et ne jamais regarder un autre homme en face. En se conduisant ainsi, elle sera louée de tout le monde.

Si quelqu'un lui fait des avances, la sollicite, lui offre de riches vêtemens, des bijoux d'un grand prix, dans la vue de la séduire; par les dieux! qu'elle se garde bien d'y prêter l'oreille, et se hâte de fuir!

Si elle voit rire son mari, elle rira; s'il est triste, elle sera triste; s'il pleure, elle pleurera; s'il l'interroge, elle répondra. Par-là elle donnera des preuves de son bon naturel.

Elle évitera soigneusement de remarquer qu'un autre homme est jeune, beau et bien fait, et surtout de lui parler. Cette conduite réservée lui acquerra la réputation d'une femme fidèle.

Si son mari jeûne, elle jeûnera; s'il s'abstient de nourriture, elle s'en abstiendra; s'il est dans l'affliction, elle y sera aussi; s'il est gai, elle partagera sa joie.

Moins attachée à ses fils ou à ses petits-fils et à ses joyaux qu'à son mari, elle doit à la mort de celui-ci se laisser brûler vivante sur le même bûcher que lui, et tout le monde fera l'éloge de sa vertu.

Elle ne saurait servir avec trop d'affection son beau-père, sa belle-mère et son mari; et quand elle s'apercevrait qu'ils dépensent tout le bien de sa maison, elle aurait tort de s'en plaindre, encore plus de s'y opposer.

Elle doit se baigner tous les jours, se vêtir proprement, et ne prononcer devant son mari que des paroles douces et agréables.

Si son mari est dehors, elle guettera le moment de son retour, volera au-devant de lui, l'introduira dans la maison, lui présentera un petit escabeau pour s'asseoir, et lui servira des mets de son goût.

Si son mari allant quelque part lui dit de l'accompagner, elle le suivra; s'il lui dit de rester à la maison, elle ne sortira point durant son absence, ne mangera alors qu'une seule fois par jour, ne couchera pas sur un lit, ne portera que de vieux vêtemens et ne s'ornera d'aucune façon.

Si un mari a plusieurs femmes, chacune devra s'abstenir de lui parler des autres, soit en bien,

soit en mal, et toutes devront vivre en bonne harmonie.

En présence de son mari, une femme ne doit pas regarder de côté et d'autre, mais avoir les yeux fixés sur lui, pour attendre et recevoir ses ordres. Elle doit, lorsqu'il parle, ne pas l'interrompre ni parler à d'autre; elle doit, lorsqu'il l'appelle, tout quitter et accourir auprès de lui.

S'il chante, elle doit être extasiée de plaisir; s'il danse, le regarder avec délices; s'il parle de science, l'écouter avec admiration; en un mot, elle doit toujours être gaie, et ne jamais témoigner de la tristesse ou du mécontentement.

Si son mari se fâche, la menace, l'injurie, la bat même injustement, elle ne lui répondra qu'avec douceur, lui saisira les mains, les baisera, lui demandera pardon et fera tout au monde pour le calmer; car il n'y a pour une femme aucun vrai bonheur qui ne lui vienne de son mari, et c'est pour cela qu'elle doit se brûler sur son bûcher.

Nous en aurions encore beaucoup à dire sur les mœurs de l'Inde; mais d'autres voyages compris dans notre collection les dépeignent, et nous devons éviter tout double emploi. Transportons-nous dans une autre contrée moins connue, c'est-à-dire au Kamtschatka, dont l'intérieur nous reste à décrire.

BENIOUSKI.

VOYAGE AU KAMTSCHATKA.

(1780.)

Beniouski, né Hongrois, mais appelé par son oncle en Pologne, pour y recueillir, en qualité de magnat, la succession d'une starostie, dépouillé de ses biens en Hongrie comme coupable de trahison, se trouva engagé en Pologne dans la fameuse confédération. Fait prisonnier par les Russes, il fut exilé au Kamtschatka, d'où il parvint à s'évader. Il repassa en Europe par le Japon et la Chine. Sa relation sur la Sibérie offre des détails intéressans, que nous réunirons à d'autres fournis par Steller, pour en faire un ensemble.

Le Kamtschatka est une grande péninsule, qui, bornant l'Asie au nord-est, se prolonge, sur une largeur inégale de 5 degrés au plus, depuis environ le 51ᵉ degré de latitude nord jusqu'au 62ᵉ. En s'avançant du nord au midi, cette terre a sur sa droite un long golfe qu'on appelle la mer *la Pengina* ou le golfe *de Penginsk*, et sur la gauche, l'océan oriental, qui sépare l'Asie de l'Amérique. L'isthme commence à s'éloigner du continent vers le 60ᵉ degré de latitude nord, entre la

rivière de Pustaja, qui se jette dans le golfe occidental, et celle d'Anapkoi, qui débouche dans la mer orientale. De la cime des montagnes qui s'élèvent au milieu de l'isthme, vers la source des deux rivières, où naît proprement le Kamtschatka, l'on découvre les deux mers dans un temps serein; ce qui montre combien la péninsule est étroite. Prolongée obliquement du nord-est au sud-ouest, sa largeur est renfermée entre les 152[e] et 170[e] degrés de longitude occidentale. Comme la plupart des presqu'îles, grandes ou petites, celle-ci est partagée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes qui la traverse au milieu, courant du sud au nord. Cette chaîne a des rameaux à droite et à gauche qui s'avancent vers la mer, avec des rivières qu'elles y versent. Ces branches de rochers forment çà et là des caps séparés par autant de baies. Toute cette langue de terre est coupée de rivières et de lacs qui ne la rendent ni très fertile ni fort habitable, par la surabondance et la disposition de leurs eaux.

La côte occidentale du Kamtschatka, qui est la seule par où l'on y aborde de notre continent forme une courbe elliptique, irrégulière, et composée elle-même d'une infinité de courbes, ainsi que toutes les côtes. Elle s'étend depuis l'embouchure de la rivière de Pengina, qui donne son nom au bras de mer où ce fleuve se jette, jusqu'à la

pointe de Lopatka, qui termine la presqu'île au midi. De toute cette côte, qui comprend un espace d'environ 12 degrés, débouchent trente-quatre rivières, dont trente sont renfermées dans les deux tiers de cet espace, tandis qu'il n'y en a que trois dans le reste de la côte, qui s'enfonce au nord vers les terres. La raison de cette différence remarquable vient sans doute de ce que le nombre des montagnes diminue vers le continent, et se multiplie à proportion que cette langue de terre s'allonge entre deux mers. Ainsi, la péninsule paraît appartenir à la mer par des montagnes et s'attacher au continent par des plaines. Mais si la mer a formé les montagnes, celles-ci rendent en dédommagement des rivières à l'Océan. Une des plus belles est la Bolschaia-Reka, ou grande rivière. C'est par son embouchure que les vaisseaux russes partis d'Ochostkoi abordent au Kamtschatka. Ils y entrent dans les grandes marées, qui montent à la hauteur de quatre verges de Russie. Elle est navigable dans le printemps, mais difficile à remonter par la rapidité de son cours et la quantité de ses îles.

Depuis l'embouchure de la grande rivière, au 53e degré, jusqu'à celle de la Pustaja, au 60e, la côte est basse et marécageuse, sans danger pour les vaisseaux qui peuvent y être jetés, mais non y aborder. Là, commençant à s'élever, elle devient

plus inaccessible, à cause des rochers que la mer y couvre.

Une singularité frappante, ce sont quatre caps ou promontoires, séparés par des distances à peu près égales, et dont trois finissent presque au même degré de longitude, comme si l'Océan battait uniformément sur cette côte. C'est là proprement la côte du Kamtschatka, puisque vers le milieu de sa longueur elle décharge la rivière qui donne son nom à toute la péninsule. Elle a une masse de rochers escarpés, très longue, qui ne fournit point de rivière à la mer, tant elle en est voisine. Mais si ces rochers ne donnent point d'eau, ils ont des sources de feu.

A l'embouchure d'Awatscha, est la baie de Saint-Pierre et Saint-Paul, creusée en rond par la mer, couronnée de hautes montagnes, avec une entrée fort étroite, mais assez profonde pour recevoir les plus gros vaisseaux. Ce golfe a trois ports, dont le premier, qui s'appelait jadis *Niukina*, aujourd'hui Saint-Pierre et Saint-Paul, peut contenir vingt vaisseaux; le second, qu'on nomme *Rakova*, à cause des écrevisses qu'on y trouve, recevrait, dit-on, quarante vaisseaux de ligne; et le troisième, appelé *Tareina*, est plus grand que les deux autres. La rivière d'Awastcha est défendue d'un côté par le fort de Karitmchin, que les Russes y ont bâti; de l'autre par deux montagnes, dont

l'une vomit toujours de la fumée et quelquefois des flammes. Depuis cet endroit, la côte n'offre rien de curieux jusqu'à la rivière de Joupanova. Son abord est très dangereux, par la quantité de rochers ou piliers dont la mer est parsemée : heureusement leur tête déborde au-dessus de l'eau. Avant d'arriver à cette rivière par le sud, on rencontre la baie de Nutrenoi, où des montagnes escarpées mettent à couvert des vents. Plus haut est la rivière de Krodakighe, qui, s'élançant du lac Kronoskoi, formé lui-même de plusieurs rivières, présente aux yeux du voyageur une belle cascade, sous laquelle on passe sans se mouiller. Du lac et de la baie de Kronoskoi on monte au nord, et l'on trouve le Kamtschatka, le plus beau fleuve de tout le pays, puisque les petits vaisseaux le remontent jusqu'à deux cents werstes au-dessus de son embouchure.

Depuis le Kamtschatka jusqu'à la mer d'Olutorskoi, qui tire son nom de la rivière Olutora, à l'embouchure de laquelle se termine au nord la côte orientale, on trouve douze rivières. Celle d'Ounakig se fait remarquer par trois colonnes de roc, dont la plus haute n'a pas moins de quatorze sagènes [1]. C'est l'ouvrage des tremblemens de terre ou des inondations de la mer. Cet élément forme tous les jours des îles sur ces côtes, qu'il menace conti-

[1] La sagène est un peu plus qu'une toise.

nuellement. Dans les grands débordemens, les eaux de l'Ounakig tombent dans le Kamtschatka par la pente du terrain, quoique les lits de ces deux rivières soient séparés par un espace de dix lieues. On présume qu'à la longue ce cours des inondations détachera le cap de Kamtschatkoi du continent, pour en faire une île. La rivière de Ningin va se jeter dans une baie, où les habitans ont construit sur une colline, au nord, une espèce de fortification, pour se défendre soit contre les Tchouktchi qui viennent du continent, soit contre les Russes qui arrivent par terre et par mer. Une autre rivière remarquable est celle de Karaga : elle a deux lacs dans son voisinage. Cette même rivière de Karaga se fait encore remarquer par une île qui porte son nom, et que la mer a enlevée de la côte où débouche ce fleuve. Les habitans de cette île sont si stupides, dit-on, que les sauvages du continent voisin les appellent *Kamcharen*, c'est-à-dire *race de chien*; prétendant que le dieu du Kamtschatka n'a point créé des hommes dans cette île. Ils paraissent aussi barbares aux Koriaques que les Koriaques aux Russes.

Après la rivière de Karaga, l'on trouve une chaîne de montagnes qui ferme la côte au nord, comme les montagnes d'Awatscha la bordent et la terminent au midi. En général, la plupart des rivières du Kamtschatka, qui coulent entre des montagnes,

sont bordées des deux côtés de rochers escarpés; mais, quelque hauteur qu'aient les deux rives, l'une a toujours plus de pente.

La pointe la plus méridionale du Kamtschatka qui sépare les deux mers dont cette presqu'île est environnée s'appelle le cap de *Lopatka*, parce qu'elle ressemble à l'omoplate, ou, selon d'autres, à une pelle. Cette plage ne surpasse le niveau de la mer que de dix brasses. Elle est sujette à des inondations qui ne la rendent habitable qu'à vingt werstes du rivage. Il n'y croît que de la mousse. Elle a des lacs et des étangs, sans ruisseaux ni rivières. Le terrain y est composé de deux couches, dont la supérieure est d'une tourbe spongieuse et sans suc, qui ne produit rien.

Les onze montagnes qu'il faut traverser pour aller de cette pointe à l'Awatscha sont si escarpées, qu'on est obligé d'en descendre une partie avec des cordes. La côte vers la gauche est fort basse jusqu'à Kambalino, mais elle monte ensuite considérablement, puis elle forme une vaste plaine jusqu'à la grande rivière. De là, quand on veut se rendre par les terres à Kamtschatka, on passe plusieurs petites rivières qui tombent d'une chaîne de montagnes qu'il faut traverser. On ne le peut que dans un temps serein, qu'on est obligé d'attendre quelquefois dix jours. Quand on ne voit aucun nuage sur les montagnes, on s'y hasarde. Mais si

le ciel n'y est pas entièrement éclairci, on est assailli d'un orage, qui, empêchant de voir le chemin, fait tomber dans des précipices d'où l'on ne sort jamais. Le péril le plus grand est sur la montagne que les Cosaques appellent *Greben*, qui signifie *peigne* ou *crête*. Elle ressemble à un bateau renversé, et son sommet, large de trente brasses, est couvert de glace. Aussi, ceux qui le passent ont-ils soin d'armer leurs patins de deux clous; mais cette précaution ne peut les garantir ni du vent qui les emporte, les écrase ou les estropie contre les rochers, ni de la neige, qui, tombant des cimes perpendiculaires, ensevelit les passans, surtout quand ils se trouvent dans des vallées étroites et profondes. On monte le Greben à pied; car les chiens même qui traînent les voitures dans le Kamtschatka, ne peuvent le gravir. Mais quand on le descend, un seul chien suffit au traîneau. Cette route, quelque pénible qu'elle soit, est pourtant celle que prennent les Russes pour aller de la grande rivière à celle de Kamtschatka.

Il y a trois principaux volcans dans le Kamtschatka. Le premier est celui d'Awatscha, au nord de la baie de ce nom. C'est un groupe de montagnes, comme isolé, dont la base, couverte de bois, s'étend jusqu'à la baie; le milieu forme une sorte d'amphithéâtre, et le sommet offre une tête aride et chenue. Ces montagnes jettent de la fumée, mais rarement

du feu. Le second volcan sort d'une ou deux montagnes, situées entre la rivière de Kamtschatka et celle de Tolbatchick. Le troisième volcan est la montagne la plus haute du Kamtschatka, sur les bords du fleuve de ce nom, environnée d'un amphithéâtre de montagnes, jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. Son sommet escarpé et fendu en longues crevasses de tous les côtés, s'élargit insensiblement en forme d'entonnoir, et s'élève au point qu'on le découvre à trois cents werstes.

On trouve des eaux chaudes, dès la pointe méridionale du Kamtschatka. Elles coulent, presque toutes, le long de la rivière Ozernaya, qui sort du lac Kuriskoi, et finissent par se jeter toutes ensemble dans ce fleuve; mais elles n'ont pas un grand degré de chaleur.

A quatre werstes de celle-ci, est une montagne située à l'orient d'une rivière qu'on appelle *Paudja*. Au sommet de cette montagne, est une plaine longue de trois cent cinquante sagènes, sur trois cents de largeur. C'est de là que tombe une foule de sources chaudes qu'on voit sourdre avec un grand bruit, et jaillir à la hauteur d'un pied ou dix-huit pouces. Quelques-unes forment des lacs ou des étangs, qui se distribuent en ruisseaux, lesquels, après avoir coupé la plaine en une infinité d'îles, vont se jeter dans la Paudja.

La rivière Baaniou reçoit aussi sur ses deux rives,

au nord et au midi, quantité de sources chaudes. Parmi celles que l'on trouve sur la rive méridionale, il en est une dont l'eau jaillit avec grand bruit, à la hauteur d'environ cinq pieds, dans un endroit rempli de fentes et d'ouvertures de différens diamètres.

Près de la rivière Chemetch, on voit courir et tomber dans la mer Orientale une source d'eau chaude qui, sur trois werstes de longueur, s'élargit jusqu'à trois sagènes à son embouchure. Elle coule entre deux rochers, dans un lit quelquefois profond de quatre pieds, sur une pierre dure, couverte d'une mousse qui, dans certains endroits où l'eau devient plus calme, s'élève et nage à la surface du ruisseau. L'effet de sa chaleur est de couvrir ses bords de plantes vertes et fleuries, dès le mois de mars, quand la nature est encore morte aux environs. Pour aller de cette espèce de rivière à une source qui se jette dans la Chemetch, il faut passer une chaîne de montagnes, dont le sommet à l'orient offre une plaine couverte de cailloux grisâtres, sans aucune plante. C'est de là qu'on voit sortir une vapeur fumante, avec un bruit semblable à celui d'une eau qui bout sur le feu. Cependant on n'y trouve, sous une couche de terre molle, qu'un lit de pierre impossible à creuser.

Les lieux qu'arrose le Kamtschatka se ressentent de l'abondance que répandent partout les beaux

fleuves. Ses bords sont couverts de racines et de baies, qui semblent tenir lieu de nos grains nourriciers. La nature y pousse des bois également propres à la construction des maisons et à celle des vaisseaux : les plantes qui veulent un terrain chaud y croissent beaucoup mieux, surtout à la souree du Kamtschatka, où la péninsule est le plus large, le plus loin de la mer, moins sujette aux brouillards, dans des climats assez voisins du midi.

Les légumes qui ont besoin de chaleur ne prospèrent pas au Kamtschatka : tels sont la laitue et le chou, qui ne pomment jamais, ainsi que les pois, qui ne font que fleurir. Mais ceux qui ne demandent que de l'humidité, comme les navets, les radis ou raiforts, et les betteraves, viennent partout plus abondans, plus gros, de meilleure qualité le long de la rivière de Kamtschatka.

Tout le pays est plus fécond en herbes qu'aucun endroit de la Russie. Au bord des rivières, dans les marais et les bois, elles surpassent la hauteur de l'homme, et peuvent se faucher jusqu'à trois fois dans un été. C'est aux pluies du printemps; à l'humidité du terrain, qu'il faut attribuer ce genre de fécondité qui conserve le foin fort avant dans l'automne, et lui donne du suc et de la sève, même en hiver. Aussi, les bestiaux y sont-ils d'une grosseur prodigieuse, toujours gras, et donnant du lait dans toutes les saisons.

Cependant les bords de la mer sont en général trop pierreux, trop sablonneux ou trop marécageux, pour être propres aux pâturages ou à la culture; mais sur la côte occidentale, depuis la mer de Pengina, l'on trouve, en avançant dans le pays, des endroits bas qui paraissent formés des sables que la mer y a transportés. La terre n'y gèle qu'à un pied de profondeur. Au-dessous est une terre molle, jusqu'à l'épaisseur d'une archine et demie; plus bas une couche de glace très dure à briser; puis une vase délayée et liquide; enfin le roc qui s'étend depuis les montagnes jusqu'à la mer. Cette terre est comme une éponge imbibée, qui n'a point assez de consistance pour faire croître même des bois.

Si les cantons voisins de la mer sont communément stériles, les endroits élevés et les collines qui s'en éloignent se couvrent de bois et de cette nuance de fraîcheur et de vie qui semble inviter à la culture. Mais la neige qui précède la gelée aux premiers jours de l'automne s'oppose à la semence des grains, soit avant l'hiver, parce que, venant à fondre, elle emporte ou corrompt les semences; soit au printemps, parce qu'elle séjourne jusqu'à la moitié de mai, temps suivi de près par les pluies qui durent jusqu'au mois d'août. Ce qu'on a semé ne laisse pas de croître assez vite au milieu des eaux; mais comme la saison de l'été se trouve fort courte,

et qu'elle a quelquefois quinze jours sans soleil, la moisson ne mûrit point, et la gelée vient la surprendre en fleur.

Les côtes ont peu de bois, et les bords des rivières n'ont que des saules et des cannes, même à trente werstes de la mer. On est obligé d'aller chercher du bois fort au loin, avec beaucoup de peine et très peu d'avantage. La rapidité des rivières, les bancs de sable dont elles se remplissent, font qu'au lieu de le laisser flotter au gré des courans, on est forcé d'en attacher de longs faisceaux aux deux côtés d'un petit canot de pêcheur. Pour peu que la charge ou le train fût considérable, il embarrasserait le canot, le jetterait ou le ferait échouer contre les rochers, les pointes et les bancs de terre. La mer supplée à cet inconvénient par les arbres qu'elle disperse sur ses côtes; mais ils sont rares, et ce bois mouillé, pourri, vermoulu, blesse plus la vue par la fumée, qu'il n'est utile par le feu. Le voisinage des montagnes offre plus de secours, surtout dans les endroits où les rivières, peu éloignées de la mer, sont plus navigables.

Quelque stériles que soient les côtes du Kamtschatka, celle de l'orient est pourtant moins dégarnie de bois, sans doute parce que les montagnes sont très proches de la mer. Mais les plaines même en fournissent de fort beaux, surtout au-dessus de la rivière de Joupanowa, vers le 53e degré 30 mi-

nutes de latitude. On y trouve des forêts de mélèse ou de latix, qui s'étendent le long des montagnes d'où tombe le Kamtschatka. Ce fleuve en a lui-même ses bords revêtus jusqu'à l'embouchure de l'Élowka, qui se couronne aussi de ces arbres jusqu'à sa source dans les montagnes. Ainsi les arbres cherchent les montagnes et les rivières, comme les rivières et les montagnes cherchent la mer.

La plus belle saison de l'année est l'automne, qui donne de beaux jours durant le mois de septembre, mais troublés à la fin par les vents et les tempêtes qui préludent à l'hiver. La glace prend aux rivières dès l'entrée de novembre. Ce mois et les deux suivans offrent rarement des jours sereins. C'est en septembre et octobre, en février et mars, qu'on peut voyager et commercer avec plus de sûreté.

Ce sont les vents qui président aux saisons dans le Kamtschatka. Sur la mer occidentale, règne dans le printemps le vent du sud, tournant tantôt à l'est, tantôt à l'ouest; en été, le vent d'ouest; en automne, le vent du nord, qui penche souvent à l'est; en hiver, le vent d'est courant au sud, d'où souffle un vent impétueux qui revient souvent, et dure trois jours, renversant les hommes par terre, et poussant des castors marins sur des glaçons flottans contre la pointe de Lotpatka. Le vent du nord donne en toute saison le plus beau temps; celui du midi, de la pluie en été, de la neige en hiver. Comme la

plupart de ces vents viennent de la mer, il n'est pas étonnant qu'ils dominent sur une langue de terre jetée entre deux mers, et qu'un élément s'y ressente des influences et de la température de l'autre. On observe même que la terre y éprouve les vicissitudes de la mer, à proportion qu'elle s'y enfonce. Le climat est plus doux, la terre plus fertile au nord qu'au midi. Près de la grande rivière, le temps est agréable et serein; tandis qu'à la pointe méridionale, où tous les vents se jouent et se heurtent, les habitans n'osent sortir de leurs cabanes. En approchant de ce cap, plus on trouve de brouillards en été, plus on essuie d'ouragans en hiver; en s'avançant au nord, moins on a de pluie en été, moins on souffre des vents en hiver. La même différence qu'on remarque entre le nord et le midi du Kamtschatka, s'observe à peu près entre ses contrées d'orient et d'occident; tandis que sur les bords de la mer de Pengina l'air est sombre, épais et nébuleux, sur les rives de l'orient le ciel est pur et serein: c'est un autre monde sous la même latitude. La neige qui s'entasse à douze pieds de hauteur sur la pointe de Lotpatka, diminue d'épaisseur à mesure qu'on s'avance au nord: à peine en trouve-t-on un pied et demi sur les bords de la Tigil, vers le milieu de la presqu'île, prise dans sa longueur.

C'est pourtant cette neige qui rend, dit-on, le teint des habitans fort basané, et qui leur gâte la

vue de très bonne heure. Comme le froid et les vents la condensent, les rayons du soleil, réfléchis sur cette superficie éblouissante et dure, brûlent la peau et fatiguent les yeux. Quoi qu'il en soit de ce premier effet de la neige, le second est très certain : aussi les habitans portent-ils pour garde-vue des réseaux tissus de crin noir, ou des écorces de bouleau, criblées de petits trous. Mais ces bandeaux n'empêchent pas que le mal des yeux ne soit très fréquent au Kamtschatka.

Il y a peu de métaux et de minéraux au Kamtschatka. La terre y est peut-être dans un état d'instabilité trop continuel, pour concevoir et former des mines; s'il est vrai que les matières dont elles se composent aient besoin de temps et de repos pour s'assembler et s'assimiler dans les arsenaux souterrains, où se préparent sous nos pas, et les secours de notre faiblesse, et les instrumens de notre ruine.

Les côtes de la mer fournissent une pierre de couleur de fer, poreuse comme l'éponge, et qui rougit au feu. La mer de Pengina, les lacs Kouril et d'Olioutor, offrent sur les bords une terre molle, d'un goût aigre, que les Kamtschadales appellent *bolus*, et dont ils se servent contre la dyssenterie. Les véritables richesses de la terre sont les végétaux.

Les principaux arbres du Kamtschatka sont le

larix ou mélèse, le peuplier blanc, le saule et l'aulne, le bouleau et le petit cèdre. Les deux premiers servent à construire les habitations de terre et les bâtimens de mer. L'eau salée de la mer rend le peuplier blanc extrêmement poreux et léger; sa cendre, exposée à l'air, s'y change en pierre rougeâtre, dont le poids augmente avec le temps, et quand on brise cette pierre, après bien des années, on y trouve des parcelles ferrugineuses. L'écorce des saules sert à nourrir les hommes; celle de l'aulne, à teindre les cuirs. Les bouleaux du Kamtschatka diffèrent de ceux de l'Europe : ils sont d'un gris plus foncé, très raboteux et remplis de gros nœuds : le bois en est si dur qu'on en fait des plats, et l'écorce si tendre qu'on la sert à manger dans ces plats. Mais, pour la préparer, on la détache encore verte, on la hache en menus morceaux, comme le vermicelle, on la fait fermenter dans le suc même du bouleau, et on la mange avec du caviar sec. Ainsi cet arbre sans fruit fournit les mets, la sauce, la vaisselle, et quelquefois la table, si cependant on en a besoin pour de tels repas.

Le petit cèdre diffère du grand, en ce qu'au lieu de s'élever comme cet arbre majestueux, on le voit tortueux et rampant sur les montagnes et dans les plaines de mousse, où il croît avec peine, et toujours faible. Ses fruits, proportionnés au tronc et aux branches, sont de petites noix qui couvrent

de petites amandes. Aussi les Kamtschadales les mangent sans les dépouiller de l'écorce. Ce fruit est astringent et cause des ténesmes; mais les sommités de l'arbuste, infusées dans l'eau chaude, comme du thé, guérissent du scorbut.

On trouve au Kamtschatka deux sortes d'aubépine; l'une à fruits noirs, l'autre à fruits rouges qu'on garde pour l'hiver; beaucoup de sorbiers, dont on confit les fruits; assez de genévriers, dont on néglige les baies; peu de groseilliers rouges et de framboises, qu'on ne se donne pas la peine d'aller cueillir loin des habitations. Mais en revanche, il y a trois sortes de vaciet (*vaccinium*), dont on emploie les baies à faire des confitures et de l'eau-de-vie. Un fruit de ce genre, que les naturels du pays appellent *wodianitsa,* et les naturalistes *empetrum,* sert à teindre, en couleur de cerise, de vieilles étoffes de soie déjà passées : on l'emploie aussi avec de l'alun et de la graisse de poisson, à noircir les peaux de castor marin et les mauvaises zibelines. Ce mélange leur donne un noir si luisant, que les acheteurs y sont trompés.

A la ressource de ces fruits, se joint celle des plantes, pour dédommager les habitans du manque de grains.

La principale de ces plantes, qui tient lieu de farine et de gruau, c'est la sarana, qu'on ne trouve guère qu'au Kamtschatka. Cette plante s'élève à la

hauteur d'environ un demi-pied; sa tige est un peu moins grosse que le tuyau d'une plume de cygne. Vers sa racine elle est d'une couleur rougeâtre, et verte à son sommet. Elle a deux rangs de feuilles, le long de la tige; celui d'en bas est composé de trois feuilles, et celui d'en haut de quatre, disposées en croix : leur figure est ovale. Au-dessus du second rang, il se trouve quelquefois une feuille immédiatement sous les fleurs mêmes. Au haut de la tige, est une fleur d'un rouge de cerise foncé; il est rare qu'il y en ait deux : elle ressemble à celle des lis ardens; elle est seulement plus petite, et se divise en six parties égales. Au centre de cette fleur, est un pistil triangulaire, dont le bout est obtus, comme dans les autres lis. Dans l'intérieur du pistil, il y a trois cellules où sont renfermées les semences qui sont plates et rougeâtres. Il est entouré de six étamines blanches, dont les bouts ou sommités sont jaunes. Sa racine, qui est proprement ce qu'on appelle *sarana,* est à peu près aussi grosse qu'une gousse d'ail, et composée de plusieurs petites gousses qui sont un peu rondes : elle fleurit à la mi-juillet, et pendant ce temps-là elle est en si grande quantité, que les campagnes en paraissent toutes couvertes.

Les végétaux sont presque l'unique ressource des Kamtschadales dans tous leurs besoins. Avec une plante haute et blanchâtre, qui ressemble au fro-

ment, ils tressent des nattes qui leur servent de couvertures et de rideaux; des manteaux unis et lisses d'un côté, velus de l'autre. Le côté velu se met par-dessous contre le froid, et par-dessus contre la pluie. Les femmes font de cette espèce de jonc des corbeilles où elles mettent leurs petits ornemens, et de grands sacs pour les provisions de bouche; elle sert encore à couvrir les habitations, soit d'hiver, soit d'été. On la coupe avec une omoplate de baleine ou même d'ours, façonnée en faux, et qui, aiguisée sur des pierres, devient tranchante comme du fer.

Les animaux de terre font la richesse du Kamtschatka, si le mot de richesse peut convenir à des hommes qui ont à peine le plus étroit nécessaire. Les Kamtschadales ne font la guerre aux animaux, que pour en avoir la peau. C'est un objet de besoin, d'ornement et de commerce. Les peaux grossières font leurs habits; les plus belles leur parure, ou leur gain. L'animal le plus utile à double titre, c'est le chien.

Le chien sert de cheval de train pendant sa vie: à sa mort, il habille l'homme de sa peau. Les chiens du Kamtschatka, grossiers, rudes et demi-sauvages comme leurs maîtres, sont communément blancs ou noirs, mêlés de ces deux couleurs, ou gris comme les loups; plus agiles et plus vivaces que nos chiens, quoique plus laborieux. Ils vivent de

poissons, rarement de viandes. Au printemps, n'étant plus nécessaires pour les traîneaux, on leur rend la liberté de courir où ils veulent, et de se nourrir comme ils peuvent. Ils s'engraissent sur les bords des rivières ou dans les champs.

Au mois d'octobre on les rassemble, on les attache pour les faire maigrir, et dès que la neige couvre la terre, on les attelle pour traîner. Durant l'hiver, qui est une saison de travail pour eux et de repos pour les hommes, on les nourrit avec de l'opana. C'est une espèce de pâte ou de mortier, faite de poissons aigris, qu'on a laissée fermenter dans une fosse. On en jette dans une auge pleine d'eau la quantité nécessaire pour le nombre des chiens à nourrir. On y mêle quelque arête de poisson. On fait chauffer ce mélange, avec des pierres rougies au feu. Voilà le mets qu'on leur donne tous les soirs, pour réparer leurs forces et leur procurer un profond sommeil. Dans le jour ils ne mangent point, de peur d'être pesans à la course.

On se sert de chiens pour aller à la chasse du renard et du bélier sauvage.

Les renards du Kamtschatka ont un poil épais, si luisant et si beau, que la Sibérie n'a rien à leur comparer dans ce genre. La presqu'île où ils vont et viennent, dit-on, sans jamais s'arrêter ni se fixer, en a de toute espèce et de toute couleur. Mais les plus estimés sont les châtains-noirs, ceux qui ont le

ventre noir et le corps rouge, et ceux au poil couleur de feu. On dit que les renards les plus beaux sont aussi les plus fins. Au Kamtschatka, dit-on, un renard qui est échappé d'un piége ne s'y prend plus. Au lieu d'y entrer, il tourne autour, creuse la neige qui l'environne, le fait détendre et mange l'amorce. Mais l'homme, toujours plus inventif, a plus d'un piége pour le prendre. Les Cosaques attachent un arc bandé à un pieu qu'ils enfoncent dans la terre; de cet endroit ils conduisent une ficelle le long de la piste du renard, assez loin du piége; dès que l'animal, en passant, touche la ficelle de ses pattes de devant, la flèche part et lui perce le cœur.

Les Kamtschadales de la pointe méridionale ont l'art de prendre les renards au filet; voici comment. Ils passent au milieu de ce filet, qui est fait de barbes de baleines, un pieu où ils lient une hirondelle vivante. Le chasseur, avec une corde passée dans les anneaux du filet, va se cacher dans un fossé; quand le renard se jette sur l'oiseau, l'homme tire la corde, et l'animal est pris. Sans doute que la faim le pousse dans ce piége; car de semblables lacets paraissent bien grossiers pour le plus fin des animaux. Au reste, les renards étaient jadis si communs ou si affamés au Kamtschatka, qu'ils en devenaient familiers au point de venir manger dans les auges des chiens, et de se laisser

uer à coups de bâton. Sans doute qu'ils sont plus ares, puisqu'on est obligé de les prendre avec la noix vomique.

Les béliers sauvages ont l'allure de la chèvre et le poil du renne. Ils ont deux cornes, dont chacune, dans sa plus grande grosseur, pèse de vingt-cinq à trente livres. On en fait des vases, des cuillères et d'autres ustensiles. Aussi vifs, aussi légers que le chevreuil, ils habitent comme lui les montagnes les plus escarpées, au milieu des précipices. Ainsi les Kamtschadales qui leur font la chasse vont s'établir sur ces rochers, avec leur famille, dès le printemps, jusqu'au mois de décembre. La chair de ces béliers est très délicate, de même que la graisse qu'ils ont sur le dos; mais c'est pour avoir leur fourrure qu'on se fait un métier de leur chasse.

L'animal le plus précieux à prendre est la zibeline. Celles du Kamtschatka sont les plus belles, au noir près. C'est pour cela que leurs peaux passent à la Chine, où la teinture achève de leur donner la couleur foncée qui leur manque. Les plus précieuses sont au nord de la presqu'île; les plus mauvaises au midi. Mais celles-ci même ont la queue si fournie et si noire, qu'une de ces queues vaut une zibeline ordinaire. Cependant les Kamtschadales font peu de cas de ces animaux. Autrefois ils n'en prenaient que pour les manger; aujourd'hui c'est pour payer le tribut de peaux que les

Russes leur ont imposé. Du reste, ils préfèrent une peau de chien, qui les défend du froid, au vain ornement d'une queue de martre. Leur richesse n'est pas encore parvenue au luxe. Les chasseurs de profession vont passer l'hiver dans les montagnes, où les zibelines se tiennent en plus grand nombre. Mais c'est toujours un petit objet d'occupation et de lucre pour les Kamtschadales, trop paresseux au gré des Russes, qui sont plus avides.

Les marmottes du Kamtschatka sont très jolies par la bigarrure de leur peau, qui ressemble de loin au plumage varié d'un très bel oiseau. Les peaux en sont chaudes et légères. Cet animal, aussi vif que l'écureuil, se sert, comme lui, des pattes de devant pour manger. Il se nourrit de racines, de baies et de noix de cèdres. Les Kamtschadales ne font point de cas de la peau des marmottes ni de celle des hermines. Elles sont trop petites et trop belles pour un peuple grossier, dont l'esprit s'arrête à l'utilité.

En revanche, il estime singulièrement la fourrure du goulu, surtout la peau du goulu blanc, tacheté de jaune. Dieu même, disent-ils, ne peut être vêtu que de ces riches peaux. C'est le présent le plus galant pour les femmes kamtschadales. Elles s'en font un ornement de tête singulier : c'est un croissant qui présente deux cornes blanches. Elles croient ressembler, avec cette parure, au mitcha-

gatchi, oiseau de mer tout noir, à qui la nature a donné deux aigrettes blanches sur la tête. Cependant les habitans ne prennent pas beaucoup de goulus. Il leur est sans doute plus facile d'en acheter, c'est-à-dire de donner un ou deux castors marins pour deux pattes blanches de goulu.

Le Kamtschatka est un pays trop hérissé de montagnes, de ronces et de frimas, pour que les ours y manquent. Il y en a, mais qui ne sont ni grands, ni même aussi féroces que semble l'annoncer la rigueur du climat. Rarement ils attaquent, à moins qu'à leur réveil ils ne trouvent quelqu'un auprès d'eux, que la crainte, sans doute, leur fait prendre pour un ennemi. C'est alors que, pour se défendre, ils se jettent sur le passant. Ainsi l'ours endormi est plus redoutable que lorsqu'il est éveillé. Mais au lieu de tuer l'homme, il lui enlève la peau du crâne depuis la nuque du cou, pour la rabattre sur les yeux du malheureux, comme s'il n'avait à redouter que sa vue. Quelquefois, dans sa fureur, il lui déchire les parties les plus charnues, et le laisse en cet état. On entend souvent, au Kamtschatka, de ces écorchés (dranki) qui, comme dit Lucrèce, remplissent les bois et les montagnes de leurs gémissemens, tenant leurs mains tremblantes sur des ulcères rongés de vers. Ce sont là les périls de la vie sauvage, moins nombreux et moins redoutables que ceux de la société. L'ours, moins inhumain que

l'homme, épargne les êtres qu'il ne craint pas. Loin de faire aucun mal aux femmes, souvent il les suit comme un animal domestique, content de manger quelquefois les baies qu'elles ont cueillies. En général, il ne cherche qu'à vivre; et quand il le peut, sans verser le sang, il évite le carnage. Les ours sont très gras pendant l'été, sans doute parce qu'alors ils trouvent abondamment du poisson, dont ils ne font souvent que sucer la moelle. Mais quand l'hiver glace les rivières et flétrit les végétaux, l'ours maigrit, ne vivant que d'arêtes desséchées, des provisions ou des restes de poisson qu'il vole dans les cabanes, des rennes qu'il peut tuer par hasard, ou des renards et des lièvres qu'il trouve pris dans les piéges. Du reste, cet animal est si paresseux, que les Kamtschadales ne croient pas pouvoir dire une plus grosse injure à leurs chiens quand ils s'arrêtent trop souvent en tirant au traîneau, que de les appeler ours, *keren*.

Cependant, comme l'ours, malgré sa paresse, devient carnassier et destructeur quand la faim le presse, on est obligé de lui faire la guerre à coups de flèche, ou de lui tendre des piéges. Les Kamtschadales ont une façon singulière de le prendre dans sa tanière. On y entasse à l'entrée une quantité de bois; et près du trou, des soliveaux et des troncs d'arbres. L'ours, pour s'ouvrir un passage libre, retire ces pièces de bois en dedans, et s'em-

barrasse tellement des obstacles même dont il veut se délivrer, qu'il ne peut plus sortir. Alors les Kamtschadales ouvrent la tanière par-dessus, et tuent l'ours avec des lances. D'autres prennent ces animaux avec des nœuds coulans, au milieu desquels ils suspendent un appât de viande, entre les grosses branches d'un arbre naturellement courbé. L'ours, plus gourmand que rusé, passe la tête ou la patte dans ces nœuds, et restant pris à l'arbre, il paie sa gourmandise de sa peau; car c'est pour sa peau qu'on en veut à sa vie. Les Kamtschadales s'en font des fourrures très estimées, et des semelles de souliers pour courir sur la glace; ils se couvrent même le visage des intestins de l'ours, pour se garantir du soleil.

Un animal très commun partout, et qui ne devrait pas l'être, ce semble, dans des régions aussi peu habitables que le Kamtschatka, c'est le rat. Ce pays en a de trois espèces. La première, à courte queue, au poil rouge, et aussi grosse que les plus grands qu'il y ait en Europe. Mais elle diffère de ceux-ci, surtout par son cri, semblable à celui des cochons de lait; du reste, elle ressemble à une certaine espèce de belette, qui pourtant se nourrit de rats, mais sans doute des plus petits.

Ceux-ci sont, pour ainsi dire, domestiques, tant la faim les rend familiers avec les Kamtschadales, dont ils volent sans crainte les provisions.

Une troisième espèce vit des larcins qu'elle fait à la première, qui se tient dans les plaines, les bois et les montagnes. L'une a des rapports avec le frelon, et l'autre avec l'abeille.

Les gros rats, qu'on appelle *tegoulichitch*, ont de grands nids partagés en cellules, qui sont autant de greniers souterrains destinés à différentes provisions de bouche pour l'hiver. On y trouve de la sarane nettoyée, d'autre non préparée, que les rats font sécher au soleil dans les beaux jours; des plantes de plusieurs sortes, des noix de cèdre. L'histoire de ces rats est plus curieuse que celle des hommes qui nous la transmettent, mais en est-elle plus vraie?

Ce peuple souterrain a des temps d'émigration, si l'on en croit les Kamtschadales. Quelquefois les gros rats disparaissent de la presqu'île, et c'est alors le présage d'une mauvaise année. Mais quand ils reviennent, c'est l'augure d'une chasse et d'une année abondante. Des messagers sont envoyés dans tout le pays pour annoncer leur retour.

C'est au printemps qu'ils partent pour se rendre au couchant, sur la rivière de Pengina, traversant des lacs, des golfes et des rivières à la nage, souvent noyés en route, ou restant épuisés de fatigue sur le rivage, jusqu'à ce que le soleil et le repos leur aient rendu des forces; souvent enlevés par des canards sauvages, ou dévorés par une espèce

de saumon. Une armée de ces rats est quelquefois deux heures à passer un fleuve : c'est qu'ils n'ont point de ponts ni de bateaux; quoique les Kamtschadales s'imaginent qu'ils traversent les eaux sur une espèce de coquillages faits en forme d'oreille, qu'on trouve sur les rivages, et que les habitans ont appelé les canots des rats.

Ce n'est pas la seule fable dont ils se disent les témoins oculaires. Rien de si merveilleux, à les entendre, que la prévoyance de ces rats et l'ordre de leur marche. Avant de partir, ils couvrent leur provision de racines venimeuses, pour empoisonner les rats frelons qui viendraient piller leurs cellules en leur absence. Quand ils reviennent, et c'est au mois d'octobre, s'ils trouvent leurs magasins d'hiver dévastés et vidés, ils se pendent de désespoir. Aussi, les Kamtschadales charitables, mais sans doute par superstition, loin de leur enlever leur provision, remplissent leurs trous d'œufs de poisson, ou de caviar; et s'ils trouvent au bord des rivières quelques rats demi-morts d'épuisement, ils tâchent de les sauver. Ainsi, l'histoire de la terre est partout, comme on voit, celle des folies ou des mensonges de l'homme. On est forcé de les écrire, ne fût-ce que pour l'en détromper.

On distingue au Kamtschatka trois sortes d'animaux amphibies qui vivent dans l'eau et fréquentent la terre; mais les uns dans l'eau douce, et ja-

mais dans la mer; les autres dans la mer et les rivières; d'autres enfin dans la mer et jamais dans l'eau douce.

De la première classe on ne connaît au Kamtschatka que les loutres, qui se prennent à la chasse, et lorsque les ouragans de neige les égarent dans les bois. Leurs peaux assez chères, parce qu'elles sont rares, s'emploient à border les habits, mais surtout à conserver la couleur des zibelines, en leur servant d'enveloppe dans les endroits où l'on serre celles-ci.

De la seconde classe sont les veaux marins. Ils remontent des mers de Kamtschaka dans les rivières, en si grande quantité, que les petites îles éparses au milieu des terres voisines de la mer en sont couvertes. Il y en a de quatre espèces.

La première et la plus grosse, que les Kamtschadales appellent *laktak*, ne se prend qu'au-dessus du 56e degré de latitude, soit dans la mer Pengina, soit dans l'océan Oriental.

La troisième, qu'on distingue, dit-on, par un grand cercle couleur de cerise qui occupe la moitié de la surface de sa peau jaunâtre, ne se trouve que dans la mer Orientale.

La quatrième, qui est la plus petite, se prend dans de grands lacs.

Le veau de mer ne s'éloigne guère de la côte au-delà de trente milles. C'est un signal du voisi-

nage de la terre, pour les navigateurs. S'il entre dans les rivières, c'est pour suivre le poisson dont il se nourrit.

Le mâle s'accouple à la façon des hommes, et non pas comme les chiens, ainsi que l'ont rapporté plusieurs écrivains. La femelle ne porte qu'un petit à la fois. Le cri des veaux marins ressemble au bruit des efforts du vomissement; les jeunes se plaignent comme des personnes qui souffrent. Rien de plus désagréable que le grognement continuel de ces animaux.

Dans la classe des amphibies qui n'entrent point dans l'eau douce, sont les chevaux marins. Les Kamtschadales ne les prennent que pour en avoir les dents qui pèsent depuis cinq ou six livres jusqu'à dix-huit, et dont le prix augmente avec le poids.

Un animal que l'on confond avec ceux-ci, c'est le lion marin, quoiqu'il soit plus gros que le cheval, et plus ressemblant au veau de mer. Il pèse depuis trente-cinq jusqu'à quarante poudes. Les gros beuglent, les petits bêlent. Mais leurs mugissemens affreux, et plus forts que ceux des veaux marins, avertissent les navigateurs, dans les temps de brouillard, de la proximité des rochers et des écueils où les vaisseaux pourraient échouer; car ces animaux, quand ils sont à terre, se tiennent dans les îles et sur le haut des montagnes.

Les mâles ont jusqu'à quatre femelles, qui s'accouplent au mois d'août et portent neuf mois. Le lion marin est galant avec ses femelles, tournant et jouant sans cesse autour d'elles pour leur plaire, très sensible à leurs caresses, et se battant avec fureur pour ses maîtresses. Du reste, le mâle et la femelle sont très indifférens pour leurs petits, qu'ils étouffent souvent dans le sommeil, et ne défendent point en cas d'attaque. Quand les jeunes lions, fatigués de nager, grimpent sur le dos de leur mère, celle-ci plonge dans l'eau pour les y renverser. On dirait qu'ils n'aiment pas la mer, tant ils s'empressent de gagner le rivage quand on les jette à l'eau.

Le lion marin, redoutable par sa grosseur, sa gueule, ses rugissemens, sa figure et son nom même, est pourtant si timide qu'il fuit à l'approche d'un homme, soupire, tremble et tombe à chaque pas, tant sa graisse molle lui coûte de peine à traîner. Mais quand il n'a plus de salut que dans son désespoir, alors il met à son tour son agresseur en fuite surtout s'il est en mer, où, dans les bonds de sa fureur, il peut submerger les canots et noyer les hommes. Le plus hardi pêcheur, ou chasseur, va contre le vent lui plonger dans la poitrine, sous les nageoires de devant, un harpon attaché par une longue courroie faite du cuir de lion de mer, et que d'autres pêcheurs ont entortillée autour d'un pieu. Ceux-ci le percent ensuite de loin à coups de

flèches, et quand il a perdu ses forces, ils s'approchent pour l'achever à coups de pique ou de massue. Quelquefois on lui décoche des dards empoisonnés, et comme l'eau de mer irrite sans doute ses blessures, l'animal gagne la côte, où on le laisse mourir, si l'on ne peut l'aborder aisément.

C'est un honneur pour les Kamtschadales de tuer des veaux marins; un déshonneur de jeter dans la mer un de ces animaux, quand ils l'ont chargé dans leur canot. Ils risquent plutôt d'être submergés, et souvent ils se noient, pour ne pas abandonner leur proie. Quelquefois, à cette pêche, un canot est emporté par les vents et ballotté par les tempêtes durant huit jours; et les pêcheurs reviennent enfin, sans autre guide ni boussole que la lune et le soleil, à demi-morts de faim, mais couverts de gloire.

Cependant, c'est aussi pour l'utilité que les Kamtschadales vont à la pêche des lions marins. La graisse et la chair en sont très bonnes au goût, mais désagréables à l'odorat, suivant quelques personnes, à qui sans doute ce mets ne saurait plaire ; car il est rare que le premier de ces sens adopte ce que l'autre rejette, ou que le second repousse ce qui convient au premier. Mais quelle que soit la graisse du lion, que des gens comparent à celle du mouton pour le goût, à la cervelle pour la substance, sa peau du moins est bonne à faire des souliers et

des courroies; et c'en est assez pour que l'homme use, à l'égard des lions marins, du droit de domination, c'est-à-dire du droit de mort qu'il s'est donné sur tous les animaux.

Le chat marin n'a que la moitié de la grosseur du lion; il ressemble, du reste, au veau marin, qui est de la grosseur d'un bœuf, mais il est plus large vers la poitrine et plus mince vers la queue. Il naît les yeux ouverts, et gros comme ceux d'un jeune bœuf, avec trente-deux dents, suivies et fortifiées de deux défenses de chaque côté qui lui percent dès le quatrième jour. Son poil, d'un bleu noirâtre, commence alors à devenir châtain; au bout d'un mois, il est noir autour du ventre et des flancs. Les femelles deviennent grises, et si différentes des mâles que, sans une grande attention, on les croirait d'une autre espèce.

Les chats marins se tiennent dans la baie qui est entre les caps de *Chipounskoi* et de *Kronotskoi;* parce que la mer y est plus calme que sur le reste de la côte orientale du Kamtschatka. C'est au printemps qu'on les y prend, lorsque les femelles sont prêtes à mettre bas; dès le mois de juin, ces animaux disparaissent. On conjecture qu'ils passent dans les îles qui se trouvent entre l'Asie et l'Amérique depuis le 50ᵉ degré jusqu'au 56ᵉ, car on ne les voit guère monter plus haut vers le nord, et ils arrivent pour l'ordinaire du côté

du midi. C'est pour déposer ou pour nourrir leurs petits qu'ils voyagent ainsi. La faim, la sûreté, le soin de se reproduire, sont les guides de tous les animaux errans. Les renards voyagent dans les montagnes du Kamtschatka, suivant les saisons abondantes ou stériles. Les oiseaux se retirent dans les endroits déserts au temps de la mue ou de la ponte. Les poissons s'enfoncent dans les baies profondes où les eaux sont tranquilles, pour frayer et déposer leurs œufs. Les chats marins vont chercher le repos loin des lieux habités, pour élever leur famille. Leurs femelles allaitent pendant deux ou trois mois, et reviennent avec leurs petits dans l'automne.

Les chats marins ont différens cris, variés comme les sensations qu'ils éprouvent. Quand ils jouent sur le rivage, ils beuglent; dans le combat, ils hurlent comme l'ours; dans la victoire, c'est le cri du grillon, et dans la défaite, c'est le ton de la plainte et du gémissement. Leurs amours et leurs combats sont également intéressans, assez du moins pour mériter que les observateurs daignent vérifier ce que les voyageurs en rapportent. Essayons de les décrire, sur la foi de quelques physiciens.

Chaque mâle a depuis huit jusqu'à cinquante femelles, qu'il garde, ainsi que ses petits, avec une jalousie incroyable. Les chats marins sont séparés en troupes ou familles de cent animaux, et même

davantage. Mais il faut supposer que le nombre des femelles excède considérablement celui des mâles. Ils préludent à l'accouplement par des caresses; le mâle et la femelle se jettent à la mer, nagent ensemble l'un autour de l'autre pendant une heure, comme pour irriter à l'envi leurs désirs, et reviennent sur le rivage jouir de leurs amours, avant le temps de la marée. C'est alors qu'ils sont le plus aisés à surprendre. Comme on les voit souvent en guerre, on croit que c'est l'amour de leurs petits ou de leurs femelles qui les tient dans un état continuel de discorde. Cependant, à voir l'éducation qu'ils donnent à leur race, jointe à la manière dont la nature arma ces animaux, on juge bientôt qu'ils sont faits pour combattre. Quand les petits jouent entre eux, si le jeu devient sérieux, le mâle accourt pour les séparer, et quoiqu'il gronde, il lèche le vainqueur, et méprise les faibles ou les lâches. Ceux-ci se tiennent avec leurs mères, tandis que les braves suivent le père. La femelle, quoique chérie et caressée du mâle, le redoute. S'il vient des hommes pour ravir des petits, le mâle s'avance pour défendre sa race, et si la femelle, au lieu de prendre ses petits dans sa gueule, en laisse enlever quelqu'un, le mâle quitte le ravisseur pour courir après sa femelle; il la saisit entre les dents, la jette avec fureur contre la terre et les rochers, et la laisse pour morte. Ensuite il roule autour d'elle des yeux

étincelans, et grince des dents, jusqu'à ce que la femelle revienne en rampant, les yeux baignés de larmes, lui lécher les pieds. Le mâle pleure lui-même en voyant enlever ses petits, et ce signe de tendresse est la dernière expression d'une rage impuissante.

Les vieux chats marins sont les plus féroces. Quand l'âge de leurs amours est passé, ils se retirent dans une solitude, où ils sont des mois entiers sans boire ni manger; dormant presque toujours, mais prompts à s'éveiller, soit que l'ouïe ou l'odorat ne participe pas au sommeil de tous les autres sens. Si quelque homme passe à travers leurs retraites, les premiers de ces animaux qu'il rencontre s'élancent sur lui. Ils mordent les pierres qu'on leur jette, et leur eût-on crevé les yeux et cassé les dents, ou même le crâne, ils s'obstinent à se défendre, vivant des semaines entières avec la cervelle écrasée et pendante. S'ils reculaient d'un pas, tous les chats voisins qui sont témoins du combat viendraient relancer les fuyards. Il arrive souvent, dans ce tumulte général, que chaque chat croyant que son voisin s'enfuit, lors même qu'il marche à la bataille, ils courent tous les uns sur les autres, et s'entre-tuent sans aucun discernement. Quand la mêlée est ainsi engagée, les chasseurs ou les voyageurs peuvent passer impunément, et continuer leur route ou piller et tuer à loisir.

Le castor marin, qui ne ressemble à celui de terre que par le poil et la qualité du duvet, a la grosseur du chat marin, la figure du veau et la tête de l'ours. Ses dents sont petites, sa queue courte, plate, et terminée en pointe.

C'est le plus doux des animaux marins qui fréquentent la terre. Les femelles semblent montrer une tendresse singulière pour les petits, les tenant embrassés entre leurs pattes de devant pendant qu'elles nagent sur le dos, jusqu'à ce qu'ils soient en état de nager. Malgré la faiblesse et la timidité qui les font fuir devant les chasseurs, elles n'abandonnent leurs petits qu'à la dernière extrémité, prêtes à revenir à leur secours dès qu'elles les entendent crier. Aussi, le chasseur tâche-t-il d'attraper un jeune castor, quand il veut en avoir la mère.

On prend cette espèce de plusieurs façons; soit à la pêche, en tendant des filets à travers les choux de mer, où les castors aiment à se retirer la nuit et durant les tempêtes; soit à la chasse, avec des canots et des harpons. On les poursuit encore au printemps avec des patins, sur les glaces que les vents d'est poussent vers la côte. Quelquefois ces animaux, trompés par le bruit que les vents font en hiver dans les forêts, tant il ressemble au mugissement des vagues, viennent jusqu'aux habitations souterraines des Kamtschadales, où ils tombent par l'ouverture d'en haut.

Après avoir parlé des productions et des animaux du Kamtschatka, disons un mot de ses habitans.

Les Kamtschadales s'appellent, eux-mêmes, *itelmen*, c'est-à-dire habitans du pays. Leur langue a beaucoup de mots terminés comme ceux des Mongols-Chinois. Ces deux langues se ressemblent dans les déclinaisons et les mots dérivés. Les variations et les aberrations qui se trouvent entre elles viennent du temps et du climat. Il existe aussi une grande conformité de figure. Les Kamtschadales sont petits et basanés, comme les Mongols. Ils ont les cheveux noirs, peu de barbe, le visage large et plat, le nez écrasé, comme les Kalmoucks.

Les Kamtschadales ressemblent, par bien des traits, à quelques nations de la Sibérie; mais ils ont le visage moins long et moins creux, les joues plus saillantes, la bouche grande, et les lèvres épaisses; les épaules larges, surtout ceux qui vivent sur les bords de la mer. Ils sentent le poisson, et ils exhalent une odeur forte de canard de mer; aussi musqués par excès de saleté, qu'on peut l'être par un raffinement de propreté.

Ce peuple vit de racines, de poissons et d'amphibies. Mais il fait plusieurs sortes de mélanges de ces trois substances. Leur principal aliment est le ioukola ou le zaal; c'est là leur pain. Ils prennent toutes sortes de poissons saumonés. Ils les découpent en six parties. On en fait pourrir la tête dans

des fosses, pour les manger en poisson salé. Le dos et le ventre sèchent à la fumée; la queue et les côtes à l'air. On pile la chair pour les hommes, et les arêtes pour les chiens. On dessèche cette espèce de pâte, et l'on en mange tous les jours.

Le second mets est le caviar, qui se fait avec des œufs de poisson. Il y a trois façons de le préparer. On fait sécher les œufs à l'air, suspendus avec la membrane qui les enveloppe, ou dépouillés de ce sac et étendus sur le gazon. D'autres fois, on renferme ces œufs dans des tuyaux d'herbe ou des rouleaux de feuilles, on les sèche au feu; enfin, on les met sur une couche de gazon, au fond d'une fosse, et on les couvre d'herbes et de terre pour les faire fermenter. Les Kamtschadales sont toujours pourvus de ce caviar. Avec une livre de cette sorte de provision, un homme peut subsister long-temps sans autre nourriture. Quelquefois il mêle à son caviar sec de l'écorce de saule ou de bouleau. Ces deux alimens veulent être ensemble. Le caviar seul fait dans la bouche une colle qui s'attache aux dents, et l'écorce est trop sèche pour qu'on puisse l'avaler.

Un régal plus exquis encore, est le tchoupriki. On étend sur une claie, à sept pieds au-dessus du foyer, des poissons moyens de toute espèce. On ferme les habitations, pour les chauffer comme des étuves ou des fours, quelquefois avec deux ou trois

eux. Quand le poisson s'est ainsi cuit lentement dans son jus, moitié rôti, moitié fumé, on en tire aisément la peau, on en vide les entrailles; on le fait sécher sur des nattes, on le coupe en morceaux, et on garde ces provisions dans des sacs d'herbes entrelacées.

Ce sont là les mets ordinaires qui tiennent lieu de pain. La viande des Kamtschadales est la chair des veaux ou des monstres marins. Le mets le plus recherché des Kamtschadales est le sélaga. C'est un mélange de racines et de baies, broyées ensemble, à quoi l'on ajoute du caviar, de la graisse de baleine, du veau marin, et du poisson cuit.

Ce peuple n'a que l'eau pour boisson. Autrefois, pour s'égayer, ils y faisaient infuser des champignons. Aujourd'hui, c'est de l'eau-de-vie qu'ils boivent, quand les Russes veulent leur en donner par grâce, en échange de ce que ces sauvages ont de plus beau, de plus cher. Les Kamtschadales sont fort altérés par le poisson sec dont ils se nourrissent. Aussi, ne cessent-ils point de boire de l'eau après leur repas, et même la nuit. Ils y mettent de la neige, ou de la glace, pour l'empêcher, dit-on, de s'échauffer.

Aujourd'hui les Kamtschadales sont aussi bien vêtus que les Russes. Ils ont des habits courts qui descendent jusqu'aux genoux; ils en ont à queue qui tombent plus bas; ils ont même un vêtement

de dessus ; c'est une espèce de casaque fermée, où l'on ménage un trou pour y passer la tête. Ce collet est garni de pattes de chien, dont on se couvre le visage dans le mauvais temps, sans compter un capuchon qui se relève par-dessus la tête. Cé capuchon, le bout des manches qui sont fort larges, et le bas de l'habit, sont garnis tout autour d'une bordure de peaux de chien blanc, à longs poils. Ces habits sont galonnés sur le dos et les coutures de bandes de peau, ou d'étoffes peintes, quelquefois chamarrés de houppes de fil, ou de courroies de toutes couleurs. La casaque est une pelisse d'un poil noir, blanc ou tacheté, qu'on tourne en dehors. C'est là l'habit que les Kamtschadales appellent *kokpitach*, et les Cosaques *koukliancha*. Il est le même pour les femmes que pour les hommes : les deux sexes ne diffèrent dans leurs habits que par les vêtemens de dessous.

Les femmes portent sous la casaque une camisole et un caleçon cousus ensemble. Ce vêtement se met par les pieds, se ferme au collet avec un cordon, et s'attache en bas sous le genou. On l'appelle *chonba*. Les hommes ont aussi, pour couvrir leur nudité, une ceinture qu'ils appellent *machwa*. On y attache une espèce de bourse pour le devant, et un tablier pour le derrière. C'est le déshabillé de la maison; c'était tout l'habit d'été d'autrefois. Aujourd'hui, les hommes ont pour l'été des caleçons

ou culottes de femmes, qui descendent jusqu'aux talons. Ils en ont même pour l'hiver, mais plus larges et fourrées, avec le poil en dedans sur le derrière, en dehors autour des cuisses.

Les hommes ont pour chaussure des bottines courtes ; les femmes les portent jusqu'au genou. La semelle est faite de peau de veau marin, fourrée en dedans de peaux à longs poils pour l'hiver, ou d'une espèce de foin. Les belles chaussures des Kamtschadales ont la semelle de peau blanche de veau de mer, l'empeigne de cuir rouge et brodé comme leur habit; les quartiers sont de peau blanche de chien, et la jambe de la bottine est de cuir sans poil, et même teint. Mais quand un jeune homme est si magnifiquement chaussé, c'est qu'il a une maîtresse.

Le luxe a fait de tels progrès au Kamtschatka, depuis que les Russes y ont porté leur goût et leur politesse, qu'un Kamtschadale, dit-on, ne peut guère s'habiller, lui et sa famille, à moins de cent roubles ou de cinq cents francs. Mais, sans doute, cette dépense s'arrête aux riches; car il y a des gens encore vêtus à l'ancienne mode, et surtout les vieilles femmes. Un Kamtschadale du premier ordre est un homme qui porte sur son corps du renne, du renard, du chien de terre et de mer, de la marmotte, du bélier sauvage, des pattes d'ours et de loups, beaucoup de veau marin et de plumes d'oi-

seaux. Il ne faut pas écorcher moins de vingt bêtes pour habiller un Kamtschadale à l'antique.

Les Kamtschadales ont pour maison des huttes de forme ronde, quoique en dedans elles soient carrées. Au milieu du toit on ménage une ouverture carrée, qui tient lieu de porte, de fenêtre et de cheminée. Le foyer se pratique contre un des côtés longs, et l'on y ouvre un tuyau de dégagement à l'air pour chasser la fumée en dehors par la cheminée. Vis-à-vis du foyer sont les ustensiles, les auges où l'on prépare à manger pour les hommes et les chiens. Le long des murs ou des parois sont des bancs ou des solives couvertes de nattes, pour s'asseoir le jour et dormir la nuit. On descend dans les iourtes par des échelles, qui vont du foyer à l'ouverture de la cheminée; elles sont brûlantes: on y serait bientôt étouffé par la fumée; mais les Kamtschadales ont l'adresse d'y grimper comme des écureuils, par des échelons où ils ne peuvent appuyer que la pointe du pied. Cependant il y a, dit-on, une autre ouverture plus commode, qu'on appelle *ioupana;* mais elle n'est que pour les femmes: un homme aurait honte d'y passer, et l'on verrait plutôt une femme entrer ou sortir par l'échelle ordinaire, à travers la fumée, avec ses enfans sur le dos; tant il est glorieux d'être homme, chez les peuples qui ne connaissent encore d'empire que celui de la force! Quand la fumée est trop épaisse,

on a des bâtons faits en tenailles pour jeter les gros tisons par-dessus la iourte, à travers la cheminée. C'est même une joute de force et d'adresse entre les Kamtschadales. Ces maisons d'hiver sont habitées depuis l'automne jusqu'au printemps.

C'est alors que les Kamtschadales sortent de leurs huttes, comme une infinité d'animaux de leurs souterrains, et vont camper sous des balaganes, autres huttes plus commodes.

Les meubles des Kamtschadales sont des tasses, des auges, des paniers ou corbeilles, des canots et des traîneaux : voilà leurs richesses, qui ne coûtent ni de longs désirs ni de grands regrets. Comment ont-ils fait ces meubles sans le secours du fer ou des métaux? C'est avec des ossemens et des cailloux. Leurs haches étaient des os de renne ou de baleine, ou même de jaspe, taillés en coin. Leurs couteaux sont encore aujourd'hui d'un cristal de roche, pointus et taillés comme leurs lancettes, avec des manches de bois. Leurs aiguilles sont faites d'os de zibeline, assez longues pour être percées plusieurs fois quand elles se rompent à la tête.

Pour faire leurs outils et leurs meubles, ces sauvages ont besoin de feu. Quel est leur moyen d'en avoir? Ils tournent entre les mains, avec beaucoup de rapidité, un bâton sec et rond, qu'ils passent dans une planche percée à plusieurs trous, et ne cessent de le tourner qu'il ne soit enflammé. Une

herbe séchée et broyée leur sert de mèche. Ils préfèrent leur art de faire du feu à celui d'en tirer des pierres à fusil, parce qu'il leur est plus facile par l'habitude.

Leurs canots sont de deux sortes : les uns sont faits à peu près comme les bateaux des pêcheurs russes ; mais ils ne s'en servent guère que sur la rivière de Kamtschatka. Les autres, qu'on emploie sur les côtes de la mer, ont la proue et la poupe d'égale hauteur, et les côtés bas et échancrés vers le milieu, ce qui les expose à se remplir d'eau quand il fait du vent. Veut-on employer ces canots en haute mer, à la grande pêche ; on les tient fendus au milieu, puis on les recoud avec des fanons de baleine, et on les calfate avec de la mousse ou de l'ortie, qui sert de chanvre. C'est pour empêcher que ces canots ne soient brisés et entr'ouverts par les vagues, qu'on pratique dans le bois dont ils sont construits ces jointures flexibles et liantes de baleine. Ces sortes de bateaux s'appellent *baidares*. Ceux des Kamtschadales qui manquent de bois font leurs bateaux de cuir de veau marin. C'est avec la peau d'un de ces animaux qu'ils vont en prendre d'autres.

Ces canots servent non-seulement à la pêche, mais au transport. Deux hommes assis dans un de ces bateaux, l'un à la poupe, l'autre à la proue, remontent les rivières avec de longues perches.

Quand la rivière est rapide et le canot chargé, ils sont quelquefois un quart d'heure courbés sur leur perche pour avancer de cinq à six pieds. Mais si le canot est vide, ils feront vingt et même quarante werstes dans un jour. Les plus grands bateaux portent de neuf à treize quintaux. Si la charge demande beaucoup de place, comme le poisson sec qu'il faut étaler, on joint deux canots ensemble avec des planches en travers qui servent de pont; mais on n'a guère cette facilité que sur le Kamtschatka, rivière plus large et beaucoup moins rapide que les autres.

Les traîneaux des Kamtschadales sont faits de deux morceaux de bois courbés; ils choisissent pour cet effet un morceau de bouleau qui ait cette forme, ils le séparent en deux parties, et les attachent à la distance de treize pouces par le moyen de quatre traverses; vers le milieu de ce châssis ils élèvent quatre montans, qui ont dix-neuf pouces d'équarrissage environ. Ils établissent sur ces quatre montans le siége, qui est un vrai châssis, de trois pieds de long sur treize pouces de large; il est fait avec des perches légères et des courroies. Pour rendre le traîneau plus solide, ils attachent encore sur le devant un bâton, qui tient par une extrémité à la première traverse, et par l'autre au châssis qui forme le siége. Chacun de ces traîneaux est attelé de quatre chiens, qui ne coûtent que quinze rou-

bles, tandis que le harnais en coûte vingt : aussi est il composé de plusieurs pièces.

Le Kamtschadale conduit son attelage avec un bâton crochu de trois pieds, garni de grelots qu'il secoue pour animer les chiens, criant *onga* s'il veut aller à gauche, *kna* s'il tourne à droite. Pour retarder la course, il traîne un pied sur la neige; pour s'arrêter, il y enfonce son bâton. Quand la neige est glacée, il attache des glissoires d'os ou d'ivoire sous les semelles de cuir dont les ais du traîneau sont revêtus; quand il y a des descentes, il lie des anneaux de cuir à ces semelles. Le voyageur, assis les jambes pendantes, a le côté droit vers l'attelage. Il n'y a que les femmes qui s'asseyent dans le traîneau, le visage tourné vers les chiens, ou qui prennent des guides. Les hommes conduisent eux-mêmes leur voiture et vont à leur façon.

Cependant, quand il y a beaucoup de neige, il faut avoir un guide pour frayer le chemin. Cet homme précède les chiens avec des espèces de raquettes : elles sont faites de deux ais assez minces, séparés dans le milieu par des traverses, dont celle de devant est un peu recourbée. Ces ais et ces traverses sont garnis de courroies qui se croisent pour soutenir le pied. Le conducteur prend les devans et fraie la route jusqu'à une certaine distance; ensuite il revient sur ses pas et pousse les chiens dans

le chemin qu'il leur a ouvert. Il se perd tant de temps à cette manœuvre, qu'on a de la peine à faire deux lieues et demie dans un jour, tant les chemins sont difficiles et hérissés de broussailles ou de glaces.

Un Kamtschadale ne va jamais sans raquettes et sans patins, même avec son traîneau. Si l'on traverse un bois de saule, on risque de se crever les yeux ou de se rompre bras ou jambes, parce que les chiens redoublent d'ardeur et de vitesse à proportion des obstacles. Dans les descentes escarpées, il n'est pas possible de les arrêter. Malgré la précaution d'en dételer la moitié, ou de les retenir de toutes ses forces, ils emportent le traîneau et quelquefois renversent le voyageur. Alors il n'a d'autre ressource que de courir après ses chiens, qui vont d'autant plus vite que le poids est plus léger. Quand le traîneau s'accroche, l'homme le rattrape, et se laisse emporter, rampant sur son ventre, jusqu'à ce que les chiens soient arrêtés par lassitude ou par un obstacle quelconque.

Les armes des Kamtschadales sont l'arc, la lance, la pique et la cuirasse. Ils font leur arc de bois de mélèse et le garnissent d'écorce de bouleau; les nerfs de baleine y servent de corde. Leurs flèches ont environ trois pieds et demi de longueur; la pointe en est armée de différentes façons. Ces flèches sont la plupart empoisonnées, et

l'on en meurt dans vingt-quatre heures, à moins que l'homme ne suce la plaie qu'elles ont faite.

Les lances sont armées comme les flèches, les piques sont armées de quatre pointes : le manche en est fiché dans de longues perches.

La cuirasse, ou cotte d'armes, est faite de nattes ou de veau marin. On coupe le cuir en lanières, que l'on croise et tresse de façon à les rendre élastiques et flexibles comme des baleines. Cette cuirasse couvre le côté gauche et s'attache au côté droit. Les Kamtschadales portent de plus deux ais ou petites planches, dont l'une défend la poitrine et l'autre la tête par-derrière. Mais ce sont des armes défensives qui supposent une sorte d'art ou d'habitude de la guerre.

Les Kamtschadales ont des mœurs grossières; leurs inclinations ne diffèrent point de l'instinct des bêtes : ils font consister le souverain bonheur dans les plaisirs corporels, et ils n'ont aucune idée de la spiritualité de l'âme. La politesse et les complimens ne sont point d'usage chez eux; ils n'ôtent point leur bonnet et ne saluent jamais personne. Ils sont si stupides dans leurs discours qu'ils semblent ne différer des brutes que par la parole. Ils sont cependant curieux..... Ils font consister leur bonheur dans l'oisiveté et dans la satisfaction de leurs appétits naturels..... Quelque dégoûtante que soit leur façon de vivre, quelque grande que soit

leur stupidité, ils sont persuadés néanmoins qu'il n'est point de vie plus heureuse et plus agréable que la leur. C'est ce qui fait qu'ils regardent avec un étonnement mêlé de mépris la manière de vivre des Cosaques et des Russes.

Les femmes des Kamtschadales, médiocrement fécondes, accouchent aisément et en moins d'un quart d'heure. Elles accouchent à genoux, en présence de tous les habitans du bourg ou de l'ostrog, sans distinction d'âge ni de sexe; et cet état de douleur n'alarme guère la pudeur. Elles coupent le cordon ombilical avec un caillou tranchant, lient le nombril avec un fil d'ortie et jettent l'arrière-faix aux chiens. Tous les assistans prennent l'enfant dans leurs mains, le baisent, le caressent, et se réjouissent avec le père et la mère. Les pères donnent à leurs enfans les noms de leurs parens morts; et ces noms désignent ordinairement quelque qualité singulière ou quelque circonstance relative, soit à l'homme qui le portait, soit à l'enfant qui le reçoit.

Une caisse de planches sert de berceau : on y ménage sur le devant une espèce de gouttière pour y laisser écouler l'urine. Les mères portent leurs enfans sur le dos pour voyager ou travailler, sans jamais les emmailloter ni les bercer. Elles les allaitent trois ou quatre ans. Dès la seconde année ils se traînent en rampant; quelquefois ils vont jus-

qu'aux auges des chiens, dont ils mangent les restes. Mais c'est un grand plaisir pour la famille quand l'enfant commence à grimper sur l'échelle de la cabane. On habille de bonne heure ces enfans à la samoïède. Ce vêtement, qui se passe par les pieds, est un habit où le bonnet, le caleçon et les bas sont attachés ensemble; on y ménage un trou par-derrière, pour satisfaire aux besoins pressans, avec une pièce qui, fermant cette ouverture, tombe et se relève comme celle de nos culottes de peau faites pour monter à cheval.

Les parens aiment leurs enfans sans en attendre le même retour. Les enfans grondent leurs pères, les accablent d'injures, et ne répondent aux témoignages de la tendresse paternelle que par de l'indifférence. La vieillesse infirme est surtout dans le mépris. Au Kamtschatka, les parens n'ont point d'autorité, parce qu'ils n'ont rien à donner. Les enfans prennent ce qu'ils trouvent sans demander. Ils ne consultent pas même leurs parens quand ils veulent se marier. Le pouvoir d'un père et d'une mère sur leur fille se réduit à dire à son amant : « Touche-la si tu peux. »

Ces mots sont une espèce de défi, qui suppose ou donne de la bravoure. La fille recherchée est défendue comme une place forte, avec des camisoles, des caleçons, des filets, des courroies, des vêtemens si multipliés, qu'à peine peut-elle se re-

muer. Elle est gardée par des femmes qui ne suppléent que trop bien à l'usage qu'elle voudrait ou ne voudrait pas faire de ses bras et de ses forces. Si l'amant la rencontre seule ou peu environnée, il se jette sur elle avec fureur, arrache et déchire les habits, les toiles et les liens dont elle est enveloppée, et se fait jour, s'il le peut, jusqu'à l'endroit où on lui a permis de la toucher. S'il y a porté la main, sa conquête est à lui : dès le soir même il vient jouir de son triomphe, et le lendemain il emmène sa femme avec lui dans son habitation; mais souvent ce n'est qu'après une suite d'assauts très meurtriers; et telle place coûte sept ans de siége sans être emportée. Les filles et les femmes qui la défendent tombent sur l'assaillant à grands cris et à grands coups, lui arrachent les cheveux, lui égratignent le visage, et quelquefois le jettent du haut des balaganes. Le malheureux, estropié, meurtri, couvert de sang et de contusions, va se faire guérir avec le temps, et se remettre en état de recommencer ses assauts. Mais quand il est assez heureux pour arriver au terme de ses désirs, sa maîtresse a la bonne foi de l'avertir de sa victoire en criant d'un ton de voix tendre et plaintif: *Ni, ni.* C'est le signal d'une défaite, dont l'aveu coûte toujours moins à celle qui le fait qu'à celui qui l'obtient : car outre les combats qu'il lui faut risquer, il doit acheter la permission de les livrer au prix de tra-

vaux longs et pénibles. Pour toucher le cœur de sa maîtresse, il va dans l'habitation de celle qu'il recherche, servir quelque temps toute la famille. Si ses services ne plaisent pas, ils sont entièrement perdus ou faiblement récompensés. S'il plaît aux parens de sa maîtresse, qu'il a gagnée, il demande et on lui accorde la permission de la toucher.

Après cet acte de violence et d'hostilité, suivi du sceau le plus doux de réconciliation, qui fait l'essence du mariage, les nouveaux époux vont célébrer la fête ou le festin de leurs noces chez les parens de la fille.

Rien n'est plus libre au Kamtschatka que les lois du mariage. Toute union d'un sexe à l'autre est permise, si ce n'est entre le père et sa fille, entre le fils et sa mère. Un homme peut épouser plusieurs femmes, et les quitter. La séparation de lit est le seul acte de divorce. Les deux époux, ainsi dégagés, ont la liberté de faire un nouveau choix, sans nouvelle cérémonie. Ni les femmes ne sont jalouses entre elles de leur mari commun, ni le mari n'est jaloux de ses femmes. Encore moins l'est-on de la virginité que nous prisons si fort. On dit même qu'il y a des maris qui reprochent aux beaux-pères, de trouver dans les femmes ce qu'on se plaint quelquefois parmi nous de ne pas y trouver; les doux obstacles que la nature oppose à l'amour dans une vierge intacte.

Cependant les femmes kamtschadales ont aussi leur modestie ou leur timidité. Quand elles sortent, et c'est toujours le visage couvert d'un coqueluchon qui tient à leur robe, viennent-elles à rencontrer un homme dans un chemin étroit, elles lui tournent le dos pour le laisser passer sans être vues. Quand elles travaillent dans leurs iourtes, c'est derrière des rideaux; et si elles n'en ont point, elles tournent la tête vers la muraille dès qu'il entre un étranger, et continuent leur ouvrage. Mais ce sont, dit-on, les mœurs grossières de l'ancienne rusticité. Les Cosaques et les Russes policent insensiblement ces femmes rudes et sauvages, sans songer que ce sexe, apprivoisé, est peut-être plus dangereux que lorsqu'il est farouche.

Ce sont les occupations qui font les mœurs. Tous les peuples du nord ont beaucoup de ressemblance entre eux; les peuples chasseurs et pêcheurs en ont encore davantage.

Au printemps, les hommes se tiennent à l'embouchure des rivières, pour attraper au passage beaucoup de poissons qui retournent à la mer, ou bien ils vont dans les golfes et les baies, prendre une espèce de merluche qu'on appelle *vachinia*. Quelques-uns vont à la pêche des castors marins. En été, l'on prend encore du poisson; on le fait sécher, on le transporte aux habitations. En automne, on tue des oies, des canards, on dresse des chiens, on pré-

pare, des traîneaux. En hiver, on va sur ces voitures à la chasse des zibelines et des renards, ou chercher du bois et des provisions, s'il en reste dans les balaganes, ou bien on s'occupe dans sa hutte à faire des filets.

Dans cette saison, les femmes filent l'ortie avec leurs doigts grossiers. Au printemps, elles vont cueillir des herbages de toute espèce, et surtout de l'ail sauvage. En été, elles ramassent l'herbe dont elles ourdissent des tapis et des manteaux, ou bien elles suivent leurs maris à la pêche, pour vider les poissons qu'il faut sécher. En automne, on les voit couper et rouir l'ortie, ou bien courir dans les champs pour voler de la sarana dans les trous des rats.

Ce sont les hommes qui construisent les iourtes et les balaganes, qui font les ustensiles de ménage et les armes pour la guerre, qui préparent et donnent à manger, qui écorchent les chiens et les animaux dont la peau sert à faire des habits.

Les femmes taillent et cousent les vêtemens et la chaussure. Un Kamtschadale rougirait de manier l'aiguille et l'alène, comme font les Russes, dont il se moque. Ce sont encore les femmes qui préparent et teignent les peaux. Elles n'ont qu'une manière dans cette préparation. On trempe d'abord les peaux, pour les racler avec un couteau de pierre. Ensuite on les frotte avec des œufs de poisson frais

ou fermentés, et l'on amollit les peaux, à force de les tordre et de les fouler. On finit par les ratisser et les frotter, jusqu'à ce qu'elles soient nettes et souples. Quand on veut les tanner, on les expose à la fumée durant une semaine; on les épile dans l'eau chaude, on les frotte avec du caviar, puis on les tord, les foule et les ratisse.

Pour teindre les peaux de veau marin, après en avoir ôté le poil, les femmes les cousent en forme de sac, le côté du poil en dehors. Elles versent dans ce sac une forte décoction d'écorce d'aulne, et le recousent par le haut. Quelque temps après, on pend le sac à un arbre, on le frappe avec des bâtons à plusieurs reprises, jusqu'à ce que la couleur ait pénétré en dehors, puis on le laisse sécher à l'air, et on l'amollit en le frottant. Cette peau devient enfin semblable au maroquin. Les femmes veulent-elles teindre le poil des veaux marins pour garnir leurs robes et leurs chaussures, elles emploient un petit fruit rouge, très foncé, qu'elles font bouillir avec de l'écorce d'aulne, de l'alun et une huile minérale. Voilà tous les arts, tous les travaux des Kamtschadales.

Presque toutes leurs occupations se rapportent aux premiers besoins de l'homme. La nourriture, besoin le plus pressant et le plus continuel, qui se renouvelle à chaque instant, qui tient tous les êtres vivans en action, demande presque tous les soins

des peuples sauvages. Leurs voyages mêmes, semblables aux courses des animaux errans, n'ont pour but que la pêche et la chasse, la recherche ou l'aprovisionnement des vivres. Ils s'exposent, pour en avoir, au danger de mourir de faim. Souvent ils sont surpris dans un lieu désert par un ouragan qui fouette la neige en tourbillon. Alors il faut se réfugier dans les bois avec ses chiens et son traîneau, jusqu'à ce que cet orage ait passé; quelquefois il dure huit jours. Les chiens sont obligés de manger les courroies et les cuirs des traîneaux, tandis que l'homme n'a rien; encore est-il heureux de ne pas mourir de froid. Pour s'en garantir, les voyageurs se mettent dans des creux, qu'ils garnissent de branches, et s'enveloppent tout entiers dans leurs pelisses, où la neige les couvre bientôt, de façon qu'on ne les distinguerait pas dans leurs fourrures, s'ils ne se levaient de temps en temps pour la secouer, ou s'ils ne se roulaient comme une boule afin de s'échauffer et de respirer. Ils ont soin de ne pas trop serrer leur ceinture, de peur que, s'ils étaient à l'étroit dans leurs habits, la vapeur de leur respiration, qui vient à se geler, ne les engourdît, et ne les suffoquât sous une atmosphère de glaçons. Quand les vents de l'est au sud soufflent une neige humide, il n'est pas rare de trouver des voyageurs gelés par le vent du nord, qui suit de près ces sortes d'ouragans. Quelquefois

obligés de courir sur leurs traîneaux, le long des rivières, dans des chemins raides et raboteux, ils y tombent et se noient, ou s'ils regagnent les bords, ils y périssent dans les douleurs cuisantes du froid qui les a saisis.

Lorsque les Kamtschadales veulent se livrer à la joie, ils ont recours à l'art pour s'y exciter. La nature ne les y porte pas; mais ils y suppléent par une espèce de champignon qui leur tient lieu d'opium. Ils en avalent de tout entiers, pliés en rouleaux; sinon ils boivent d'une liqueur fermentée, où ils ont fait tremper de ce narcotique. L'usage modéré de cette boisson leur donne de la gaîté, de la vivacité; ils en sont plus légers et plus courageux; mais l'excès qu'ils en font très communément les jette, en moins d'une heure, dans des convulsions affreuses: elles sont bientôt suivies de l'ivresse et du délire. Les uns rient, les autres pleurent, au gré d'un tempérament triste ou gai; la plupart tremblent, voient des précipices, des naufrages; et quand ils sont chrétiens, l'enfer et les démons. Cependant les Kamtschadales plus réservés dans l'usage du champignon tombent rarement dans ces symptômes de frénésie. Les Cosaques, moins instruits par l'expérience, y sont plus sujets.

Les divertissemens des femmes sont la danse et le chant. Les hommes ont aussi leurs danses particulières. Les danseurs se cachent dans des coins;

l'un bat des mains, les élève en l'air, saute comme un insensé, se frappant la poitrine et les cuisses; un autre le suit, puis un troisième, et tous dansent en rond, à la file les uns des autres; ou bien ils sautent accroupis sur leurs genoux, en battant des mains, et faisant mille gestes singuliers, qui sont sans doute expressifs, mais pour eux seuls.

Les femmes accompagnent quelquefois leurs danses de chansons. Assises en rond, l'une se lève et chante, agite les bras, et remue tous ses membres avec une vitesse que l'œil suit à peine. Elles imitent si bien les cris des bêtes et des oiseaux, qu'on entend distinctement trois différens cris dans un seul. Les femmes et les filles ont la voix agréable: ce sont elles qui composent la plupart des chansons. L'amour en fait constamment le sujet; l'amour, qui est le tourment des peuples policés, est la consolation des sauvages.

Les Kamtschadales n'ont aucune idée de l'Être suprême, et n'ont point le mot *esprit* dans leur langue. Au défaut d'idées justes sur la Divinité, ils ont fait des dieux à leur image, comme les autres peuples. Le ciel et les astres, disent-ils, existaient avant la terre. Koutkhou créa la terre; et ce fut de son fils qui lui était né de sa femme, un jour qu'il se promenait sur la mer.

Les Kamtschadales n'ont pour nourrir leur superstition que des magiciennes. Ce sont toujours de

vieilles femmes qui ont exercé les sortiléges, comme si ce sexe, qui commence son règne par l'amour, devait le finir par la crainte; heureusement les charmes de la beauté l'emportent sur ceux de la magie. Au Kamtschatka, les magiciennes ne prétendent que guérir les maladies, détourner les malheurs, et prédire l'avenir.

On fait des sortiléges pour avoir du bonheur à la chasse, ou pour détourner le malheur. Si l'on n'a rien pris, c'est, dit toujours la sorcière, parce qu'on a négligé quelque pratique superstitieuse. Il faut expier cette omission, en faisant une petite idole de bois, qu'on va mettre sur un arbre. Quand un enfant est né durant une tempête, c'est un mauvais présage. Dès qu'il aura l'usage de la parole, il faudra le réconcilier avec le diable; et c'est par un sortilége qu'on y réussit.

Les Kamtschadales attachent beaucoup de mystères aux songes. S'ils possèdent, en songe, une jolie femme, ce bonheur est le présage d'une bonne chasse. S'ils songent qu'ils satisfont à certains besoins, ils attendent des hôtes; s'ils rêvent à la vermine, ce seront des Cosaques qui viendront chez eux: ces Cosaques lèvent les impôts.

Mais une seule cérémonie renferme toutes les superstitions des Kamtchadales: c'est la fête de la *purification des fautes.* Cette fête se célèbre au mois de novembre, quand les travaux de l'été et de l'au-

tomne sont finis. On commence par balayer la iourte. On en ôte ensuite les traîneaux, les harnais, et tout l'attirail qui déplaît aux génies qu'on veut évoquer. Un vieillard et trois femmes portent une natte qui renferme des provisions. On pratique ensuite beaucoup d'autres cérémonies qu'il serait trop minutieux de rapporter ici.

TURNER.

VOYAGE AU THIBET.

(1783.)

Il n'avait pas existé de communications entre le Bengale et le Thibet avant l'année 1774. On en trouve une raison physique dans la hauteur excessive et la vaste étendue des montagnes qui séparent ces deux pays. On pouvait aussi attribuer ce défaut de communications au peu de rapports qu'il y avait entre le Bengale et le Boutan, contrées qui sont limitrophes, et le Boutan lui-même étant placé entre le Bengale et le Thibet proprement dit. Une guerre survenue entre le rajah du Boutan et un district voisin du Bengale, détermina le gouvernement anglais de l'Inde à repousser cette agression, et à son tour le rajah effrayé implora l'intervention du grand lama, qui demeure à Lhassa, capitale du Thibet. C'est alors que le grand lama, intéressé à la sûreté du Boutan, dépendance du Thibet, écrivit au gouverneur général de l'Inde anglaise pour demander la paix. Cette intervention pacifique donna au gouvernement du Bengale une occasion toute naturelle d'envoyer au Thibet une ambassade, à la tête de laquelle fut mis Samuel Turner.

L'ambassade partit au commencement de l'année 1783, se dirigeant vers Rungpour, ville située à deux cent soixante milles de Calcutta. On fut obligé d'y séjourner pour attendre la permission d'entrer dans le Boutan; car sans un ordre exprès du rajah, personne ne peut pénétrer dans les montagnes. La permission obtenue, on se remit en route avec les sinkaubs ou officiers du rajah, envoyés à la rencontre des Anglais. On découvrit bientôt les montagnes du Boutan, et après avoir traversé le territoire de Bahar, pays intermédiaire entre le Bengale et le Boutan, on arriva au pied des montagnes et à l'entrée du Boutan même. Avant d'y pénétrer avec les voyageurs, il ne sera pas inutile, peut-être, d'indiquer la situation des lieux.

On comprend d'ordinaire, sous le nom de Thibet, toutes les contrées qui s'étendent au nord de l'Indostan, à l'est de la grande Boukharie, au sud de la petite Boukharie, au sud-ouest du Tangout, à l'ouest de la Chine, et au nord-ouest de l'empire des Birmans. Dans cette vaste enceinte, le petit Thibet et l'état de Ladak à l'ouest, ainsi que le Boutan au sud, peuvent être considérés comme des pays à part. Le grand Thibet est au nord du pays de Cachemire, et le petit Thibet au nord-ouest. Les *Mustag*, mot qui veut dire montagnes de neige, forment la frontière septentrionale du Thibet.

De hautes montagnes couvrent le Thibet, qui

comprend le Boutan : ce sont les monts Himalaya ou l'Imaüs des anciens. Il sort de ces montagnes plusieurs grands fleuves, entre autres vers le flanc méridional, est le Gange et le Bramapoutre. Ces régions montagneuses renferment aussi un grand nombre de lacs, dont le plus considérable, qui porte le nom de *Terkiri*, a vingt-neuf lieues de long sur dix-sept de large. On en remarque un autre près de Lhassa, capitale du Thibet.

Nous donnerons sur ce pays les autres renseignemens fournis par le voyageur Turner, lorsque nous y serons arrivés avec lui; nous allons maintenant reprendre sa relation.

Turner s'arrêta à Buxadéouar, dernière montée du Boutan, où les officiers du rajah lui présentèrent un mouchoir blanc en signe d'amitié, avec une tasse de thé chaud et une boisson faite de riz et de froment, liqueur spiritueuse un peu acide, que les Boutaniens appellent *chon*, et qui n'enivre pas. En distillant le chon on en tire une autre liqueur très spiritueuse et très enivrante.

Le 14 mai 1783 on se remit en marche en formant une assez belle cavalcade précédée de cinq bambous, à chacun desquels était attaché un drapeau blanc. Sept jeunes filles ayant les cheveux épars chantaient une hymne et suivaient le principal lama du pays. Plusieurs hommes portaient de petits cierges allumés, et au sommet d'une monta-

gne ils les offrirent à des idoles placées sur un autel. On se trouvait encore dans le voisinage du Buxadéouar, dont Turner parle de la manière suivante:

Buxadéouar, que l'on appelle aussi Passaka, est une place très forte par sa situation au milieu des montagnes; et comme elle se trouve l'une des clefs du Boutan, l'art a ajouté à ce qu'elle doit à la nature. On a très habilement abattu et nivelé le sommet de la montagne, de sorte qu'il y a à présent un espace propre à contenir un assez grand nombre d'hommes pour en défendre le passage. On a construit sur le derrière un rang de baraques pour loger la garnison qu'on peut, au besoin, mettre dans ce poste. Un ravin profond sépare cette montagne d'une autre très escarpée, qui est en avant, et sur le flanc de laquelle il y a un sentier si étroit qu'il est impossible à deux personnes d'y passer de front. Ce sentier forme un demi-cercle en face de Buxadéouar et est, dans une grande partie de son étendue, à la portée de l'arc; ensuite il conduit sur le plateau par une montée presque à pic. Tel est ce poste qui, par les travaux qui en rendent l'accès très difficile, fait infiniment d'honneur à ceux qui l'ont fortifié.

Les maisons de Buxadéouar, dont l'ensemble mérite tout au plus le nom de village, ne sont qu'au nombre de dix à douze; et on ne les découvre qu'au moment qu'on en est tout près. Elles sont

construites sur un second plateau, où le roc est caché par une très légère couche de terre. Cependant il y a de la verdure, parce que cet endroit, abrité par trois hautes montagnes, n'est ouvert qu'au midi, par où il a une échappée de vue sur les plaines du Bengale.

Le nom de Buxadéouar, que les habitans du plat pays donnent à cet endroit, a une origine fort singulière. Lorsque autrefois les marchands de chevaux du Boutan descendaient en caravane dans la plaine, ils commençaient par couper la queue à leurs chevaux tanguns si ras, que non-seulement ils les défiguraient, mais qu'ils les vendaient beaucoup moins cher. Sitôt que les Anglais eurent formé un établissement à Rungpour, entrepôt du commerce du Boutan, ils furent blessés de la manière dont les Boutaniens mutilaient leurs chevaux, et ils offrirent une gratification à ceux qui s'abstiendraient de suivre cet usage. Les Boutaniens parurent très fâchés de cette proposition, quoiqu'ils n'eussent pourtant d'autre objection à faire que celle que font les Asiatiques, lorsqu'on leur indique quelque changement utile : « C'est contre la coutume. » Mais l'amour de l'argent, triomphant du préjugé, fit qu'à la prochaine foire on vit quelques chevaux à longue queue. Ils furent bien plus promptement et plus chèrement vendus que les autres. Les marchands répétèrent cet essai l'année suivante, et eurent le

même succès. Tous ceux qui voulaient bien vendre imitèrent leur exemple, et on cessa tout-à-fait de priver les chevaux de leur longue queue pour les conduire dans le plat pays. Le lieu en question fut dès lors nommé *Buxadéouar*, c'est-à-dire le passage de la libéralité, et le commandant du poste fut appelé *buxa-soubad*. Dans la langue du Boutan, le nom de ce même lieu est Passaka, ou Passa-Guitong.

De Buxadéouar, l'ambassade anglaise se rendit à Chouka, château situé sur une montagne à mi-côte et d'un aspect très pittoresque. De Chouka on passa à Panuga, village environné de sapins et de pins. De ce dernier endroit on atteignit Tassisudon, capitale du Boutan, et résidence du rajah ou prince du pays. Les environs de cette ville sont très variés. On y aperçoit beaucoup de sapins, et au-dessous de cette ville coule une rivière qui féconde la vallée.

Le rajah fit bon accueil aux Anglais, qui demeurèrent environ trois mois près de lui. Ils le quittèrent le 8 septembre pour se rendre au Thibet, et ils arrivèrent le 22 à Teschou-Loumbou, monastère servant de résidence au second lama du pays, le premier lama ou grand lama se tenant à Lhassa.

Après avoir accompli sa mission, l'ambassade revint de cette résidence à Tassisudon au Boutan, et du Boutan à Calcutta.

Nous allons maintenant reprendre les détails de géographie et de mœurs consignés dans le voyage de Turner.

On remarque une grande uniformité dans la température des saisons du Thibet, ainsi que dans leurs durée et retour périodiques. Elles paraissent se diviser de la même manière que dans le Bengale. Le printemps, depuis mars jusqu'en mai, s'y fait remarquer par de grandes variations dans l'atmosphère et par de fortes chaleurs; le tonnerre y gronde fréquemment. La saison humide s'étend depuis juin jusqu'en septembre; ensuite de fortes pluies tombent sans interruption. Les rivières enflent jusqu'au bord, coulent avec rapidité et vont contribuer aux inondations du Bengale. Depuis octobre jusqu'en mars le ciel, constamment serein, voit rarement des brouillards ou des nuages obscurcir son azur. Pendant trois mois de cette saison on éprouve un froid sec et piquant, qui, sous la latitude de 26 degrés, conséquemment sur les limites de la zone torride, est plus rigoureux que le froid des Alpes, sous la latitude de 46 degrés. Dans le Boutan on remarque une verdure presque éternelle et des forêts superbes.

Le sol est bien cultivé; il l'est moins au Thibet, parce que l'agriculture y lutte contre de plus grands obstacles.

Le Boutan possède peu d'animaux sauvages,

excepté des singes; mais le Thibet en fourmille. L'animal porte-musc, ou le daim musqué, se plaît dans ces montagnes, ainsi que l'ours, le cheval sauvage et même le lion.

Les chevaux domestiques sont petits, mais pleins de feu. Les chèvres sont en grand nombre et renommées pour leur beau poil qui sert à faire des châles. On remarque aussi le bœuf grognant, appelé *yak*, auquel la nature a donné un poil dur et épais, et une queue flottante et lustrée qui devient dans l'Inde un article de luxe.

Turner dit que les Boutaniens ont tous les cheveux noirs, et l'habitude de les couper très courts. Leurs yeux sont petits, noirs et ont les angles des paupières longs, pointus, comme si on leur avait donné une extension artificielle. Ils ont la partie du visage au-dessus des yeux plate, et qui se rétrécit en descendant vers le menton. Ils ont la peau très unie, et la plupart d'entre eux atteignent un âge assez avancé avant d'avoir la moindre apparence de barbe. Ils portent des moustaches; mais elles n'ont jamais que quelques petits poils. Les Boutaniens sont des montagnards, d'une taille assez élevée, ayant le teint beaucoup plus blanc que les habitans de Lisbonne. En général ils sont peu délicats en fait de propreté. Il n'y a guère que les prêtres qui fassent des ablutions. Le goître est très commun dans ces montagnes.

Le palais de Tassisdon s'élève vers le milieu de la vallée; il est bâti en pierre, et forme un carré long. Les murailles ont plus de trente pieds de haut. Ce palais a deux entrées, et une citadelle avec laquelle il communique par une galerie couverte. Il y a deux étages. Le prince a un superbe haras.

Les Boutaniens font usage de l'arc et des flèches, ainsi que du sabre et du bouclier; ils ont aussi des arquebuses.

Les Boutaniens font du beurre en mettant le lait dans un seau étroit et profond qui a un couvercle, dans le centre duquel est un trou, pour que l'on puisse y faire passer un bâton de bambou d'une longueur convenable. Le haut de ces bambous est entouré d'un morceau de ficelle ou d'une courroie, dont deux personnes tiennent chacune un bout; de sorte qu'en tirant alternativement, elles font rapidement tourner le bâton, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, et par conséquent agitent avec force le lait qui est dans le seau. Le haut du bambou est pointu, et entre dans un morceau de bois creusé qu'on attache à un arbre ou à quelque autre objet fixe. Le bas du bambou est fendu en quatre jusqu'à une certaine hauteur, et là on le lie bien avec une ficelle pour qu'il ne puisse pas se fendre davantage. Un morceau de bois en croix, passé dans les fentes du bambou, et attaché

plus ou moins haut, en tient les quatre parties à une certaine distance l'une de l'autre.

Le rajah passe son hiver dans la vallée de Panouka, où il a un château. Cet endroit est regardé comme la partie du Boutan où la température est la plus douce. Il y croît beaucoup de plantes potagères, et surtout de beaux navets.

Nous avons parlé tout à l'heure du bœuf du Thibet, à queue touffue : Turner dit que cet animal est de la taille d'un taureau anglais, et qu'il a à peu près la même forme. La seule différence est que le yak est couvert d'un poil très long et très épais. Il a la tête courte et armée de deux cornes rondes bien unies, et dont la pointe est très aiguë. Elles sont en demi-cercles vis-à-vis l'une de l'autre, mais la pointe en est un peu retournée. Les oreilles de cet animal sont petites; son front est proéminent et couvert de beaucoup de poil frisé. Il a les yeux fort gros, le mufle petit et arqué, les naseaux peu ouverts, le cou court et décrivant par-dessus une ligne presque aussi courbe que par-dessous, les épaules hautes et arrondies, la croupe basse et les jambes très courtes. Il a entre les épaules un muscle proéminent, semblable à cette grosseur qui est particulière aux bœufs de l'Indostan, et couvert d'un poil plus long et plus épais que celui qu'il a sur l'épine du dos. La queue est garnie, d'un bout à l'autre, d'une quantité considérable de poil très

long, très touffu et très brillant; il y en a même tant qu'on croirait qu'il y a été mis artificiellement. Les épaules, les reins et la croupe sont couverts d'une sorte de laine épaisse et douce; mais les flancs et le dessous du corps fournissent des poils très droits, qui descendent jusqu'au jarret de l'animal. Il y a même des yaks bien entretenus, dont le poil traîne jusqu'à terre. Du milieu de la poitrine du yak sort une grosse touffe de poils un peu plus longs que les autres. Il y a des yaks de diverses couleurs; mais les noirs sont en beaucoup plus grand nombre. Il n'est pas rare d'en voir de blancs sur les épaules, l'épine du dos, la queue, la touffe qui croît sur leur poitrine et la moitié des jambes, tandis que le reste de leur corps est d'un noir de jais.

Ces animaux sont assez petits, mais l'énorme quantité de poil qui les couvre les fait paraître extrêmement gros. Ils ont le regard sombre, et paraissent, comme ils le sont en effet, défians et farouches. L'approche d'un étranger leur cause beaucoup d'impatience. Ils ne mugissent pas fortement comme les bœufs d'Europe et ceux de l'Indostan, mais ils ont une espèce de grognement qu'on entend à peine; encore n'a-t-il lieu que lorsqu'ils sont irrités ou inquiets.

Les yaks vivent dans les plus froides parties du Thibet, et paissent l'herbe courte qui croît sur ces

montagnes et dans les plaines voisines. La partie de ces contrées qui paraît le mieux leur plaire est la chaîne des monts situés entre le 27[e] et le 28[e] degré de latitude, qui sépare le Thibet du Boutan, et dont les sommets sont presque toujours couverts de neige. Pendant les rigueurs de l'hiver les vallées, du côté du midi, leur fournissent des abris et du pâturage, et dans les autres saisons on les ramène vers le nord, où ils errent plus à leur gré, et dont le climat convient parfaitement à leur nature.

Ce bétail fait la richesse de diverses tribus de Tartares qui habitent sous des tentes, et passent sans cesse d'une partie des montagnes sur l'autre. Il transporte leur bagage, les nourrit et leur fournit des vêtemens. Les yaks ne s'emploient jamais à labourer; mais ils sont excellens comme bêtes de somme, parce qu'ils sont très forts et qu'ils ont le pas très sûr. On fait des tentes et des cordes avec leur poil, et on voit beaucoup de pasteurs avec des casaques et des bonnets que leur a fournis la peau des yaks. Les queues de ces animaux sont estimées dans l'Orient, selon le degré d'influence que la pompe et le luxe ont sur les mœurs. Dans le continent de l'Inde, on les connaît sous le nom de *chowrys*, et on en voit dans les mains des derniers palefreniers, comme dans celles des premiers ministres. On s'en sert pour écarter les mouches et

les maringouins, ainsi que pour parer la tête des chevaux et des éléphans.

Cependant le plus grand profit que les Tartares retirent de ce bétail consiste dans l'immense quantité de lait qu'il leur donne, et dont ils font du beurre excellent. Ils mettent ce beurre dans des sacs de peau, et comme par ce moyen l'air n'y pénètre pas, ils le conservent quelquefois dans leurs froides montagnes pendant des années entières sans qu'il se gâte. Lorsqu'ils en ont une certaine quantité, ils le chargent sur le dos de leur bétail et le conduisent au marché. Ce beurre se transporte dans l'étendue de la Tartarie, et y est un des principaux objets de commerce.

La plus grande rivière du Boutan a un pont de chaînes de fer qui sont recouvertes d'un clissage de bambou; et deux chaînes plus hautes, tendues parallèlement sur les côtés, soutiennent une ridelle absolument nécessaire pour la sécurité du voyageur, qui, malgré cela, est toujours un peu effrayé des balancemens du pont. On ne peut y faire passer qu'un cheval à la fois. On rencontre nécessairement beaucoup de ponts dans un pays de montagnes où les torrens abondent.

Les Boutaniens ont encore une autre manière de traverser les précipices. Ils tendent d'une montagne à l'autre deux cordes de rotin ou deux fortes lianes, qui passent dans un cerceau de la même

matière. La personne qui veut passer s'assied dans le cerceau, et saisissant une corde de chaque main, elle se hale facilement elle-même, et franchit un abîme dont la vue seule fait frémir.

Les Thibétains marchent continuellement sur un sol assez plane; ils sont chargés de vêtemens que le vent le plus perçant ne peut pénétrer; leurs bottes épaisses résistent également et à la pointe des rocs et à l'humidité de la neige fondue : mais ils ne doivent être comparés aux Boutaniens ni pour la taille, ni pour l'activité, ni pour la patience à endurer la fatigue. Ces derniers ne sortent jamais de chez eux sans avoir à monter ou à descendre; ils sont légèrement vêtus; ils s'exposent la tête nue au vent et au froid, et ils courent nu-pieds dans les chemins les plus raboteux et sur les rochers les plus escarpés.

Une longue rangée de petits drapeaux, plantés sur des tas de pierre et flottans au gré du vent, sert à marquer les limites du Thibet et du Boutan; et les gens du pays croient que c'est aussi un charme propre à empêcher le mal que pourraient faire les Dewtas, génies souverains de ces lieux. Il n'y a point, suivant les Boutaniens, de montagne entièrement exempte de l'influence de ces prétendus démons : mais ils habitent principalement celles qui sont les plus élevées. Là, trempés par les brouillards, fatigués par les tempêtes, ils sont supposés

re fort aigris et occupés à chercher tous les moyens d'exercer leur maligne influence sur les voyageurs.

La coutume du Thibet, à l'égard des morts, est contraire à celle de presque tous les pays : au lieu d'ensevelir, avec une pieuse attention, les restes de leurs parens et de leurs amis, les Thibétains font comme les Parsis de l'Indoustan, ils les exposent à l'air, et les laissent dévorer par les vautours, les corbeaux et les autres oiseaux carnassiers. Dans les parties du Thibet où la population est plus nombreuse, les chiens aident les oiseaux de proie et ne manquent jamais d'assister aux funérailles.

On ne conserve que les restes des souverains lamas. Aussitôt qu'un lama a cessé de vivre, il est assis dans une attitude de dévotion, et les jambes en croix, de manière que le coude-pied est appuyé sur la cuisse et la plante du pied tournée en haut. Cette posture leur est familière tandis qu'ils sont en vie. Pour une personne qui n'y est pas accoutumée, elle est extrêmement gênante.

Le dessus de la main droite est appuyé sur la cuisse, et le pouce est renversé sur la paume de la main. Le bras gauche est recourbé tout près du corps, ayant la main ouverte, et le pouce formant un angle droit avec les autres doigts pour toucher la pointe de l'épaule.

Cette attitude est, suivant les Thibétains, celle

d'une méditation abstraite. Les yeux, qui sont en même temps tournés en bas et demi-fermés, indiquent que non-seulement toutes les puissances du corps sont suspendues, mais que les facultés de l'âme, entièrement absorbées dans la contemplation, restent étrangères à tout ce qui se passe au dehors.

Quand on réfléchit à la coutume qui existe au Thibet, relativement à l'union des deux sexes, on est moins surpris de voir qu'un grand nombre de femmes renoncent aux occupations et aux plaisirs du monde pour se retirer en des asiles solitaires. Cette coutume est entièrement différente de celle de l'Europe, où une seule femme devient l'épouse d'un seul. Elle est également opposée à celle de la grande partie de l'Asie, où un homme s'arroge le droit d'avoir plusieurs femmes à la fois, et proportionne le nombre de ses épouses et de ses concubines à l'étendue de ses moyens pécuniaires.

La coutume du Thibet est peut-être encore plus étrange : c'est celle de la polyandrie; elle y est presque générale. On y voit une femme associer sa fortune et sa destinée à tous les frères d'une famille, quels que soient leur nombre et leur âge. Le choix d'une femme appartient à l'aîné de la famille. Quelque singulier que cela puisse paraître, une Thibétaine unie à plusieurs maris est aussi jalouse de ses droits d'épouse qu'un despote indien

pourrait l'être des belles qui peuplent son *zennana*, ou harem. Certes, avec une pareille coutume, on ne doit pas beaucoup se soucier de multiplier son espèce.

Les chefs du gouvernement, les officiers de l'État, et tous ceux qui aspirent à le devenir, regardent comme au-dessous de leur dignité et de leur devoir le soin d'avoir des enfans. Ils s'en exemptent, et l'abandonnent presque exclusivement aux gens du peuple.

Les Thibétains regardent le mariage comme une chose odieuse, un fardeau gênant et honteux, que tous les mâles d'une famille doivent chercher à rendre plus léger en le partageant entre eux.

Le nombre des maris est donc dès lors illimité. Il se borne quelquefois à un seul, parce qu'on voit des familles où il n'y a qu'un mâle; mais on voit plus souvent trois, quatre ou cinq frères vivre tous ensemble fort tranquillement avec la même femme. Quoique cette sorte de lien conjugal soit ordinairement le partage du peuple, on le trouve aussi dans les familles les plus opulentes.

Cette coutume mérite sans doute d'être condamnée. Cependant, il faut observer que les lois particulières ne sont souvent que le résultat des causes locales, et que, d'après la diversité des lois et des opinions, le même usage qui paraît dans un pays sous un jour odieux, peut être vu dans un

autre non-seulement comme convenable, mais comme digne de louange; aussi dans l'Inde la polygamie, et au Thibet la polyandrie, ne manquent point d'approbateurs.

L'humanité et la bienveillance sont l'apanage des Thibétains. Sans être jamais serviles, les Thibétains se montrent toujours obligeans. Ceux d'un rang élevé ne sont point orgueilleux. Les autres sont respectueux et décens; tous paraissent avoir des attentions pour les femmes; mais très modérés dans toutes leurs passions, leur conduite à l'égard du beau sexe est également éloignée de la grossièreté et de l'adulation. Les femmes du Thibet occupent dans la société un rang plus distingué que leurs voisines du midi. Non-seulement elles jouissent d'une entière liberté, mais elles sont maîtresses de maison et compagnes de leurs époux. A la vérité, une femme ne peut pas avoir tous ses maris auprès d'elle. Les travaux des champs, les affaires mercantiles et d'autres occupations sont cause qu'il s'en absente presque toujours quelqu'un; mais le profit que chacun peut faire revient toujours grossir le trésor commun; et quel qu'ait été le succès de celui qui s'est absenté, il est sûr d'être à son retour bien accueilli par les autres.

En Chine, une mère prévoyant qu'elle n'aura pas les moyens de nourrir et d'élever une nombreuse famille, expose dans les champs l'enfant

qu'elle vient de mettre au monde. Ce crime, tout affreux qu'il est, se commet, dit-on, fréquemment chez les Chinois. Quant aux Thibétains, ils en sont exempts. Leur coutume, les empêchant d'avoir une trop grande population, prévient les discordes qu'enfante ailleurs entre les frères la nécessité de séparer les intérêts, et elle concentre les vertus et les belles qualités, qu'on regarde comme l'apanage d'un sang illustre.

Au Thibet, les cérémonies du mariage ne sont ni ennuyeuses ni difficiles. On y fait l'amour sans beaucoup d'art et sans perdre du temps. Lorsque l'aîné des garçons, auquel appartient toujours le droit de choisir l'épouse commune, devient amoureux d'une fille, il commence par en parler aux parens. S'ils l'approuvent et qu'ils acceptent ses propositions, ils fixent un jour pour se rendre chez lui avec leur fille. Tous les hommes et les femmes des deux familles, ainsi que leurs amis, s'y trouvent aussi. On fait venir des musiciens, on danse et on passe trois jours dans les festins et dans la joie; à l'expiration de ce terme, le mariage est achevé. Les prêtres du Thibet, qui évitent la société des femmes, ne se mêlent en aucune manière à ces cérémonies. Un consentement mutuel est le seul lien des époux; et ceux qui assistent à la fête sont témoins de cette union, qu'on ne rompt presque jamais.

Un mari ne peut pas se soustraire au pouvoir d'une épouse insociable, ni une femme abandonner son mari, à moins qu'ils ne soient tous deux d'accord pour se séparer, comme ils l'ont été pour s'unir. Mais, dans ce cas-là, ni l'un ni l'autre n'a la permission de se remarier.

Les exemples du libertinage sont rares au Thibet. Si une femme est surprise en adultère, elle reçoit une punition corporelle; et celui qui l'a séduite est obligé de payer au mari, ou aux maris, une somme d'argent.

Les Thibétains peuvent être quelquefois accusés de froideur envers les femmes, mais ils sont loin de les tyranniser. Quoiqu'une femme mariée soit obligée de garder la fidélité conjugale sous des peines corporelles, ainsi que nous venons de le dire, il n'en est pas moins vrai qu'avant de se marier, elle peut se livrer à ses goûts sans que cela fasse tort à sa réputation et sans que les maris qu'elle épouse lui en sachent mauvais gré.

Les Thibétains s'assemblent en grand nombre dans leurs temples pour leurs exercices religieux; ils chantent leurs hymnes alternativement en récitatif et en chœur, et en s'accompagnant avec un très grand nombre d'instrumens très bruyans et d'une grosseur énorme. Ils ont un grand respect pour leurs prêtres ou gilongs, ou ghélongs, et encore plus pour les lamas. Ceux des Thibétains qui

se consacrent à la vie religieuse sont obligés d'être sobres et de renoncer à la société des femmes, en s'astreignant à toutes les austérités du cloître. Le Thibet n'a pas moins de couvens de filles que de couvens d'hommes, et les deux sexes peuvent communiquer entre eux. Enfin la nation thibétaine est divisée en deux classes; l'une s'occupe des affaires du monde, et l'autre des affaires du ciel. Jamais les gens chargés des soins vulgaires ne se mêlent des exercices religieux, et le clergé à son tour ne s'occupe que des intérêts spirituels.

On assure que l'imprimerie est connue au Thibet depuis un grand nombre de siècles, mais que la puissante influence de la superstition en a fait limiter l'usage. Elle n'y sert que pour les livres sacrés et pour les autres ouvrages qui concernent l'instruction publique et la religion. Quand on a besoin d'imprimer un de ces ouvrages, on n'emploie pas de caractères mobiles, mais des planches de bois, sur lesquelles le texte est gravé avec des ornemens analogues au sujet. Le papier des Thibétains est étroit et fort mince; malgré cela, on y imprime les caractères sur les deux côtés. Ce papier se fait avec les racines fibreuses d'un petit arbuste qui croît dans le pays. Quand on a achevé d'imprimer toutes les feuilles d'un livre, on les attache les unes sur les autres, et on les met entre deux ais qui leur servent de couverture.

Le Thibet, comparé au Boutan, présente plus d'un contraste qu'il est peut-être utile de signaler.

Le Boutan n'offre à la vue que des irrégularités très variées, des montagnes couvertes d'une éternelle verdure, et des forêts dont les arbres sont de la plus grande magnificence. Tous les endroits du Boutan qui ne paraissent pas trop à pic, et où il y a un peu de terre, sont défrichés et mis en culture; on y a formé des gradins pour empêcher les éboulemens. Il n'y a point de vallée, point de pente douce, où la main de l'homme ne se soit exercée. Les montagnes sont presque toujours baignées par des torrens rapides, et il n'en est aucune où l'on ne voie, même sur le sommet, des villages populeux, avec des jardins, des vergers et d'autres plantations. Ce pays présente à la fois l'aspect de la plus sauvage nature et les effets de l'art le plus laborieux.

Le Thibet, au contraire, paraît un des pays les moins favorisés du ciel et les moins susceptibles de culture. Il est rempli de petites montagnes, ou plutôt de rochers sur lesquels on n'aperçoit aucune trace de végétation. Ses plaines sont d'une effrayante aridité et toujours ingrates sous la main qui tente d'en défricher quelque partie. Son climat est excessivement froid. Les habitans y sont obligés de chercher des abris dans les vallées les plus profondes, dans les gorges des montagnes et parmi les

rochers, où le vent pénètre le moins. Cependant la Providence, en distribuant ses dons aux différentes parties de la terre, n'a sans doute été injuste envers aucune. Si l'une peut se vanter de la fertilité de son sol, de l'abondance des fruits et de la beauté des forêts, l'autre possède d'immenses troupeaux et des mines d'une richesse inépuisable. Là, la végétation est excessivement abondante; ici, les animaux se multiplient avec une prodigieuse fécondité. Le Thibet est couvert d'oiseaux, de gibier, de bêtes fauves, d'animaux de proie et de troupeaux de bétail. Au Boutan, on ne voit guère d'autres animaux que ceux qui sont soumis à l'homme.

Nous terminerons ces remarques sur le Thibet, par quelques autres tirées d'un fragment publié en 1830, dans le recueil de la Société Asiatique de Londres; elles auront ici l'intérêt de la nouveauté.

La religion du Boutan semble moins dégradée par les superstitions, les rites et les cérémonies ridicules que celle des Indous; elle est extrêmement tolérante envers les autres croyances religieuses. Un pèlerin djoghi, n'importe sa caste ou sa nation, qui arrive dans le pays, y est traité avec respect. On reçoit des prosélytes; mais on ne cherche pas à faire des conversions, parce que les Boutaniens ou Boutias, de même que les Indous, croient que les différentes routes indiquées par d'autres professions de foi

pour arriver au ciel sont aussi bonnes à suivre que celle que la religion leur prescrit; c'est-à-dire, en se conformant exactement aux pratiques du culte extérieur qui sont ordonnées, et en s'acquittant strictement des devoirs de la morale. . . . . .

Voici le système de l'univers, suivant les Boutias : les régions célestes sont situées au sommet d'un rocher carré, d'une élévation et d'une grandeur immenses; ses côtés sont composés, l'un de cristal, le second de rubis, le troisième de saphirs, le quatrième d'émeraudes. C'est là que réside l'Être suprême, dans une demeure où les hommes de bien sont admis après leur mort. Ils y trouvent des habits, de la nourriture, et toutes les choses dont ils ont besoin, ou qu'ils peuvent désirer, préparées pour leur réception. A peu près à moitié chemin en descendant, il y a la région du soleil et de la lune, placés sur des côtés opposés des rochers, et tournant constamment autour de sa masse, afin de distribuer le jour et la nuit au monde inférieur. Les vicissitudes des saisons sont expliquées par l'irrégularité de la révolution mensuelle du luminaire supérieur. Au-dessous est l'Océan, qui entoure le tout; sept bandes de terrain sec et quelques îles ceignent le pied du rocher : c'est là qu'habite le genre humain. Les régions infernales sont sous la terre; les méchans doivent y être tourmentés dans un feu éternel; du soufre fondu y sera versé dans leur go-

sier, et leurs cris ne seront ni exaucés ni même écoutés.

Les prêtres n'ont pas d'édifices séparés pour la célébration des cérémonies religieuses comme nos églises, les pagodes des Indous et des Chinois, ou les mosquées des musulmans. Les dévotions se font toujours devant des autels élevés dans les grands appartemens destinés à cet usage dans les palais ou les châteaux où les ghélongs sont logés, et ces demeures sont réellement des temples. La Divinité suprême est ici représentée par la figure colossale et dorée de *Dedjaleba*, assis les jambes croisées. Son agent principal, ou, comme ils le nomment, son visir, d'une dimension beaucoup plus petite, est placé devant lui, et entouré de petites images de lamas défunts, rangées en lignes les unes au-dessus des autres. Le Pouvoir destructeur se voit un peu plus bas en avant; il a le visage furieux, et ses bras nombreux, levés et menaçans, tiennent différentes armes. Devant l'autel est un banc couvert d'une rangée de petites tasses de cuivre remplies d'eau, et quelques-unes de riz : il y a aussi une lampe allumée, des vases avec des fleurs et beaucoup d'ornemens insignifians. Les miroirs et les objets en verre de toutes les sortes sont regardés comme un grand embellissement. Cette salle ou chapelle comprend quelquefois deux étages de l'édifice; une partie de celui d'en haut est garnie dans toute sa

longueur d'une balustrade, en forme de galerie, afin que les spectateurs puissent voir les cérémonies qui se célèbrent en bas. Dans chaque château il y a plusieurs de ces chapelles.

C'est dans leur partie inférieure que les prêtres se réunissent pour prendre leurs repas : assis, en rang, les jambes croisées, ils reçoivent leurs portions en marmottant un grand nombre d'actions de grâces et de prières, tandis que les trompettes, les tambours et les cloches se font entendre par intervalles. Chacun peut entrer dans ces salles ; on se borne à exiger que personne ne s'approche de l'autel et de ce qui le garnit, ou n'y touche. Toute personne engagée dans la prêtrise, qui possède une maison dans les villages ecclésiastiques, ou a un appartement particulier dans un des palais, élève un petit autel, et l'orne à peu près de la même manière, quoique moins magnifiquement que les autres.

Les pratiques de dévotion, autant que j'en ai été témoin, consistent principalement à répéter de longues prières, en se tenant assis ; de temps en temps on s'incline devant l'autel, et on touche la terre avec la tête : tout cela est accompagné, par intervalles, du son des trompettes, des cloches et des tambours. Dans ces occasions, la chapelle est remplie de ghélongs, assis sur deux rangs les uns en face des autres, de manière à laisser un passage de l'autel au milieu de l'oratoire. Les ghélongs seuls

prennent part à ces pratiques extérieures du culte; le reste du peuple n'est pas tenu d'entrer dans les chapelles; quelquefois on y laisse une ouverture par laquelle chacun peut apercevoir l'image et se prosterner devant elle.

Afin de maintenir un sentiment convenable de religion, plusieurs petits temples ont été bâtis le long des routes; ils sont généralement de forme carrée, et tantôt renferment une peinture de la divinité, que l'on peut distinguer à travers une grille, tantôt offrent une masse compacte, au haut de laquelle les mêmes figures sculptées en relief dans de l'ardoise sont rangées sur une ligne. On érige aussi à côté de ces lieux de longues perches, auxquelles sont attachées du haut en bas des bandes étroites de toile semblables à des banderoles, et sur lesquelles sont écrits ces mots sacrés : *Om mani padmè houm*. Cette formule, taillée en relief sur pierre, est incrustée sur plusieurs rangées dans ces espèces de murs qui se voient fréquemment dans le voisinage de ces petits temples. Ces constructions sont peintes en blanc, avec une large bande rouge sur la partie supérieure; les banderoles qui flottent auprès des temples les rendent très pittoresques et contribuent à orner le pays. On se sert aussi dans ces bâtimens d'un ustensile religieux : c'est une sorte de coffre rond ou de baril, placé verticalement pour tourner sur un pivot.

pliqués contre les flancs, et les mains, avec les paumes en dehors, appuyées également sur les cuisses. Les yeux sont dirigés vers les narines, afin de veiller à ce que l'haleine ne trouve une occasion de s'échapper entièrement du corps. On a la faculté de placer son dos contre le mur, mais les membres sont dans une position tellement gênée, que, sans une longue pratique, il est impossible de les y poser. Un ghélong fait régulièrement la ronde, une lumière et un fouet à la main, pour voir si chacun est dans la posture convenable, et pour châtier quiconque ne s'y trouve pas. Quand un individu montre du penchant pour la licence, on le chasse de la classe, et on dit que s'il est convaincu d'avoir eu commerce avec une femme, il est puni de mort.

Cette société, quoique suivant les apparences triste et insipide, peut donner entrée aux intrigues, et fournir aux hommes doués d'habileté et de talens supérieurs l'occasion d'aspirer à des emplois de confiance et d'importance dans les affaires publiques, puisque le gouvernement de tout le pays ainsi que de chacune de ses divisions est entièrement dans les mains des prêtres. Ceux-ci composent véritablement la noblesse du Boutan, et exercent, sous la sanction de la religion, une prééminence sur le commun du peuple, dont le travail les fait subsister, et dont ils requièrent les services dans toutes les circonstances. Il est difficile d'évaluer le nombre

d'hommes que comprend cet ordre dans le Boutan; mais les observations recueillies permettent de croire qu'ils forment une portion très considérable de la population; car, indépendamment de ceux qui logent à Tassisudon et dans d'autres châteaux, il n'y a guère de morceaux de terre susceptibles d'être complétement cultiv s, où l'on ne voie sur une éminence voisine un village habité par les prêtres qui sont entretenus par les occupations laborieuses des paysans vivant au-dessous. Ces villages étant toujours bien bâtis, et les maisons, hautes et peintes en blanc, offrent une belle perspective aux yeux du voyageur qui parcourt le pays. Chacune de ces communautés a sa chapelle, son *lama-grou* (prêtre principal), qui la préside et veille à ce que chaque membre de l'ordre en remplisse régulièrement et convenablement les devoirs. Il y a aussi quelques ghélongs qui, sous le nom de pénitens, mènent une vie austère et solitaire dans des ermitages situés au milieu des rochers élevés et des bois; on dit également que dans quelques cantons du Boutan il y a des sociétés de femmes pieuses ou de religieuses qui, de même que les prêtres, ont une supérieure, assistée de dignitaires de son sexe. Des vivres et des choses de première nécessité leur sont fournis; mais si un homme était trouvé dans l'enceinte de leur demeure, après le coucher du soleil, il serait puni sévèrement.

La croyance à la métempsycose n'est professée au Boutan qu'à l'égard des lamas.

Après les lamas et les autres prêtres qui leur sont subordonnés, vient le second ordre des habitans du Boutan : c'est celui des zinkabs, dont la fonction est d'exercer les emplois les plus actifs et de veiller à ce que les édifices publics soient approvisionnés de tout ce qui leur est nécessaire. En temps de guerre, ces zinkabs prennent les armes et entrent en campagne; on les regarde comme des hommes sur l'attachement, l'activité et le courage desquels le rajah peut compter le plus sûrement. Ces zinkabs parviennent rarement à des emplois importans du gouvernement, parce que ces places sont toujour occupées par des prêtres. Ils se marient et possèdent des terres; ils sont chargés de l'administration de cantons d'un ordre inférieur; mais il faut qu'ils soient prêts à marcher quand ils sont appelés à remplir leur devoir, soit au palais, soit en campagne.

La troisième classe, ou celle des laboureurs, mène une vie plus régulière; elle jouit des plaisirs de la société domestique et est moins sujette à être appelée, suivant la volonté des supérieurs.

Quant aux femmes, elles ne sont pas, généralement parlant, bien traitées au Boutan; elles n'y semblent souffertes que pour l'indispensable fin de propager la race humaine et pour exécuter les tra-

vaux pénibles; ce qui n'empêche point la polyandrie d'exister comme nous l'avons dit.

Pour ce que nous avions à dire sur le Thibet, nous ajouterons quelques mots sur sa capitale, tirés d'une description traduite du chinois en 1831 par feu le savant Klaproth.

Lhassa ou H'lassa, capitale du Thibet ou Tubet, est la Rome de l'Asie. Le nom de Lhassa signifie *le pays de Bouddha;* les montagnes la dominent avec majesté, des eaux bleues l'environnent, ses champs sont gras et fertiles, ses routes sont larges. Du côté de l'occident s'élève la montagne de Botala, dont le sommet, dit l'auteur chinois, ressemble à une émeraude. C'est sur ce mont qu'est bâti le riche monastère à toit doré, habité par le dalaï-lama ou grand lama. Le principal corps de ce palais a trois cent soixante-sept pieds de hauteur; on y compte dix mille chambres; il s'y trouve une foule d'idoles, tant en or qu'en argent. On dit que ce palais fut construit vers l'an 360 de Jésus-Christ. Des cascades bleuâtres et la pourpre éclatante de cet édifice éblouissent la vue. Parmi les merveilles de ce palais est une chaudière en cuivre contenant plus de cent seaux d'eau et destinée à la préparation journalière du thé pour ceux qui récitent leurs prières. On vante les édifices, les rues, les pavillons, les marchés de H'lassa. Une digue de pierre, qu'on appelle la *digue sacrée,* l'environne. Les quatre

grands couvens de Bræboung, de Sera, de Ghaldan, de Samie l'entourent des quatre côtés. Les couvens du Thibet, dans les trois provinces de K'ham, de Oui et de Kzang, sont innombrables. Le chiffre de ceux qui exercent une autorité sur le district qui les environne s'élève à trois mille; quatre-vingt-quatre mille lamas y sont entretenus aux frais du gouvernement; les supérieurs de ces couvens ont des espèces de lieutenans qui administrent les affaires du pays. Tous les lamas sont divisés en huit ou neuf classes.

Le dalaï-lama, le Bouddha vivant de H'lassa, le chef de la religion jaune, est appelé père de Bouddha, et sa mère, mère de Bouddha. Quand cette divinité veut s'incarner de nouveau, elle détermine d'avance l'endroit où sa génération doit avoir lieu. A peine le dalaï est-il né qu'il peut raconter toutes les circonstances de sa vie précédente. La tranquillité de l'âme et le propre perfectionnement de l'homme sont le but de la religion. La commisération et l'amour du prochain vivent en lui; son cœur est pur, son intelligence immense; parfois il prévoit l'avenir, mais sa modestie l'empêche de s'en glorifier; il n'aime pas les charlatans, ce qui est fort beau pour un grand-prêtre. Ceux de ses sectateurs qui trompent le peuple en avalant des épées et en faisant croire qu'ils les digèrent, encourent sa malédiction; il les dégrade sans pitié. Cela n'empêche

pas que l'art de la divination ne soit généralement pratiqué par les lamas. Le peuple du Thibet est si crédule que les sorciers y ont beau jeu. Les femmes mêmes se mêlent de prédire l'avenir et lisent dans un verre d'eau ses secrets.

Ces femmes du Thibet, avec leurs cheveux tressés comme des ficelles, leurs bonnets de velours rouge ou leurs chapeaux garnis de perles, leurs jupes d'étamine noire, leurs bracelets de coquillages, leurs chapelets de corail, de lapis lazuli ou d'ambre jaune, sont généralement des personnes fort avenantes. Leur teint brun est animé par de vives couleurs; elles sont plus robustes que les hommes, dont la constitution est généralement délicate. Pour elles sont les fatigues et les travaux, partage exclusif des hommes dans la plupart de nos contrées. Au Thibet, elles travaillent à la terre et font le commerce. Celle qui ne sait ni labourer, ni semer, ni tisser des camelots, est un objet de dérision. Ici, comme nous avons eu déjà occasion de le dire, trois ou quatre frères de la même famille ne prennent qu'une seule femme, qui, pour mériter le titre d'*accomplie*, doit plaire également à tous ses maris vivant sous le même toit. La jalousie et l'adultère n'ont point le privilége d'exciter la colère des époux; l'adultère n'est au rang ni des délits, ni même des choses honteuses. Si une femme se lie avec un étranger, elle dit sans cérémonie qu'un tel est son amant. Le

mari ne s'affecte nullement de cette confidence et n'en continue pas moins de vivre en bonne intelligence avec son infidèle, qu'il laisse à son tour pour une maîtresse de son goût. On dit qu'une coutume semblable se trouve chez une caste de la province d'Orissa.

Au Thibet, où tout se lie à l'ordre religieux, où la prière et les pratiques du culte se mêlent à la plupart des actes de la vie civile, le mariage, par une exception remarquable, échappe à la puissance ecclésiastique; les prêtres n'y prennent aucune part; il est conclu et ratifié sans leur intervention. Voici comment l'auteur chinois assure que les choses se passent : lorsque le jeune homme et la jeune fille sont d'accord, le premier fait inviter une ou deux parentes ou amies auxquelles sa famille donne des mouchoirs, ensuite ses parens leur disent : « Dans notre famille se trouve un beau et brave jeune homme qui désire s'allier par mariage avec la fille de telle ou telle autre famille. » Les entremetteuses prennent les mouchoirs, se rendent à la maison de la jeune fille et la demandent en mariage. Si ses parens y consentent, ils fixent le jour des fiançailles, qui ont lieu chez eux, et auxquelles on invite tous les parens et amis des deux côtés. Alors les entremetteuses apportent, de la part du prétendu, du vin et des mouchoirs et déclarent l'âge du jeune homme. Si la famille de la jeune personne approuve le ma-

riage, on boit le vin, on se partage les mouchoirs et l'entremetteuse attache un ornement en turquoise monté en or sur la tête de la jeune fille, à laquelle on fait des présens de thé, d'habits, d'or, d'argent, de bétail et de moutons. Si, au contraire, les parens ne consentent pas au mariage proposé, ils ne boivent pas le vin et ne reçoivent pas les mouchoirs. Quand le moment d'aller chercher la fiancée est venu, les deux familles font leurs invitations.

Les conviés arrivent avec des présens qui augmentent la dôt, et les parens de la fiancée lui donnent en propre des terres et du bétail. Le jour de la noce, on ne se sert ni de chariots ni de chevaux, mais on dresse une tente devant la maison de la fiancée, au milieu de laquelle on étend trois ou quatre matelas carrés, puis on prend un plat de blé dont on étale les grains par terre. On conduit la fiancée à la place la plus élevée; le père et la mère se mettent près d'elle, les autres parens des deux côtés, selon leur rang. On pose devant eux de petites tables couvertes de fruits et de plats; le repas fini, les membres de la famille prennent la fiancée par le bras et la conduisent à pied à la maison du futur, ou, si la distance est grande, ils la mènent à cheval. On jette sur elle des grains de froment ou d'orge grise; à cette occasion, sa propre famille donne des mouchoirs à tous les parens du mari.

Lorsque la prétendue est arrivée dans la maison

du fiancé, on ne lui fait pas de présens, mais on la prend par la main et on la conduit près du futur. Un quart d'heure après, les nouveaux époux s'asseyent à part et reçoivent des mouchoirs de tous les parens. Les gens les plus distingués leur suspendent ces mouchoirs au cou, tandis que le jeune couple place devant lui, en tas, les mouchoirs offerts par ses égaux. A la fin du repas, les proches parens prennent de la viande et des fruits et les emportent chez eux.

Le lendemain, toute la parenté, et le cou enveloppé de mouchoirs, se promène dans les rues avec les jeunes époux; ces derniers rendent ensuite visite aux plus proches parens qui viennent à leur rencontre à la porte, et leur offrent du thé et du vin. Après avoir bu, on s'assied en cercle, les jambes croisées, et on chante; trois jours se passent ainsi et le mariage est consommé.

Les mouchoirs jouent un fort grand rôle dans tous les rapports de la société, et tiennent une place importante dans l'étiquette. Quand on se présente devant le dalaï-lama et le bandjün, pour recevoir leur bénédiction, on leur offre un mouchoir; quand on se visite, c'est chose polie que d'échanger mutuellement des mouchoirs; dans les fêtes, on se fait de semblables cadeaux, et on n'oublie pas les mouchoirs lorsqu'on a quelques prières à réclamer des prêtres. Ceux-ci, comme nous l'avons vu, ne

figurent en rien dans les mariages; mais dans les funérailles c'est autre chose. On les invite dévotement à réciter des prières, et on les paie bien; on leur donne du thé, du beurre et la moitié des effets mobiliers du défunt. Celui-ci, qu'on a revêtu de ses habits, qu'on a ployé comme un chapon et mis dans un panier, est livré aux découpeurs qui l'attachent à une colonne de pierre, et le taillent en petits morceaux dont on fait la pâture des chiens; ceci s'appelle *l'enterrement terrestre;* quant aux os, on les pile dans un mortier, puis on les mêle avec de la farine grillée, puis on en fait des boulettes qu'on jette aux vautours; cette dernière partie se nomme *l'enterrement céleste.* On regarde ces deux manières d'être enterré comme très heureuses pour le mort. Ce dernier détail paraît avoir été ignoré du voyageur Turner.

QUELQUES MOTS SUR LES ÉTABLISSEMENS FRANÇAIS DANS L'INDE, NOTAMMENT SUR PONDICHÉRY.

Nous redescendrons du Thibet par le Gange pour nous arrêter un moment sur ses rives à Chandernagor, et venir de là par mer à Pondichéry, le principal de nos établissemens dans l'Inde.

Chandernagor est situé par 22 degrés 51 minutes de latitude nord, 86 degrés 9 minutes de longi-

tude est, sur un des bras du fleuve, à huit lieues de Calcutta; on y voit une très belle pagode. On y fait le commerce de velours, de brocard, de camelot, de salpêtre, de musc et de rhubarbe, ainsi que de soie. Ce comptoir français n'est éloigné que d'une lieue de la ville de Chinchurat, où les Hollandais et les Anglais ont de beaux édifices pour leur négoce. Le port de Chinchurat est spacieux, et la ville est protégée par une citadelle. Les banians sont les principaux marchands du pays. L'air, quoique sain, l'est ici beaucoup moins qu'à Pondichéry.

Jamais situation pour un établissement ne fut mieux choisie que celle de Pondichéry. Une expédition française y prit terre pour la première fois, vers le milieu du dix-septième siècle; mais ce ne fut qu'en 1678 que la petite bourgade de Pondichéry, cédée par le roi de Gingy, fut occupée par des Français. Ils l'entourèrent de fortifications qui, en 1693, ne purent la sauver contre une attaque des Hollandais. Ceux-ci la rendirent deux ans après, et successivement plusieurs gouverneurs français la portèrent à un haut degré de splendeur.

Pondichéry est située par 11 degrés 55 minutes de latitude nord, 77 degrés 31 minutes de longitude est, sur la côte de Coromandel, à cinquante lieues de Madras, sur le bord d'une plaine immense où la vue n'est arrêtée que par quelques monticules au sud-ouest et à peu de distance de la ville

monticules qui servent de réservoir à plusieurs sources, d'autant plus précieuses pour les habitans et l'agriculture, que sur cette côte sablonneuse l'eau est presque partout ailleurs très rare et de mauvaise qualité. C'est à ce grand avantage que Pondichéry doit les belles cultures qui l'entourent. Elle n'a pas de port, mais sa rade est excellente; elle est divisée en deux parties par un canal. A l'est se trouve la ville noire ou des Indous, et à l'ouest la ville blanche ou des Européens. Ses rues sont droites et plantées d'arbres et ses maisons bien bâties. La population blanche est d'environ cinq mille âmes, et la noire de dix mille.

Les environs de la ville sont traversés dans plusieurs sens par des routes larges et bordées d'arbres; elles ont conservé leur ancien air de grandeur; mais les maisons en ruine, les magnifiques jardins abandonnés qui des deux côtés attristent les regards, montrent également ce qu'a été Pondichéry et ce qu'elle est aujourd'hui. Ce territoire, qui, avant 1761, où les fortifications furent rasées par les Anglais, contenait des provinces riches et puissantes, voit maintenant ses limites placées à moins d'une lieue de la mer, et de tous côtés les possessions anglaises semblent le presser. Il est néanmoins couvert d'une population heureuse sous le joug léger et paternel de la France. Les aldées ou villages sont remplis d'artisans, surtout de tisse-

rands, caste dont le travail forme la principale branche du commerce de Pondichéry, et la seule peut-être qui soit restée aux Indous, celle des toiles bleues ou guinées.

Chaque famille de ces villages a sa caste et son atelier de travail, qui est un hangar sous lequel sont réunis tous les métiers à tisser, analogues à ceux dont se servent les tisserands de la Basse-Bretagne pour la confection des toiles grossières. L'ouvrier indien, souvent fort jeune, est assis sur le bord d'un trou qui contient ses jambes et que le métier couvre entièrement: derrière lui sont deux jeunes filles constamment occupées à dévider et préparer les fils de différentes couleurs. C'est ainsi que se fabriquent ces mouchoirs appelés *madras* en Europe, mais bien inférieurs à ceux de la ville de Madras même. Les cases sont toutes semblables et construites en paille; l'extérieur en est propre; l'intérieur est partagé en plusieurs compartimens, dont les plus éloignés de l'entrée sont destinés aux femmes, toujours séparées des hommes la nuit. Les jeunes gens, d'après M. Laplace, qui était sur les lieux en 1830, sont mariés presque au sortir de l'enfance, et s'établissent dans le voisinage de leurs parens.

Les castes inférieures, condamnées aux travaux fatigans, portent leurs vêtemens en toile bleue; le pantalon ne descend que jusqu'aux genoux; il laisse voir une jambe maigre; le reste du corps n'annonce

ni la force ni la santé. La caste supérieure, c'est-à-dire celle des brames, est mieux. C'est elle qui lève les impôts dans l'Inde anglaise au nom de la Compagnie britannique. Les membres de cette caste orgueilleuse considèrent les Européens comme des ennemis avec lesquels ils partagent les dépouilles de leurs compatriotes vaincus.

Les habitations des brames se distinguent toujours par leur étendue et un air d'aisance; elles contiennent ordinairement un grand nombre de domestiques. Les appartemens sont meublés avec luxe; ceux des femmes forment une partie séparée de la maison, où les plus proches parens peuvent à peine pénétrer. C'est en ces lieux retirés que vivent les Indiennes dans une espèce d'esclavage; ni les richesses, ni le rang élevé de leur famille ou de leur mari ne rendent leur sort plus heureux; car l'autorité du maître est absolue et despotique.

Près de Pondichéry, on voit à côté de l'aldée des tisserands, le village des teinturiers. Il est de même entouré de grands arbres, à l'ombre desquels se reposent les vieillards et jouent les enfans, tandis qu'un peu plus loin les femmes étendent sur des piquets les pièces de fil de coton, encore humides de la teinture bleue qui vient de leur être donnée par un procédé fort simple et que voici.

Des boules formées de feuilles d'indigo écrasées sont mises à dissoudre dans de l'eau bouillante;

celle-ci, chargée des parties colorantes et débarrassée des parties inutiles, est remise en ébullition, et reçoit alors les fils de coton qui, soumis une seconde fois à la même opération, puis séchés, acquièrent le degré de teinture nécessaire pour être mis en œuvre par les tisserands.

La superbe peinture rouge qui domine dans tous les mouchoirs de l'Inde et ne passe jamais, est tirée par l'ébullition d'une herbe analogue au chien-dent, qui est récoltée dans les environs de Maduré, grande ville de l'intérieur. Les autres couleurs viennent des provinces du nord. Les Indiens de Pondichéry ont encore une autre manière de préparer l'indigo, en écrasant et en mettant en pâte les feuilles fortement battues dans une certaine quantité d'eau qui est ensuite transvasée et mêlée à une terre glaise. Ces procédés sont sans doute bien inférieurs à ceux des Européens, mais ils suffisent aux habitans.

Toutes les aldées des environs de Pondichéry sont placées le long de belles routes ombragées, et offrent un spectacle très animé. Mais c'est surtout auprès des chauderies, auberges publiques, où les voyageurs de toutes les nations reçoivent une hospitalité gratuite, que se fait remarquer l'affluence du monde. Là un fakir indou tend la main pour recevoir l'aumône, à côté d'un musulman qui achève sa prière; ici de riches marchands assis sur des tapis, entourés de leurs serviteurs et de nombreux

ballots de marchandises, fument gravement leurs pipes. Ces chauderies sont généralement des fondations pieuses.

A deux lieues de Pondichéry est située la pagode de Wilnour, renommée dans l'Inde, et devant laquelle on voit danser de jeunes bayadères destinées aux plaisirs des brames. La passion des Indous pour la danse lubrique, exclusivement réservée aux bayadères, devient pour les riches un sujet de profusion dont les prêtres tirent un grand parti; car ces danseuses dans les fêtes sont louées à des prix très élevés, et vont danser dans les maisons particulières.

A Pondichéry, la cathédrale des Missions est assez remarquable et a des revenus très considérables. La seconde église est petite et simplement ornée. Pondichéry possède encore plusieurs maisons d'une grande apparence; mais elles sont en général mal entretenues et mal habitées. Le palais du gouverneur mérite seul quelque attention.

Il est bâti sur l'emplacement de l'ancien, qui fut entièrement détruit par les Anglais; quoique beaucoup moins grand, c'est cependant l'habitation la plus convenable de nos colonies. Il est situé sur un des côtés d'une belle place entourée de deux rangs d'arbres; devant la façade, d'une construction élégante, est un jardin plein de fleurs et bien entretenu : une grille laisse apercevoir les environs. Les

appartemens intérieurs sont commodes et bien distribués; la salle pour les grandes réunions et les bals est spacieuse et bien ornée : une vaste galerie, également au premier étage et ayant vue sur la place, permet de jouir de la fraîcheur, sous un climat brûlant. Le stuc magnifique dont les murs sont couverts, et qui imite parfaitement le beau marbre blanc, ne contribue pas peu à donner aux pièces principales un air de grandeur. Cette pâte est composée avec de la chaux, du blanc d'œuf et du sucre : c'est dans son application qu'est toute la difficulté, que la patience indienne peut seule surmonter; car cet admirable poli n'est obtenu que par un frottement très léger et fréquemment renouvelé, exercé par la main. La sécheresse du climat aide beaucoup aussi à le conserver. Jusqu'à ce jour Pondichéry a joui d'une grande supériorité dans ce genre de travail.

Ce stuc est à peu près le seul ornement des maisons particulières de Pondichéry; l'ameublement en est plus que simple et est loin de pouvoir empêcher l'air de circuler dans ces immenses appartemens. Les meubles travaillés par les Indiens sont lourds et de mauvais goût; ceux d'Europe ne peuvent que difficilement résister à l'humidité et aux grandes chaleurs qu'il fait alternativement. C'est l'industrie chinoise qui fait en grande partie les frais du modeste mobilier de l'Européen ; le rotin

et le bambou remplacent le verre et l'acajou : les lits sont si grands, et l'unique matelas qui les couvre est si mince et si uni, que l'ensemble forme une chambre rendue transparente par une gaze protectrice contre les myriades de moustiques, dont les cris et la piqûre font le désespoir du nouveau débarqué. Ce véritable fléau est plus répandu sur la côte de l'Inde que dans aucun autre pays. Les plus grandes précautions peuvent à peine en garantir, surtout pendant la mousson du sud-ouest. Alors ces insectes sont si avides du sang de l'Européen non encore acclimaté, que, même le jour, à Calcutta, il doit être entouré d'une moustiquaire pour pouvoir se livrer paisiblement à une occupation sédentaire. Attirés la nuit par la lumière qu'il est d'usage de conserver dans les appartemens, les moustiques passent facilement à travers les croisées, fermées seulement par des persiennes et des treillis en rotin; ils assiégent les murailles de gaze, cherchent avec un instinct diabolique la moindre ouverture pour entrer et tourmenter le malheureux que les vêtemens très légers ne peuvent garantir de leurs douloureuses piqûres.

Toutes les maisons de Pondichéry sont couvertes en terrasses; mais l'abondante rosée des nuits empêche d'y chercher du repos. En effet, quoique Pondichéry soit regardée comme le lieu le plus sain de toute la côte est de l'Inde, et préservée des

maladies épidémiques qui ravagent si fréquemment les établissemens aux environs, les variations de l'atmosphère y sont subites et souvent dangereuses. D'avril en septembre, quand le vent du sud-ouest souffle avec violence, un grain de pluie accompagnée de tonnerre succède chaque soir à la chaleur étouffante de la journée et aux bouffées d'un air brûlant, qui fait éprouver par momens une angoisse fatigante. La plupart des nuits ne sont pas plus agréables; mais en octobre le soleil commençant à s'éloigner vers le sud, les pluies ont entièrement cessé, le ciel est presque clair : alors on jouit d'une température délicieuse; les coups de vent du nord-est se font sentir, il est vrai, sur la côte, mais ils renouvellent l'air dans l'intérieur; des brises régulières tempèrent la chaleur du jour, et causent la nuit une fraîcheur favorable au repos des étrangers, mais dangereuse pour les Indiens, qui regardent cette saison comme leur hiver.

A Pondichéry, les marchés sont couverts et bien entretenus. Plusieurs magasins sont destinés à recevoir le riz. Les provisions sont abondantes et à bas prix, mais peu variées et de qualité inférieure. Les campagnes sont ravagées par des sangliers et des cochons sauvages, auxquels les parias ne manquent point de faire la guerre en leur dressant des piéges.

Pondichéry fut de tout temps renommée pour la beauté de ses femmes, et cette réputation s'est conservée malgré l'opulence de Madras et de Calcutta : il est vrai que les dames du sang français sont en petit nombre à Pondichéry ; mais c'est précisément pour cela qu'elles sont plus recherchées, à cause de leur beauté, de leur esprit et de leurs grâces.

FIN DU TRENTE-UNIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

